Carlos Castaneda

Voir

Les enseignements d'un sorcier yaqui

Postface de Jean Monod

Collection Témoins Gallimard



VOIR CASTANEDA

INTRODUCTION

Il y a dix ans, j’eus la chance de rencontrer un Indien Yaqui du nord-ouest du Mexique. Je le nomme dans ce récit : « don Juan ». En espagnol, « don » est une marque de respect. Je fis la connaissance de don Juan dans les circonstances les plus fortuites. J'étais tranquillement assis en compagnie de mon ami Bill dans la salle d’attente de la gare routière d’une ville de l'Etat de l'Arizona proche de la frontière du Mexique. Nous ne disions mot. C'était l’été, et, en cette fin d'après-midi, la chaleur était devenue insupportable. Brusquement Bill se pencha vers moi et me tapa sur l’épaule.

« Voici l'homme dont je t’ai parlé », me dit-il à mi-voix.

Il fit un signe de tête discret en direction de la porte. Un vieil homme venait d’entrer.

« Que m’avais-tu dit à son sujet ? demandai-je.

– C’est un Indien qui connaît le peyotl. Tu te souviens. »

Je me souvins que nous avions naguère, Bill et moi, pendant une journée entière circulé en voiture pour tenter de découvrir la maison d'un Indien du Mexique, un « excentrique », qui vivait dans la région. Nous n’avions pas trouvé sa maison, et j'avais eu la ferme impression que les Indiens nous avaient délibérément mal dirigés. Bill prétendait que l’homme était un *yer-bero,* c'est-à-dire quelqu'un qui récolte et vend des

plantes médicinales, et qu’il connaissait très bien le cactus hallucinogène que l'on nomme peyotl. Il m’avait

Après une poignée de main nous restâmes muets

aussi dit qu'en aucun cas je ne perdrais mon temps à

pendant un moment. Je rompis le silence pour lui

l'interroger. Bill me servait de guide dans le Sud-Ouest 1

parler de mon travail de recherche; je lui précisai que

où j'étais venu rechercher des échantillons et des infor-

j’avais besoin d'informations de toute nature sur les

mations sur les plantes médicinales utilisées par les

plantes, et plus particulièrement sur le peyotl. Pendant

Indiens de cette région.

assez longtemps je parlais nerveusement, et bien

Bill se leva saluer l’homme, un Indien de taille

qu'ignorant en la matière, je déclarai très bien connaître

moyenne aux cheveux blancs et assez courts couvrant

tout ce qui concerne le peyotl. Je me disais que si je

en partie ses oreilles, ce qui accentuait la rondeur de sa

faisais étalage de mon savoir il s'intéresserait davantage

tête. Son visage couvert de rides profondes lui donnait

à un échange de vues avec moi. Cependant, il ne dit

l'apparence d'un homme assez âgé, en contraste avec

rien. Il m’écoutait patiemment. Puis il opina du chef, et

son corps fort et sain. Je l'observais, Il se déplaçait avec

me fixa du regard très attentivement. Ses yeux me

une agilité impossible à imaginer de la part d’un vieil-

parurent briller d'une façon très particulière. J'essayai

lard.

d'échapper à son regard. Je me sentis embarrassé. Dès

Bill me fit signe de venir les rejoindre.

cet instant, j’eus la certitude qu’il savait que j’avais dit

« C'est un brave type, malheureusement je n'arrive

des bêtises.

pas à comprendre ce qu'il dit. Il parle un drôle d'espa-

« Viens me voir, déclara-t-il finalement. tout en

gnol, sans doute bourré de locutions campagnardes. »

détournant les yeux. Chez moi, peut-être, nous pourrons

Le vieil homme regarda Bill et sourit. Alors Bill, qui

mieux parler tranquillement. »

ne connaît que quelques mots d'espagnol, bredouilla

Je ne sus que répondre. Je me sentais mal à l'aise. Bill

quelque chose. Il se tourna vers moi comme pour savoir

revint; il s'aperçut de mon embarras et ne dit rien. Le

si sa phrase avait quelque sens, mais je n'avais absolu-

vieillard se leva et nous salua, son autobus venait

ment pas compris ce qu'il avait voulu dire. Il eut un

d'arriver.

sourire gêné et s'éloigna. Le vieil homme me regarda et

« Ça ne s'est pas très bien passé, n'est-ce pas?

se mit à rire. Je lui expliquai que mon ami avait

demanda Bill.

tendance à oublier qu'il ne parlait pas l'espagnol.

– Non.

« Je m'aperçois qu'il a également oublié de nous

– L'as-tu interrogé sur les plantes ?

présenter, ajoutai-je, et je lui dis mon nom.

– Bien sûr. Mais je crois avoir fait une gaffe.

– Et moi, je suis Juan Matus, pour vous servir »,

– Je t'avais prévenu, c'est un excentrique. Dans la

répondit-il.

région, les Indiens le connaissent, et cependant ils n'en

parlent jamais. Tu te rends compte!

1. Le Sud-Ouest ici mentionné ne correspond pas exactement au sud-ouest

– Pourtant il m'a invité à lui rendre visite.

des U.S.A. En effet, pour les spécialistes des cultures indiennes le « Sud-

– Il s'est payé ta tête. Aller chez lui, mais qu'est-ce que

Ouest » exprime la région comprenant la totalité de l'Etat de l'Arizona, et une cela signifie ? Jamais il ne te dira rien. Et si tu le

partie des Etats de Californie, d'Utah, du Colorado, du Nouveau-Mexique, ainsi qu'une partie des provinces mexicaines de Sonora et Chihuhua questionnes, il te clouera le bec et tu auras l'impression

d'être un imbécile parlant dans le vide. »

Bill déclara qu'il avait souvent rencontré des gens

10

11

comme lui, des gens qui donnent l'impression de tout savoir;

vouée à l'échec, et ce qui m'impressionnait chez don

mais ces gens-là ne valaient jamais le temps passé avec eux

Juan était cette absence de complaisance pour la fai-

puisque, tôt ou tard, on pouvait obtenir les mêmes

blesse et l'impuissance. La comparaison entre son genre

informations de quelqu'un qui ne se ferait pas tant prier pour de vie et le mien tournait toujours à mon désavantage. A

les fournir. Il n'avait ni temps ni patience à accorder à ce genre cette époque il fit une déclaration concernant la diffé-

de vieux cinglés, et d'ailleurs il était bien possible que le vieux rence fondamentale qui existait entre nous. Ce jour-là,

se fît passer pour un connaisseur des plantes, alors qu'en avant d'arriver chez lui j'étais déprimé par le cours de

réalité il n'en savait pas plus que le premier venu.

ma vie, et surtout par quelques intenses conflits person-

Bill continua à parler sur ce ton, mais je ne l'écoutais pas.

nels. J'étais nerveux et maussade.

Mes pensées vagabondaient autour de ce vieil Indien qui avait

Notre conversation avait tourné autour de l'intérêt

su que je bluffais. Je me souvenais très bien de ses yeux. Ils

que je portais à la connaissance, mais comme toujours,

avaient réellement brillé d'un éclat singulier.

nous parlions chacun d'une chose différente. Pour moi,

Quelques mois plus tard, j'allais le revoir; non pas comme il s'agissait de la connaissance rationnelle qui trans-

étudiant en anthropologie1, mais plutôt poussé par le démon cende l'expérience, alors qu'il évoquait une connais-de la curiosité. La manière dont il m'avait mis à nu m'avait sance directe du monde ambiant.

marqué de façon décisive. Je brûlais de savoir ce qu'il y avait

« Connais-tu le monde qui t'entoure ? demanda-t-il.

dans ce regard, j'en étais obsédé. Plus j'y réfléchissais, et plus

– J'en connais bien des aspects.

je pensais qu'il s'agissait d'une situation inhabituelle.

– Non. Je veux dire : n'as-tu jamais senti le monde qui

Nous devînmes amis, et pendant plus d'une année j'allai très

existe autour de toi ?

souvent lui rendre visite. Je découvris chez don Juan une

– Je sens ce monde environnant autant que cela m'est

manière de vivre habitée d’une certitude profonde, un

possible.

merveilleux sens de l'humour, et surtout, une cohérence

– Ça n'est pas suffisant. Tu dois tout sentir, sinon le

implicite dans ses actes. Je trouvais cette cohérence

monde perd son sens. »

absolument déconcertante. En sa présence je me sentais

J’eus recours à des arguments classiques : je n’avais

envahi par une étrange joie mêlée en même temps d’un

aucun besoin de goûter la soupe pour en apprendre la

curieux malaise. Le seul fait d'être en sa compagnie

recette, ni recevoir une décharge. pour comprendre le

m’obligeait en permanence à réévaluer très sérieusement mes

phénomène de l'électricité.

modèles de conduite. Peut-être que comme tout le monde,

« Tu tournes tout en ridicule, répondit-il. A mon avis,

j'avais été poussé à accepter l’homme comme une créature

tu veux absolument t'accrocher à tes arguments malgré

faible et essentiellement

le fait qu'ils ne t’apportent rien. Tu ne veux pas changer,

même au prix de ton bien-être.

1. En 1960, l'auteur alors étudiant en anthropologie à l’université de Californie

– Je ne vois pas de quoi vous parlez.

(UCLA) préparait un doctorat sur l'usage des plantes médicinales chez les

– Je parle du fait que quelque chose te manque, tu

Indiens du « Sud-Ouest ».

n’es pas entier, tu n'as pas la paix intérieure. »

Cette remarque m'ennuya. Elle m’offensait, et par

ailleurs je ne lui accordais aucun droit de juger mes

12

actions et la nature de ma personnalité.

13

« Tu es rongé par tes problèmes. Pourquoi ?

– Don Juan, je ne suis qu'un homme », lui dis-je d'un

ton geignard. Et immédiatement je me rendis compte

que j’avais fait cette déclaration exactement comme si

souvent j’avais entendu mon père la faire. Implicite-

ment, il s'excusait ainsi d’être faible et sans ressources.

Sa déclaration, comme la mienne, révélait un profond

désespoir.

Don Juan me perça du regard, comme au premier jour de notre rencontre. Puis il dit :

« Tu penses trop à toi-même, dit-il en souriant, et cela te donne une étrange fatigue qui t’oblige à effacer le monde autour de toi, et aussi à t’accrocher à tes arguments. Moi, par exemple, je ne suis qu’un homme, mais je ne dis pas cela dans le même sens que toi.

– Dans quel sens, alors ?

– J'ai surmonté tous mes problèmes. Tant pis si maintenant ma vie s'annonce trop courte pour me laisser le temps de décrocher toutes les choses que je désire. Cela n'a pas d’importance. C'est seulement dommage. »

J’aimais le ton de sa déclaration, il ne contenait ni désespoir ni morosité.

En 1961, un an après notre première rencontre, don Juan me révéla qu’il possédait une connaissance secrète des plantes médicinales. Il déclara qu’il était un *brujo,* mot espagnol qui peut se traduire par sorcier, homme-

médecin, guérisseur [1]. A partir de ce jour-là nos relations se modifièrent, je devins son apprenti. Pendant les quatre années qui suivirent il entreprit de m’apprendre les mystères de la sorcellerie. Le récit de cet apprentis-

1.Chez les Indiens la notion de sorcier diffère totalement de la nôtre, gens de civilisation occidentale. C'est aussi le sens donné à ce mot par don Juan. Il y a abondance de termes pour caractériser les pratiques du sorcier. Dans ce livre sont mentionnés ceux en usage dans le nord du Mexique. Mais le terme général signale un homme connaisseur des plantes médicinales et des forces naturelles du lieu.

sage fit l'objet d’un livre : *L’herbe du diable et la petite fumée (Une voie yaqui de la connaissance)* [1] .

Grâce à la maîtrise de l'espagnol dont faisait preuve don Juan, j'obtins des explications détaillées sur les significations complexes existant dans son système de croyances. J'ai appelé « sorcellerie » .cet ensemble de connaissance compliqué et très organisé, et j’ai fait allusion à don Juan comme « sorcier », car lui-même faisait usage de ces deux mots au cours de nos conversations familières. Cependant lorsqu'il s’agissait d'apporter des éclaircissements sur des points plus sérieux, il usait du terme de « connaissance » pour signifier la sorcellerie, et de celui d’« homme de connaissance » ou de « celui-qui-sait » pour désigner le sorcier.

Afin d’enseigner et de corroborer sa connaissance il utilisa trois plantes psychotropiques bien connues : le peyotl, *Lophophora williamsii;* le « jimson weed », *Datera inoxia;* et un champignon d'une espèce appartenant au genre *Psylocibe.* Il me fit ingérer séparément chacun de ces hallucinogènes pour produire en moi, son apprenti, des états particuliers de perception déformée, ou de sensations altérées, que j'ai désignés par « états de réalité non ordinaire ». Je me suis servi du terme « réalité », car dans le

système de croyances de don Juan une des prémisses fondamentales était que chaque état de sensation provoqué par la prise de l'une de ces trois plantes ne constituait pas une hallucination, mais au contraire un aspect concret, bien que peu ordinaire, de la réalité de la vie quotidienne. Don Juan n'agissait pas vis-à-vis de ces états « comme s'ils » étaient réels, mais « comme »

étant réels.

1. L'auteur abandonna son sujet de thèse mentionné en note p. 12

pour se consacrer uniquement à la connaissance de don Juan. Il rédigea une thèse sur les enseignements de don Juan, comprenant un témoi-gnage précis sur les expériences subies et une analyse structurale pour tenter de dégager la cohésion interne de ces enseignements. Cette thèse t publiée en 1968 par l'université de Californie, et en 1971 en édition française par Le Soleil Noir.

J'ai classé ces plantes dans les « hallucinogènes », et j'ai décidé d'appeler les états qu'elles suscitaient « réa-lité non fumée des cinq autres plantes du mélange. Don Juan

ordinaire ». Don Juan considérait et expliquait ces plantes définissait l'effet intense provoqué par ce champignon

comme constituant des véhicules capables de conduire ou de

sur les capacités de perception comme l'action de

guider un homme jusqu'à des forces ou « pouvoirs »

« l'allié sortant l'individu de son propre corps. »

impersonnels, et les états qu'elle produisaient comme étant La méthode d'enseignement de don Juan réclamait un

des « rencontres » que le sorcier devait entretenir avec ces «

effort extraordinaire de la part de l'apprenti, et de fait,

pouvoirs » de manière à arriver peu à peu à les dominer.

le niveau de participation et d'engagement qu'il exigea

Il appelait le peyotl « Mescalito », et le présentait comme un

de moi fut tel que vers la fin de l'année 1965 j'abandon-

maître bienveillant et protecteur des hommes. Mescalito

nai mon apprentissage. Cinq années ont passé, et je puis

enseignait la « juste manière de vivre ». Habituellement c'est maintenant avouer que les enseignements de don Juan

au cours de réunions de sorciers nommées *mitotes* qu'avait avaient alors commencé à sérieusement miner mon

lieu la prise du peyotl; les participants à ces réunions

« idée du monde ». Je veux dire par là que ma certitude

s'assemblaient spécialement en vue de chercher une leçon

sur la vie de tous les jours, que nous partageons tous et

sur la juste manière de vivre.

que nous considérons comme naturelle, commençait à

Pour don Juan, le *datura* et les champignons étaient des être sérieusement mise en doute.

pouvoirs différents de Mescalito. Il les nommait « alliés », et Au moment où j'avais abandonné mon apprentissage

déclarait qu’un homme pouvait les manipuler, qu’un sorcier

j'étais persuadé qu’il s'agissait d’une décision définitive,

gagnait sa force en manipulant un allié. Personnellement, don

et je n’avais plus aucune envie de revoir don Juan.

Juan préférait les champignons. Il affirmait que le pouvoir Cependant, au mois d’avril 1968 je disposais d'un exem-contenu dans ce genre de champignon constituait son allié

plaire du livre que j'avais consacré à ses enseignements

personnel qu'il désignait par la « fumée » ou la « petite fumée

et je me sentis obligé d’aller le lui montrer. Je lui rendis

».

visite, et mystérieusement notre relation de maître à

Avant d'utiliser ces champignons, don Juan les mettait à

apprenti se rétablit. Je commençai à cette occasion un

sécher pendant un an dans une petite gourde. Ils étaient alors

second cycle d’apprentissage très différent du premier.

réduits en une fine poussière qu’il mélangeait avec cinq autres

Ma peur diminua. L'atmosphère générale des enseigne-

plantes séchées. Le tout composait son mélange à fumer dans

ments fut beaucoup plus détendue que dans le passé.

une pipe qu’il conservait avec beaucoup de soins.

Don Juan riait souvent et arrivait à me faire rire; il me

Pour devenir « homme de connaissance » un homme devait

sembla qu’il s’efforçait d'être le moins sérieux possible.

« rencontrer » l'allié aussi souvent que possible. Il fallait se Aux moments les plus critiques de ce second cycle il

familiariser avec lui, une condition *a priori* impliquant bien sûr faisait le clown, et m’aidait ainsi à dominer des expé-

qu'il faille fumer le mélange assez souvent. « Fumer »

riences qui auraient pu facilement déchaîner mes ten-

consistait à avaler la fine poussière des champignons qui ne dances à l’obsession. Il déclara indispensable une cer-brûlait pas, et à inhaler la

taine légèreté et docilité pour pouvoir résister au choc

et à l'étrangeté de la connaissance qu'il enseignait.

« Tu as été effrayé, et tu t'es enfui, parce que tu as cru

16

que ta personne était sacrément importante, disait-il pour

-donner une explication à mon abandon. Croire que l'on

17

est important alourdit, rend maladroit en vain. Pour devenir que quelqu’un d'autre puisse, dans d’autres perspecti-homme de connaissance il faut absolument être léger et fluide.

ves, dégager des concepts entièrement différents des

»

miens.

Au cours de ce second cycle d’apprentissage don Juan

Pendant ce second cycle d'apprentissage, don Juan

s’attacha surtout à m'enseigner comment « voir ». Il semble précisa clairement que l’usage du mélange à fumer

bien que son système de connaissance appelait une

constituait un préalable pour « voir ». Par conséquent il

différence sémantique entre « voir » et « regarder », pour me fallait fumer le plus souvent possible.

exprimer deux façons distinctes de percevoir. « Regarder »

« Il n'y a que la fumée qui puisse te fournir la vitesse

concernait la manière ordinaire par laquelle nous sommes

indispensable pour apercevoir ce monde flottant »,

habitués à percevoir le monde, alors que « voir » supposait un

déclara-t-il.

processus extrêmement complexe grâce auquel « l'homme de

Avec ce mélange psychotropique il déclencha en moi

connaissance » pouvait « voir l'essence » des choses de ce une série d’états de réalité non ordinaire. Lorsque je

monde.

considère ce qui me semblait être le but poursuivi par

Pour pouvoir présenter la complexité de ce processus

don Juan, leur caractère principal résidait dans leur

d'apprentissage sous une forme plus facilement lisible, j'ai inapplicabilité. Tout ce que je percevais au cours de ces

résumé de longues séries de questions et de réponses en

séances où mes sensations étaient altérées demeurait

rédigeant mes premières notes. Cependant, je crois n'avoir

incompréhensible et impossible à interpréter selon

pas changé le sens de l'enseignement de don Juan. Une telle

notre compréhension quotidienne du monde. Ce qui

rédaction servit aussi à donner à mes notes une fluidité –

revient à dire que l'inapplicabilité entraînait la dissolu-

semblable à celle de la conversation – indispensable pour

tion de la pertinence de ma vision du monde.

conduire à l'effet que je désirais obtenir; autrement dit, je Don Juan fit usage de cette inapplicabilité des états de

voulais, au moyen du reportage, communiquer au lecteur

réalité non ordinaire pour introduire une série d'« uni-

l'intensité dramatique et l'actualité des situations évoquées.

tés de signification » entièrement nouvelles pour moi,

Tels qu'ils ont été établis, chacun des chapitres constitue une

et préconçues par lui dans le cadre de sa connaissance.

séance avec don Juan, et systématiquement il les terminait Ces unités furent les éléments spécifiques de ce que don

sur une note tranchante. Par conséquent, l'intensité

Juan désirait m'enseigner. Je les désigne par « unités de

dramatique de chaque fin de chapitre n'est pas un effet

signification », car ils constituaient un conglomérat

littéraire de mon invention, elle appartient en propre à la essentiel composé des résultats sensoriels et de leurs

tradition orale de don Juan, peut-être un artifice mnémonique

interprétations sur lequel s'édifiait une signification

pour aider à retenir la valeur dramatique et l'importance de ses

bien plus complexe. Par exemple une unité consistait en

leçons.

la manière dont s'expliquait l'effet physiologique du

Néanmoins, pour rendre mon reportage convaincant, et

mélange psychotropique. Il provoquait une insensibilité

parce que pour le comprendre il faut expliquer un certain du corps et une perte du contrôle moteur qui, dans le

nombre de concepts clés, je voudrais souligner quelques

système de don Juan, s’interprétait comme une action

points particuliers. J’ai mis l’accent sur ce qui avait trait aux due à la fumée, c'est-à-dire à l'allié, pour « enlever le

sciences sociales. Il est tout à fait possible

corps du praticien ».

Les unités de signification se groupaient de manière

18

19

spécifique, et chaque bloc ainsi constitué formait ce que je nomme une « interprétation sensée ». Il est clair qu'il doit Don Juan, le praticien qui me rendait son système

exister un nombre infini d’interprétations sensées qui restent accessible, avait pour tâche de déranger cette certitude

toujours pertinentes à la sorcellerie qu'un sorcier doit

particulière que je partage avec tous les hommes : la certitude

apprendre à pratiquer. De même, dans la vie de tous les jours

que nos vues pleines de « bon sens » sur l’existence du nous devons faire face à un nombre infini d’interprétations monde sont définitives. En se servant des plantes

sensées qui, dans cette réalité quotidienne, sont pertinentes.

psychotropiques, et grâce à des contacts bien contrôlés entre

Un exemple très simple réside dans l'interprétation spontanée

cet autre système et moi-même, il réussit à me faire prendre que nous faisons très souvent chaque jour de la structure conscience du fait que mon opinion sur le monde ne pouvait d'habitat que nous nommons une « pièce ». Il est évident que

pas être définitive puisqu'il s'agissait seulement d'une

nous avons appris à interpréter cette construction nommée

interprétation.

pièce en termes de pièce; par conséquent « pièce » constitue

Depuis des milliers d'années, ce phénomène vague que

une interprétation sensée, car lorsque nous l'interprétons il est

nous désignons sous le nom de sorcellerie, a été pour

absolument indispensable que nous soyons capable de

l'Amérindien une pratique sérieuse et sincère comparable à

connaître, d'une manière ou d'une autre, tous les éléments qui

notre pratique de la science. Il est indubitable que notre conduisent à cette interprétation. C'est-à-dire qu'une

difficulté à le comprendre réside dans l'existence d'unités de interprétation sensée réside dans le processus en vertu

signification qui nous sont restées étrangères.

duquel le praticien se rend capable de connaître toutes les unités de signification nécessaires pour faire des suppositions,

Don Juan avait un jour déclaré qu'un homme de

des déductions, des prédictions, etc., à propos de la totalité de

connaissance avait des préférences. Je lui demandai de

la situation pertinente à son activité.

préciser ce point.

Par « praticien » j'entends un participant qui possède une

« *Voir* est ma préférence, dit-il.

connaissance adéquate de toutes, ou presque toutes, les

– Que voulez-vous dire ?

unités de signification entrant en jeu dans son système

– J'aime *voir* parce qu'un homme de connaissance ne

particulier d'interprétation sensée. Don Juan était un praticien,

sait que ce qu'il *voit.*

c'est-à-dire un sorcier connaissant tous les niveaux de la

– Quel genre de choses voyez-vous ?

sorcellerie.

– Tout.

C'est en tant que praticien qu'il essaya de me rendre

– Moi aussi je vois tout, cependant je ne suis pas un

accessible son système d'interprétations sensées. Dans ce

homme de connaissance.

cas l'accessibilité équivalait à un processus de re-socialisation

– Non. Tu ne *vois* pas.

par lequel seraient acquises de nouvelles façons d'interpréter

– Je crois pourtant que je vois.

les résultats sensoriels.

– Je te le répète, tu ne *vois* pas.

J'étais l'« étranger », celui qui n'a pas la capacité de faire

– Don Juan, pourquoi affirmez-vous cela ?

des interprétations intelligentes et adéquates des unités de

– Tu ne regardes qu'à la surface des choses.

signification propres à la sorcellerie.

– Voulez-vous dire que tous les hommes de connais-

sance peuvent vraiment voir au travers de tout ce qu'ils

regardent ?

Sans en parler à don Juan je décidai d'aller lui rendre

– Non, il ne s'agit pas de cela. J'ai dit qu'un homme de

visite.

connaissance avait ses préférences personnelles. La

Dans l'après-midi du 14 mai 1962, en suivant les

mienne consiste à *voir* et à connaître; d’autres font

indications que Sacateca m’avait fournies, j'arrivais faci-

d'autres choses.

lement devant sa maison. Elle se situait à une croisée de

– Quelles choses ?

chemins, dans un enclos au portail fermé. J'en fis le tour

– Prends Sacateca. C'est un homme de connaissance,

pour tenter de jeter un mil à l'intérieur. Tout semblait

et sa préférence va à la danse. Pour connaître, il

désert.

danse.

D’une voix forte j’appelai : « Don Elias! » Effrayées,

– La préférence d’un homme de connaissance est

les poules s'échappèrent en caquetant furieusement. Un

donc ce qu'il fait pour connaître ?

petit chien se précipita vers moi et je m’attendais à

– Oui, c'est cela.

l'entendre aboyer, mais il s’assit et me dévisagea. A

– Mais comment la danse peut-elle aider Sacateca ?

nouveau, j'appelai. Les poules eurent une seconde crise

– On pourrait dire que Sacateca danse avec tout ce

de caquetage mécontent.

qu'il a.

Une vieille femme sortit de la maison. Je la priai

– Danse-t-il comme moi ? C'est-à-dire une vraie

d’appeler don Elias.

danse ?

« Il n’est pas là, me répondit-elle.

– Disons qu’il danse comme je *vois,* et non pas

– Où puis-je le trouver ?

comme tu pourrais danser.

– Il est aux champs.

– Voit-il aussi de la façon dont vous *voyez'*

– Dans quel champ ?

– Oui, mais en plus il danse.

– Je n'en sais rien. Revenez tard cet après-midi, il sera

– Comment danse-t-il ?

de retour vers cinq heures.

– C’est très délicat à expliquer. Il s'agit d'une façon

– Etes-vous sa femme ?

particulière de danser qu'il adopte lorsqu'il désire

– Oui, je suis sa femme », dit-elle avec un sourire.

connaître quelque chose. Je peux seulement te dire que

J'essayais de la questionner sur don Elias, mais en

si tu ne comprends pas les façons d'un homme .qui

s'excusant humblement elle me répondit qu'elle ne

connaît, il est impossible de parler de danser ou de

parlait pas bien l'espagnol. Je revins à ma voiture et je

voir.

m'éloignai.

– L'avez-vous *vu* danser ?

Vers six heures j'étais de retour. J'arrêtai l'auto juste

– Oui. Cependant il n'est pas possible à quiconque de

devant la porte, et j'appelai Sacateca. Il sortit de la

le regarder danser et de *voir* qu'il s'agit de sa façon

maison. Je mis en marche mon magnétophone qui dans

particulière de connaître les choses. »

une sacoche pendue à mon épaule pouvait passer pour

Je connaissais Sacateca, tout au moins je savais qui il

un appareil de photo. Il semblait m'avoir reconnu.

était. Un jour, nous nous étions rencontrés et je lui avais

« Ah! C’est toi, dit-il en souriant. Comment va

offert une bière. En échange de politesse il m'avait

Juan ?

invité à venir le voir chez lui lorsque j'en aurais envie.

– Très bien. Comment allez-vous, don Elias? »

Il ne répondit pas. Il semblait nerveux. Il gardait une

apparence de calme, mais je le sentais déconcerté par

ma visite.

– Demande à Juan. C’est lui qui t’enseigne.

« Juan t’a-t-il envoyé pour faire une commission ?

– Oui, mais cela ne change rien, je voudrais seule-

– Non. J'ai décidé de venir vous rendre visite.

ment vous poser des questions à propos de ce qu’il

– Et pourquoi donc ? »

m’enseigne, en quelque sorte avoir votre opinion. Ainsi,

Sa question trahissait une très sincère surprise.

je pourrais savoir que faire.

« J'avais envie de vous parler, dis-je d'un ton coutu-

– Pourquoi agir de cette façon ? N'as-tu pas confiance

mier. Don Juan m'a dit tant de merveilleuses choses à

en Juan ?

votre sujet que je suis venu, poussé par la curiosité,

– Bien sûr que si.

vous poser quelques questions. »

– Alors pourquoi ne lui demandes-tu pas de te dire ce

Sacateca restait debout, immobile devant moi. Il

que tu veux savoir ?

portait un pantalon kaki et une chemise. Il avait les

– Je lui demande toujours, mais je veux aussi parler

yeux mi-clos, comme s'il était en train de sommeiller, où

avec des gens comme vous, don Elias. On ne rencontre

peut-être était-il saoul. Je remarquai sa bouche entrou-

pas un homme de connaissance tous les jours.

verte, sa lèvre inférieure pendante, et surtout sa pro-

– Juan est un homme de connaissance.

fonde respiration, presque comme un ronflement. J'en

– Je le sais.

fus persuadé, Sacateca devait être saoul comme une

– Alors pourquoi vouloir me parler ?

bourrique. Malgré tout cette pensée me parut saugre-

– Je vous l'ai déjà dit, je venais en ami.

nue puisque, à peine quelques instants auparavant, il

– Non. Ce n'est pas vrai. Cette fois-ci, il y a quelque

était sorti de sa maison d'un pas très alerte et qu'il

chose d'autre. »

m'avait immédiatement reconnu.

Je voulus m'expliquer, mais je ne pus que marmonner

« De quoi veux-tu donc parler avec moi ? » dit-il

de façon incohérente. Sacateca gardait le silence. Il

enfin.

semblait écouter attentivement. Ses yeux étaient à nou-

Sa voix semblait fatiguée, chaque mot traînait. D'ail-

veau mi-clos, mais je sentais qu'il me dévisageait. Pres-

leurs sa fatigue devait être contagieuse, elle m'attirait à

que imperceptiblement il opina du chef. Alors il ouvrit

lui.

ses paupières, et je vis ses yeux. Ils semblaient perdus

« De rien en particulier, répondis-je. Je suis simple-

au loin derrière moi. Négligemment il tapotait le sol de

ment venu pour discuter amicalement avec vous. Vous

la pointe de son pied droit placé juste derrière son talon

vous souvenez, une fois vous m'aviez demandé de venir

gauche; ses jambes étaient légèrement arquées, et ses

chez vous.

bras pendaient mollement à ses côtés. Puis il leva son

– Oui, mais maintenant, ça n'est plus pareil.

bras droit; sa main était ouverte avec la paume dressée

– Et pourquoi donc ?

perpendiculairement au sol, et les doigts étendus poin-

– Ne parles-tu pas avec Juan ?

taient vers moi. Une ou deux fois il laissa sa main

– Oui, bien sûr.

ballotter avant de la descendre au niveau de mon

– Alors, que me veux-tu ?

visage. Pendant un instant il la maintint dans cette

– Je pensais que je pourrais peut-être vous poser

position, et alors il me lança quelques mots. Sa voix

quelques questions.

était parfaitement claire, mais les sons hésitants.

Un moment plus tard il laissa sa main tomber à son

24

25

côté et il demeura debout devant moi dans une étrange

position. Il reposait sur la partie charnue de la plante de

qu'en termes des unités de signification propres à ce système.

son pied gauche, son pied droit croisait le gauche

Le travail suivant est, par conséquent, un reportage, et il doit derrière le talon, et de la pointe il tapotait par terre,

être lu comme tel. Le système que j'ai enregistré m'est resté doucement et selon un rythme régulier.

incompréhensible, donc prétendre à tout autre chose que d'en

Une - appréhension injustifiable, semblable à une

faire un reportage serait une tromperie et une malhonnêteté.

forme indéfinie d'extrême nervosité, m'envahit. Mes

L'adoption de la méthode phénoménologique est le corollaire pensées battaient la chamade, certaines d'entre elles me

de cet état de choses, et j'ai tenté de considérer la sorcellerie

traversaient l'esprit et me paraissaient insensées et

seulement comme un phénomène qui m'était présenté.

absolument étrangères à la situation du moment. Parfai-

Spectateur, j'enregistrais ce que je percevais, et au moment tement conscient de ce malaise, j'essayais de reprendre

de cet enregistrement je m'efforçais de suspendre tout

la barre et de diriger mes pensées sur ce qui se

jugement personnel.

déroulait; malgré un effort considérable, j'échouai. Une

force semblait m'interdire la concentration, ou tout au

moins la capacité d'avoir des idées claires.

27

Sacateca ne disait toujours rien. Je ne savais que dire,

que faire. Presque automatiquement je fis demi-tour et

m'en allai.

Plus tard, je me sentis obligé de raconter à don Juan

cette rencontre étrange. Il rit à gorge déployée.

« Que s'est-il donc passé ? demandai-je.

– Sacateca dansa! répondit-il. Il t'a *vu,* et ensuite il a dansé.

– Que me fit-il? Je me sentis froid et tout étourdi.

– Il semble que tu ne lui aies pas beaucoup plu, et en te lançant un mot il t'a figé sur place.

– Comment aurait-il pu faire cela?

– Très simplement. Avec sa volonté, il t'a arrêté.

– Que dites-vous ?

– Avec sa volonté, il t'a arrêté! »

Une telle explication ne pouvait me satisfaire. Tout cela me semblait une manière sarcastique de se moquer de moi. J'insistai, mais il ne put m'expliquer la chose d'une manière satisfaisante.

Il est évident qu'un tel événement, ou n'importe quel autre s'il se produit dans ce système étranger d'interprétation sensée, ne peut s'expliquer ou se comprendre

1

Le 2 avril 1968

Don Juan me dévisagea un moment, sans pourtant marquer la moindre surprise à me revoir, bien que ma dernière visite ait eu lieu plus de deux années auparavant. Il posa sa main sur mon épaule, me sourit et me

dit que j’avais changé, que je devenais gras et mou.
Je lui avais amené un exemplaire de mon livre. Sans autre préambule je le tirai de ma serviette et je le lui tendis.
« Don Juan, c’est un livre sur vous. »
Il le prit et en feuilleta les pages comme s’il s'agissait d’un jeu de cartes. La couleur verte de la jaquette, et la taille du livre lui plurent. Il tâta la couverture de la paume de sa main, puis il tourna et retourna le livre et me le tendit. Une vague d’orgueil me submergea.
« Je veux que vous le gardiez », dis-je.
Il hocha la tête tout en riant silencieusement.
« Mieux vaut pas », répondit-il, puis avec un large sourire il ajouta : « Tu sais ce qu'on fait avec le papier, au Mexique. »
J’éclatai de rire; je trouvai ce trait d'ironie magnifique.
Nous étions assis sur un banc dans le parc d'une petite ville de la région montagneuse du centre du
” Mexique. Je n'avais eu aucun moyen de le prévenir de

mon arrivée, mais j'étais persuadé de pouvoir l'y trouver. Mon

attente avait d’ailleurs été très courte. Don Juan était

pour manger les restes de leurs repas. En quelques

descendu des montagnes, et je le retrouvai au marché, à l’étal

secondes les assiettes étaient nettoyées. La même chose

d'un de ses amis.

se produisit chaque fois qu’une table était libérée.

Don Juan déclara que je tombais à pic pour le ramener à Je remarquai que les enfants opéraient méthodique-Sonora. En attendant l’ami chez qui il vivait, un Indien

ment. S’ils versaient par mégarde de l’eau sur la table,

Mazatèque, nous allâmes dans le parc.

ils l'épongeaient de leur chiffon à briller. Ils étaient

Trois heures passèrent. Nous parlâmes de choses sans

extrêmement minutieux dans leurs méthodes d’insectes;

importance, et vers la fin du jour, peu avant l’arrivée de son ils avalaient aussi bien les cubes de glace laissés dans

ami, je lui racontai une scène qui, quelques jours auparavant,

les verres d’eau que l'écorce et la chair des tranches de

m'avait frappé.

citron des tasses de thé. Rien, absolument rien n’était

Pendant mon voyage, ma voiture était tombée en panne

gaspillé.

dans les faubourgs d'une ville où je dus séjourner trois jours,

Pendant ce séjour je compris qu'un accord existait

le temps de réparer. En face du garage il y avait un motel; entre le gérant de l'hôtel et les cireurs. Ils pouvaient

mais les faubourgs des villes m'ont toujours déprimé, et j'allai

s’installer aux abords du restaurant pour gagner un peu

prendre une chambre dans un hôtel moderne à huit étages, en

d’argent avec les clients, et ils étaient autorisés à man-

plein centre de la ville. Le groom m’indiqua que l'hôtel avait un

ger les restes; en revanche, ils ne devaient importuner

restaurant au rez-de-chaussée, et lorsque je descendis pour personne, et ne rien casser. Il y en avait onze, âgés de

aller manger je vis qu'il y avait quelques tables dans une sorte

cinq à douze ans, mais leur aîné subissait un genre

de véranda avec des arcades assez basses. Le coin était

d’ostracisme délibéré. Les autres se moquaient de lui en

plutôt agréable, et il faisait bon à l'extérieur. Il y avait quelques entonnant une chanson racontant qu'il avait déjà des

tables disponibles, mais je préférai m'installer à l'intérieur dans poils au pubis et qu'il était trop vieux pour rester parmi

une salle mal aérée, car juste avant de sortir j'avais aperçu un

eux.

groupe de jeunes cireurs de chaussures assis au bord du

Après les avoir regardés pendant trois jours s'achar-

trottoir. J'étais persuadé qu'ils m'auraient rapidement

ner comme des vautours sur les plus maigres des restes,

découvert et qu'ils viendraient m'importuner.

je me sentis vraiment abattu. En sortant de la ville je

De ma place, au travers de la baie vitrée, je pouvais

pensais qu'il n'existait aucun espoir pour ces enfants

observer les jeunes garçons. Deux hommes assez jeunes

déjà conditionnés par leur lutte quotidienne autour de

prirent place à une table sous la véranda; les cireurs se quelques miettes.

précipitèrent, chacun offrant ses services. Les hommes

« As-tu pitié d'eux ? s'exclama don Juan.

refusèrent, et à ma grande surprise, les jeunes garçons

– Certainement.

n'insistèrent pas et reprirent place au bord du trottoir. Un peu

– Pourquoi ?

plus tard trois clients, sans doute des hommes d’affaires

– Parce que le bien-être de mes semblables me préoc-

d'après leur costume, quittèrent leur table et s'en allèrent.

cupe. Ces enfants vivent dans un monde laid et médio-

Immédiatement les cireurs se ruèrent

cre.

– Un moment! Un moment! Comment peux-tu préten-

dre que leur monde est *laid* et *médiocre ?* déclara don

Juan d’un ton moqueur. Tu penses sans doute être

mieux loti qu'eux, n’est-ce pas ?

– Alors, comment peux-tu avoir pitié de ces enfants ?

– Certainement. »

reprit-il d’un ton très sérieux. Chacun d’entre eux pour-

Il me demanda pourquoi. Je dis que mon monde,

rait devenir homme de connaissance. Tous les hommes

comparé à celui de ces enfants, était infiniment plus

de connaissance que je connais ont été des enfants

varié, plus riche en expériences et en chances propres à

semblables à ceux que tu as vus en train de dévorer des

me satisfaire et à me permettre de me développer. Le

restes et de lécher les tables. »

rire de don Juan éclata, sincère mais néanmoins amical.

L'argument me laissa perplexe. Je ne m'étais pas

Il m'annonça que j'ignorais ce dont je parlais puisque je

apitoyé sur ces enfants déshérités parce qu'ils n'avaient

- n'étais pas en mesure de connaître la richesse et les

pas assez à manger, *mais* parce que, selon moi, leur

possibilités du monde de ces enfants.

monde les avait déjà condamnés à devenir des handica-

Je me dis que don Juan s'entêtait; je pensais vraiment

pés intellectuels.- Cependant, d'après don Juan, chacun

qu'il prenait le contre-pied de mes déclarations simple-

d'entre eux pourrait accomplir ce que je pensais être le

ment pour m'ennuyer. Très honnêtement j'étais per-

summum du développement intellectuel : devenir

suadé que ces enfants n'avaient pas la moindre chance

homme de connaissance. Ma pitié était sans objet; don

de développement intellectuel.

Juan m'avait acculé le dos au mur.

J'allais insister à nouveau sur ce point, lorsque brus-

« II se peut que vous ayez raison, dis-je, mais com-

quement don Juan me demanda : « Ne m'as-tu pas dit,

ment peut-on refréner le désir, le désir sincère, d’aider

un jour, que pour un homme le plus grand œuvre

ses semblables ?

consistait, à ton avis, à devenir homme de connais-

– Comment penses-tu pouvoir les aider ?

sance. »

– En allégeant leur fardeau. Le moins qu’on puisse

Je l’avais dit, et à nouveau je déclarai que devenir

faire consisterait à tenter de les changer. D'ailleurs, c'est

homme de connaissance constituait une des entreprises

ce que vous faites avec moi, n’est-ce pas ?

intellectuelles les plus importantes que je puisse imagi-

– Non, je ne fais rien de tel. J’ignore que changer et

ner.

pourquoi changer quelque chose dans mes sembla-

« Penses-tu que ton monde d'opulence puisse t’aider

bles.

à devenir homme de connaissance ? » demanda-t-il d'un

– Et, en ce qui me concerne, don Juan, ne m'avez-

ton légèrement sarcastique.

vous pas donné vos enseignements de façon que je

Je ne répondis pas. Il reprit la question sous une

puisse changer ?

forme différente, imitant ainsi une pratique que souvent

– Non. Je n’essaie pas de te changer. Peut-être devien-

j'adoptai avec lui quand je croyais qu'il m’avait mal

dras-tu un jour homme de connaissance. Il n’est pas

compris.

possible de le savoir à coup sûr. Mais cela ne te

« Autrement dit, continua-t-il avec un large sourire de

changera pas. Il se peut qu’un jour tu sois capable de

connivence, car il n'ignorait pas que j'étais conscient de

voir les hommes d'une autre façon, et alors tu te rendras son jeu, ta liberté et les moyens dont tu disposes

compte qu’il n'y a pas moyen de changer quoi que ce

peuvent-ils t’aider à devenir homme de connaissance ?

soit en eux.

– Non, répondis-je fermement.

– Quelle est cette autre façon de voir les hommes?

– Quand on *voit,* les hommes paraissent différents. La

34

35

petite fumée t’aidera à *voir* les hommes comme des

fibres de lumière.

– Des fibres de lumière ?

2

– Oui, des fibres, comme de blanches toiles d’arai-

gnée. Des fils très fins qui vont de la tête au nombril.

L'homme ressemble alors à un œuf de fibres vivantes.

Ma visite amorça un nouveau cycle d'apprentissage. Sans

Ses bras et ses jambes deviennent de lumineux poils de

aucune peine je me laissais à nouveau envahir par le plaisir soie scintillant dans toutes les directions.

que me donnait son sens dramatique, sa bonne humeur, et sa

– Est-ce que tout le monde a cette apparence ?

patience envers moi. Il m’apparut clairement que j'avais

– Tout le monde. De plus chaque homme est en

besoin de le voir plus souvent. Je perdais beaucoup à ne pas

contact avec tout le reste, non pas avec ses mains, mais

être avec don Juan. Par ailleurs, je désirais lui parler d'un grâce à un faisceau de longues fibres jaillies du centre

point particulier qui avait vivement retenu mon attention.

de son ventre. Ces fibres mettent l'homme en relation

En effet, une fois mon livre terminé, j’avais réexaminé les avec la totalité de son environnement, elles préservent

notes que j’avais écartées parce qu'elles n'avaient pas trait à son équilibre, elles lui confèrent la stabilité. Ainsi,

mon sujet : les états de réalité non ordinaire. En les

comme tu le verras peut-être un jour, un homme, qu'il

dépouillant, j’étais parvenu à la conclusion qu’un habile sorcier

soit mendiant ou roi, est un œuf lumineux; et il n'y a pas

pouvait faire naître chez son apprenti les niveaux de

de manière de changer quoi que ce soit. Ou plutôt, que

perception les plus spécialisés en manipulant des suggestions

pourrait-on changer dans cet œuf lumineux ? Quoi

à propos, disait-il, du « milieu social ». Quant à la nature de donc ? »

ces techniques manipulatoires mon raisonnement se fondait

sur l'hypothèse qu'un meneur était indispensable pour

conduire un groupe, ou un individu du groupe, au niveau de

36

perception adéquat. En prenant pour exemple les réunions du

peyotl1, j'acceptai le fait que les sorciers participants étaient d'accord sur la nature de la réalité, et cela sans aucun échange visible de mots ou de signes. J'en conclus que pour

obtenir un tel accord ils devaient

1. Cf. L'herbe du diable et la petite fumée, chap. VIII

37

employer un code très élaboré, et je mis au point un système

compliqué pour expliquer ce code. Alors je décidai d'aller voir

savoir la signification de cette inflexion, mais il prétendit qu'il don Juan pour lui présenter ce travail et avoir son opinion.

était déjà trop tard pour entamer une telle explication.

Le 21 mai 1968

Le 22 mai 1968

Mon voyage se déroula normalement. Dans le désert

A mon réveil, et sans autre préambule, j'annonçai à don

il régnait une chaleur torride, très difficile à supporter,

Juan que j’avais mis au point un système d’explication de ce et elle subsista tard dans l’après-midi. Au début de la

qui se produisait pendant un *mitote,* c’est-à-dire une réunion soirée, lorsque j’arrivai chez don Juan, une brise rafraî-

du peyotl. Je pris mes notes et lus ce que j'avais élaboré. Il chissante s'était levée. Je n'étais pas trop fatigué. Nous

m’écouta patiemment essayer de clarifier mon schéma.

allâmes dans sa chambre. Je me sentais à l’aise, calme,

En bref, je déclarai que je croyais nécessaire l'existence d’un

et pendant des heures nous poursuivîmes notre conver-

meneur secret qui indiquerait aux participants quand et

sation, sans que j’eus le besoin ou le désir de prendre

comment atteindre l’accord adéquat. Je fis remarquer que les

des notes. Nous évoquâmes le temps, les moissons, son

gens viennent à une réunion du peyotl pour y chercher la petit-fils, les Indiens Yaqui, le gouvernement mexicain,

présence de Mescalito et ses leçons sur la juste manière de et ainsi de suite. Je mentionnai le plaisir que j'éprouvais

vivre, que jamais ils n’échangent un mot ou un geste, mais à cette conversation dans le noir. Don Juan fit remarque pourtant ils tombent d'accord sur le moment de la

quer que cela allait de pair avec ma nature bavarde, que

présence de Mescalito et sur le contenu spécifique de sa

je n'avais vraiment pas à me forcer pour aimer parler

leçon. En tout cas, c'est ainsi que cela se produisit aux *mitotes* dans le noir puisque, à cette heure-là, il s'agissait de la

auxquels j'avais participé. Tous les participants avaient été seule chose que je sois capable de faire. Je répliquai que

d'accord sur le fait que Mescalito leur était apparu

mon plaisir signifiait beaucoup plus que le simple acte

individuellement, et qu'il leur avait donné une leçon. Mon de parler, que je savourais aussi l'apaisante chaleur de

expérience personnelle m'avait appris. que la forme de

la nuit autour de nous. Il voulut savoir ce que je faisais

chaque visite individuelle de Mescalito ainsi que la leçon qui chez moi, à Los Angeles, une fois la nuit tombée. Je lui

en découlait étaient remarquablement homogènes bien que

répondis que j'allumai la lumière, ou bien que j'allais

différant dans le contenu d'un participant à un autre. A mon marcher dans les rues illuminées jusqu'à ce que le

avis, une telle homogénéité ne pouvait s'expliquer que comme

sommeil me gagne.

le résultat d'un système d'indications complexe et ingénieux.

« Oh ! dit-il d'un ton incrédule. Je pensais que tu avais

La lecture et l'explication de mon schéma sur la façon dont appris à te servir du noir.

se déroulait-un *mitote* dura plus de deux heures. Je terminai

– A quoi peut-il bien servir ? »

en le priant de me dire quels étaient les

Il déclara que le noir, ce qu'il appelait la « noirceur

du jour », était le meilleur moment pour *voir.* Il insista d'une façon particulière sur le mot « voir », et je voulus

39

38

processus exacts mis en œuvre pour obtenir un tel

accord.

Lorsque j'eus fini de parler, il se renfrogna. Je pensais

qu’il avait dû trouver mon raisonnement difficile à

contrecarrer. Il semblait perdu dans des méditations

profondes. Après un laps de temps raisonnable, je lui

demandai ce qu’il pensait de mon travail.

Ma question transforma son froncement en un sou-

rire, puis en un rire tonitruant. Nerveusement, j’essayai

de rire, puis je m’enquis de la raison de cet éclat.

« Tu divagues ! s'exclama-t-il. Pourquoi faudrait-il que

quelqu’un se casse la tête à fournir des indications à un moment aussi important qu'un *mitote?* Pense-tu qu'on puisse badiner avec Mescalito ? »

Je crus un court instant qu'il s’agissait d'une réponse évasive, qu'il évitait ainsi de répondre à ma question.

« Pourquoi donner des indications ? s’obstina don Juan. Tu as participé à des *mitotes.* Tu devrais savoir que personne ne t’a dit comment te comporter, ou bien que faire. Personne si ce n'est Mescalito lui-même. »

Je soutins qu’une telle explication n’était pas logique, et je le suppliai de me révéler comment se réalisait l'accord.

« Maintenant je sais pourquoi tu es revenu, reprit don Juan d'un air très mystérieux. Je ne puis pas t'aider dans ta recherche, car il n’existe aucun système d'indications.

– Mais comment tous ces gens peuvent-ils être d'accord sur la présence de Mescalito ?

– Ils sont d'accord parce qu'ils *voient* », répondit don Juan sur un ton dramatique, puis il ajouta d’un ton plus

banal : « Pourquoi ne viens-tu pas à un autre *mitote,* tu pourrais *voir* par toi-même. »

Je sentis le piège. Je ne dis plus rien et je rangeai mes carnets de notes. Il n'insista pas.

Plus tard, il me demanda de le conduire chez un de ses amis. Là, nous passâmes le reste de la journée. Au

cours de la conversation, John voulut savoir ce qu'était devenu mon intérêt pour le peyotl.

Huit ans auparavant il avait fourni les boutons pour ma première expérience [1]. Je ne sus que lui répondre, mais don Juan intervint pour dire que tout allait bien.

En revenant chez don Juan, je voulus lui faire remarquer que je n'avais pas la moindre intention d'en apprendre davantage sur le peyotl, car cela exigeait un courage dont je ne me sentais pas capable, et que je ne reviendrais pas sur ma décision d'abandonner. Don Juan sourit et ne répondit pas. Pendant le trajet je ne cessais de parler comme pour me libérer de l'effet de la question de John.

Nous nous assîmes devant la porte. La journée avait été claire et chaude, mais en ce moment de la fin de l'après-midi, la brise devenait très agréable.

« Pourquoi tant insister ? demanda brusquement don Juan. Depuis combien d'années dis-tu que tu ne veux plus apprendre ?

– Trois.

– Alors, pourquoi tant de véhémence à ce propos ?

– Don Juan, j'ai l'impression de vous trahir. C'est sans doute la raison qui me pousse à en parler tout le temps.

– Tu ne me trahis pas.

– J'ai échoué. Je me suis enfui. Je me sens vaincu.

– Tu fais ce que tu peux. D'ailleurs tu n'as pas encore été vaincu. Ce que j'ai à t'apprendre est très dur. Moi, par exemple, je l'ai trouvé beaucoup plus dur que toi à acquérir.

– Mais vous avez tenu bon. Quant à moi c'est différent, j'ai abandonné. Ce n'est pas parce que je désire apprendre que je suis revenu vous voir, mais unique-

ment pour que vous m'aidiez à éclaircir un point de

mon travail. »

1. Cf. *op. cit.,* chap. II

Pendant un moment don Juan me dévisagea, puis il

tourna la tête.

j’ignorais la raison de ma réticence à reprendre l'ap-

« Tu dois à nouveau laisser la fumée te guider, dit-il

prentissage.

avec une grande conviction.

J’avançai que c’était peut-être mon inertie qui m'em-

– Non, don Juan, je ne puis plus utiliser votre fumée.

pêchait d’apprendre. Il voulut connaître le sens du mot

Je crois m’être déjà donné à fond, je suis à bout.

« inertie ». Je lus dans le dictionnaire : « Propriété de la

– Tu n’as même pas commencé.

matière de demeurer au repos quand elle s'y trouve ou

– J’ai trop peur.

si elle est en mouvement de continuer dans la même

– Ainsi tu as peur. Cette peur n'a rien de surprenant.

direction, à moins qu’une force extérieure ne l’in-

Ne pense plus à ta peur. Pense seulement aux merveil-

fluence. »

les du fait de *voir*.

« A moins qu'une force extérieure ne l'influence,

– Je voudrais vraiment pouvoir penser à de telles

répéta-t-il. Voilà le meilleur mot que tu as découvert. Je

merveilles, mais je n'y arrive pas. Lorsque je pense à

te l'ai déjà dit, seul un toqué entreprendrait volontaire-

votre fumée, une sorte d'obscurité m'enveloppe; comme

ment la tâche de devenir homme de connaissance. C'est

s'il n’y avait plus personne sur terre, personne vers qui

par la ruse qu’on y engage l’homme équilibré.

se tourner. Don Juan, votre fumée m’a révélé le fond de

– Je suis persuadé qu'il doit y avoir des tas de gens

la solitude.

désireux d’entreprendre une telle tâche, lui dis-je.

– Ce n’est pas vrai. Regarde-moi, par exemple. La

– Oui, mais ceux-là ne comptent pas. En général, ils

fumée est mon allié *(sic)* 1 , et je ne ressens pourtant pas sont fêlés. Ils ressemblent à ces gourdes en apparence

cette solitude.

parfaites, mais qui perdent au moment où elles sont

– Vous êtes différent, vous avez dominé votre

soumises à un peu de pression, dès l'instant où tu les

peur. »

remplis d'eau.

Don Juan me tapota gentiment l'épaule.

« Une fois déjà j'ai dû ruser pour t'amener à appren-

« Tu n'as pas peur, dit-il d'une voix curieusement

dre, un peu comme mon benefactor s'était lui aussi joué

réprobatrice.

de moi. Sinon, jamais tu n'aurais tant appris. Peut-être

– Don Juan, pourquoi mentirais-je ?

que voici revenu le moment de ruser avec toi. »

– Les mensonges ne m'intéressent pas, reprit-il avec

La supercherie à laquelle il faisait allusion constitua

sévérité. Je m'intéresse à quelque chose d'autre. La

le moment crucial de mon apprentissage. Il y avait bien

raison pour laquelle tu ne veux plus apprendre n’est pas

des années, cependant dans mon souvenir elle avait

la peur, c'est quelque chose d’autre. »

conservé la vivacité des choses toutes récentes. Par

Je le priai instamment de s’expliquer sur ce point. Je

d'habiles manipulations don Juan m'avait obligé à une

le suppliai. Mais en vain. Il hochait la tête en signe

confrontation directe et terrifiante avec une femme que

d'incrédulité, comme s'il ne pouvait pas croire que

l'on disait sorcière. De ce combat résulta une profonde

animosité de sa part. Don Juan fit usage de ma peur

1. Le masculin employé ici exprime un caractère « comme un-homme » que
pour justifier la poursuite de l'apprentissage, cela en

don Juan attribue à l'allié qu'il nomme la « petite fumée ». Cf. *op. cit.,* chap. X, prétendant qu’il me fallait absolument apprendre plus

et analyse structurale.

de sorcellerie pour pouvoir me protéger des assauts

magiques de cette sorcière. Et la « ruse » de don Juan

42

43

m’insuffla la certitude que pour conserver la vie, une

seule issue existait : apprendre davantage.

« Les oreillons, la rougeole, les rhumatismes et la

« Si vous avez l’intention de m'effrayer à nouveau

goutte.

avec cette femme, je ne reviendrai plus », déclarai-je.

« J'ai ici pour le cœur, le foie, l'estomac, et les

Don Juan éclata d’un rire joyeux.

reins.

« Ne t'inquiète pas, dit-il d’un ton réconfortant. Les

« Approchez, mesdames et messieurs.

ruses fondées sur la peur n'ont plus prise sur toi. Tu

« J’ai ici pour les puces, les mouches, les moustiques,

n’as plus peur. Mais si besoin est je pourrai me jouer de

et les limaces. »

toi quel que soit l'endroit où tu te trouves; pour cela tu

Longtemps je restais à l’écouter. Son procédé consis-

n'as absolument pas besoin d'être ici. »

tait à énumérer une longue liste de maladies de

Il plaça ses bras derrière sa nuque, puis s'allongea

l’homme pour lesquelles il prétendait avoir un remède,

pour dormir. Pendant deux heures, presque jusqu'à la

et pour donner un rythme à sa rengaine, il faisait un

nuit complète, je travaillais à mes notes. Don Juan se

silence après chaque série de quatre mots.

rendit compte que j'écrivais. Il se releva, sourit, et me

Don Juan mentionna qu'au temps de sa jeunesse il

demanda si j'avais résolu mon problème par l'écri-

avait lui aussi vendu des herbes au marché d'Oaxaca. Il

ture.

se souvenait encore de son boniment pour inciter les

éventuels acheteurs, et il le fit pour moi. Il me dit qu'il

préparait, avec son ami Vicente, des mélanges médici-

Le 23 mai 1968

naux.

« Ces préparations agissaient vraiment, précisa-t-il,

mon ami Vicente faisait de remarquables extraits de

Nous parlions d'Oaxaca. Je racontais à don Juan

plantes. »

qu'arrivant dans cette ville un jour de marché, jour où la

Je lui dis qu'une fois, au cours d'un de mes voyages,

foule des Indiens descend des montagnes environnantes

j'avais rencontré son ami Vicente. Surpris, don Juan

pour venir vendre des légumes et toutes sortes de

voulut en savoir plus.

bibelots, un vendeur de plantes médicinales retint toute

J’allais traverser Durango lorsque je me souvins que

mon attention. Il portait une boîte dans laquelle il avait

don Juan m'avait un jour dit que je devrais rendre visite

placé de petits bocaux renfermant des plantes sèches et

à un de ses amis qui y vivait. Je le cherchai, le trouvai, et

rabougries, et au milieu de la rue, tout en brandissant

nous parlâmes un certain temps. Avant mon départ il

un de ces bocaux, il entonnait une rengaine assez

me donna un sac contenant quelques plantes ainsi que

remarquable.

toutes les instructions pour replanter l'une d'elles.

« J’ai ici pour les puces, les mouches, les moustiques,

En me dirigeant vers Aguas Calientes, je fis un arrêt.

et les limaces.

Je pris soin de vérifier qu'il n'y avait personne aux

« Et aussi pour les cochons, les chevaux, les chèvres,

alentours. Pendant dix minutes au moins j'observai la

et les vaches.

route et les environs. Aucune maison n'était visible, il

« J'ai tout ce qu'il faut pour toutes les maladies de

n'y avait pas de bétail pâturant le long de la route. Je

l’homme.

m’étais arrêté au sommet d’une petite colline de façon à

avoir vue sur la route dans les deux directions. Elle

44

45

semblait déserte aussi loin que je puisse voir. Il me fallut quelques minutes pour m'orienter et récapituler les instructions de don Vicente. Pour arroser la plante je pris avec moi une bouteille d'eau minérale; j'essayai de la décapsuler avec la tige de fer dont je m’étais servi pour creuser mais la bouteille explosa et un éclat de verre trancha ma lèvre supérieure qui se mit à saigner.

Je revins à ma voiture pour prendre une autre bouteille. Pendant que je la sortais du coffre, un homme qui conduisait une fourgonnette s'arrêta pour me demander si j'avais besoin d’aide. Je répondis que tout allait bien, et il s’en alla.

Une fois la plante arrosée, je me dirigeais vers la voiture, lorsque, à environ trente mètres de la route, j’entendis des voix. Rapidement je descendis la pente pour découvrir à côté de ma voiture deux Mexicains et une Mexicaine. L’homme assis sur le pare-chocs avant avait environ trente ans;

ses cheveux étaient noirs et bouclés. Il était de taille moyenne, portait un sac de toile sur son dos, et suait abondamment. Son accoutrement consistait en une paire de vieux pantalons, d’une chemise rose très usée, de chaussures aux lacets dénoués et bien trop grandes pour ses pieds.

L'autre homme attendait debout, environ dix mètres plus loin; il était plus petit et plus mince, et avait les cheveux longs peignés en arrière. Il devait avoir environ cinquante ans. Il portait des vêtements mieux coupés, une veste bleu foncé, un pantalon bleu ciel et des chaussures noires. Il ne transpirait pas. Sur son dos il avait un petit sac. Il semblait très réservé et affichait un certain détachement.

La femme devait avoir près de quarante ans. Elle était boulotte et très foncée de peau. Elle s’était affublée de pantalons noirs très étroits, d'un maillot blanc, et de chaussures noires à hauts talons. Elle n'avait pas de sac, mais seulement un poste de radio portatif. Elle semblait

fatiguée et des gouttes de sueur perlaient sur son visage.

La jeune femme et le jeune homme m'abordèrent pour me demander de les transporter. Je répondis qu’il n'y avait pas de place, ils pouvaient se rendre compte que la banquette arrière était surchargée, qu’il m'était impossible de tous les amener. L’homme proposa une solution : je conduirai lentement et ils pourraient s’ins-taller sur le pare-chocs arrière ou sur le capot. Cette proposition me parut absurde mais ils insistèrent; cela

me déconcerta et m'attrista; je leur proposai l'argent pour prendre l'autobus.

Le jeune homme prit les billets et me remercia, mais dédaigneusement son compagnon tourna le dos.

« J'ai besoin d'une place, dit-il, je n'ai pas besoin d'argent. »

Puis il me fit face : « Pouvez-vous nous donner de quoi manger, ou boire ? »

Je n'avais rien à leur offrir. Pendant un moment ils restèrent là à me dévisager, puis ils s'en allèrent.

Je montai dans ma voiture, et j'essayai de la mettre en marche. Il faisait très chaud, le moteur devait être noyé, elle ne voulait pas partir. En entendant le grignotement du démarreur, le jeune homme s'arrêta, revint sur ses pas, se plaça derrière la voiture prêt à la pousser. J'eus très peur, j'avais le souffle court. Enfin le moteur toussa et se mit à tourner. Je partis sur-le-champ.

Une fois mon récit terminé, don Juan demeura pensif.

Sans tourner la tête il me demanda :

« Pourquoi ne m'avoir pas raconté cela aupara-

vant ? »

Je ne savais que lui répondre. Je haussai les épaules,

et je déclarai ne pas avoir pensé qu’un tel incident eût

de l'importance.

« C'est d'une sacrée importance ! enchaîna-t-il. Vi-

cente est un sorcier de première classe. S'il te donna

quelque chose à planter, c'est qu'il avait ses raisons. Et

si tu rencontras des gens sortis d'on ne sait où, immé-

diatement après avoir mis en terre cette plante, ce n’est

une collection d’ouvrages de botanique que je viens de

pas sans raison. Seul un imbécile comme toi peut

vendre tout récemment. »

négliger un tel incident, et penser qu'il soit dénué de

Il garda le silence un bref moment, se frotta le

toute importance. »

menton à deux reprises, comme s'il cherchait le mot

Il voulut savoir exactement tout ce qui s'était passé

exact pour exprimer sa pensée.

pendant ma visite à don Vicente.

« Tu pourrais dire que je suis seulement un homme

Je récapitulai. En traversant la ville je passai près du

de connaissance lyrique, dit-il enfin, je ne suis pas

marché; alors me vint à l'esprit l’idée de chercher don

comme Juan, mon frère Indien. »

Vicente. J'entrai dans le marché et me dirigeai vers la

Il se replongea dans le silence. Ses yeux étaient

partie réservée aux plantes médicinales. Je découvris

comme de verre, fixés au sol, un peu à ma gauche.

trois étals en ligne gardés par trois grosses vendeuses.

Puis il se tourna vers moi, et presque dans un

J'allai un peu plus loin, et au tournant de l’allée il y avait

murmure me confia : « Oh! A quelle hauteur mon frère

un autre étal tenu par un petit homme aux cheveux

Indien plane-t-il ? »

blancs. Il était en train de vendre une cage à oiseau à

Don Vicente se leva. Notre conversation semblait

une femme.

terminée.

En attendant qu'il soit seul je me promenai aux

Si n'importe qui avait fait ce genre de déclaration
alentours, puis revins pour lui demander s'il connaissait
concernant « son frère Indien », je l'aurais prise pour
Vicente Medrano. Sans me répondre, il me dévisagea.
un cliché; cependant le ton de don Vicente était vrai-
« Que lui veux-tu à ce Vicente Medrano ? » dit-il après
ment sincère et il y avait dans ses yeux une telle
un long silence.
limpidité que je me laissai emporter par l'image de son
Je lui dis que je le cherchais pour le saluer au nom
frère Indien planant à d'incroyables hauteurs. Et je crus
d'un de ses amis, et je mentionnai le nom de don Juan.
qu'il pensait réellement ce qu'il disait.
Le vieil homme ne me quitta pas du regard, puis me dit
« Connaissance lyrique! Mon œil! s'exclama don Juan.
qu'il était Vicente Medrano, pour me servir. Il me fit
Vicente est un *brujo.* Pourquoi es-tu allé le voir ? »
asseoir. Il semblait heureux de la visite, conserva un
Je lui rappelai qu'il m'avait lui-même incité à faire
calme parfait et marqua l'entrevue d'un ton sincère-

cette visite.

ment amical. Je lui parlai de mon amitié avec don Juan,

« C’est ridicule ! s'exclama-t-il d’un ton dramatique.

et j'eus l'impression qu'un rapport de sympathie s'ins-

Un jour, je t’ai dit que lorsque tu sauras comment *voir,*

taurait immédiatement entre nous. Il me raconta qu’il

tu devras rendre visite à mon ami Vicente. Voilà ce que

connaissait don Juan depuis l'époque où tous deux

je t’avais dit. Probablement, tu n’écoutais pas bien. »

devaient avoir vingt ans, et il ne cessa pas de me faire

Je répliquai que je ne voyais rien de dramatique dans

les louanges de son ami. Vers la fin de notre conversa-

le fait d'avoir rencontré don Vicente; tout s’était bien

tion il déclara d’un ton de voix vibrant : « Juan est un

passé, ses manières et sa gentillesse m'avaient en-

vrai homme de connaissance. Je me suis moi-même, un

chanté.

moment, attaché au pouvoir des plantes. Leurs proprié-

Don Juan dodelina la tête de gauche à droite, et d’un

tés curatives m'ont toujours intéressé. J’avais même fait

ton plaisantin exprima son ahurissement face à ce qu'il

nommait ma a chance déconcertante ». Il ajouta que

ma visite chez don Vicente avait été comme entrer dans

instructions n'avait aucun sens ?

la tanière d'un lion en brandissant une brindille. Une

– Pourquoi ?

certaine agitation semblait l'avoir gagné, et malgré tous

– Parce que ces instructions étaient destinées à quel-

mes efforts de réflexion, je n'arrivais pas à discerner de

qu'un capable de *voir,* et non à un imbécile qui s'en est

raison valable à son tracas. Don Vicente était un homme

tiré par une chance incroyable. Tu es allé voir don

remarquable, il semblait si fragile, et son regard

Vicente sans être prêt. Il a eu un faible pour toi et t'a

étrange, hanté, le rendait presque éthéré. Je voulus

fait un cadeau. Un cadeau qui facilement aurait pu te

savoir comment une personne resplendissante d'amitié

coûter la vie.

pouvait être dangereuse.

– Mais pourquoi m'a-t-il offert une chose aussi sé-

« Tu es un sacré imbécile, dit-il, me regardant un

rieuse ? Puisqu'il est sorcier, il aurait dû savoir que je ne

moment avec dureté. Ce n'est pas lui qui te causera le

connais rien à rien.

moindre mal. La connaissance c'est la puissance, et une

– Non, cela il ne pouvait pas le *voir.* Tu offres

fois que l'homme prend la route de la connaissance, il

l'apparence de quelqu'un qui sait, alors qu'en fait tu

n'est plus responsable de ce qui peut arriver à ceux qui

connais bien peu. »

le côtoient. Tu aurais dû lui rendre visite seulement

Je précisai que jamais, tout au moins de manière

après avoir assez appris pour pouvoir te défendre. Non

délibérée, je ne l'avais abusé.

pas contre lui, mais contre le pouvoir qu'il a harnaché

qui, ceci dit en passant, n'est ni le sien ni celui de

n'importe qui. En apprenant que tu étais mon ami,

Vicente supposa que tu savais comment te protéger, et il t'a fait un cadeau. Il semble qu’il t’ait apprécié, il a dû te faire un très grand cadeau; mais tu l’as gâché. Quel dommage ! »

Le 24 mai 1968

Presque toute la journée je tourmentais don Juan pour qu’il me révèle la nature du cadeau de don Vicente. Je m'appuyais de diverses façons, sur la différence qui me séparait de lui. Ce qui pour lui s'expliquait naturellement pouvait me rester totalement incompréhensible.

« Combien de plantes t'a-t-il données ? se décida à demander don Juan.

– Quatre », lui dis-je, mais je n’en étais même pas certain. Puis il voulut exactement savoir le déroulement

des événements entre le moment où j'avais quitté don Vicente et celui où je m'arrêtai au bord de la route. Mais je ne me souvenais plus de rien.

« Le nombre des plantes est très important, ainsi que

le déroulement des événements, déclara-t-il. Comment pourrais-je découvrir quel était ton cadeau si tu ne peux pas te souvenir de ce qui s'est passé ? »

Je m'efforçai de reconstituer la suite des événements mais je n'y parvins pas.

« Si au moins tu pouvais te souvenir de tout ce qui s'est passé, je pourrais au moins te dire comment tu en es arrivé à gâcher ton cadeau. »

Don Juan avait vraiment l'air préoccupé. Il me pressa de me rappeler ce qui s'était passé, mais ma mémoire s'y refusait totalement.

« Don Juan, à votre avis, en quoi ai-je fait une faute ? lançai-je seulement pour entretenir la conversation.

– En tout.

– Mais j'ai pourtant suivi à la lettre les instructions de don Vicente.

– Et alors ? Ne comprends-tu pas que suivre ses

« Ce n'était pas de cela dont je parlais, dit-il, si tu avais joué au vantard, Vicente s'en serait rendu compte.

simples pièges pour attraper de petits animaux. Toute la

Il y a quelque chose pire que de prétendre. Quand je te-

matinée nous avions coupé et écorcé des branches.

vois, tu m'apparais comme si tu possédais une grande

Dans ma tête je jonglais avec bien des questions que je

connaissance, et cependant je sais qu'il n'en est rien.

désirais lui poser. Pendant qu'il travaillait je tentai de

– Don Juan, qu'ai-je l'air de connaître ?

lui parler, mais il me répondit par une plaisanterie :

– Les secrets du pouvoir, bien sûr! La connaissance

j'étais le seul, annonça-t-il, à pouvoir remuer en même

d'un *brujo.* Donc, Vicente t'a *vu,* et il t'a fait un cadeau.

temps mes doigts et mes lèvres. Malgré tout, lorsque

Et avec cela tu t'es comporté à la façon des chiens qui

nous nous assîmes pour nous reposer, je laissai échap-

ont la panse pleine. Un chien, lorsqu'il n'en veut plus,

per une question.

pisse sur la nourriture pour que les autres chiens ne la

« *Voir,* comment est-ce ?

mangent pas. C'est exactement ce que tu as fait avec ton,

– Pour le savoir, il te faudra apprendre à *voir.* Je ne

cadeau. Maintenant, et pour toujours tu ignoreras ce qui

peux pas te le dire.

s’est passé. Tu as perdu un cadeau remarquable. Quel

– S'agit-il d'un secret que vous ne pouvez pas me

gaspillage ! »

révéler ?

Pendant un moment il se calma, puis il haussa les

– Non. Simplement quelque chose que je ne peux pas

épaules et me sourit.

te décrire.

« Il est inutile de se plaindre, et cependant il est

– Pourquoi ?

vraiment difficile de ne pas le faire. Dans la vie d’un

– Cela n'aurait pour toi aucun sens.

homme les cadeaux de pouvoir sont extrêmement rares.

– Essayez, don Juan. Peut-être qu'avec moi cela aura

Moi, par exemple, jamais je n'en ai reçu. A ma connais-

un certain sens.

sance, très peu de gens en ont eu un. C'est une honte

– Non. Tu dois toi-même faire cet effort. Une fois que

d'avoir gaspillé une chose absolument unique.

tu auras appris, tu pourras *voir* chacune des choses de

– Don Juan, je ne comprends pas ce que vous dites, y

ce monde d’une façon différente.

a-t-il maintenant quelque chose que je puisse faire pour

– Alors, don Juan, vous ne voyez plus le monde à la

récupérer le cadeau ? »

façon habituelle ?

Il éclata de rire tout en répétant plusieurs fois :

– Je peux le voir de deux façons. Quand je désire

« Récupérer le cadeau ? »

regarder le monde, je le vois à ta façon. Mais quand je

« Voilà qui sonne bien, dit-il. Jaime ça. Cependant il

veux le *voir,* je le regarde de la façon que je connais, et n'y a absolument rien à faire pour récupérer ton

je le perçois d'une façon différente.

cadeau. *»*

– Les choses gardent-elles toujours la même appa-

rence chaque fois que vous les *voyez?*

- Les choses ne changent pas. Tu changes ta façon de

regarder. C'est tout.

– Don Juan, je voulais dire que si, par exemple, vous

voyez le même arbre, sera-t-il toujours semblable cha-

Don Juan consacra la majeure partie de la journée et de

que fois que vous le *verrez?*

son temps à me montrer comment fabriquer de

– Non. Il change, et cependant il reste le même.

– Mais si le même arbre change chaque fois que vous

le *voyez, voir* pourrait être une simple illusion. »

ignorait ce qu'étaient les fantômes, les esprits, et les

Il éclata de rire, et prenant une attitude pensive il ne

âmes.

me répondit pas immédiatement. Enfin il déclara :

Je traduisis en espagnol la définition donnée pour le

« Chaque fois que tu regardes une chose, tu ne la *vois*

mot fantôme par le dictionnaire Webster : « L'esprit

pas. Tu ne fais que la regarder, sans doute pour être

supposé incorporel d’une personne morte, que l’on

certain qu’il y a là quelque chose. Puisque *voir* ne te

conçoit comme apparaissant aux vivants telle une appa-

concerne pas, chaque fois que tu regardes les choses,

rition pâle et indécise. » Puis celle d'esprit : a Un être

elles semblent à peu près identiques. Lorsqu’on

super-naturel, particulièrement celui que l'on pense

apprend à *voir,* chaque fois qu’on *voit* une chose elle est être... comme un fantôme, ou comme habitant une cer-différente, et pourtant c'est la même. Je t'ai déjà dit

taine région, doué de caractère (bon ou mauvais). »

qu’un homme se *voit* comme un oeuf. Chaque fois que je

Il déclara qu’on pouvait peut-être les désigner par

vois le même homme, je *vois* un oeuf, et cependant ce esprit, bien que la définition que j'avais lue ne suffise

n’est jamais le même œuf.

pas à les décrire de manière adéquate.

– Mais alors, puisque rien n'a jamais la même appa-

« Sont-ils un genre de gardiens ?

rence, il doit être impossible de reconnaître quelque

– Non. Ils ne gardent rien.

chose. Quel est donc l'avantage d'apprendre à *voir ?*

– Sont-ils des surveillants? Veillent-ils au-dessus de

– Tu peux différencier les choses. Tu peux les voir

nous ?

telles qu’elles sont réellement.

– Ce sont des forces, ni bonnes ni mauvaises, seule-

– Je ne vois donc pas les choses telles qu'elles sont

ment des forces qu’un *brujo* apprend à harnacher.

réellement !

– Don Juan, sont-fis des alliés ?

– Non. Tes yeux n'ont appris qu’à regarder. Souviens-

– Oui, ils sont les alliés d’un homme de connais-

toi par exemple de ces trois personnes, ces Mexicains

sance. »

que tu as rencontrés. Tu me les as décrits dans le

Il y avait huit ans que durait notre association, et

moindre détail. Tu m’as même précisé comment ils

pourtant c'était la première fois que don Juan abordait

étaient habillés. Et cela suffit pour me prouver que tu

la définition de l’allié, définition que j'avais dû lui

ne les avais pas réellement *vus.* Si tu avais été capable

demander des dizaines et des dizaines de fois sans

de *voir,* tu aurais immédiatement su qu'il ne s'agissait

aucun succès. En général il éludait ma question en

pas de personnes.

. disant que comme je savais très bien ce qu'était un allié,

– Il ne s'agissait pas de personnes ! Alors, qu'étaient-ils ?

il serait idiot de formuler ce que je savais déjà. Cette

– Il ne s'agissait pas de personnes. C'est tout.

franche déclaration concernant la nature de l'allié cons-

– Mais c'est impossible, ils étaient comme vous et

tituait quelque chose de nouveau, et je me sentis dési-

moi.

reux de pousser don Juan dans ses retranchements.

– Non, ils n'étaient pas comme toi et moi. J'en suis

« Vous m'aviez dit que les alliés étaient contenus

certain. »

dans les plantes, dans le datura et dans les champi-

Je lui demandai s'il s'agissait de fantômes, d'esprits,

gnons 1.

ou de l’âme de personnes décédées. Il répondit qu'il

1. Cf. *op. cit.,* chap. Il, et analyse structurale.

– Je ne t'ai jamais dit cela, répondit-il avec assurance.

Chaque fois tu sautes à pieds joints sur tes propres

Quelques heures plus tard don Juan lui-même recom-

conclusions.

mença à parler des alliés. J'avais eu l'impression de

– Mais, don Juan, je l’ai pourtant noté par écrit.

l’avoir importuné avec mes questions, par conséquent je

– Tu peux écrire tout ce que tu voudras, mais ne

n'avais plus insisté.

prétends pas que j’ai dit une telle chose. »

Il me montrait comment construire un piège à lapin.

Je lui rappelai qu'il m’avait en premier lieu déclaré

Je devais courber un long bâton pour qu'il puisse passer

que l'allié de son benefactor était le *datura,* et que le

une ficelle reliant les deux extrémités. Bien qu’assez

sien était la petite fumée; puis que plus tard il avait

mince, le bâton réclama une force considérable pour
éclairci cela en disant que l'allié était contenu dans
être arqué de façon adéquate; mes bras et ma tête
chaque plante.
tremblaient sous cet effort. Lorsqu'il eut enfin fixé la
« Non. Ce n'est pas exact, dit-il en fronçant les sour-
ficelle j'étais épuisé.
cils. Mon allié est la petite fumée, ce qui ne signifie pas
Nous nous assîmes et commençâmes à discuter. Il
que mon allié soit dans le mélange à fumer, ou dans les
déclara qu'il lui semblait évident que si je ne pouvais
champignons, ou dans ma pipe. Il faut tous les réunir
pas en parler, une chose me resterait toujours incom-
pour me transporter à l'allié, et cet allié je peux pour
préhensible, mais que mes questions ne le gênaient pas.
des raisons très personnelles le nommer la petite
D'ailleurs il désirait me parler des alliés.
fumée. »
« L'allié n'est pas dans la fumée. La fumée te trans-
Il précisa ensuite que les trois personnes que j'avais

porte là où se trouve l’allié, et lorsque tu ne fais qu'un

vues, personnes qu'il nommait « ceux-qui-ne-sont-pas-

avec l’allié, tu n'auras plus jamais besoin de fumer. A

des-gens » – *los que no son gente* – étaient en réalité les partir de ce moment-là tu pourras convoquer ton allié à

alliés de don Vicente.

volonté, et lui faire accomplir tout ce que tu désire-

Je ne pus m’empêcher de mentionner la différence

ras.

qu’il avait lui-même établie entre Mescalito et un allié :

« Les alliés ne sont ni bons, ni mauvais. Mais ils sont

un allié ne pouvait pas être vu, alors qu’on pouvait

mis en œuvre par les sorciers dans n'importe quel but,

aisément voir Mescalito.

s'ils le jugent utile. Je suis très heureux d'avoir pour

Cet argument nous entraîna dans une longue discus-

allié la petite fumée car il exige peu de chose de ma

sion. Il dit qu'il avait énoncé l’idée qu'un allié ne pouvait

part. Il est constant, et il est juste.

pas être vu parce qu’un allié adoptait n’importe quelle

– Comment un allié vous apparaît-il, don Juan ? Ainsi

forme. Quand je lui fis remarquer qu’il avait aussi une

ces trois personnes que je vis ressemblaient à des gens

fois dit que Mescalito adoptait n'importe quelle forme,

ordinaires. Pour vous, quelle apparence auraient-ils

don Juan conclut la conversation en disant que le fait de

eue ?

voir auquel il se référait n'était pas l’habituelle action de

– Lorsque tu les *vois,* les vrais gens ont l'apparence

« regarder les choses », et que ma confusion résultait

d'œufs lumineux. Les fausses gens ont toujours l'appa-

de mon insistance à vouloir toujours parler.

rence de gens. C’est ce que j'ai voulu exprimer en disant

1. *Id. Cf.* note p. 42.

qu'il était impossible de *voir* un allié. Les alliés prennent des formes différentes. Ils ont l’apparence de chiens, de

connaît bien plus que nous. Un coyote est rarement

coyottes, d’oiseaux, parfois même de broussailles rou-

trompé par l'apparence du monde.

lées par le vent, de tout ce que tu voudras. La seule

– Alors, comment se fait-il que nous puissions les

différence est que lorsque tu les *vois,* ils gardent l'appa-attraper et les tuer ? Si l'apparence des choses ne les

rence de ce qu'ils prétendent être. Quand tu *vois,*

trompe pas, comment meurent-ils si facilement? »

chaque chose possède sa propre manière d'être. Comme

Don Juan me fixa du regard jusqu'à ce que je me

les hommes qui ont l'apparence d'œufs, les autres

sente mal à l'aise.

choses ont une autre apparence. Mais les alliés ne

« Tu peux piéger, empoisonner, ou tirer un coyote. Quelle

peuvent être *vus* que sous la forme qu'ils ont choisi

que soit la façon dont nous nous y prenions, un coyote reste

d'adopter. Cette forme est d'ailleurs suffisante pour

pour nous une proie facile parce qu'il n'est pas habitué aux

tromper les yeux, c'est-à-dire nos yeux, car ni un chien

machinations des hommes. Cependant s'il survit, tu peux être

ni un corbeau ne s'y tromperait.

certain que tu ne l’attraperas plus jamais. Un bon chasseur

– Pourquoi voudraient-ils ainsi nous tromper ?

sait cela, et jamais il ne place son piège au même endroit, car

– Je crois que c'est nous qui sommes des clowns.

si un coyote meurt au piège tous les coyotes peuvent *voir* sa Nous ne trompons que nous-mêmes. Les alliés adoptent

mort qui s’attarde à cet endroit-là; donc ils éviteront le piège

simplement la forme extérieure de n’importe quoi aux

et le lieu où il était placé. Par contre, nous ne *voyons* jamais alentours, et c'est nous qui les prenons pour ce qu'ils ne

la mort qui traîne là où un de nos semblables mourut; nous

sont pas. Il ne faut pas les blâmer du fait que nous

pourrions la soupçonner, mais jamais la

n’apprenons à nos yeux qu’à regarder les choses.

– Don Juan, je ne comprends pas très bien leur rôle.

voir.

Que font-ils dans le monde ?

– Un coyote peut-il *voir* un allié ?

– C'est exactement comme si tu me demandais ce que

– Evidemment.

font les hommes dans le monde. Je n'en sais vraiment

– Sous quelle apparence ?

rien. Nous sommes là, c'est tout. Comme nous, les alliés

– Pour savoir cela il me faudrait devenir coyote.

sont là. Et peut-être y étaient-ils avant nous ?

Cependant je puis te dire que pour un corbeau un allié

– Don Juan, que voulez-vous dire ? avant nous ?

apparaît sous la forme d'un chapeau pointu. Un cha-

– Nous, les hommes, n'avons pas toujours été là.

peau large et rond à la base, se terminant par une

– Voulez-vous dire ici, dans ce pays, ou dans le

longue pointe. Certains sont brillants, mais la plupart

monde ? »

restent mats et semblent très lourds. Il ressemblent à

La question suscita une longue controverse. Don Juan

un tissu ruisselant. Ce sont des formes à présage.

déclara que pour lui il n'y avait que le monde, l'endroit

– Don Juan, lorsque vous les *voyez,* quelle apparence

où il posait ses pieds. Je lui demandai comment savait-il

que nous n'avions pas toujours été dans le monde.

ont-ils ?

« Très simplement, me répondit-il, nous, les hommes,

– Je te l’ai déjà dit, ils ont l'apparence de ce qu’ils

savons très peu de chose sur le monde. Un coyote en

prétendent être. Ils prennent la taille et la forme qui leur

convient. Ils pourraient aussi bien avoir la forme d'un caillou

que d'une montagne.

58

– Est-ce qu'ils parlent, ou rient, ou font des bruits ?

59

s'en souvenir, qu’une autre chose importante concer-

– En compagnie des hommes ils se comportent

nant les alliés était que lorsqu’on en découvrait deux

comme des hommes. En compagnie des animaux ils se

ensemble il s'agissait toujours de deux de même genre.

comportent comme des animaux. En général les ani-

Les deux alliés qu'il avait aperçus étaient deux hommes.

maux sont effrayés par leur présence, cependant s'ils

Mais puisque j’avais rencontré deux hommes et une

prennent l’habitude de voir des alliés, ils les laissent à

femme, il fallait en conclure que mon expérience était

l'écart. Ce que, d'une certaine façon, nous faisons aussi.

encore plus inhabituelle.

Parmi nous il y a des quantités d'alliés, mais nous ne

Je lui demandai si les alliés pouvaient prendre une

nous en rendons pas compte. Puisque nos yeux ne

forme d'enfant; si ces enfants seraient ou non du même

peuvent que regarder les choses, nous ne les voyons

sexe. Si les alliés prenaient l'apparence de gens de races

même pas.

différentes. S'ils pouvaient composer une famille,

– Voulez-vous dire que parmi les gens que je vois

homme, femme et enfant. Et pour en finir je voulus

dans la rue certains ne sont pas réellement des gens ?

savoir s'il avait vu un allié conduire une automobile ou

demandai-je complètement déconcerté par ses déclara-

un autobus.

tions.

Don Juan ne me répondit pas. Il souriait et me laissait

– Certains n'en sont pas », dit-il en pesant soigneuse-

ment ses mots.

Cela me sembla complètement absurde, mais je ne

61

pouvais imaginer don Juan prêt à lancer une telle affirmation simplement pour se satisfaire d’un effet assez facile. Je lui déclarai que tout cela ressemblait à une histoire de science-fiction concernant les êtres d’une autre planète. Il précisa que peu lui importait la comparaison, il n’en demeurait pas moins que certaines personnes dans la rue n'étaient pas des personnes.

« Pourquoi penser que chaque personne d'une foule est un être humain? » me demanda-t-il d’un ton très sérieux.

Je ne pouvais vraiment pas expliquer pourquoi, et je fis remarquer que j’étais habitué à penser ainsi, qu’il s’agissait de ma part d'un acte de pure bonne foi.

Il me décrivit combien il aimait se placer en observation là où il y avait beaucoup de gens, et comment parfois il pouvait *voir* une foule d'hommes sous formes d’œufs, et au milieu de la masse des créatures en forme d’oeuf repérer une forme qui avait l’apparence d’un

homme.

« J'ai beaucoup de plaisir à agir ainsi, dit-il en riant.

60

J’aime m'asseoir dans les jardins publics, dans les gares routières, et observer les gens. Parfois je puis repérer un allié du premier coup, d'autres fois je ne peux *voir* que de vrais hommes. Un jour j'ai vu deux alliés assis côte à côte dans un autobus. C’est d'ailleurs la seule fois où j’en vis deux ensemble.

– En voir deux ensemble, est-ce pour vous une chose significative ?

– Evidemment. Tout ce qu’ils font est significatif.

C’est de leurs actions que le *brujo* extrait parfois sa puissance. Même s’il n'a pas un allié personnel un *brujo,* pour autant qu’il sache *voir,* peut manier le pouvoir en observant les actions des alliés. Mon benefactor m'en-seigna comment procéder, et avant d'avoir mon allié, pendant des années j’observai les foules de gens pour y repérer les alliés, et chaque fois que j'en *vis* un, il m'enseigna quelque chose. Toi, tu es tombé sur trois

d'entre eux. Quelle leçon extraordinaire n’as-tu pas gaspillée ! »

Jusqu’à ce que nous eussions terminé l’assemblage du piège à lapin, il garda le silence. Alors il se tourna vers moi, et brusquement me déclara, comme s'il venait de parler. A ma dernière question il ne se contint plus et éclata de rire. Il dit que je ne faisais pas attention à mes questions, qu’il aurait été préférable de demander s’il

3

avait *vu* un allié conduisant un engin à moteur.

« N’oublie pas les motos, surtout pas ! » ajouta-t-il avec un éclair espiègle dans ses yeux.

Le 10 juin 1968 nous entreprîmes un long voyage

Je crus qu'il se moquait de mes questions, qu’il

pour aller à un mitote. Il y avait des mois que j'espérais avoir

plaisantait et s’amusait. Son rire me gagna.

cette occasion, et malgré ma vive impatience je n’étais pas

Puis il expliqua que les alliés ne pouvaient ni diriger

certain que je désirais vraiment y participer. Je pensais que

ni agir sur quelque chose directement. Cependant, de

mon hésitation venait de ma peur d’être obligé de prendre du

manière indirecte, ils pouvaient agir sur l'homme. Don

peyotl au cours de la réunion, alors que je n'en avais

Juan précisa que le contact avec un allié était dange-

aucunement envie. Bien des fois je m'étais ouvert à don Juan

reux, car l'allié était capable d'attiser le plus mauvais

sur ce point. Au début, plein de patience, il riait, puis un jour il côté d’un homme. L'apprentissage était long et pénible

déclara très fermement qu’il ne voulait plus entendre parler de

puisqu’il fallait réduire au minimum tout ce qui n’était

ma peur.

pas indispensable à la vie, car cela constituait la seule

Quant à moi, je considérai le *mitote* comme un terrain façon de résister à l’impact d'une telle rencontre. Puis il

d’expérience pour vérifier mon schéma. Je n'avais jamais

raconta que son benefactor, lorsqu’il avait pour la

entièrement rejeté l’idée qu’un meneur occulte était

première fois rencontré son allié, avait été poussé à se

indispensable pour assurer l'accord des participants. D’une

brûler, ce qui l'avait effrayé plus que si un puma l'avait

certaine façon j'avais l'impression que don Juan avait écarté mordu. Quant à lui-même, il s’était brûlé au genou et à

mon hypothèse de travail pour des raisons personnelles, c'est-

l’épaule, lorsqu’un allié l’avait poussé dans un feu de

à-dire parce qu’il jugeait plus efficace d'expliquer tout ce qui se bois; mais, quand fut venu le moment où il ne fit qu'un

produisait pendant un *mitote* en fonction du fait de « voir ».

avec l'allié, les cicatrices disparurent.

J’étais parfaitement conscient que mon désir de découvrir une

explication, à mon avis raisonnable, allait à l'encontre de ce qu’il désirait me faire accomplir; c’est d'ailleurs pour cette raison qu’il avait décidé de rejeter mon raisonnement, ainsi qu’il le faisait avec tout ce qui n’était pas conforme à son système. Cependant, peu avant le

départ, don Juan me mit à l'aise en déclarant que je

participerai à la réunion du peyotl en simple observa-

arrêter la voiture pour laisser des chevaux traverer la

teur. Je me sentis définitivement soulagé, et cette fois-ci

route. Je me sentais de plus en plus impatient et par

j’étais persuadé de pouvoir découvrir le processus

contrecoup contrarié. Je confiai à don Juan que c’était

secret par lequel les participants obtiennent un accord

la chaleur qui m'énervait ainsi; depuis mon enfance je

parfait.

détestais la chaleur de l'été parce que j'étouffais et que

Nous partîmes tard dans l'après-midi, au moment où

je pouvais à peine respirer.

le soleil très bas sur l'horizon me réchauffait la nuque;

« Tu n'es plus un enfant, remarqua-t-il.

ce qui, tout en conduisant, me faisait souhaiter avoir un

– La chaleur m'étouffe toujours.

store vénitien pour couvrir la vitre arrière. Du sommet

– Eh bien, lorsque j'étais enfant, la faim m'étouffait,

d'une côte je pus plonger mon regard dans une

dit-il avec douceur. Avoir faim était alors tout ce que je

immense vallée où la route semblait être un mince

connaissais. Mon estomac gonflait jusqu'à ce que je

ruban noir déroulé sur d'innombrables collines qu'il

puisse à peine respirer. Mais cela, c'était lorsque j'étais

montait et descendait. Avant d'aborder la descente je le

enfant; maintenant, si je suis affamé, je ne peux plus

suivis des yeux jusque très loin au sud alors qu'il

étouffer et gonfler comme un crapaud. »

disparaissait dans une chaîne de basses montagnes.

Je n'avais rien à répondre, je sentais m'être glissé

Don Juan restait tranquillement assis, regardant droit

dans un traquenard; j'allais être acculé au combat, alors

devant lui. Nous n'avions pas échangé un seul mot

que je n’en avais aucune envie. Tout compte fait, la

depuis très longtemps. Nous roulions toutes vitres bais-

chaleur n'était plus accablante, et ce qui m’ennuyait

sées mais la chaleur devenait insupportable; la journée

vraiment était l’idée de m’épuiser au long des quinze

avait été extrêmement chaude. Je me sentais contrarié

cents kilomètres de conduite qu'il me restait à accom-

et impatient, et à un moment donné je ne pus que me

plir.

plaindre de cette chaleur.

« Arrêtons-nous pour manger, dis-je. Peut-être qu'une

Don Juan fronça les sourcils et me jeta un regard

fois le soleil couché la chaleur tombera. »

inquisiteur.

Don Juan me regarda en souriant, et déclara qu'il n'y
« A cette époque de l’année, au Mexique, il fait chaud
aurait sur notre route aucune ville assez propre à mon
partout, dit-il. Il n'y a là rien qu'on puisse changer. »
gré pendant encore assez longtemps, car, s’il m'avait
Je me gardai bien de le regarder, je savais qu'il me
bien compris, je ne m’arrêtais jamais pour manger aux
dévisageait. En descendant la voiture prit de la vitesse,
petits stands placés au bord de la route.
et si vaguement j'avais aperçu le signe *Vado* (cassis) je
« N'as-tu donc plus peur d’attraper la diarrhée ? »
ne réagis que lorsque je vis le cassis; je donnai un coup
Je le savais sarcastique, mais en plus il gardait sur
de frein brutal, mais malgré cela nous le passâmes à
moi un regard inquisiteur et semblait très sérieux.
assez grande vitesse et le choc très marqué nous secoua,
« A te voir agir de la sorte, continua-t-il, on pourrait
fort. Je ralentis. Nous traversions une région où le bétail
croire que la diarrhée est là, tapie dans un coin,
pâturait en liberté jusqu'au bord de la route, et il n'était

attendant le moment où tu mettras pied à terre pour te

pas rare de voir la carcasse d'une vache ou d'un cheval

sauter dessus. Tu es' dans un sacré mauvais pas, si tu

écrasé par un camion. A un moment donné, je dus

arrives à échapper à la chaleur, il est bien possible que

la diarrhée t'attrape. »

64

65

Son ton de voix était si sérieux que je ne pus

m'empêcher d'éclater de rire. Puis le voyage se poursui-

Nous éclatâmes de rire.

vit en silence. La nuit tombait lorsque nous arrivâmes à

Le repas terminé don Juan me demanda si j'allais

un relais routier pour camionneurs nommé Los Vidrios,

toujours bien. Je répondis par l'affirmative, mais j'avais

les morceaux de verre.

envie de vomir. Il me fixa du regard et je crois qu'il

Sans quitter son siège don Juan beugla vers la cui-

décela mon malaise.

sine : « Qu'y a-t-il à manger ce soir ?

« Lorsque tu as décidé de venir au Mexique, tu aurais

– Du cochon, répondit une voix de femme.

dû te débarrasser de toutes tes peurs futiles, dit-il

– J'espère pour toi que ce cochon a été écrasé sur la

sévèrement. Ta seule décision de venir aurait dû les

route aujourd'hui même », me glissa-t-il en riant.

éliminer. Tu es venu parce que tu désirais venir. C'est

Nous sortîmes de la voiture. De tous les côtés s'éta-

une attitude de guerrier 1. Avant de prendre une déci-

laient de basses montagnes semblables à des coulées de

sion pense et inquiète-toi, mais une fois qu’elle est prise,

lave solidifiée laissées par une gigantesque éruption

libère-toi des pensées et des inquiétudes. Ensuite il y

volcanique. Dans la nuit les pics noirs et pointus se

aura des millions d'autres décisions à prendre. Voilà

détachaient sur le ciel comme d'immenses murs de

une attitude de guerrier.

débris de verre.

– Don Juan, je pense agir de cette façon, au moins de

Au cours du repas je dis à don Juan que je voyais très

temps à autre. Cependant il m'est difficile d'être tou-

bien pourquoi avoir ainsi nommé cet endroit, à coup

jours sur la brèche.

sûr à cause des montagnes en forme d'éclats de verre.

– Si les choses deviennent confuses, un guerrier

Catégoriquement il répliqua que l'endroit avait été

pense à sa mort.

nommé Los Vidrios parce qu'un camion chargé de

– Voilà qui est encore plus dur, don Juan. Pour la

vitres s'était renversé, et que pendant des années le sol

plupart des gens la mort est une chose éloignée, vague.

avait été recouvert de morceaux de verre.

Nous n'y pensons jamais.

Je voulus savoir s'il plaisantait.

– Pourquoi pas ?

« Demande à n'importe qui du coin. »

– Et pourquoi devrions-nous y penser ?

Je questionnai un homme assis à la table voisine, mais

– Très simplement parce que l'idée de la mort est la

en s’excusant il répondit qu'il ne savait pas. J'allais à la

seule chose qui apaise notre esprit. »
cuisine demander aux femmes qui y travaillaient, elles
Au moment de quitter Los Vidrios la nuit était noire,
déclarèrent ignorer pourquoi il se nommait ainsi. L’en-
et les silhouettes des pics se confondaient avec la
droit se nommait Los Vidrios, c'est tout ce qu’elles
noirceur du ciel. Pendant plus d'une heure nous
savaient.
n’échangeâmes pas un seul mot. J’étais fatigué et j’avais
« Je crois avoir raison, me confia don Juan à mi-voix.
l'impression de ne pas parler parce que nous n'avions
Les Mexicains ne remarquent jamais ce qui les entoure.
rien à nous dire. Ici et là quelques voitures nous
Je suis persuadé qu’ils ne voient pas les montagnes de
croisaient, mais il semblait que nous étions les seuls à
verre. Mais s'il y avait là une montagne d’éclats de
faire route vers le sud. Cela me sembla étrange, et
vitres, il est certain qu'elle y demeurerait des années
souvent je jetai un oeil dans le rétroviseur pour voir s’il y
sans qu’ils y touchent. »

1. Cf. *op. cit.,* chap. XI, et analyse structurale.

avait d'autres voitures derrière nous; mais la route

demeurait déserte.

Il se tourna et me regarda, puis il hocha la tête

Je me lassai de ce guet, et je me mis à penser à l'objet

comme s'il jaugeait ce qu'il allait dire.

de notre voyage. Brusquement je me rendis compte de

« Sur la tête de la mort, il y a des lumières, déclara-t-il

l'extrême brillance de la lumière des phares trouant

d'une voix très douce. La mort les place comme on met

l'obscurité environnante. Machinalement je jetai un œil

un, chapeau, puis elle s'en va au galop. Ce sont les

dans le rétroviseur, et je vis une lueur très brillante,

lumières de la mort galopant derrière nous, de plus en

puis deux sources de lumière qui semblèrent jaillir du

plus proche, nous rattrapant à chaque instant. »

sol. Il s'agissait certainement des phares d'une voiture

Un frisson parcourut mon échine. Un peu plus tard je

arrivant en haut d’une côte, derrière nous. Pendant un
levai les yeux vers le rétroviseur. Aucune lumière n'était
moment ils furent visibles, puis ils disparurent comme
visible.
s'ils avaient été balayés dans la nuit. Un instant plus
Je dis à don Juan que la voiture avait dû s’arrêter, ou
tard ils réapparurent au sommet d’une côte, et à nou-
prendre une autre route. Il ne se retourna pas pour
veau s'évanouirent. Pendant longtemps je suivis leur
vérifier. Il étira ses bras, bâilla, puis dit :
apparition et disparition. Soudain je me rendis compte
« Non. La mort ne s'arrête jamais. Parfois elle éteint
que la voiture nous rattrapait car les lumières deve-
ses lumières, c’est tout. »
naient de plus en plus intenses. Sans raison, je me
Nous arrivâmes dans le nord-est du Mexique le
sentais mal à l’aise. Volontairement j’appuyai sur la
pédale d’accélération. Don Juan remarqua mon inquié-
tude, à moins que le soudain changement de vitesse
13 juin.

l'eût surpris. Il me regarda, puis il se tourna pour

observer les lumières lointaines.

A l’entrée d'une petite maison d'adobe quatre fillettes et Il voulut savoir ce qui n’allait pas. Je lui racontai que

deux vieilles Indiennes qui se ressemblaient et devaient être

pendant des heures la route avait été déserte derrière

soeurs étaient apparues. Derrière la maison il y avait une nous, mais que brusquement j'avais aperçu les lumières

hutte et une grande en ruine avec seulement un mur et

d’une voiture qui petit à petit nous gagnait de vitesse.

quelques morceaux de toit en place. Elles semblaient nous

Il rit sous cape, et me demanda si je croyais vraiment

attendre. Elles avaient dû repérer la traînée de poussière qu’il s’agissait d’une automobile. Je lui répondis que je

levée par la voiture sur les quelques kilomètres de chemin de

ne voyais pas quoi d'autre circulerait sur la route avec

tertre séparant de la route goudronnée. Nous étions dans une

des phares. Il précisa que mon agitation et mon inquié-

profonde vallée et de là, la route ressemblait à une longue tude lui avaient suggéré que peut-être je sentais que ce

cicatrice tranchant le haut du flanc des vertes colli-

qui était derrière nous était quelque chose de plus

nes.

qu'une simple voiture. Je lui répétai qu'il s’agissait d'une

Don Juan descendit pour parler avec les deux vieilles

voiture, ou d'un camion.

femmes qui lui désignèrent des tabourets de bois placés

« De quoi d’autre pourrait-il s’agir ? » demandai-je

devant la porte. Il me fit signe de venir m'asseoir. Une des d’un ton un peu excédé.

femmes resta en notre compagnie. Dans l’embrasure de la

Les remarques de don Juan m'avaient mis en alerte.

porte deux des fillettes me dévisageaient avec une évidente curiosité. Je leur fis un signe de la main,

68

69

elles gloussèrent de rire et se précipitèrent à l'intérieur.

Quelques minutes plus tard deux jeunes gens arrivèrent,

nes gens. Au pied de la côte tout le monde reprit place

saluèrent don Juan, mais n'eurent pas un signe pour moi. Ils sur le camion.

parlèrent brièvement avec lui, puis il se leva et tous nous Le voyage se poursuivit pendant environ une heure.

allâmes dans une autre maison à environ huit cents mètres de

Le plateau était dur et peu confortable, et je restais

là.

debout contre la cabine. Nous étions arrivés devant un

Un autre groupe de gens nous y attendait. Don Juan entra,

groupe de cabanes où nous attendaient d'autres,gens, et

mais me fit signe de rester à la porte. A l'intérieur je vis un vieil dans la nuit je ne pus distinguer que ceux autour de la

Indien à peu près du même âge que don Juan assis sur un lampe à pétrole pendue dans l'ouverture d'une porte.

tabouret de bois.

Tout le monde descendit pour se mêler aux gens déjà

Il ne faisait pas encore vraiment nuit. Devant la maison, un

là et pour entrer dans les maisons. A nouveau don Juan

groupe de jeunes Indiens et Indiennes était tranquillement

me dit d'attendre à l'extérieur. Je m'appuyais sur le

assemblé autour d'un vieux camion. Je leur parlai en

garde-boue avant du camion; une ou deux minutes plus

espagnol, mais ils refusèrent de manière délibérée de me

tard trois jeunes hommes vinrent me voir, l'un d'eux

répondre. Chaque fois que je disais quelque chose les jeunes

m'avait rencontré quatre années auparavant au cours

Indiennes gloussaient, et les jeunes Indiens souriaient

d'un *mitote.* Il m'embrassa en empoignant mes avant-

poliment puis détournaient leur regard. Ils se comportaient bras.

comme s’ils ne me comprenaient pas, et je savais pourtant

« Tout va bien », me chuchota-t-il en espagnol.

qu’ils parlaient espagnol car je les avais entendus l'utiliser Nous restâmes tranquillement près du camion. La

entre eux.

nuit était chaude et venteuse, et je pouvais entendre le

Don Juan et le vieil Indien sortirent de la maison et

doux bruissement d'un ruisseau s’écoulant non loin de

s’installèrent dans la cabine du camion, à côté du chauffeur.

nous. A voix basse mon compagnon me demanda si

Cela fut sans doute le signal attendu car tout le monde se j'avais des cigarettes. Je fis passer le paquet. A la lueur

tassa sur la plate-forme; comme il n'y avait pas de ridelles, des cigarettes je jetai un œil sur ma montre, il était neuf

lorsque le camion démarra chacun agrippa une corde fixée

heures.

aux crochets le long des

Un peu plus tard un groupe de gens sortit de la

côtés.

maison. Mes compagnons les suivirent. Don Juan arriva

Le camion avançait lentement sur le chemin de terre. A un

et m'annonça qu'il avait expliqué de manière satisfai-

moment donné il s'arrêta en haut d’une côte très raide, et tout

sante pour tous ma présence ici, que j'étais le bienvenu,

le monde descendit pour le suivre en marchant. Deux jeunes

et que je servirai l'eau pendant le *mitote.* Il ajouta que Indiens montèrent sur le plateau et, secoués par les cahots du

nous partions sur-le-champ.

camion, sans se tenir à la corde ils essayèrent de rester assis

Un groupe, composé de dix femmes et de onze

au bord. Les femmes riaient et les encourageaient. Don Juan

hommes, sortit de la maison. L'homme en tête était

et le vieil homme, que l’on nommait don Silvio, avançaient plutôt de forte stature, il paraissait âgé d'environ cin-côte à côte, sans sembler s’intéresser aux clowneries des jeu-

quante-cinq ans. On le nommait « Mocho », un surnom

qui signifie « tranché ». Il avançait d'un pas ferme et

décidé, et portait une lampe qu’il balançait d'un côté à

l’autre tout en marchant. Je crus qu’il la déplaçait sans

raison, mais je découvris rapidement qu'il la balançait pour signaler un passage difficile, ou un obstacle sur le sentier. La

s’étaient réunis autour d'un feu. A cinq mètres de celui-ci une

marche se prolongea pendant une heure. Les femmes

zone avait été recouverte de nattes de paille. Mocho alla bavardaient et riaient doucement entre elles. Don Juan et le s'asseoir le premier, et je remarquai qu'il avait la partie vieil Indien étaient en tête, j’étais le dernier de la file. J'avais supérieure du pavillon de son oreille gauche tranchée, ce qui

les yeux cloués au sol pour essayer de voir où j’allais poser expliquait son surnom. Don Silvio vint se placer à sa droite, mes pieds.

don Juan à sa gauche. Mocho faisait face au feu. Un jeune Depuis mes derniers périples nocturnes dans les collines en

homme s’avança et déposa devant lui un panier plat plein de

compagnie de don Juan, quatre années auparavant, j'avais

boutons de peyotl, puis il alla s’asseoir entre Mocho et don perdu l’habitude et ma forme physique. Je trébuchai et cognai

Silvio. Un second jeune homme plaça deux petits paniers à de petits cailloux, car mes genoux avaient perdu leur

côté de l’autre et alla s'asseoir entre Mocho et don Juan. Deux

souplesse; le chemin semblait se jouer de moi, monter quand

autres jeunes gens s’installèrent de chaque côté du groupe, j’approchais d’une bosse et descendre lorsque je me croyais pour fermer ce cercle de sept personnes. Les femmes

au fond du creux. J'étais le plus bruyant des marcheurs, et rentrèrent à l'intérieur de la maison. Deux jeunes gens avaient

malgré moi je devins la risée de tous. Chaque fois que je pour tâche d’entretenir du feu, et aidé par un jeune garçon je

trébuchais, quelqu’un s'exclamait « Wou-ou », et tout le

m’occupais de l’eau qui serait donnée aux sept participants monde éclatait de rire. Une fois je cognai de la pointe du pied

après la cérémonie nocturne. Je m'installai sur un rocher en un caillou qui alla heurter la cheville d'une femme, et, à la joie compagnie du jeune garçon. Le feu et le récipient d'eau

de tous, elle dit à haute voix : « Donnez une lanterne à ce étaient placés symétriquement par rapport au cercle des

pauvre garçon! » Mais le pire survint lorsque pour éviter de participants.

m’étaler par terre j'agrippai l’homme devant moi; sous le poids,

Mocho chanta son chant de peyotl'. Ses yeux clos, son corps

il faillit lui aussi tomber, et de manière intentionnelle hurla plus s’agitait de haut en bas, et il continua à chanter pendant très

que de raison. Tous riaient tellement qu’il fallut faire une longtemps dans un langage que je ne comprenais pas. Puis, à

pause.

tour de rôle, chacun des participants chanta ses chants du A un moment donné le chef de file leva et baissa la lampe à

peyotl.

pétrole. Il me sembla qu'il signalait l'arrivée. A ma droite se Apparemment ils chantaient lorsqu'ils en avaient envie.

détachait la sombre silhouette d'une maison basse. Chacun se

Ensuite, Mocho leva le grand panier, prit deux boutons de dispersa, et trébuchant dans le noir j'eus de la peine à peyotl 2, et le reposa au centre du cercle. Don Silvio fit de retrouver don Juan assis sur un rocher. Il me répéta que je même, et don Juan après lui. En suivant le sens inverse des devrais servir l'eau aux participants selon une procédure qu'il

aiguilles d'une montre, les

m'avait enseignée des années auparavant; je m'en souvenais

dans le moindre détail. Toutefois il insista pour me montrer à 1. Cf. op. cit., chap. IV et VIII

nouveau comment faire.

2. Le peyotl est une cacacée non épineuse de forme cylindrique couverte de Puis nous allâmes derrière la maison où les hommes

poils longs et blanchâtres qui se termine par une partie globuleuse – souvent la seule à sortir du sol – que l'on nomme « bouton ».

quatre jeunes gens qui semblaient former un groupe différent

J'essayai d'observer chacun des gestes accomplis par

prirent chacun deux boutons.

chacun des participants dans l'espoir de découvrir ne serait-ce

Par quatre fois ce rite se répéta. Puis ils se passèrent de

que la plus infime trace d'un système de communication

l'un à l'autre les deux petits paniers contenant des fruits secs

verbale ou non verbale. Rien dans leur façon d'agir ne laissa

et de la viande séchée.

percer l'existence d'un système caché.

Au cours de la nuit ce cycle fut repris plusieurs fois, et Tôt dans la soirée suivante, pour la troisième fois se répéta

malgré tous mes efforts je n'arrivais pas à détecter l'ordre la cérémonie du peyotl, et au matin je savais avoir encore implicite de leur comportement respectif. Ils ne se parlèrent échoué dans l'effort pour découvrir un meneur occulte ou toute

pas, et au contraire chacun semblait renfermé sur lui-même

autre forme d'échange secret entre les participants, ou

et pour lui-même. Jamais je ne vis l'un d'eux s'occuper de ce

quelques traces de leur système d'entente. Toute la journée je

que les autres pouvaient faire.

restais assis dans mon coin pour tenter de mettre de l'ordre dans mes notes.

Avant l'aube ils se levèrent, reçurent l'eau que nous leur Lorsque au soir de la quatrième nuit les hommes se

apportâmes, et se dispersèrent. Le jour venu je cherchai à réunirent, je savais intuitivement qu’il s'agissait de leur m'orienter. La maison était une simple baraque d’une seule dernière rencontre. Personne ne me l'avait dit, cependant

pièce, un édifice d’adobe au toit de chaume. Le paysage

j’étais certain que le lendemain chacun rentrerait chez soi.

alentour était plutôt déprimant, une aride plaine à la

Chacun regagna sa place, et moi la mienne à côté de l’eau.

végétation clairsemée où les broussailles et les cactus

L'attitude des sept hommes fut exactement la réplique de

poussaient ensemble, pas un seul arbre en vue. Je n’avais celle que j’avais remarquée pendant les trois nuits

aucune envie de m'éloigner de la maison.

précédentes. A nouveau je m'absorbai dans l’observation de

leurs moindres mouvements, je désirais m'assurer de tout ce Le matin les femmes s'en allèrent, et en conservant le

qu’ils faisaient, de chaque mouvement, de chaque son, de

silence les hommes s’installèrent plus près de la maison.

chaque geste.

Vers midi nous nous assîmes dans les mêmes positions que

Un moment j’entendis une sorte de bourdonnement dans

la nuit, et un panier rempli de morceaux de viande séchée de

mes oreilles, et comme ce genre de bruit ne différait pas d'un

la taille d'un bouton de peyotl circula de l'un à l'autre.

bruit ordinaire je n'y prêtai pas attention. Mais il s'intensifia tout Quelques-uns chantèrent leurs chants du peyotl. A peu près

en restant dans les limites d'un son audible sans effort et sans

une heure plus tard tous se levèrent et se dispersèrent

peine. Je me souviens d'avoir alors divisé mon attention entre

alentour.

ce bruit et les hommes. Au même instant les visages des

Les femmes avaient laissé un pot de bouillie de maïs

participants me semblèrent devenir plus brillants, comme si on

destiné à ceux qui s'occupaient du feu et de l'eau. J'en avait braqué vers eux une lampe, mais il ne s'agissait pas mangeai un peu, puis je m'endormis le reste de l'après-midi.

d'une lumière électrique, ni de celle d'une lampe à essence ou

à pétrole, ni de la réflexion

La nuit venue, les jeunes gens en charge du feu en

édifièrent un autre, et la cérémonie du peyotl reprit dans un

ordre à peu de chose près semblable à celui de la nuit

précédente.

des flammes du feu sur leur visage. C'était plutôt un genre

d'iridescence, une luminosité rosâtre, assez faible mais

pendant laquelle j'avais entendu ma mère était elle aussi

malgré tout facile à distinguer à la distance à laquelle je me

évanouie. Malgré tout, sa voix avait été nette et éclatante. Je

trouvai. Le bourdonnement prit plus d'ampleur. Je cherchai

me dis à plusieurs reprises que, pendant un court instant, des yeux le jeune garçon à mes côtés; il s'était endormi.

cette voix m'avait presque piégé. Je notais vaguement que

don Juan me regardait, mais cela m'importait peu. Le souvenir

La luminosité rosâtre devint encore plus remarquable. Je

de

la

voix

de

ma

mère

m'appelait,

m'envoûtait.

regardai don Juan qui avait les yeux clos ainsi que don

Désespérément je tentai de penser à quelque chose d'autre.

Silvio et Mocho; je ne pouvais pas voir les visages des

Et à nouveau j'entendis sa voix, aussi distinctement que si elle

quatre jeunes gens car deux étaient courbés en avant et

avait été derrière moi. Elle m’appela. Brusquement je fis demi-

les deux autres me tournaient le dos.

tour. Je ne vis que la silhouette sombre de la maison et des Mon effort d’observation m’absorbait de plus en plus; je

broussailles tout autour.

n'avais pas encore parfaitement pris conscience du fait que

Avoir entendu clairement mon nom me plongea dans une

j’entendais un bourdonnement et que je voyais une lueur

angoisse profonde. Involontairement je me mis à gémir.

rose planant au-dessus des participants. Un moment plus

J'avais froid, je me sentais seul, je commençai à pleurer. A ce

tard je me rendis compte que la luminosité rosâtre et le moment précis j'eus la sensation précise d’avoir besoin de bourdonnement étaient constants. Un étonnement extrême

quelqu’un qui prendrait soin de moi. Je tournai la tête dans la

me gagna, et une pensée qui n'avait rien à voir avec la direction de don Juan. Il me fixait du regard. Je ne voulus plus

scène que j'observais ou avec le but que je m'étais fixé en

le voir et je fermai les yeux. Alors je vis ma mère. Il ne venant au *mitote* me traversa l'esprit. Je me souvins d'une s'agissait plus de la pensée de ma mère, c'est-à-dire de la phrase que ma mère m'avait adressée quand j'étais tout

façon dont habituellement je pense à elle, mais d'une vision gamin. Le souvenir était inopportun. J'essayais de le

claire. Elle était là, debout à mon côté. Le désespoir me chasser et de me concentrer à nouveau, mais sans y

submergea, je tremblais, je voulais m'enfuir. Cette vision de parvenir. Le souvenir surgit une fois de plus, très net,

ma mère devenait trop 'troublante, trop étrangère au but que impérieux, j'entendis nettement la voix de ma mère qui

je m'étais fixé en venant dans cette réunion du peyotl. Je ne m'appelait. J'entendis le glissement de ses pantoufles, puis

pouvais éviter consciemment de la voir, mais peut-être que si

elle se mit à rire. Je me retournai pour la chercher du j'avais vraiment voulu voir disparaître cette vision j'aurais regard, je me rendais parfaitement compte que j'allais être

ouvert les yeux. Au contraire je l'examinais dans le moindre transporté dans le temps par une sorte d'hallucination ou

détail. Je ne faisais pas que la regarder, je la sentais de mirage, et que j'allais la voir. Mais je ne vis que le jeune

intensément. Une sensation très particulière m'envahit,

garçon endormi. Le voir me secoua, j'éprouvais un bref

comme imposée par une force extérieure. Et soudain, je subis

moment d'aisance et de lucidité.

l’horrible fardeau de l'amour maternel. En l’entendant

Je repris mon observation des participants. Leur position

m’appeler de mon nom, je fus déchiré.- Le souvenir de ma n'avait absolument pas changé. Je remarquai que la

mère m’avait rempli d’angoisse, mais en l'examinant je sus luminosité et le bourdonnement avaient disparu. Je me

que je ne l'avais jamais aimée. Cette révélation me choqua.

sentais soulagé. Je pensai que l'hallucination

Une

76

77

avalanche de pensées et d'images m’engloutit; ma mère avait

entre-temps disparu, mais cela ne m'importait plus du tout. Et

du regard chaque fois que j'avais tourné mes yeux vers

ce que les Indiens pouvaient accomplir encore moins. En fait,

lui.

j’avais complètement oublié le *mitote.* J'étais entièrement Je désirai connaître son interprétation de ma vision,

absorbé par des séries de pensées extraordinaires,

mais il refusa d’en parler. Il me dit que mes sensations,

extraordinaires parce qu'elles constituaient beaucoup plus que

n'importe lesquelles d’entre elles, n'étaient qu'absurdité

des pensées ordinaires; elles étaient des unités intégrales de

en comparaison du présage.

sensations qui prenaient valeur de certitudes émotionnelles, Il continua à décrire la lueur de Mescalito planant

d’évidences indiscutables sur la nature de ma relation avec au-dessus de moi, du fait que tous l’avaient parfaitement

ma mère.

vue.

A un moment donné, le flot de ces pensées extraordinaires

« C’était un spectacle remarquable. On ne pourrait

se tarit; je m’aperçus qu'elles perdaient alors leur fluidité et souhaiter un meilleur présage. »

leur intégrité. Je commençais à penser à d’autres choses. Mes

Evidemment don Juan dirigeait ses réflexions dans

pensées vagabondaient. Je songeais à d’autres proches

une perspective différente de la mienne. Seule l’intéres-

parents, mais plus aucune image ne vint accompagner ces

sait l’importance des événements qu'il interprétait

pensées. Alors je regardai don Juan. Il était debout ainsi que

comme un présage, alors que je restais surtout obsédé

tous les autres hommes, et ils s'avançaient vers l’eau. Je me

par les détails de ma vision.

levai et secouai le jeune garçon toujours endormi.

« Peu m’importent les présages, dis-je, je désire savoir

ce qui m'est arrivé. »

Aussitôt assis dans ma voiture, je racontai à don Juan les Il fronça les sourcils comme s’il allait se mettre en

scènes de ma vision. Ce récit le fit rire de bon cœur, et il colère; il demeura immobile et silencieux pendant un

déclara que ma vision était un signe, un présage aussi

moment. Puis il me regarda. D’un ton extrêmement

important que ma première rencontre avec Mescalito 1. Je me

énergique il déclara que le seul résultat important était

souvins que don Juan avait interprété mes réactions pendant

que Mescalito se fût montré excessivement gentil avec

ma première ingestion de peyotl comme un présage d’extrême

moi, et m’eût donné une leçon sans autre effort de ma

importance, et c'est d'ailleurs ce présage qui le décida à part que le simple fait d'être là.

m'enseigner sa connaissance.

Don Juan me précisa que pendant la dernière nuit du *mitote*

Mescalito avait plané au-dessus de moi avec une telle

79

insistance que tous les hommes furent forcés de se tourner vers moi; ce qui expliquait pourquoi il me fixait

1. Cf. *op. cit.,* chap. I

78

4

les bouteilles dans sa maison, sans doute pour les ranger.

Don Juan laissa échapper un commentaire négligent sur ces

gens qui amassent l'alcool pour le boire lorsqu'ils sont seuls.

Lucio répondit qu'il n'allait pas le garder, mais seulement le

Le 4 septembre 1968, j'allais à Sonora rendre

mettre de côté jusqu'à ce soir car il allait inviter ses amis à visite à

venir boire avec lui.

Vers sept heures du soir je revins chez Lucio. La nuit était don Juan. Pour répondre à une demande qu'il m'avait

déjà tombée, et je distinguai vaguement les silhouettes de faite lors de mon dernier séjour, je m'arrêtai à Hermo-deux personnes debout à côté d’un arbuste. Il s'agissait de sillo pour acheter une tequila locale nommée *bacanora*

Lucio et d’un de ses amis qui m'attendaient pour

qui ne se vend pas ailleurs. Sachant qu'il n'aimait pas

m’accompagner avec une lampe de poche jusqu’à la maison.

l'alcool cette requête me semblait étrange; néanmoins

Lucio vivait dans une bicoque assez légère. Elle avait

j’achetai quatre bouteilles que je plaçai dans une boîte

environ sept mètres de long et était montée avec des poutres

parmi les autres choses que je lui amenai.

de *mesquite* plutôt minces pour une telle portée. Elle était

« Tu as acheté quatre bouteilles, pourquoi ? dit-il en

divisée en deux pièces. Et comme toutes les maisons yaqui riant lorsque j’ouvris la boîte. Je t'avais dit une. Je pense

elle avait un toit de chaume plat et une *ramada* d'environ trois que tu as cru que la *bacanora* était pour moi, mais je la

mètres. La *ramada* est une sorte d’avancée tout au long d’une destine à mon petit-fils Lucio, et tu vas la lui offrir

maison dont le toit n'est pas de chaume mais fait d’un treillis comme s’il s'agissait d’un cadeau de ta part. »

de branches disposé de façon à fournir une ombre suffisante

Deux années plus tôt j’avais rencontré le petit-fils de

tout en laissant circuler la brise rafraîchissante.

don Juan. Il avait alors vingt-huit ans, était très grand,

En entrant je mis en marche mon magnétophone que je

plus d’un mètre quatre-vingts, toujours bien vêtu, mais

laissai dans sa sacoche, Lucio me présenta à ses amis. Huit de façon plutôt extravagante pour un Indien, vu la

hommes, don Juan inclus, étaient là, assis nonchalamment au

pauvreté de ses ressources. Alors que la plupart des

centre de la pièce dans l'éblouissante lumière d’une lampe à Yaqui portent des pantalons de toile kaki ou des « blue-essence pendue à une des poutres du plafond. Don juan était

jeans », un chapeau de paille et des sandales nommées

sur une caisse. Je m’assis en face de lui sur une épaisse *guaraches* qu’ils fabriquent eux-mêmes, Lucio avait une

poutre, en forme de banc, de deux mètres de long, clouée sur

veste en cuir noir avec des décorations de perles de

deux supports fourchus plantés dans le sol.

turquoise, un chapeau de cow-boy texan, et une paire de

Don Juan avait ôté et posé son chapeau par terre. La

bottes marquées à son monogramme et décorées à la

lumière crue et blanche rendait ses courts cheveux argentés main.

encore plus brillants que d’ordinaire. Je regardai son visage, et

Ce cadeau enchanta Lucio, et sur-le-champ il emporta

la lumière faisait ressortir les profondes rides de son cou et de

son front. Il semblait plus foncé de peau et plus âgé

80

81

Je poursuivis mon inspection en me tournant vers les

autres hommes dont cette lumière d'un blanc verdâtre

« Carlos vient me voir pour connaître Mescalito, et je

accentuait l’âge et la fatigue.

l'instruis. »

Lucio s’adressa à la cantonade et d'une voix criarde

Tous me dévisagèrent et sourirent poliment. Bajea, un

annonça en espagnol que nous allions boire une bou-

bûcheron, petit homme aux traits saillants, me fixa du

teille de *bacanora* que je lui avais apportée d'Hermo-

regard pendant un moment puis déclara que le com-

sillo. Il passa dans l'autre pièce, revint avec une bouteil-

merçant du coin avait dit que j'étais l’espion d'une

le, la déboucha et me la tendit avec une timbale. Je

compagnie américaine qui voulait ouvrir des mines sur

versai un peu d’alcool et je bus. La *bacanora* avait

la terre yaqui. Tous marquèrent leur indignation devant

beaucoup plus de parfum et de velouté qu’une tequila

une telle accusation, car aucun n'aimait ce commerçant

ordinaire, et elle était plus forte. Elle me fit tousser. Je

mexicain, un *yori* comme disent les Yaqui.

passai la bouteille et la timbale, et chacun prit une

Lucio alla chercher une autre bouteille. Il la débou-

gorgée, sauf don Juan qui plaça la bouteille devant

cha, en but une bonne goulée, et la passa. La conversa-

Lucio, le dernier à cette première tournée.

tion s'était engagée sur les chances de l’arrivée d'une

Tous firent des éloges pleins d’entrain et de verve à

compagnie minière en Sonora, et sur les conséquences

propos du riche bouquet de cette tequila, et s’accordè-

qu’une telle entreprise pourrait avoir pour les Yaqui. La

rent pour conclure que cet alcool devait venir des

bouteille était revenue entre les mains de Lucio qui la

hautes montagnes de la province de Chihuahua.

leva pour voir combien il restait de *bacanora.*

La bouteille circula une seconde fois. Pour manquer

« Dis-lui de ne pas se tourmenter, me chuchota don

leur satisfaction, ils faisaient claquer leurs lèvres, repre-

Juan. Dis-lui que tu lui en ramèneras à ton prochain

naient leurs louanges, et s’engagèrent dans une conver-

passage. »

sation animée sur les différences bien perceptibles

Je me penchai vers Lucio pour lui confier que la

entre la tequila faite autour de Guadalajara, et celle-ci

prochaine fois j'amènerais au moins une demi-douzaine

venue des hautes montagnes de Chihuahua.

de bouteilles.

A nouveau don Juan ne prit rien, je ne me versai

La conversation semblait s'épuiser. Don Juan se

qu'une goutte, mais les autres remplirent la timbale au

tourna vers moi et me dit à haute voix : « Pourquoi ne

passage. Une troisième tournée acheva la bouteille.

racontes-tu pas aux gars tes rencontres avec Mescalito ?

« Lucio, va chercher les autres bouteilles », dit don

Je crois que cela sera beaucoup plus intéressant que ces

Juan.

bavardages à propos de ce qui pourrait se passer en

Lucio sembla hésiter pendant que don Juan d’un ton

Sonora si la compagnie américaine y venait un jour.

anodin expliquait aux autres que j’avais offert quatre

– Dis, Grandpa, Mescalito, c'est le peyotl ? demanda

bouteilles à son petit-fils.

avec curiosité Lucio.

Benigno, un jeune homme de l’âge de Lucio, jeta un

– Il y a des gens qui le nomment ainsi, répondit

coup d’œil vers le magnétophone que j'avais déposé

sèchement don Juan. Moi, je préfère le nommer Mesca-

derrière moi dans sa sacoche, et me demanda si j’étais

lito.

un vendeur de tequila. Don Juan répondit que non, que

– Cette sacrée chose rend fou, dit Genaro, un homme

j'étais venu à Sonora pour lui rendre visite.

grand et fort d'une cinquantaine d'années.

– Je crois qu’il est ridicule de déclarer que Mescalito

82

83

rend fou, répondit don Juan d'une voix très calme. Car

si cela était vrai, Carlos aurait la camisole de force alors

– C'est se conduire pire qu'un animal, ajouta digne-

qu'il est là et vous parle. Il en a pris, regardez-le, il est

ment Bajea.

normal. »

– Genaro, tu as vu ces Indiens Huichol seulement tels

Bajea sourit timidement et répliqua : « Qui sait! », et

que tu désirais les voir, dit don Juan. En premier lieu tu

tous nous éclatâmes de rire.

n'as pas pris la peine de chercher à savoir ce que

« Regardez-moi, continua don Juan. J'ai connu Mesca-

représente pour eux la rencontre de Mescalito. A ma

lito depuis presque toujours, et jamais il ne m'a fait de

connaissance, Mescalito n'a jamais rendu quelqu'un

mal. »

épileptique. L’ingénieur du gouvernement est un *yori,* et

Personne n'osa plaisanter et rire à son propos, mais il

je ne crois pas qu'un *yori* connaisse quelque chose en ce

était facile de voir qu'ils n'en croyaient pas le premier

qui concerne Mescalito. Penses-tu vraiment que les

mot.

milliers de gens qui connaissent Mescalito sont devenus

« D'une tout autre façon, continua don Juan, il est

cinglés ?

vrai que Mescalito rend les gens cinglés, ainsi que tu le

– Pour faire une chose comme ça, ils doivent être

disais, mais cela se produit seulement lorsqu'ils vont à

cinglés, ou bien près de l'être, répondit Genaro.

lui sans connaître ce qu'ils sont en train de faire. »

– Mais si ces milliers de gens étaient tous en même

Esquere, un homme qui paraissait aussi âgé que don

temps cinglés, qui donc ferait leur travail? Comment

Juan, ricana doucement en dodelinant de la tête.

arriveraient-ils à survivre ? demanda don Juan.

« Que voulez-vous dire par " connaître ", Juan ?

– Macario, lui qui est de l' " autre côté " (les U.S.A.)

demanda-t-il. La dernière fois que je vous ai vu, vous

m'a dit que celui qui en prend reste marqué pour toute

disiez la même chose. »

la vie.

Genaro déclara : « Quand les gens prennent ce

– Lorsqu'il prétend cela, Macario est un menteur,

peyotl, ils deviennent réellement cinglés. J'ai vu des

répliqua don Juan. Je suis certain qu'il ignore ce dont il

Indiens Huichol 1 en manger. Ils s'agitaient comme s'ils

parle.

avaient la rage. Ils bavaient, vomissaient et pissaient

– II raconte d'ailleurs vraiment trop de mensonges,

partout. Avec ce sacré machin on pourrait attraper

dit Benigno.

l'épilepsie. C'est ce que M. Salas, l'ingénieur du gouver-

– Qui est Macario ? demandai-je.

nement, m'a dit. Et l'épilepsie, c'est pour la vie.

– C'est un Indien Yaqui qui vit ici, me répondit Lucio,

mais il raconte qu'il est de l'Arizona et qu'il est allé en

1. Les Indiens Huichol qui vivent dans la Sierra Madre occidentale du Mexique Europe pendant la guerre, et des tas d'autres choses.

sont, comme les Tarahumaras, les praticiens du plus élaboré des cultes du

– Il dit même qu'il était colonel! » ajouta Benigno.

peyotl pratiqués parmi les Indiens du Mexique. Toutefois leurs pratiques se Tout le monde s'esclaffa, et pendant un certain

différencient très nettement de celles qui se sont répandues depuis un siècle parmi les Indiens des USA et du nord du Mexique. Mais pour tous les moment la conversation tourna autour des incroyables

habitants du Mexique et du « Sud-Ouest » les Huichol sont connus comme les histoires de Macario. Don Juan relança le sujet sur'

" mangeurs de peyotl " soit admirativement soit péjorativement selon l'attitude Mescalito.

personnelle vis-à-vis du culte du peyotl.

« Comment, si vous savez tous que Macario est un

fieffé menteur, pouvez-vous arriver à le croire lorsqu'il

parle de Mescalito ?

84

85

– Le peyotl, c'est ça que tu veux dire, Grandpa ?

s'enquit Lucio de l'air sincère de celui qui chercherait à

que ces rires dominait celui de Victor, un jeune homme

saisir ce mot.

à peine sorti de l'adolescence.

– Sacré nom de Dieu! Oui! »

Eligio, un jeune fermier, n’avait pas encore dit un seul

Le ton de voix de don Juan fut tranchant et cassant.

mot. Il restait assis par terre à ma droite, adossé à des

Instinctivement Lucio se tassa sur lui-même, et j’eus

sacs d’engrais chimiques qui avaient été mis à l’intérieur

l’impression que tous avaient été un peu effrayés par

pour les abriter de la pluie. C'était un ami d'enfance de

cette marque d’impatience. Mais don Juan eut un large

Lucio. Il paraissait plus puissant et mieux bâti, plus

sourire, et d'un ton banal il reprit :

trapu bien que moins grand que Lucio. Eligio s’intéres-

« Ne voyez-vous donc pas que Macario ne connaît pas

sait vraiment aux propos de don Juan, et lorsque Bajea

ce dont il parle ? Ne vous rendez-vous pas compte que

allait à nouveau intervenir, il s'interposa.

pour parler de Mescalito il faut avoir la connaissance.

« De quelle façon le peyotl pourrait-il changer tout

– Vous voilà reparti! dit Esquere. Qu’est donc cette
cela ? Il me semble que l’homme est né sur cette terre
sacrée connaissance ? Vous êtes pire que Macario. Lui,
pour travailler toute sa vie, exactement comme le font
au moins, dit ce qui lui passe par la tête, qu'il le
les mules.
connaisse ou non. Voilà des années que je vous entends
– Mescalito change tout, reprit don Juan. Cependant
dire que nous devons connaître. Qu'est-ce donc que
nous devons toujours travailler comme n’importe quel
nous avons à connaître ?
autre homme, comme des mules. J'ai dit qu’il y avait un
– Don Juan dit qu'il y a un esprit dans le peyotl »,
esprit dans Mescalito, parce que c'est quelque chose
avança Benigno, et Bajea ajouta :
comme un esprit qui amène le changement dans
« J'ai souvent vu du peyotl dans les champs, mais je
l'homme. Un esprit que nous pouvons voir, que nous
n'ai jamais vu un seul esprit ou quelque chose de ce
pouvons toucher, un esprit qui nous change, parfois

genre.

même contre notre volonté.

– Mescalito est peut-être comme un esprit, expliqua

– Le peyotl te rend toqué, intervint Genaro, et alors,

don Juan, mais ce qu'il est vraiment reste obscur jusqu'à

bien sûr tu crois avoir changé. N'est-ce pas vrai ?

ce qu'on le connaisse. Esquere se plaint que je répète

– Comment peut-il nous changer ? insista d'un ton

cela depuis des années. Eh bien, c'est vrai ! Mais ce n'est

pressant Eligio.

pas ma faute si vous ne comprenez pas. Bajea dit que

– II t'enseigne la juste manière de vivre, répondit don

celui qui le prend se conduit comme un animal. Et bien

Juan. Il aide et protège ceux qui le connaissent. La vie

ça n'est pas ma façon de voir. Pour moi ceux qui

que tous vous menez n'est pas du tout une vie. Vous ne

pensent être supérieurs aux animaux vivent souvent

connaissez pas la joie qui naît du plaisir de faire les

pire que des animaux. Prenez mon petit-fils. Il travaille

choses délibérément. Vous n'avez pas de protecteur!

sans arrêt. Je devrais dire qu'il vit pour travailler,

– Que voulez-vous dire ? s'exclama avec indignation

comme une mule. Et la seule chose qu'il fasse qui ne

Genaro. Nous en avons. Notre Seigneur Jésus-Christ et

soit pas animale, c'est de se saouler. »

notre Mère la Vierge, et la petite Vierge de Guadalupe.

Tous s'esclaffèrent, et au moins une octave plus haut

Ne sont-ils pas nos protecteurs ?

– Une sacrée bande de protecteurs, déclara don Juan

sur le ton de la moquerie. Vous ont-ils enseigné une

meilleure façon de vivre ?

aussi j'ai été danseur dans la ville de Torim. Je sais. qu'il

– Ça, c'est parce que les gens ne les écoutent pas,

faut danser exactement comme ils te l'apprennent.

protesta Genaro. Ils n'ont d'attention que pour le dia-

– Valencio n'est pas, malgré tout, le meilleur des

ble.

danseurs, dit Esquere. Il y en a d'autres. Sacateca par

– S'ils étaient de vrais protecteurs, ils vous force-
exemple.
raient à écouter, dit don Juan. Si Mescalito devient
– Sacateca est un homme de connaissance. Rien à
votre protecteur vous aurez à l'écouter que vous le
voir avec vous, répondit sèchement don Juan. Il danse
désiriez ou non, ceci parce que vous pouvez le voir et
parce que c’est son penchant naturel Tout ce que je
que vous êtes obligé de faire très attention à ee qu'il dit.
voulais dire est que vous, qui n’êtes pas des danseurs, ne
Il exigera que vous l’approchiez dans le respect. Non
tirez aucun plaisir de ces danses. Peut-être que si elles
pas à la façon dont vous êtes habitués à aller rendre
étaient parfaitement données certains parmi vous pour-
visite à vos protecteurs.
raient en tirer du plaisir. Peu parmi vous savent ce que
– Que voulez-vous dire ? demanda Esquere.
c’est que la danse, par conséquent vous n'avez plus qu'à
– Je veux dire que pour vous, aller vers vos protec-
vous satisfaire d’un plaisir bien moche. C’est la raison

teurs signifie qu'un de vous doive jouer du violon,

pour laquelle vous êtes tous des ivrognes. Admirez mon

l'autre mettre son masque, ses bas, ses hochets, et puis

petit-fils !

danser pendant que les autres boivent. Benigno, toi qui

– Ferme-la, Grandpa! protesta Lucio.

étais danseur, raconte-nous cela.

– Il n'est ni fainéant ni stupide, continua don Juan,

– Au bout de trois ans, j'en ai eu marre, j'ai laissé

mais que fait-il sinon boire ?

tomber, dit Benigno. C'est très dur.

– Il achète des vestes de cuir! » remarqua Genaro, et

– Demande à Lucio! Après une semaine il a lâché ! »

tous s'esclaffèrent.

ironisa Esquere.

Lucio se consola sur la *bacanora.*

Tous éclatèrent de rire, à l'exception de don Juan.

« Et comment le peyotl va-t-il changer tout cela ?

Embarrassé, Lucio eut un sourire puis prit deux gorgées

demanda Eligio.

de *bacanora.*

– Si Lucio cherchait le protecteur, dit don Juan, sa vie

« Ce n'est pas dur, c'est ridicule, dit don Juan. Deman-

changerait. J’ignore exactement comment, mais je suis

dez à Valencio, le danseur, s'il aime danser. Il n'aime

certain qu’il deviendrait différent.

pas ! Il en a pris l'habitude, c'est tout. Depuis des années

– Il ne boirait plus, est-ce cela ? insista Eligio.

je le vois danser, et chaque fois j'ai vu les mêmes

– Peut-être. Pour rendre sa vie satisfaisante il a

mouvements mal exécutés. Il n'a aucune fierté dans son

besoin de quelque chose d'autre que la tequila. Ce

art, sauf lorsqu’il en parle. Il ne l’aime pas, c’est pour-

quelque chose, quoi que ce soit, pourrait être accordé

quoi, année après année, il répète les mêmes gestes. Les

par le protecteur.

imperfections de ses débuts sont maintenant des fautes

– Le peyotl doit avoir très bon goût, dit Eligio.

indéracinables, et il ne peut même plus les discerner.

– Je n'ai pas prétendu cela, répondit don Juan.

– C'est ainsi qu'il apprit à danser, intervint Eligio. Moi

– Par quel miracle peut-on tellement l'apprécier s'il

n'a même pas bon goût ? continua Eligio.

88

89

– Il te fait encore plus apprécier la vie, dit don

Juan.

fatigués. La bouteille était vide et c'est à regret que

– Mais s'il n'a pas bon goût, comment pourrait-il faire

Lucio en ouvrit une autre.

mieux apprécier la vie ? persista Eligio. Cela ne tient pas

« Le peyotl est-il aussi le protecteur de Carlos ?

debout.

demanda Eligio sur un ton de plaisanterie.

– Mais si, intervint Genaro d'un ton convaincu. Le

– Je n'en sais rien, dit don Juan. Il en a pris trois fois,

peyotl te rend cinglé, et bien sûr tu penses que la vie

demande-lui de te raconter cela. »

c'est du bon temps, peu importe ce qui se passe. »

Tous se tournèrent vers moi, et Eligio me deman-

A nouveau ils éclatèrent tous de rire.

da :

« Cela tient debout, continua don Juan d'un ton

« En as-tu vraiment pris ?

imperturbable. Pensez au peu de chose que vous con-

– Oui, bien sûr. »

naissez, et à la multitude de celles qui existent. L'alcool,

Don Juan avait marqué un avantage sur son auditoire.

c'est lui qui rend les gens cinglés. Au contraire, Mesca-

Ils étaient soit intéressés à m'entendre raconter mes

lito rend tout plus clair. Il vous fait voir tellement

expériences, soit trop polis pour me rire au nez.

mieux. Tellement mieux ! >>

« Ça ne t'a pas fait mal à la bouche ? s'enquit

Lucio et Benigno se lancèrent des regards complices

Lucio.

tout en souriant, comme pour dire qu'ils avaient déjà

– Si, et ça a un très mauvais goût.

souvent entendu cette rengaine. Genaro et Esquere

– Alors pourquoi en as-tu pris ? » demanda Beni-

s’impatientaient et parlaient en même temps. Le rire de

gno.

Victor jaillissait au-dessus de toutes ces voix. Eligio

Je m’engageai dans une explication assez laborieuse.

paraissait être le seul intéressé.

Je déclarai que pour un Occidental la connaissance que

« Comment le peyotl peut-il faire tout cela? deman-

don Juan avait du peyotl était certainement une des

da-t-il.

plus fascinantes qui puisse se trouver. Je précisai que

– Tout d'abord, expliqua don Juan, tu dois vouloir le

tout ce qu'il avait dit était vrai, qu'il s’agissait d’une

rencontrer, ce qui, à mon avis, constitue la plus impor-

vérité que n’importe qui pouvait vérifier par et pour

tante des choses. Puis, tu dois lui être présenté. Ensuite

lui-même.

tu dois le rencontrer bien des fois avant de pouvoir dire

Je m'aperçus qu’ils souriaient tous, un peu comme

que tu le connais.

s'ils voulaient ainsi cacher leur mépris. L’embarras me

– Et que se passe-t-il alors ? » questionna Eligio.
gagna. Je me rendais parfaitement compte de la mala-
Genaro s'interposa : « Avec ton cul par terre, tu chies
dresse avec laquelle je m’exprimais. Je continuai à
sur le toit. »
parler pendant un moment sans grande conviction,
Tous éclatèrent d’un rire bruyant.
répétant simplement ce que don Juan avait déjà dit.
« Ce qui se passe ensuite dépend entièrement de toi,
D’un ton réconfortant, comme pour me venir en aide,
lui répondit don Juan sans marquer la moindre impa-
il me demanda :
tience. Tu dois aller à lui sans peur et, petit à petit, il
« La première fois que tu es allé à Mescalito, cher-
t'apprendra comment vivre une vie meilleure. »
chais-tu un protecteur ? »
Il y eut un long silence. Ils paraissaient tous très
Je déclarai qu’à ce moment-là j’ignorais complète-
ment que Mescalito puisse être un protecteur, et que ce

qui m'avait poussé à le prendre était plutôt la simple

curiosité, le grand désir de le connaître.

commune

reste

que

Mescalito

révèle

des

secrets

Don Juan déclara que mes motifs avaient été valables

individuellement à chaque homme. Sachant quelle est

et que pour cette raison Mescalito avait eu un effet

l'attitude de Genaro, je ne lui recommanderai pas de

bénéfique sur moi.

rencontrer Mescalito. Cependant, malgré mon opinion et

« Mais il t'a fait vomir et pisser partout, n'est-ce pas

malgré ses déclarations, Mescalito pourrait avoir sur lui un vrai ? » insista Genaro.

effet entièrement bénéfique. Mais *il* est le seul à pouvoir Je lui répondis que cela s'était bien sûr produit, et

découvrir cela, et *ça* c'est la connaissance dont j'ai parlé. »

alors, sans plus se gêner, ils éclatèrent tous de rire. J'eus

l'impression qu'ils me méprisaient davantage. Aucun, si

Don Juan se leva et déclara : « Il est temps de rentrer.

ce n'est Eligio qui ne me quittait pas des yeux, ne

Lucio est saoul, et Victor s’est endormi. »

s’intéressait à mes expériences.

" Qu'as-tu vu ? » me demanda Eligio.

Deux jours plus tard, ***le 6 septembre***, Lucio, Benigno Don Juan me dit de leur raconter tous ou presque

et Eligio se présentèrent à la maison où je demeurais,

tous les détails des scènes et des choses que j’avais

pour m’inviter à aller à la chasse. En attendant que je

perçues. Quand j’eus fini de parler Lucio fit un commen-

termine d'écrire, ils gardèrent le silence. Puis Benigno

taire à mes descriptions :

eut un rire poli, comme pour prévenir qu'il allait dire

« Puisque le peyotl est aussi bizarre, je suis content

quelque chose d'important.

de ne jamais en avoir pris.

Le silence persista. Il rit à nouveau et se décida :

– C'est exactement comme je l’avais dit, annonça

« Lucio dit qu'il prendrait bien du peyotl.

Genaro à Bajea. Ce machin te rend anormal.

– Vraiment ?

– Cependant Carlos n’est pas anormal, comment

– Oui, j'aimerais bien. »

expliques-tu cela, demanda don Juan à Genaro.

Benigno fut pris d’un fou rire.

– Rien ne me prouve qu’il ne l’est pas », rétorqua

« Lucio a dit qu'il mangerait du peyotl si vous lui

celui-ci.

achetez une motocyclette. »

Et tous, don Juan aussi, s’esclaffèrent.

Lucio et Benigno se regardèrent, puis éclatèrent de

« Avais-tu peur ? demanda Benigno.

rire.

– Certainement.

« Quel est le prix d’une motocyclette aux Etats-Unis ?

– Alors pourquoi l'avoir pris ? me dit Eligio.

demanda Lucio.

– Il t'a dit qu'il voulait connaître, intervint Lucio. Je

– Sans doute peut-on en trouver une pour cent dol-

crois que Carlos devient comme mon grandpa. Tous

lars, lui répondis-je.

deux rabâchent qu'ils veulent connaître, mais personne

– Là-bas, ça n'est pas beaucoup d'argent ? Vous pour-

ne sait quelle sacrée nom de Dieu de chose ils veulent

riez facilement lui en acheter une, déclara Benigno.

connaître.

– Bon, laissez-moi en parler à votre grand-père, dis-je

– Il est impossible d'expliquer ce mode de connais-

à Lucio.

sance, dit don Juan en s'adressant à Eligio, car il diffère

– Non, non, protesta-t-il. Ne lui dites rien. Il gâchera

avec chaque homme. La seule chose qui nous soit

tout. Il est bizarre. En plus il est trop vieux, et il ne sait

pas très bien ce qu'il fait. »

Benigno ajouta : « Il était un vrai sorcier. Je veux dire

un vrai de vrai. Mes parents prétendent qu'il fut le

meilleur. Mais il se mit au peyotl, et il devint rien du

tout. Et maintenant, il est trop vieux.

– Et sans arrêt il rabâche les mêmes histoires sur le

peyotl, compléta Lucio.

– Le peyotl c'est de la vraie saloperie, continua Benigno. Une fois, nous avons essayé. Lucio réussit à en avoir un grand sac par son grand-père. Un soir que nous allions à la ville, nous avons voulu en manger. Nom de Dieu! Ma bouche fut taillée en pièces. Ça a un goût dégueulasse !

– L'avez-vous avalé ?

– Nous l'avons craché, répondit Lucio, et nous avons jeté le sac tout entier dans le fossé. »

Tous deux pensaient maintenant que cet incident était vraiment amusant, mais pendant leur récit Eligio n'avait pas ouvert la bouche. Comme d'habitude il restait renfermé et le rire n’avait pas prise sur lui.

« Eligio, voudrais-tu l'essayer ? lui demandai-je.

– Non, pas moi. Même pas pour une motocyclette. »

Cela provoqua une crise de rire chez Benigno et Lucio.

« Je dois toutefois admettre que don Juan me décon-

certe, déclara Eligio.

– Mon grand-père est trop vieux pour savoir quoi que ce soit. »

Et Benigno fit écho à la conviction de Lucio :

« Ouais! Il est trop vieux. »

Je pensai que l'opinion qu’ils avaient sur don Juan était simplette et surtout mal fondée. Pour le défendre je leur dis que don Juan était à mon avis un aussi grand sorcier que dans le passé, peut-être même le plus grand de tous. Je précisai que chez lui je percevais quelque

chose de vraiment extraordinaire. Je leur rappelai qu'à plus de soixante-dix ans, il était plus fort et plus dynamique que nous tous réunis. Je les mis au défi de s'en rendre compte par eux-mêmes en espionnant don Juan.

« Espionner mon grandpa! Impossible! déclara fièrement Lucio. C’est un *brujo.* »

Pourtant ils avaient prétendu, leur dis-je, qu'il était trop vieux, un faible d'esprit ne sachant même pas ce

qui se passait autour de lui. Quant à moi, insistai-je, sa vivacité m'émerveille chaque fois de plus en plus.

« Personne ne peut espionner un *brujo* même s'il est vieux, déclara fermement Lucio. Cependant s'il est endormi, une foule de gens peuvent l'attaquer. C'est ce qui arriva à un nommé Cevicas. Les gens en eurent assez de sa sorcellerie diabolique, et ils le tuèrent. »

Je voulus avoir des détails sur cet événement, mais ils déclarèrent que cela avait eu lieu autrefois, peut-être lorsqu'ils étaient encore des gamins, ou avant même.

Eligio précisa que malgré son assassinat, les gens croyaient que Cevivas n'avait été qu'un fou puisque personne ne pouvait faire de mal à un sorcier. Je tentai de sonder leurs opinions sur les sorciers, mais le sujet ne semblait pas les captiver, et de plus ils étaient impatients de partir à la chasse pour essayer la carabine calibre 22 que j'avais amenée pour la première fois.

En silence nous marchions dans les broussailles, et brusquement, Eligio qui guidait notre file, se retourna et déclara : « Peut-être sommes-nous les cinglés. Peut-être

que don Juan a raison. Regardez un peu le genre de vie

que nous menons. »

Lucio et Benigno protestèrent. Je m'interposai. Je

déclarai être d'accord avec Eligio; moi-même je m'étais

rendu compte que quelque chose n'allait pas dans ma

vie. Benigno répliqua que je n'avais aucune raison de

me plaindre de ma vie. J’avais de l'argent et une voiture.

Je répondis que je pourrais tout aussi bien prétendre

que leur vie était meilleure que la mienne puisqu’ils

avaient chacun un morceau de terre. D'un commun

« J’ai réfléchi à ce que vous avez dit l’autre nuit, dit-il

accord ils me déclarèrent que le vrai propriétaire était

à don Juan. Comment le peyotl peut-il changer notre

la banque du gouvernement. Je précisai que dans les

vie ? Comment ? »

mêmes conditions la voiture n’était pas plus à moi que

Don Juan ne répondit pas. Il fixa Eligio du regard et

leurs terres à eux, elle appartenait à une banque de

se mit à chanter en yaqui. En fait cela ressemblait plus à

Californie. Ma vie était seulement différente de la leur

une récitation qu'à une chanson. Ensuite, un lourd

et non pas meilleure.

silence plana longtemps. Puis je demandai à don Juan

Nous avions atteint la zone des taillis. Le tableau de

de me traduire ce chant.

chasse ne fut ni un cerf ni un sanglier, mais simplement

« Il est destiné à des Yaqui seulement », dit-il.

trois lièvres. Sur le chemin du retour nous passâmes

le me sentis repoussé. J'étais certain qu'il avait dit

chez Lucio qui annonça que sa femme allait préparer un

quelque chose de très important.

ragoût de lièvre. Benigno partit acheter une bouteille de

Enfin don Juan déclara :

tequila et des sodas. Lorsqu'il revint, don Juan l'accom-

« Eligio est Indien, et en tant qu'Indien il ne possède

pagnait.

rien du tout. Nous, les Indiens, n'avons rien. Tout ce que

« As-tu coincé mon grandpa en train d'acheter de la

tu vois autour d'ici appartient aux *Yoris.* Les Yaquis

bière ? s'exclama Lucio.

n'ont que leur colère et ce que la terre leur offre

– Je n'ai pas été invité à ces agapes, dit don Juan. Je

gratuitement. »

venais seulement demander à Carlos s'il allait à Hermo-

Personne ne prononça un seul mot pendant très

sillo. »

longtemps. Don Juan se leva, dit au revoir, et s'en alla.

Je lui confiai que je comptais partir le jour suivant.

Nous le suivîmes tous des yeux jusqu'à ce qu'il ait

Pendant que nous conversions, Benigno distribua les

disparu au tournant du sentier. Nous étions énervés.

sodas. Eligio donna le sien à don Juan, et comme pour

Pris au dépourvu, Lucio déclara que son grand-père

les Yaqui refuser même courtoisement constitue une

était parti parce qu'il avait horreur du ragoût de lièvre.

impolitesse impardonnable, tranquillement don Juan

Eligio semblait perdu dans ses pensées. Benigno se

l'accepta. Je tendis le mien à Eligio qui fut obligé de le

tourna vers moi, et d'une voix criarde me dit :

prendre. Alors Benigno m'offrit sa bouteille. Mais Lucio,

« Je crois que l'Eternel vous punira, toi et don Juan,

conscient de l'issue possible de cette séance de politesse

pour ce que vous faites. »

yaqui, avait déjà terminé son soda. Et se tournant vers

Lucio et Benigno éclatèrent de rire.

Benigno, qui avait une expression pathétique il lui dit

« Benigno, tu fais le clown, dit Eligio d'un ton très

en riant :

sérieux. Ce que tu viens de dire ne vaut pas un pet de

« Ils t'ont fauché ta bouteille ! »

lapin. »

Don Juan déclara qu'il ne buvait jamais de soda et

plaça sa bouteille dans les mains de Benigno. En silence

nous restâmes assis sous la *ramada.*

Le 15 septembre 1968

Eligio paraissait énervé; de ses doigts il trafiquotait le

bord de son chapeau.

Samedi, vers neuf heures du soir, don Juan s'était assis

face à Eligio sous la *ramada* de la maison de Lucio.

Entre eux il déposa son sac de boutons de peyotl, et il dans les buissons. Il demanda de l'eau. Don Juan lui précisa

commença à chanter tout en se balançant d'avant en arrière.

de se rincer la bouche mais de ne pas boire.

Adossés au mur Lucio et Benigno s'étaient assis avec moi, à

Eligio mâcha deux boutons de plus, puis don Juan lui passa

environ trois mètres de don Juan. Il faisait assez noir. En de la viande séchée.

attendant don Juan nous étions à l'intérieur dans la lumière de

Lorsqu'il eut pris son dixième bouton, j'étais malade

la lampe à essence; lorsqu'il arriva, il nous appela et nous d'anxiété.

demanda de le rejoindre sous la *ramada* où il nous fit asseoir.

Brusquement Eligio bondit en avant, et sa tête heurta le sol.

Peu à peu mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, et je pus Il roula sur son flanc gauche et fut pris de convulsions. Je distinguer tout clairement. Je m'aperçus qu'Eligio paraissait regardai ma montre : onze heures vingt. Il agita la tête, terrifié. Il tremblait de tout son corps, ses dents claquaient, des tressauta et gémit au sol pendant environ une heure.

sursauts spasmodiques agitaient son dos et sa tête.

Face à lui don Juan garda la même position. Ses chants du

Don Juan lui parla, lui dit de ne pas avoir peur, de faire peyotl s'étaient transformés en un murmure. A ma droite,

confiance au protecteur, et de ne penser à rien d'autre. Il prit

Benigno paraissait assez peu concerné; à son côté Lucio,

un bouton de peyotl, l'offrit à Eligio et lui dit de le mâcher effondré, ronflait.

lentement. Eligio se mit à geindre comme un chiot et se tassa

Le corps d'Eligio était contorsionné. Il gisait sur le flanc sur lui-même. Sa respiration accélérée faisait un bruit de droit, les mains coincées entre les cuisses, et il me faisait face.

soufflet de forge. Il ôta son chapeau, épongea son front, puis

Il effectua un saut puissant et se tourna sur le dos, les jambes

couvrit son visage de ses deux mains. Je crus qu'il allait légèrement arquées. Sa main gauche s'agitait au loin vers le pleurer. Il se passa là un long moment avant qu'il ne se ciel en un geste très élégant. Sa main droite reprit le même maîtrise. Puis il se redressa et tout en gardant une main sur mouvement, et alternativement ses mains ondulèrent

son visage prit le bouton de l'autre et se mit à le mâcher.

lentement, comme celles d'un harpiste. Peu à peu le

Une appréhension terrible me gagna. C'est alors seulement

mouvement s'amplifia. Ses bras vibrèrent de manière

que je me rendis compte que j'étais aussi effrayé qu'Eligio lui-

perceptible, montèrent, descendirent, comme les pistons d'une

même. Ma bouche avait la sécheresse que l’on ressent en

machine. En même temps ses mains ondulaient vers l'avant à

mâchonnant du peyotl. Eligio garda le peytol très longtemps partir du poignet, et ses doigts vibraient. Le spectacle était dans sa bouche tout en le mastiquant soigneusement. J'avais

beau, harmonieux, fascinant. A mon avis, pensai-je, rien

les nerfs à fleur de peau, ma respiration devint plus courte, et

n'éga-lait ce rythme et cette maîtrise musculaire.

je me mis à gémir.

Lentement, Eligio se redressa comme s’il luttait contre une

Le chant de don Juan s'amplifia. Il tendit un autre bouton à

force enveloppante. Son corps vibrait. Il s’accroupit et

Eligio, puis celui-ci bien mâché il lui donna des fruits secs en

commença se lever. Ses bras, sa tête et son torse tremblaient

lui disant de les manger très lentement.

comme parcourus par un courant électrique intermittent. J'eus

A plusieurs reprises Eligio se leva pour aller uriner

l’impression qu’une force qu’il ne pouvait pas contrôler

l’animait et le déplaçait.

Le chant de don Juan devint assourdissant. Lucio et

Benigno se réveillèrent, jetèrent un oeil vague sur la scène

pourtant harmonieux. C’était un air de quelques mesures

et se rendormirent.

qu’il répétait sans arrêt. Puis le sifflement s’intensifia pour se transformer en une claire mélodie. Eligio murmurait des mots

Eligio semblait s'élever de plus en plus. Il grimpait. Il

incompréhensibles qui devaient être les paroles de l’air

.accrochait ses mains à d'invisibles objets. Il se leva enfin

chanté. Pendant des heures il reprit ce chant. Il était très

et fit une pause pour souffler.

simple, monotone, une constante répétition, et malgré tout

Je voulus voir ses yeux, et je m'avançai vers lui. Mais

étrangement beau.

le regard impératif de don Juan me cloua sur place et je

Tout en chantant Eligio semblait regarder quelque chose. A

retombai assis.

un moment donné il s'approcha tout près de moi, et dans la demi-obscurité je vis ses yeux. Ils étaient de verre, passés Alors, Eligio sauta. Il paraissait avoir atteint son but. Il ailleurs. Il souriait et riait en sourdine. Il marcha, s’assit, haleta et sanglota sous l'effort. On aurait dit qu’il se

marcha à nouveau, tout en grognant et en soupirant.

maintenait sur une corniche. Mais quelque chose pesait sur

Brusquement quelque chose dut le pousser par-derrière.

lui. Il poussa des cris aigus de désespoir. Il perdit son Son corps s'arqua comme plié en son milieu par une force équilibre et commença à chuter. Son corps s’arqua en

réelle. Il y eut un moment où, dressé sur ses orteils et les arrière et fut traversé de la tête aux pieds *par* une doigts posés au sol, Eligio faisait un cercle presque complet. A

extraordinaire et splendide ondulation. Elle le parcourut au nouveau il s’effondra doucement sur son dos, il s’allongea, moins une centaine de fois avant que son corps ne s’écroule

étrangement rigide.

comme un sac de toile vide.

Pendant un certain temps il pleurnicha, puis il se mit à Un peu plus tard il étendit ses bras devant lui comme pour

ronfler. Don Juan le couvrit de quelques sacs de toile. Il était protéger son visage. Ses jambes s’arquèrent en arrière et il

cinq heures trente-cinq du matin.

reposa sur le torse. Ses jambes n’étaient qu'à quelques

centimètres du sol, et ainsi il semblait glisser ou planer à une

Lucio et Benigno s'étaient endormis le dos au mur, épaule vitesse incroyable. Sa tête était tirée en arrière autant que contre épaule. Pendant très longtemps je restais assis

possible, et ses bras restaient croisés sur ses yeux en guise

silencieusement en compagnie de don Juan. Il paraissait

de visière. Je pouvais sentir le vent siffler autour de lui. Je épuisé. Je rompis le silence pour lui poser quelques questions

sursautai, et involontairement poussai un cri aigu. Lucio et sur l'expérience d'Eligio. Il me répondit que celui-ci avait eu Benigno se réveillèrent, et pris de curiosité observèrent

une rencontre exceptionnellement réussie avec Mescalito, qui

Eligio.

dès la première rencontre lui avait enseigné une chanson. Un

« Si vous me promettez de m'acheter une motocy-

fait extraordinaire.

clette, j'en prends sur-le-champ », déclara Lucio à haute

Je voulus savoir pourquoi il n'avait pas laissé Lucio prendre

voix.

du peyotl, même au prix d'une motocyclette. Il déclara que Je regardai don Juan. De la tête il fit un signe de négation.

dans de telles conditions Mescalito aurait tué Lucio. Puis il

« Quel salaud! » murmura Lucio, puis il se rendor-

avoua avoir préparé toute cette séance

mit.

Eligio se leva et commença à marcher. Il s’avança vers

moi et s'arrêta. Je vis qu’il souriait avec une expression

101

béate. Il essaya de siffler. Le son n’était pas clair, mais

100

pour convaincre son petit-fils. Il avait compté sur l'ami-

tié qui me liait avec Lucio pour y arriver. Il déclara que

ple d’Eligio, dis-je. Puis-je lui demander de raconter son

Lucio l’avait toujours beaucoup préoccupé. Pendant

expérience ?

longtemps ils avaient vécu ensemble et étaient alors

– Quelles que soient les circonstances, tu ne devras

devenus très proches l’un de l’autre. Mais, à l'âge de

en aucun cas le lui demander.

sept ans, Lucio tomba gravement malade, et son père,

– Pourquoi donc ? Je vous raconte bien les miennes.

catholique convaincu, fit un vœu à la Vierge de Guada-

– C’est différent. Tu n’es pas de ceux qui gardent les

lupe. Si Lucio gardait la vie, il serait envoyé dans une

choses pour eux. Eligio est un Indien. Son périple est

société de danses sacrées. Lucio guérit et fut obligé de

maintenant tout ce qu'il possède. Vraiment, j'aurais bien

se soumettre. Après une semaine, il abandonna cet

voulu que ce soit Lucio.

apprentissage et décida de renoncer à ce vOeu. Il pensa

– N'y a-t-il donc rien que vous puissiez faire ?

qu'il allait payer de sa mort une telle décision, et il

– Non. Malheureusement on ne peut pas faire des os

l'attendit pendant une journée tout entière. Tout le

pour une méduse. C'était une folie de ma part. »

monde se moqua du gamin, et encore aujourd'hui on se

Le soleil sortit au-dessus des montagnes. Sa lumière

souvient de sa conduite.

irrita mes yeux fatigués.

Don Juan garda le silence. Il semblait absorbé dans

« Maintes et maintes fois, don Juan, vous m'avez dit

ses réflexions.

« Toute ma mise en scène était destinée à Lucio, dit-il

qu'un sorcier ne pouvait pas se permettre de faire des qu u

enfin. Et à sa place j'ai découvert Eligio. Je savais que

c’était inutile, mais lorsqu’on aime quelqu’un on doit

folies. Jamais je n’aurais cru que cela puisse vous

quand même insister, agir comme s’il était possible de

refaire les hommes. Enfant, Lucio avait beaucoup de

arriver. »

courage. Il l'a perdu en chemin.

Il me jeta un regard perçant. Il se leva, regarda Eligio,

– Don Juan, ne pourriez-vous pas l’ensorceler ?

puis Lucio, et ensuite il mit son chapeau.

– L'ensorceler, pourquoi donc ?

« Il est possible d’insister, d'insister judicieusement,

–. Pour qu’il change et retrouve son courage.

même lorsqu'on pense que c’est inutile, dit-il tout en

– On n'ensorcelle pas pour le courage. Le courage est

souriant, mais d'abord nous devons savoir que tous nos

quelque chose de personnel. On ensorcelle seulement

actes sont inutiles, et que malgré tout nous devons faire

pour désarmer les gens, pour les rendre malades, ou

comme si nous ne le savions pas. C'est ça, la folie

sourds. Pour faire des guerriers, tu ne peux pas ensor-

contrôlée du sorcier. »

celer. Pour être guerrier il faut avoir une clarté de

cristal, comme Eligio. Voilà un homme de courage! »

Paisiblement, Eligio ronflait sous les sacs de toile. La

lumière du jour était déjà là. Dans le ciel parfaitement

bleu il n'y avait pas un seul nuage.

« Je donnerai n'importe quoi pour connaître le péri-

102

ne l'avais pas fait, cela n'aurait eu aucune importance.

5

Mais j’ai choisi de me sentir heureux, comme si j'y

tenais, comme s'il importait que je sois concerné. *Ça,*

c'est de la folie contrôlée! »

Le 3 octobre 1968, je revins chez don Juan dans le

Nous éclatâmes de rire. Je le serrai dans mes bras.

seul

Son explication m’enchantait bien que je n’eusse pu

but de lui demander des éclaircissements sur la nuit de

prétendre l’avoir bien comprise.

Comme d’habitude nous étions assis devant la porte

l'initiation d'Eligio. En relisant mon récit décrivant ce

qui avait eu lieu, un flot presque ininterrompu de

de sa maison. C’était la mi-matin et don Juan triait un

questions avait surgi. Comme je désirais des explica-

tions très précises, j'établis d’avance une liste de ques-

tions en choisissant soigneusement les mots les plus

105

appropriés pour les formuler.

Je commençai par lui demander :

« Cette nuit-là, don Juan, ai-je *vu ?*

– Presque.

– Avez-vous *vu* que je pouvais *voir* les mouvements d'Eligio ?

– Oui, j’ai *vu* que Mescalito t'avait permis de *voir* une partie de la leçon d’Eligio, sinon tu n’aurais regardé

qu'un homme assis et parfois couché devant toi. Au

cours du dernier *mitote* as-tu découvert si les partici-

pants faisaient quelque chose de particulier, je ne crois

pas ? »

Pendant le dernier *mitote* je n'avais observé chez les

participants rien d’anormal, et j'avais simplement noté

que certains d'entre eux étaient allés dans les buissons plus souvent que d'autres.

« Cependant tu as presque *vu* l’entière leçon donnée à Eligio. Pense à cela. Comprends-tu maintenant combien Mescalito est généreux avec toi ? A ma connais-

sance il n’a jamais été aussi gentil avec quelqu’un d'autre. Jamais. Et malgré tout tu n as pas la moindre considération pour sa grande générosité. Comment peux-tu lui tourner le dos aussi carrément? Ou peut-être faut-il que je dise : En échange de quoi tournes-tu donc le dos à Mescalito ? »

J'eus l'impression qu'une fois de plus don Juan me mettait le dos au mur. Je n'avais pas de réponse à sa question. J'avais toujours pensé que mon abandon de l'apprentissage avait servi à me sauver, et cependant j’ignorais à quoi j'avais ainsi échappé, ou pourquoi je m'étais sauvé. En tout cas, j'avais le désir de changer au plus vite de sujet de conversation, et dans ce but je décidai de ne pas poursuivre ma série de questions si

soigneusement préparées, pour directement aborder

ma demande la plus délicate.

« Pourriez-vous me parler un peu de votre folie

contrôlée ?

– Que veux-tu donc savoir à ce propos?

– Don Juan, je vous en prie, qu'est-ce que la folie

contrôlée ? »

Il pouffa de rire et fit claquer la paume de sa main sur

sa cuisse.

« Voilà, c'est de la folie contrôlée, s'exclama-t-il en

riant et en frappant à nouveau sa cuisse.

– Que voulez-vous dire... ?

– Je suis heureux qu'après tant d'années tu me ques-

tionnes enfin sur ma folie contrôlée, et cependant si tu

tas de graines placées devant lui. Je voulus l'aider, mais il refusa en déclarant que ces graines étaient un cadeau

d' un de ses amis du Mexique central, et que je n'avais

pas assez de pouvoir pour les toucher impunément.

« Don Juan, avec qui vous servez-vous de votre folie

contrôlée ? »

Il gloussa de rire.

« Avec tout le monde! s’exclama-t-il en riant.

– Quand choisissez-vous d’en faire usage ?

– A chacun de mes actes. »

Je sentis que j’avais besoin de reprendre cet échange dès le début, et je lui demandai si la folie contrôlée signifiait que ses actes n'étaient jamais sincères mais seulement ceux d'un acteur.

« Mes actes sont sincères, mais ils ne sont que les actes d’un acteur.

– Donc, tout ce que vous faites doit être de la folie contrôlée, dis-je en marquant ma surprise.

– Oui, tout.

– Mais il n'est pas possible que chacun de vos actes soit seulement de la folie contrôlée.

– Et pourquoi pas ? répondit-il avec un sourire mystérieux.

– Cela voudrait dire que' pour vous rien n’a d’importance, que vous n’êtes réellement concerné par rien, chose ou personne. Par exemple, prenons mon cas,

voulez-vous dire que vous n’attachez aucune importance à ce qui m’arrive, si je deviens homme de connaissance ou non, si je vis, si je meurs, ou quoi que ce soit ?

– C’est vrai ! Cela n'a pas d'importance. Tu es, comme Lucio et tous les autres dans ma vie, ma folie contrô-lée. »

J’éprouvais une sensation de vide assez particulière.

Evidemment il n'y avait pas une seule raison au monde pour que don Juan soit tenu à se soucier de moi, mais par ailleurs j'étais presque certain qu'au fond de lui-même il m'aimait bien.

Il devait en être ainsi puisqu’il

106

m’accordait toujours son attention à chaque instant passé en sa compagnie. Il me vint à l'idée qu'il disait cela parce qu'il en avait assez de moi. Après tout, j'avais abandonné ses enseignements.

« J'ai l’impression que nous ne parlons pas de la même chose. Je n’aurais pas dû me proposer en exem-ple. Je voulais seulement dire qu'il doit bien y avoir quelque chose dans le monde à quoi vous tenez d'une façon qui n’est pas de la folie contrôlée. S’il n'y a

vraiment rien qui compte, je pense que la vie n’est plus possible.
– Ce que tu viens de dire s’applique à *toi.* Les choses sont importantes pour *toi.* Tu m'as questionné sur ma folie contrôlée et je t’ai répondu que tout ce que je fais me concernant ou concernant mes semblables est de la folie, parce que rien n'a d'importance.
– Don Juan, mon argument est que si rien n’a d'importance, comment pouvez-vous accepter de vivre plus longtemps ? »
Il éclata de rire, puis après une pause silencieuse pendant laquelle il sembla se demander s'il allait ou non me répondre, il se leva et passa derrière la maison. Je le suivis.
« Attendez, attendez, don Juan. Je veux vraiment savoir; vous devez m’expliquer ce que vous entendez par là.
– Peut-être n'est-il pas possible de l’expliquer. Dans ta vie il y a certaines choses auxquelles tu tiens parce qu'elles sont importantes. Tes actions sont pour toi

certainement importantes. Mais pour moi, il n'y a pas une seule chose qui soit encore importante, pas plus mes actes que les actes de n’importe qui de mes semblables. Malgré cela, je continue à vivre parce que c’est ma volonté. Parce que j'ai maîtrisé ma volonté toute ma vie pour qu’elle soit claire et parfaite. Et maintenant, il ne m'importe plus que rien ne soit important. Ma volonté contrôle la folie de ma vie. »

107

Il s'accroupit et passa ses doigts dans les herbes qu’il avait mises sur un grand morceau de toile à sécher au soleil. J’étais désorienté. Jamais je n’aurais pu prévoir la tournure prise par ma direction de recherche. Après un long moment, je crus tenir un argument de poids. Je lui déclarai qu'à mon avis certains des actes de mes semblables avaient une extrême importance. L'exemple le plus remarquable par son côté dramatique serait la guerre atomique. La destruction de toute vie à la surface du globe me paraissait être un acte d’une énormité stupéfiante.

« Tu crois cela parce que tu penses. Tu penses à la

vie, dit-il avec un éclair lumineux dans ses yeux, tu n'es

pas en train de voir.

– Mon opinion serait-elle différente si je pouvais

voir ?

– *Une* fois que l'homme apprend à *voir,* il se découvre seul dans le monde avec rien d’autre que de la folie »,

déclara mystérieusement don Juan.

Il marqua une pause et me regarda comme s'il voulait

juger de l'effet de sa déclaration.

« Tes actes, ainsi que, d’une manière générale ceux de

tes semblables, te semblent importants parce que tu as

appris à penser qu’ils sont importants. »

Il donna au mot « appris » une telle inflexion que je

fus obligé de lui demander ce qu'il voulait ainsi expri-

mer.

Il cessa de manipuler ses plantes et me regarda.

« Nous apprenons à penser à propos de tout. Et ensuite nous

entraînons nos yeux à regarder comme nous pensons aux

choses que nous regardons. Nous nous regardons en pensant

déjà que nous sommes importants. Par conséquent il faut que nous nous *sentions* importants ! Mais lorsqu’un homme apprend à *voir,* il se rend compte qu’il ne peut plus penser aux choses

108

qu’il regarde, et s’il ne peut plus penser à ce qu’il regarde, tout devient sans importance. »

Don Juan s'était aperçu que j'étais perplexe, trois fois il répéta cette déclaration, comme pour me la faire comprendre. Au premier abord ce qu'il avait dit me sembla très sarcastique, mais en y pensant sérieusement ses mots apparurent indistinctement être plutôt une déclaration compliquée à propos d'une certaine forme de perception.

J'essayai de penser à une bonne question pour l’obliger à éclaircir sa position, mais je n’y parvins pas. Brusquement je me sentis épuisé, et je ne pouvais plus exprimer mes pensées clairement.

Don Juan remarqua ma fatigue. Il me tapota doucement l'épaule.

« Nettoie ces plantes, mets-les soigneusement en mor-

ceaux, puis dans ce bocal. »

Il me tendit un grand bocal à café. Puis il s’en alla.

Il revint quelques heures plus tard, vers la fin de l’après-midi. Une fois terminé le travail des plantes, j’avais eu assez de temps pour rédiger mes notes. Sur-le-champ je désirai lui poser quelques questions, mais il n'était pas d’humeur à me répondre. Il déclara qu'il était affamé, et qu’avant tout il devait se faire à manger. Il alluma le feu dans le fourneau de terre, et plaça dessus un pot de bouillon d'os de bœuf. Dans le sac à provisions que je venais d’amener il prit quelques légumes qu’il coupa en petits morceaux avant de les jeter dans le pot. Puis il s’allongea sur sa natte, ôta ses sandales et me dit d'aller m’asseoir à côté du fourneau pour pouvoir m'occuper du feu.

Il faisait presque nuit. De ma place je pouvais voir le ciel vers l’ouest. Les bords de quelques épaisses formations de nuages étaient colorés d'un jaune clair très intense contrastant avec le centre presque noir des nuages.

J'allais faire un commentaire sur la beauté de ces nuages, mais il parla avant moi.

« Des bords duveteux et un cœur épais, dit-il en montrant les nuages, avec tellement d'à-propos que je sursautai.

– J'allais justement vous parler des nuages.

– Et je t'ai devancé d'un quart de seconde », s'exclama-t-il en riant comme un enfant.

Je lui demandai s'il était d'humeur à répondre à quelques questions.

« Que désires-tu savoir ?

– Ce que vous avez déclaré cet après-midi concernant la folie contrôlée me préoccupe beaucoup. Je ne puis vraiment pas comprendre ce que vous avez voulu dire.

– Bien entendu, tu ne peux pas le comprendre. Tu es en train d'essayer d'y penser, et ce que je t'ai dit ne s'accorde pas avec tes pensées.

– J'essaie d'y penser, car personnellement c'est ma

seule façon de comprendre quelque chose. Voulez-vous dire, par exemple, que lorsqu’un homme apprend à *voir,* tout dans le monde devient sans valeur ?

– Je n’ai pas dit sans valeur. J’ai dit sans importance. Tout devient égal donc sans importance. Par exemple en aucun cas je ne pourrais dire que mes actes sont plus importants que les tiens, ou qu'une chose est plus indispensable qu’une autre; par conséquent toutes les choses sont égales, et étant égales elles sont sans importance. »

Je lui demandai si, par là, il voulait dire que ce qu'il avait désigné par « voir » constituait une « meilleure façon » de voir que le simple fait de a regarder les choses ». Il déclara que les yeux humains pouvaient posséder ces deux facultés, mais que l’une n'était pas meilleure que l’autre. Cependant entraîner les yeux seulement à regarder était, à son avis, une perte inutile.

110

« Par exemple, pour rire nous avons besoin de regar-

der avec nos yeux, parce que nous ne pouvons saisir le côté amusant du monde qu'en regardant les choses. D’autre part quand les yeux *voient* tout est tellement égal que rien n’est amusant.

– Voulez-vous dire qu’un homme qui *voit* ne peut plus rire ? »

Pendant un moment il garda le silence.

« Il y a peut-être des hommes de connaissance qui ne rient jamais, cependant, je n'en connais aucun. Ceux que je connais peuvent *voir* et aussi regarder, donc rire.

– Un homme de connaissance peut-il aussi pleurer ?

– Je pense que oui. Nos yeux regardent pour que nous puissions rire, pleurer, nous réjouir, être tristes, ou heureux. Personnellement je n'aime pas être triste, donc chaque fois que je suis le témoin de quelque chose qui ordinairement m’attristerait, je change la fonction de mes yeux, et je *vois* au lieu de regarder. Mais si je rencontre quelque chose d'amusant, je regarde et je ris.

– Mais alors votre rire est réel, et non pas de la folie

contrôlée. »

Don Juan me regarda pendant assez longtemps.

« Je te parle parce que tu me fais rire. Tu me fais penser à ces rats du désert à la queue touffue qui, lorsqu'ils placent leur queue dans les trous pour essayer d'effrayer d'autres rats et ainsi voler leur nourriture, se font prendre. Toi aussi tu te laisses prendre à tes propres questions. Fais attention ! Parfois en voulant se libérer ces rats s'arrachent la queue. »

C'était une comparaison amusante; un jour dans le désert don Juan m'avait montré ces petits rongeurs à la queue touffue qui ressemblent à des écureuils bien gras. Imaginer un de ces rats joufflus se libérant d'un coup sec et ainsi arrachant sa queue était assez triste mais en même temps d'un comique morbide.

« Mon rire, comme tout ce que je fais est réel, dit-il.

111

Mais il s'agit aussi de folie contrôlée parce qu'il est inutile. Il ne change rien et cependant je ris toujours.

– Mais, don Juan, à mon avis votre rire n'est pas

inutile. Il vous rend heureux.

– Non ! Je suis heureux parce que je choisis de regarder les choses qui me rendent heureux et alors mes yeux saisissent leur côté amusant, ce qui me fait rire. Je t'ai déjà dit cela maintes fois. On doit toujours choisir le chemin-qui-a-du-cœur de manière à être toujours au mieux de soi-même, peut-être pour pouvoir toujours rire. »

J'interprétai ce qu'il venait de dire comme impliquant que les pleurs ne valaient pas le rire, qu'ils étaient à tout le moins débilitants. Il affirma qu'il n'y avait aucune différence intrinsèque entre ces états, que tous deux étaient sans importance. Toutefois sa préférence allait au rire, car le rire était meilleur pour lui que les pleurs.

J'insinuai que dès qu'on introduit une préférence il n'y a plus d'égalité. S'il préférait rire à pleurer, rire était certainement plus important.

Avec obstination il maintint que la préférence n'impliquait pas d'inégalité, et avec insistance j'avançai que

notre argument pourrait logiquement s'élargir jusqu'à dire que si toutes choses étaient égales, pourquoi ne pas choisir la mort ?

« Beaucoup d'hommes de connaissance font un tel choix. Un jour ils peuvent simplement disparaître. Les gens pensent qu’ils sont tombés dans une embuscade et qu'on les a tués. En fait, ils choisissent de mourir parce que pour eux cela n'a pas d’importance. D’un autre côté j’ai choisi de vivre, de rire, non pas parce que cela a de l'importance, mais parce qu’un tel choix s'accorde avec mon penchant naturel. La raison pour laquelle je dis que j’ai choisi provient du fait que je *vois,* ce qui ne signifie pas que j'ai choisi de vivre. Ma volonté me fait continuer à vivre malgré tout ce que je pourrai voir.

112

« Tu ne comprends pas maintenant à cause de ton habitude de penser comme tu regardes et de penser comme tu penses. »

Cette déclaration m'intrigua à l’extrême. Je lui demandai de m’expliquer ce point.

A plusieurs reprises il répéta la même séquence de phrases, comme s’il voulait se donner le temps de la reconstruire avec des mots différents, puis il exposa sa position en disant que par « penser » il signifiait l’idée constante que nous avons de toute chose dans le monde. Il déclara que « voir » chassait cette habitude, et que jusqu’à ce que j’apprenne à « voir » je ne pourrai vraiment pas comprendre ce qu'il voulait ainsi exprimer.

« Don Juan, si rien n'a d'importance, pourquoi importe-t-il que j’apprenne à *voir ?*

– Une fois déjà, je t'ai dit que notre condition d'homme implique qu’il faut que nous apprenions, pour le meilleur ou pour le pire. J'ai appris à *voir,* et je te déclare que rien n’est réellement important. Maintenant ton tour est venu. Peut-être qu’un jour tu pourras *voir,* et alors tu pourras savoir si les choses importent ou non. Pour moi, rien n’importe mais peut-être que pour toi tout importera. Tu devrais déjà savoir qu’un homme de connaissance vit en agissant, et non en pensant à

agir, et encore moins en pensant à ce qu'il pensera lorsqu’il aura fini d’agir. Un homme de connaissance choisit un chemin-qui-a-du-cœur et le suit. Alors il regarde, se réjouit, et rit. Puis il *voit* et sait. Il sait que sa vie se terminera bien trop tôt. Il sait qu’il ne va nulle part, comme tous les autres. Il sait, parce qu’il *voit,* que rien n’est plus important qu'autre chose. Autrement dit, l’homme de connaissance n’a ni honneur, ni dignité, ni famille, ni nom, ni patrie, mais seulement une vie à vivre, et dans de telles circonstances son seul lien avec ses semblables est sa folie contrôlée. Par conséquent un homme de connaissance entreprend, sue, s'essouffle, et

113

aux yeux de tous il ressemble à n’importe quel homme. Mais il s'en différencie parce qu'il contrôle la folie de sa vie. Rien n'étant plus important que n’importe quoi d'autre, un homme de connaissance choisit n'importe quelle action, et la réalise comme si elle lui importait. Sa folie contrôlée lui fait dire qu’il attache de l'importance à ce qu'il fait, le fait agir comme si chaque action en avait vraiment, et cependant il sait qu'elle n'en a pas.

Ainsi lorsqu’il a accompli ses actions, il se retire en paix. Que ses actions aient été bonnes ou mauvaises, réussies ou non, ne le concerne en aucune façon.

« D'ailleurs un homme de connaissance peut choisir de demeurer totalement impassible, de ne jamais agir, et de se conduire comme si le fait d’être impassible avait pour lui réellement de l'importance; cette attitude sera sincèrement vraie, parce qu'elle sera aussi sa folie contrôlée. »

Je déployais tous mes efforts pour essayer d’expliquer à don Juan que je désirais connaître ce qui pouvait motiver un homme de connaissance à agir d'une façon particulière en dépit du fait qu’il savait que rien n’était important.

Avant de me répondre, il eut un doux rire étouffé.

« Tu penses à tes actions, donc il te faut croire que tes actions sont aussi importantes que tu penses qu’elles sont, bien qu'en réalité rien de ce qu'on fait ne soit important. Rien, pas une seule chose! Mais alors, comme tu me le demandas, comment continuer à vivre ?

Il serait plus simple de mourir. C’est ce que tu dis et
crois parce que tu penses à la vie, exactement comme tu
penses maintenant à ce que *voir* pourrait bien être. Tu
voudrais que je te décrive cela pour pouvoir commen-
cer à y penser, exactement comme tu fais avec tout le
reste. Cependant, dans le cas de *voir,* il n'est absolument pas question de penser, donc je ne peux pas te dire
comment est le fait de *voir.* Par ailleurs, tu désires que j’explique les raisons de ma folie contrôlée, et je peux

seulement te dire que ma folie contrôlée est très sem-
blable au fait de *voir.* C’est quelque chose à quoi on ne
peut penser. »

Il bâilla, s’allongea sur le dos, étira ses bras et ses
jambes. Ses articulations craquèrent. Il déclara :

« Il y a trop longtemps que tu n'étais pas revenu. Tu
penses trop. »

Il se leva et alla dans les épaisses broussailles à côté
de la maison.

Je chargeai le fourneau pour faire bouillir la soupe
dans le pot. J'allais allumer la lampe à pétrole, mais je

me ravisais car je préférais l'apaisante demi-obscurité. Autour de moi la lueur rougeâtre du feu procurait un éclairage suffisant pour écrire. Je poussai de côté mes carnets pour pouvoir m'allonger car je me sentais fatigué. De l'ensemble de notre conversation le seul point saillant me semblait être le fait qu'il ne tenait pas à moi, et cela me préoccupait énormément. Pendant toutes ces années je lui avais fait entièrement confiance, et sans cette confiance j'aurais été figé de peur à l'idée d'apprendre sa connaissance. A la base de cette confiance résidait la certitude qu'il tenait à moi. En vérité, il m'avait toujours effrayé, mais j'arrivais à maîtriser cette frayeur parce que j'avais confiance en lui. Lorsqu'il la remit en question, je n'avais rien à quoi me raccrocher, et je me sentis désemparé.

Une anxiété étrange me gagna, une agitation extrême m'envahit, je déambulais devant le feu. Don Juan prenait son temps, je l'attendais avec impatience.

Quelques instants plus tard il arriva et il reprit sa place devant le feu. Je lui fis part de mes craintes, je lui

confiai mon inquiétude née de mon incapacité de changer de direction au milieu du courant. Je lui dis que j’avais appris, en plus de cette confiance que je lui faisais, à respecter et à considérer son mode de vie comme intrinsèquement plus rationnel, ou tout au moins plus pratique, que le mien. Mais ses déclarations

avaient créé en moi un terrible conflit car elles impliquaient qu'il me fallait changer mes sentiments. Pour illustrer ce conflit je racontai à don Juan l'histoire d'un vieil homme appartenant à mon milieu de culture occidentale, un homme riche, un avocat aux idées traditionnelles qui pendant toute sa vie fut persuadé qu'il détenait la vérité. Au début des années trente, il se trouva engagé, avec la création du New Deal, dans le drame politique de cette époque. Il était absolument certain que ce changement serait néfaste au pays et par fidélité à son mode de vie aussi bien qu’à cause de sa conviction d'avoir raison, il fit le vœu de combattre ce qu’il pensait être une politique diabolique. Pendant dix ans, aussi bien sur la scène politique que dans sa vie personnelle, il se consacra à ce combat. La Seconde Guerre mondiale acheva de ruiner ses efforts. Ce fiasco politique et idéologique suscita en lui une profonde amertume, et pendant vingt-cinq ans il s’exila. Il revint dans sa ville natale pour y passer ses dernières années, et lorsque je le rencontrai il avait quatre-vingt-quatre ans. Vu la manière dont il avait gaspillé sa vie en amertume et en regrets il me semblait inconcevable qu'il eût pu vivre aussi longtemps. Il appréciait ma compagnie, et nous avions de longues conversations. La dernière fois que je le vis il me déclara : « J'ai eu tout le temps d’éplucher et de disséquer ma vie. Les débats de mon époque ne sont aujourd'hui que des faits historiques, et non des plus intéressants. Peut-être ai-je gas-pillé des années de ma vie à poursuivre quelque chose qui n'a jamais existé. Dernièrement, j'ai eu l'impression que j'avais cru en une chose grotesque. Elle ne valait absolument pas toute ma peine.

Maintenant je pense savoir cela. Cependant je ne puis pas récupérer les quarante années que j'ai ainsi perdues. »

Je précisai que mes difficultés venaient justement du doute dans lequel m’avaient précipité ses déclarations à propos de la folie contrôlée.

116

« Si vraiment rien n’est important, continuai-je, en devenant homme de connaissance on se retrouve nécessairement aussi vide que mon ami, dans une position qui ne peut être meilleure que la sienne.

– Il n’en est rien, dit sèchement don Juan. Ton ami est désespéré parce qu'il mourra sans *voir.* Sa vie n'a consisté qu'à devenir vieux, et maintenant il doit avoir encore plus de regrets qu'auparavant. Il lui semble qu'il a jeté au vent quarante années de sa vie, -mais c'est parce qu'il cherchait les victoires et qu'il n’a rencontré que des défaites. Jamais il ne pourra savoir que d’être victorieux ou vaincu c’est exactement la même chose.

« Et maintenant tu as peur de moi parce que je t'ai dit que tu n'étais qu'égal à tout le reste. Mais c’est de l'enfantillage. Notre lot d’homme est d'apprendre, et quelqu'un va à la connaissance comme il va à la guerre.

Je t’ai dit cela maintes et maintes fois 1. On va à la connaissance ou à la guerre avec peur, avec respect, pleinement lucide du fait qu'on va à la guerre, et avec une sérénité absolue. Transfère ta confiance en toi, et non en moi.

« Et ainsi le vide de la vie de ton ami t’effraie ! Je te le dis, dans la vie de l'homme de connaissance il n’y a pas de vide. Tout est rempli à ras bord. »

Don Juan se leva et étendit ses bras comme s'il touchait des choses en l’air.

« Tout est rempli à ras bord, répéta-t-il, et tout est égal. Je ne suis pas comme ton ami qui n'a fait que vieillir. Lorsque je te déclare que rien n'a d’importance, je ne le dis pas avec le sens qu'il donnerait à ces mots. Pour lui, son combat n'en valait pas la peine, cela parce qu’il a été vaincu. Pour moi, il n’y a ni victoire, ni défaite, ni vide. Tout est plein à ras bord et tout est égal. Mon combat en valait la peine.

« Pour devenir homme de connaissance on doit être

1. Cf. *op. cit.,* chap. II et XI.

un guerrier et non un gamin pleurnicheur. On doit s'efforcer, sans abandonner, sans se plaindre, sans fléchir, jusqu'à réussir à *voir,* et se rendre alors compte que rien n'est important. »

Don Juan remua le potage avec une cuiller de bois. Il était prêt. Il ôta le pot du feu pour le placer sur un bloc d'adobe qu'il avait construit contre le mur pour servir de table ou d'étagère. Du pied il poussa deux caisses en guise de sièges assez confortables, surtout en s'asseyant le dos contre les montants de bois du mur. Il me fit signe de m'asseoir, puis il remplit un bol. Il souriait, ses yeux brillaient comme pour exprimer le plaisir qu'il tirait de ma présence. Avec douceur il poussa le bol vers moi, et dans ce geste il y avait une telle chaleur, une telle gentillesse, que je pensai à un appel à reprendre confiance. Je me sentais confus. Je décidai d'échapper à cette humeur déprimante. Je cherchai ma cuiller, mais je n'en trouvai pas, et la soupe était trop chaude pour être bue au bol, donc j'attendis qu'elle refroidisse et j'en

profitai pour demander à don Juan si la folie contrôlée impliquait qu'un homme de connaissance ne pouvait plus avoir de l’affection pour un de ses semblables.

Il s’arrêta de manger et se mit à rire.

« Tu t'intéresses trop à aimer les gens ou à te faire aimer des gens, dit-il. Un homme de connaissance aime, c’est tout. Il aime ce qu'il veut, mais il se sert de sa folie contrôlée pour ne pas s'y intéresser. Ce qui est à l’opposé de ce que tu fais, Aimer les gens ou se faire aimer par les gens n'est pas la seule chose que l’on puisse faire en tant qu'homme. »

Il me fixa du regard, puis pencha la tête de côté.

« Pense à cela.

– Don Juan, j’ai une autre question. Vous avez dit que pour rire nous avions besoin de regarder avec nos yeux, mais je crois que nous rions parce que nous pensons. Prenez un aveugle, lui aussi peut rire.

– Non, les aveugles ne rient pas. Leur corps tressaille

un peu à la manière d'un rire. Ils n'ont jamais regardé le côté amusant du monde, ils doivent l'imaginer. Leur rire n’est pas éclatant. »

Nous restâmes sans parler. Je me sentais à l'aise, et heureux. Nous mangeâmes en silence. Brusquement don Juan éclata de rire, il me regardait me servir d'une tige de broussaille pour pousser du bol dans ma bouche les légumes du potage.

Le 4 octobre 1968.

Je demandai à don Juan s’il accepterait de me parler

un peu plus de la faculté de « voir ». Pendant un instant

il sembla hésiter, puis un sourire se dessina sur ses

lèvres et il déclara que je retombais dans ma routine

habituelle, j'essayais de parler au lieu d’agir.

« Si tu désires *voir,* tu dois laisser la fumée te guider, dit-il d’un ton catégorique. Je n'en parlerai plus du

tout. »

Je l'aidai à trier des plantes sèches, et pendant long-

temps nous travaillâmes en silence. Mais lorsque je suis

contraint au silence, surtout en compagnie de don Juan,

je me laisse gagner de façon irrésistible par un senti-

ment d’appréhension. Aussi, à un moment donné, je me

sentis poussé à lui poser une question et elle jaillit avec

une brutalité irrépressible, presque de la violence.

« Comment un homme de connaissance se sert-il de sa folie contrôlée si survient le décès d’une personne qu’il aime ? »

Don Juan fut pris de court, et me jeta un regard interrogateur.

« Par exemple, prenez votre petit-fils, Lucio. Agiriez-vous en état de folie contrôlée au moment de sa mort ?

– Prends plutôt pour exemple la mort de mon fils, Eulalio, c’est un bien meilleur exemple, répondit-il

calmement. Il fut écrasé par des rochers alors qu'il travaillait à la construction du Pan-American Highway. Au moment de sa mort, mon attitude envers lui fut de la folie contrôlée. Lorsque j’arrivai à l'endroit qui avait été dynamité, je le trouvai déjà presque mort, mais son corps était tellement fort qu’il continuait à vivre et à remuer.

Debout devant lui, je demandai à ses camarades ouvriers de ne pas le déplacer. Ils m’obéirent et restèrent rassemblés autour de nous, les yeux fixés sur le corps disloqué de mon fils. J’étais là, mais je ne regardais pas. Je changeai la fonction de mes yeux de façon à *voir* sa vie personnelle se désintégrer, se déployer incontrôlablement au-delà de ses limites,

comme un brouillard de cristaux. C'est ainsi que la vie et la mort se mélangent et se déploient. Voilà ce que je

fis au moment de la mort de mon fils. C'est d'ailleurs la seule chose à faire, c'est de la folie contrôlée. Si je l'avais regardé, je l'aurais vu devenir immobile, et j'aurais senti un hurlement en moi, car jamais plus je ne pourrai admirer son corps bien fait marcher sur la terre. A la place de cela je *vis* sa mort. Elle ne fut ni triste ni pénible. Elle fut égale à tout le reste. »

Pendant un long moment don Juan garda le silence. Il semblait triste, puis il sourit et me tapota la tête.

« Ainsi tu peux dire que lorsque survient la mort d'un être cher, ma folie contrôlée consiste à changer la fonction de mes yeux. »

Je ne pus m'empêcher de penser à ceux que j'aime tant, et je me sentis submergé par une vague de pitié pour moi-même.

« Don Juan, vous avez de la chance, dis-je. Vous pouvez changer la fonction de vos yeux, alors que moi, je ne puis que regarder. »

Ma déclaration l'amusa, et il rit.

« De la chance, mon œil! C'est du travail forcé. »

Nous éclatâmes de rire. Après un long silence, peut-

120

être pour oublier ma propre tristesse, je repris mes questions.

« Don Juan, si j’ai bien compris, dans la vie d'un homme de connaissance, les seuls actes qui ne soient pas de la folie contrôlée sont ceux qu'il accomplit avec son allié ou avec Mescalito. Ai-je raison ?

– Tu as raison, dit-il en riant sous cape. Mon allié et Mescalito ne sont pas nos pairs. Ma folie contrôlée ne s’applique qu’à moi-même et aux actes que j’accomplis en présence de mes semblables.

– Cependant, repris-je, penser qu’un homme de connaissance puisse aussi considérer ses actions avec son allié ou avec Mescalito comme de la folie contrôlée est aussi une possibilité logique ? N'est-ce pas ? »

Il me regarda fixement, puis il répondit :

« Te voilà à nouveau en train de' penser. Un homme de connaissance ne pense pas, donc il ne peut pas avoir à faire face à une telle possibilité. Prends-moi pour

exemple. Je dis que ma folie contrôlée s'applique aux actes que j’accomplis en compagnie de mes semblables les hommes. Je dis cela parce que je puis *voir* mes semblables. Cependant je ne peux pas *voir* au travers de mon allié, ce qui fait qu’il m'est toujours incompréhensible, donc comment pourrais-je contrôler ma folie si je ne peux pas *voir* au travers de l'allié ? Avec mon allié ou avec Mescalito je ne suis qu’un homme qui sait comment *voir,* et découvre qu'il est déconcerté par ce qu'il *voit,* un homme qui sait qu'il ne comprendra jamais tout ce qui l'entoure.

« Prends ton cas pour exemple. Que tu deviennes ou non homme de connaissance n'a pour moi aucune importance, cependant ça en a pour Mescalito. Il est évident qu’il y attache de l'importance, sinon il ne prendrait pas la peine de toutes ces avances pour te montrer qu'il tient à toi. Je peux me rendre compte de l'intérêt qu'il te porte, et j’agis en conséquence. Cependant ses raisons me restent incompréhensibles. »

6

Le ***5 octobre 1968***, au moment où prêts à partir pour le Mexique central nous allions monter dans ma voiture, don Juan m'arrêta.

« Je te l’ai déjà dit, on ne doit jamais révéler le nom d'un sorcier et l'endroit où il habite. Je pense que tu as compris que jamais il ne faudra divulguer mon nom ni l'endroit où vit ma personne physique. Maintenant, je vais te demander d'agir de même avec un de mes amis, un ami que tu nommeras Genaro. Nous allons chez lui. Nous y resterons un certain temps. »

Je l’assurai n'avoir jamais trahi la confiance qu’il me portait sur ce point-là.

« Je sais, continua-t-il avec la même expression très sérieuse. Malgré tout, avec tes moments d’étourderie, je dois faire attention. »

Je protestai. Don Juan déclara qu’il avait eu seulement l'intention de me rappeler que chaque fois qu’on se montre négligent en matière de sorcellerie, on joue avec un danger de mort imminent et déraisonnable, danger qui peut être évité en demeurant en éveil et réfléchi.

« Nous ne reviendrons pas là-dessus. Une fois partis d'ici nous ne parlerons ni ne penserons à Genaro. Je désire que tu mettes tes pensées en ordre dès mainte-

nant. Lorsque tu le rencontreras tu devras être parfai-

tement lucide, n’avoir aucun doute en toi.

122

– De quel genre de doute voulez-vous parler ?

– Toutes sortes de doutes, quels qu'ils soient. Quand

tu le rencontreras tu dois avoir la limpidité du cristal. Il

pourra te *voir! »*

Ces avertissements plutôt inattendus suscitèrent ma

crainte. Je suggérai qu'il serait peut-être préférable que

je ne rencontre pas son ami, je me proposai de le

conduire à proximité de sa maison, et de le laisser y

aller seul.

« Je t'ai dit cela par mesure de précaution seulement,

tu as déjà rencontré un sorcier, Vicente, et il t’a presque

tué. Cette fois-ci, fais attention! »

Arrivés au Mexique central, de l'endroit où nous quittâmes la voiture, il nous fallut deux jours de marche pour monter à la maison de son ami, une petite cabane perchée au flanc d’une montagne. L’ami de don Juan était à la porte, comme s'il nous attendait juste à ce moment-là. Je le reconnus immédiatement, car j'avais déjà brièvement fait sa connaissance le jour où j'avais apporté mon livre à don Juan. Mais alors je n'avais vraiment pas pris le temps de le regarder, et j’étais resté sur l'impression qu’il devait avoir à peu près le même âge que don Juan. Sans aucun doute, à la porte de sa

maison, il paraissait bien plus jeune, peut-être autour de la soixantaine. Il était plus petit et plus mince, très foncé de peau, ses cheveux un peu longs, épais et grisonnants, couvraient ses oreilles et descendaient sur son front. Il avait un corps sec et musclé, un visage rond et plein avec un nez proéminent et de petits yeux noirs qui le faisaient ressembler à un oiseau de proie.

Il s'adressa à don Juan qui hocha affirmativement la tête, puis ils parlèrent pendant un moment. Ils parlaient une langue indienne que je ne comprenais pas. Enfin don Genaro se tourna vers moi, et d'un ton humble, comme en s'excusant il déclara en espagnol :

123

« Tu es le bienvenu dans ma modeste petite cabane. »

J'avais parfois entendu cette formule de politesse dans quelques régions reculées du Mexique, mais comme en disant cela il riait sans raison valable, je sus qu'il exerçait sa folie contrôlée. Que sa maison soit une cabane ne lui importait nullement. Déjà, je sentais que j’aimais don Genaro.

Pendant les deux jours suivants, nous allâmes dans les montagnes récolter des plantes, et chaque jour nous partions à la première lueur du matin. Les vieillards se rendaient dans un lieu particulier de ces montagnes qu’ils ne me révélèrent pas; pendant ce temps-là, ils me

laissaient dans une zone boisée où je me sentais parfaitement à l’aise, libre de toute appréhension, même dans cette solitude. Le temps passait sans que je m’en rende compte. Pendant ces deux jours je vivais l'extraordinaire expérience de me concentrer sur la tâche délicate de découvrir les plantes que don Juan m'avait demandé de cueillir.

Tard dans l'après-midi nous revenions chez don Genaro, et j'étais tellement fatigué que je m'endormais sur-le-champ.

Le troisième jour se déroula différemment. Nous travaillâmes ensemble, et à la demande de don Juan, don Genaro m’enseigna la cueillette de certaines plantes. Vers midi nous étions de retour. Pendant des heures tous deux restèrent assis devant la maison, observèrent ùn silence parfait, comme s’ils étaient en état de transe. Cependant ils n’étaient pas endormis, car à plusieurs reprises je passai devant eux et ils suivirent mon déplacement du mouvement de leurs yeux.

« Avant de les cueillir, tu dois parler aux plantes »,

déclara brusquement don Juan. Il laissait les mots filer d’une façon habituelle, mais comme pour retenir mon

attention, il répéta cela trois fois. Jusqu'à ce moment-là pas un seul de nous n’avait dit un mot.

« Pour *voir* les plantes tu dois leur parler personnellement. Tu dois les connaître individuellement. Alors les plantes peuvent te raconter tout ce que tu désires savoir à leur propos. »

Il était déjà tard dans l’après-midi. Don Juan restait assis sur un rocher plat face aux montagnes de l’ouest, et don Genaro, assis à côté de lui sur une natte de paille, faisait face au nord. Le premier jour don Juan m'avait indiqué que telles étaient leurs « places » [1], et qu'il fallait que je m'assoie par terre n’importe où en face de l'un d’eux, mais qu'à cette place je devais toujours avoir le visage tourné vers le sud-est, et seulement de temps à autre leur jeter un rapide coup d'œil pour les regarder.

« Oui, c'est comme ça avec les plantes. N’est-ce pas vrai ? » continua don Juan en se tournant vers don

Genaro qui répondit d'un geste affirmatif.

Je déclarai que je n’avais pas suivi ses instructions

parce que je me sentais assez ridicule lorsque je parlais

aux plantes.

« Tu n'arrives pas à comprendre qu'un sorcier ne

plaisante pas. Quand un sorcier essaie de *voir,* il essaie de gagner de la puissance », me dit-il d’un ton sévère.

Don Genaro ne me quittait pas des yeux. Je prenais

des notes et cela semblait le déconcerter. Il me sourit,

dodelina de la tête, et dit quelque chose à don Juan.

Celui-ci haussa les épaules. Don Juan était habitué à me

voir écrire pendant qu'il parlait et cela n'avait plus pour

lui, je suppose, rien d'étrange, car il pouvait continuer à

parler sans paraître remarquer mon activité. Mais pour

don Genaro cela devait être surprenant car il continua à

rire, et pour ne pas perturber l'humeur paisible de cette

conversation je dus cesser d’écrire.

Une fois de plus, don Juan affirma qu’il ne fallait

1. Cf. *op. cit,* chap. 1

jamais plaisanter avec les actes d’un sorcier parce qu'il s'agit en permanence du jeu où la mort est à chaque tournant. Il raconta à don Genaro comment j'avais une nuit aperçu les lumières de la mort me poursuivant. Ce récit l’amusa sans aucun doute car il se roula par terre en riant.

Don Juan s'excusa et précisa que son ami avait des accès de rire plutôt explosifs. Je me tournai à nouveau vers don Genaro que je pensais toujours être en train de se rouler au sol, mais je découvris avec stupéfaction qu'il accomplissait quelque chose d’extrêmement inhabituel. Sans s’aider de ses bras ou de ses mains il reposait sur sa tête avec ses jambes croisées en l’air comme en une position assise. Un tel spectacle me fit bondir sous le choc de la surprise. Le temps de réfléchir qu’il était en train de faire quelque chose de pratiquement impossible à concevoir du point de vue de la constitution du corps humain, il était déjà revenu à une position assise parfaitement normale. Don Juan, qui semblait savoir de quoi il retournait, applaudit l’éblouissante performance de don Genaro d’un rire éclatant.

Don Genaro avait remarqué ma perplexité. A plusieurs reprises, il claqua des mains, à nouveau roula en avant au sol, comme pour m’inciter à le regarder. Ce que j’avais pris pour un roulement par terre consistait en fait à se pencher en avant à partir de la position assise, et à toucher avec la tête le sol. Puis, en se balançant d’avant en arrière jusqu’à ce que le moment de la force ainsi engendrée soit suffisant il se projetait-sur la tête dans cette incroyable position assise renversée. Pendant un moment, il était « assis-sur-la-tête ».

Une fois leur rire passé, don Juan reprit d'un ton sévère la conversation. Pour être plus à l'aise je changeai de position et je me tournai vers lui. Il ne montrait pas le moindre sourire, alors qu’à son habitude, particulièrement lorsque je m’efforce de me concentrer sur ce qu’il dit, il a toujours un léger sourire. Quant à don

Genaro il ne me quittait pas des yeux, comme s’il

voulait savoir si j’allais me remettre à écrire. Je décidai

de ne plus prendre de notes. Don Juan me reprochait de n’avoir pas parlé aux plantes que j’avais récoltées, alors qu'il m’avait toujours demandé de le faire. Il ajouta que ces plantes que j’avais tuées pourraient aussi m'avoir tué, et il était certain que tôt ou tard elles allaient me rendre malade; mais alors je préférerais croire qu'il s'agissait simplement d'une grippe.

Ils s'esclaffèrent et lorsqu’il eut repris son sérieux don Juan déclara que si je ne pensais pas à la mort, ma vie tout entière ne serait qu'un tohu-bohu personnel. Son expression était vraiment sévère.

« Que peut avoir un homme en dehors de sa vie et de sa mort ? » me demanda-t-il.

C'est à ce moment-là que je ressentis le besoin de prendre des notes. Don Genaro me regardait en souriant. Puis il pencha la tête en arrière et ouvrit les narines. Il devait posséder une maîtrise remarquable des muscles de ses narines, car il les ouvrit au moins deux fois plus qu’à l'accoutumée.

Dans ses clowneries, l’élément le plus comique n'était

pas ce qu'il faisait, mais ses propres réactions. Ainsi après avoir élargi ses narines, tout en riant il se balança d'avant en arrière et se plaça dans cette étrange position « assis-sur-la-tête ».

Don Juan en rit à pleurer, des larmes roulaient sur ses joues. Je n'avais qu'un rire énervé parce que je me sentais gêné d'être l'objet de ces plaisanteries.

« Genaro n'aime pas écrire », déclara don Juan en guise d'explication.

Je posai mes carnets de notes par terre, mais don Genaro intervint pour m'assurer que cela ne le dérangeait en aucune façon. Je pris mes carnets et au moment où je commençais à écrire il répéta la scène précédente, et à nouveau tous deux s'esclaffèrent.

Toujours en riant don Juan me regarda et me dit que

son ami faisait par ces gestes mon portrait. Chaque fois que j'écrivais, j'avais tendance à ouvrir mes narines, et Genaro pensait que tenter de devenir sorcier en écrivant était tout aussi absurde que de s'asseoir sur la tête,

ce qu'il avait illustré par le geste.

« Peut-être ne penses-tu pas que cela soit amusant, mais seul Genaro peut arriver à s’asseoir sur la tête, exactement comme tu es le seul à penser pouvoir apprendre à devenir sorcier en écrivant. »

Une explosion de rire salua sa déclaration, et une fois de plus don Genaro accomplit son tour de force.

Je l'aimais beaucoup, pensai-je, parce que ses actes étaient accomplis de façon franche et pleine de grâce.

« Don Genaro, je m’excuse, lui dis-je en désignant le carnet.

– Ça va », répondit-il en riant sous cape.

Je n’arrivai plus à écrire. Pendant très longtemps ils continuèrent à parler de la manière dont les plantes pouvaient tuer, et comment les sorciers en faisaient usage dans ce but précis. Ils ne me quittaient pas des yeux, comme s'ils espéraient me voir reprendre des notes.

« Carlos est comme un cheval qui n’aime pas être harnaché, dit don Juan. Avec lui, il faut aller très lentement. Tu l’as effrayé, et maintenant il ne veut plus écrire. »

Don Genaro dilata ses narines, et d’un ton moqueur tout en fronçant ses sourcils, il grimaça :

« Allons, Carlitos, écris donc! Ecris jusqu'à ce que ton pouce soit usé! »

Don Juan se leva, étira ses bras en arquant son dos et alla dans les buissons non loin de la maison. Malgré son âge il avait un corps remarquablement bien musclé. Je restai seul face à don Genaro. Il me regardait et je dus détourner les yeux parce que je me sentais embarrassé.

« Ne me dis pas que tu ne vas plus me regarder », dit-il avec un ton plein d’humour.

Il ouvrit ses narines et les fit trembler, puis il se leva et en les imitant de façon vraiment grotesque il reprit

les mouvements de don Juan, arqua son dos, étira ses bras, mais tordit son corps dans une position extravagante et indescriptible qui combinait un sens délicat de la pantomime et de l’exagération jusqu’au ridicule. C'était une magistrale caricature de don Juan.

A cet instant celui-ci revint, vit le geste, et sans le

moindre doute en comprit la signification. Il s’assit en riant doucement.

« De quelle direction vient le vent? » demanda don Genaro.

D'un mouvement de tête don Juan pointa vers l’ouest.

« Il vaut mieux que j’aille sous le vent », déclara sérieusement don Genaro. Puis il se tourna vers moi et en tendant un doigt nerveusement agité, il me dit :

« Et ne sois pas inquiet si tu entends d'étranges bruits. Quand Genaro chie, les montagnes tremblent. »

Il sauta dans les buissons, et un moment plus tard un bruit étrange, un grondement profondément surnaturel remplit mes oreilles. Je ne savais qu’en penser. Je voulus questionner du regard don Juan, mais il était plié de rire.

Le 17 octobre 1968.

Je ne me souviens plus de ce qui décida don Genaro à me parler de la structure de l'« autre monde », ainsi le nommait-il. Il déclara qu’un maître-sorcier était un aigle, ou plutôt qu’il pouvait se transformer en aigle. Par ailleurs un sorcier malfaisant était un *tecolote,* un hibou. Don Genaro précisa qu'un sorcier malfaisant1 était 1. La notion de sorcier « malfaisant » n'est en aucun cas proche de notre conception de sorcier « diabolique »

voué à une magie maléfique. Il s’agit plutôt d'un sorcier « raté ", un sorcier qui a échoué dans l'apprentissage de la sorcellerie à un niveau où il possède néanmoins une certaine pratique qu’il met au service des hommes à toutes fins utiles. C’est plutôt par maladresse qu'il serait malfaisant, et ses échecs ternissent la réputation des vrais sorciers.

129

enfant de la nuit, et que par conséquent les animaux pour lui les plus utiles étaient le puma et les autres chats sauvages, et aussi les oiseaux nocturnes, en particulier le hibou. Quant aux *brujos liricos,* les sorciers lyriques, c'est-à-dire les sorciers dilettantes, ils préféraient d’autres animaux, un corbeau par exemple. Don Juan qui avait écouté dans le silence se mit à rire sous cape.

Don Genaro se tourna vers lui et dit

« C'est bien vrai Juan, tu connais tout ça[1]. »

Puis il ajouta qu’un maître sorcier pouvait amener son disciple avec lui pour un voyage au travers des dix couches de l'autre monde. S'il était un aigle, le maître pouvait commencer à la couche la plus basse et s'élever au travers de chaque monde successif jusqu'en haut. Les

autres sorciers, malfaisants ou dilettantes, pouvaient au mieux traverser trois couches seulement.

Don Genaro décrivit ses étapes ainsi qu’il suit :

« Tu démarres tout en bas, et alors ton maître te prend avec lui dans son vol, et bientôt, booom ! Tu traverses la première couche. Puis un petit peu plus tard, booom ! Tu traverses la seconde couche. Et booom ! Tu traverses la troisième... »

Don Genaro avec dix booms m'entraîna jusqu'à la dernière couche du monde. Lorsqu’il eut fini sa description, don Juan me regarda et eut un sourire de connivence.

« *Parler* n’est pas la préférence de Genaro, mais si tu as envie d’une leçon, il t'apprendra l'équilibre des choses. »

Don Genaro hocha affirmativement la tête, il plissa sa bouche vers le haut et ferma à demi ses paupières. Son expression m'enchanta.

Il se leva, don Juan l’imita.

1. Don Juan sait se transformer en corbeau, et il a appris cette technique à Carlos Castaneda, Cf. *op. cit.,* chap. X.

« Eh bien! dit-il. Allons-y. Nous pourrions y aller et attendre Nestor et Pablito. Ils ont fini leur travail. Le jeudi ils quittent plus tôt. »

Tous deux s'installèrent dans ma voiture, don Juan à mes côtés. Sans demander quoi que ce soit je démarrai, et don Juan me dirigea à un endroit où devait se trouver la demeure de Nestor. Don Genaro alla dans la maison, et un peu plus tard en sortit accompagné de Nestor et de Pablito, deux jeunes gens qui étaient ses apprentis. Tous se casèrent dans la voiture, et don Juan me dit de prendre la route allant vers les montagnes de l'ouest. Nous laissâmes la voiture sur le bas-côté d'un chemin de terre, et nous avançâmes le long d'une rivière qui avait cinq à six mètres de large, jusqu'à la cascade que j'avais aperçue de l'endroit où nous avions garé la voiture. Le paysage était impressionnant. Juste au-dessus de nous passait un immense nuage bleuâtre et

noir qui ressemblait à un plafond flottant. Il avait un bord très net et une forme d'énorme demi-cercle. A l'ouest, sur les pentes des hautes montagnes de la Cordillera Central la pluie tombait comme un rideau blanchâtre glissant sur les verts sommets. A l'est s'étalait la longue et profonde vallée avec au-dessus quelques rares nuages éparpillés. Là-bas, le soleil brillait. Le contraste entre les deux régions était remarquable.

Nous fîmes halte au pied de la cascade qui devait avoir environ cinquante mètres de hauteur et dont le grondement était assourdissant.

Don Genaro enroula une ceinture autour de sa taille, une ceinture avec au moins sept petits objets en forme de gourde qui en pendaient. Il ôta son chapeau et le laissa pendre dans le dos, retenu par un lacet passant autour de son cou. Il sortit d'une pochette faite d'un épais tissu de laine un bandeau tissé de laines de différentes couleurs parmi lesquelles prédominait un jaune vif. Il plaça le bandeau autour de sa tête et glissa trois plumes, qui semblaient être des plumes d'aigle,

entre ses cheveux et le bandeau, dans une disposition asymétrique : une à la courbure du crâne juste au-dessus de l'oreille droite, une autre sur le même côté à quelques centimètres en avant, entre l'oreille et la tempe, et la troisième sur sa tempe gauche. Il quitta ses sandales et les attacha ou accrocha à la taille de son pantalon. Puis il mit une ceinture au-dessus de son poncho. Elle me sembla faite de rubans de cuir tissés, mais je ne pus me rendre compte s’il l’avait nouée ou bouclée. Puis il se dirigea vers la cascade.

Don Juan cala un gros galet et s'assit dessus; les jeunes gens firent de même et s’installèrent à sa gauche. Don Juan m'indiqua un endroit à sa droite et me dit d'apporter un galet et de m'asseoir.

« Nous devons faire une ligne », dit-il en me montrant l'alignement qu’ils avaient tous trois observés.

Don Genaro avait atteint le pied de la cascade et commença à suivre une piste qui s’élevait le long de la rive droite. Vue de notre place la trace paraissait assez

raide, et il dut se servir des buissons comme prises. A un moment donné, un de ses pieds glissa, et il tomba presque. Un moment plus tard, la même chose se reproduisit. Le sol devait être glissant, et don Genaro un peu trop âgé pour ce genre d'exercice. Plusieurs fois je le vis trébucher ou glisser avant d'atteindre l'endroit où la trace disparaissait.

Lorsqu'il commença à escalader les rochers une sorte de crainte vague me saisit. Je ne comprenais pas ce qu'il allait faire là-haut.

« Que fait-il? » chuchotai-je à don Juan.

Don Juan ne se tourna pas vers moi et me répon-
dit :

« C'est évident, il grimpe. »

Il regardait droit vers Genaro, fixement, assis le dos droit au bord du galet, les mains placées entre ses jambes.

Je me penchai en avant pour jeter un coup d'œil sur

les jeunes gens, mais d'un geste de la main don Juan me fit rentrer en ligne. Malgré cela, j'avais aperçu les jeunes Indiens dans une posture tout aussi attentive que celle de don Juan.

De la main celui-ci me désigna la cascade.

Je regardai. Don Genaro s'était élevé assez haut le long du rocher, et perché sur un rebord, il s'avançait lentement pour tourner autour d'un énorme bloc de rocher. Ses bras étaient largement ouverts comme s'il embrassait le roc. Il se déplaça lentement vers sa droite, et soudain perdit pied. J'eus un hoquet de surprise. Pendant un moment son corps tout entier resta suspendu en l'air. De sa main droite il avait réussi à attraper une prise et très agilement il reprit pied sur le rebord. Pourtant j'avais été certain que j'allais le voir tomber. Avant de continuer il se tourna et nous regarda. Ce fut un rapide coup d’œil, mais dans le geste de tourner la tête il y avait quelque chose de gracieux qui me surprit et incita ma curiosité. Je me souvins alors que chaque fois qu'il avait glissé, il avait eu le même mouvement, il s'était tourné et nous avait regardés. Mais j'avais pensé que, gêné par sa maladresse, don Genaro s’était simplement tourné pour voir si nous nous en étions aperçus.

Il grimpa un peu plus haut, perdit pied à nouveau et resta dangereusement pendu sur la face d'un rocher en surplomb. Cette fois-ci il se rattrapa de la main gauche, et quand il eut repris son équilibre, il se tourna et nous regarda. Avant d’arriver en haut de la falaise cela se répéta deux fois de plus. La cascade semblait avoir de sept à huit mètres de large à l’endroit où elle commençait à se précipiter dans le vide.

Pendant un moment don Genaro ne bougea plus. Je désirai demander à don Juan ce que don Genaro allait maintenant faire, mais je n'osai pas le déranger car il semblait complètement absorbé dans son observation.

133

Brusquement don Genaro sauta dans l'eau. Ce geste était tellement inattendu que je ressentis comme un coup au creux de l'estomac. Son saut avait été magnifique, extraordinaire. Pendant un instant j’avais eu la

sensation bien nette d'avoir vu une série d'images superposées de son corps suivant une trajectoire elliptique jusqu'au milieu du courant.

Une fois remis de ma surprise, je m'aperçus qu'il avait atterri sur un rocher au bord du vide, un bloc à peine visible de l'endroit où nous étions assis.

Là, il demeura accroché pendant longtemps. Il semblait devoir lutter contre le courant. Par deux fois il fut suspendu au-dessus du précipice et je ne pouvais absolument pas me rendre compte à quoi il se retenait. Il reprit son équilibre et à nouveau s'accroupit sur le rocher. Puis tel un tigre, il sauta. Je distinguai à peine le rocher sur lequel il arriva, il ressemblait à un petit cône de roche juste au bord de la cascade.

Pendant au moins dix minutes il resta immobile. Et son immobilité m'impressionna tant que je tremblai de tout mon corps.

J'avais envie de me lever, de marcher. Don Juan remarqua mon agitation et m'ordonna de reprendre mon calme.

Cette immobilité de don Genaro me plongeait dans une frayeur extraordinaire et mystérieuse. J'eus l'impression que s'il restait là plus longtemps sans bouger, je ne pourrais plus me maîtriser.

Soudain il sauta, et cette fois-ci jusqu'à l'autre rive. Il atterrit à quatre pattes, comme un félin. Pendant un moment il resta accroupi, puis il se leva, regarda de l'autre côté de la cascade, et ensuite, en bas, dans notre direction. Il s'immobilisa face à nous, ses mains à ses côtés comme s'il tenait les invisibles rambardes d'une passerelle.

Dans sa position il y avait quelque chose d'infiniment gracieux, son corps semblait très fragile, extrêmement frêle. A cet instant je pensai que don Genaro, avec son

bandeau, ses plumes, son poncho foncé et ses pieds nus,

était le plus bel homme de la terre.

Il projeta ses bras en l'air, leva la tête, et par une sorte de saut périlleux sur le côté retourna en un éclair son corps vers sa gauche. Il disparut à nos yeux car le rocher sur lequel il avait été perché avait une forme arrondie.

Juste à ce moment-là, d'énormes gouttes commencè-rent à tomber. Don Juan et les deux Indiens se levèrent brusquement. Je restai figé sur place. L'exploit de don Genaro m'avait plongé dans une sorte de choc émotion-nel. Je sentais qu'il était un artiste accompli, je voulais le voir sur-le-champ, l'applaudir.

Je m'efforçai de le voir sur la rive gauche de la cascade, je croyais qu'il allait descendre, mais je ne vis rien. J'insistai pour savoir où il était passé, mais don Juan ne répondit pas.

« Dépêchons-nous, dit-il, c'est une grosse averse. Il faut reconduire Nestor et Pablito chez eux, et nous devons nous mettre en route, prendre le chemin du retour.

– Mais je n’ai même pas dit au revoir à don Genaro.

– Lui t'a déjà dit au revoir », répliqua sèchement don Juan.

Il me perça du regard pendant un instant, puis il relâcha son froncement de sourcils et se mit à sourire.

« Il t’a aussi souhaité beaucoup de bien, il s'est senti heureux de t'avoir près de lui.

– Mais nous ne l’attendons pas ?

– Non! dit don Juan d’un ton tranchant. Laisse-le, où qu’il soit. Peut-être est-il un aigle volant vers l’autre monde, peut-être est-il mort là-haut. Maintenant ça n’a pas d'importance. »

135

Le 23 octobre 1968

Don Juan mentionna qu’il allait bientôt revenir au Mexique central.

« Allez-vous rendre visite à don Genaro ?

– Peut-être, dit-il sans me regarder.

– Don Juan, il va bien, n'est-ce pas ? Il ne lui est rien

arrivé, là-haut, à la cascade ?

– Rien ne lui est arrivé. Il est robuste. »

La conversation gravita autour de ce voyage qu'il projetait. Je lui répétai combien j'avais apprécié don Genaro, sa compagnie et ses plaisanteries. Il se mit à rire et déclara que vraiment Genaro se conduisait comme un gamin. Un long silence plana. J’essayais de trouver une astuce pour arriver à le questionner sur la leçon qu'il m’avait donnée. Don Juan me dévisagea et d'un ton espiègle me dit :

« Tu meurs d’envie de me poser des questions à propos de la leçon de Genaro, n’est-ce pas vrai ? »

J'eus un rire embarrassé. Tout ce qui concernait la cascade m'obsédait. J’avais tourné et retourné tous les détails dont j’arrivais à me souvenir, et je me trouvais réduit à en conclure que j’avais été le témoin d'un incroyable exploit, d’une prouesse physique. Sans aucun doute don Genaro était un maître inégalable dans sa pratique de l'équilibre, mais comme chacun de ses mouvements avait été accompli d’une façon très ri-

tuelle, il était évident qu’ils devaient avoir une signification symbolique inextricable.

« Oui, je dois reconnaître que je meurs d’envie de connaître sa leçon.

– Laisse-moi te dire ceci. Pour toi ce fut une perte de temps. La leçon était destinée à ceux qui peuvent *voir.* Nestor et Pablito, bien qu'ils ne puissent pas très bien *voir,* en ont saisi l'essentiel. Mais toi, tu es venu pour regarder. J’avais prévenu Genaro que tu es un imbécile

très curieusement constipé, et que sa leçon pourrait peut-être te purger, mais non! Cependant, cela n'a pas d'importance. *Voir* est très difficile.

« Je ne voulais pas que tu parles à Genaro, il nous fallut partir. Dommage. Mais rester aurait été bien pire. Pour te montrer quelque chose de splendide, Genaro a pris de grands risques. Dommage que tu ne puisses pas *voir.*

– Don Juan, si vous me révéliez ce qu’était cette leçon, peut-être découvrirais-je que j'avais vraiment

vu."

Don Juan s'esclaffa.

« Ta meilleure spécialité c'est de poser des questions. »

Il semblait qu'il allait, une fois de plus, abandonner ce sujet de conversation. Nous étions assis comme toujours devant sa maison, et soudain il se leva et rentra. Je le suivis en insistant pour lui décrire ce que j'avais vu, et fidèlement je lui racontai tout ce dont je me souvenais. Pendant mon récit il conserva son sourire, et une fois terminé il hocha la tête.

« Voir est très difficile », dit-il.

Je le suppliai d'expliquer cette déclaration.

« *Voir* n'est pas une affaire de mots », dit-il catégoriquement.

Comme il se confirmait qu'il n'allait pas en dire plus, je me levai et allai faire quelques achats dont il avait besoin.

Je revins presque à la nuit. Nous mangeâmes et ensuite allâmes nous asseoir sous la *ramada.* A peine

étions-nous installés que don Juan commença à parler de la leçon de don Genaro. Je n’étais pas préparé à ce revirement, je n'avais pas amené mes carnets de notes, mais il faisait trop noir pour pouvoir écrire, et de plus je ne désirais pas interrompre le flot de ses paroles en allant chercher la lampe à pétrole.

Il déclara que don Genaro, un maître de l'équilibre,

pouvait accomplir des mouvements très difficiles et très compliqués. S’asseoir sur la tête en était un, celui par lequel il avait tenté de me montrer qu’il était impossible de « voir » tout en prenant des notes. Etre assis-sur-la-tête sans s'aider des mains était au mieux un numéro d'acrobate de cirque. Pour don Genaro écrire à propos de « voir » constituait un acte de même nature, c'est-à-dire une opération précaire, aussi étrange et inutile que de s'asseoir sur la tête.

Don Juan me fixa du regard et d’un ton extrêmement dramatique déclara que pendant que don Genaro faisait le singe assis sur sa tête, j'avais été excessivement proche de « voir ». Don Genaro s’en était rendu compte, et maintes et maintes fois il reprit sa manœuvre. Inutilement, car j'avais immédiatement perdu le fil..

Il me dit que don Genaro, poussé par l’amitié qu’il me portait personnellement, avait tenté d’une manière très dramatique de me ramener à ce moment proche du « voir ». Ayant longtemps réfléchi sur la méthode à adopter, il avait décidé de me montrer l'exploit d’équilibre que constitue la traversée de la cascade. Cette cascade, pensait-il, ressemblait au bord sur

lequel j'hésitais encore, et il était certain qu'ainsi il pourrait m'obliger à franchir ce passage délicat.

Il expliqua l’exploit de don Genaro. Il me rappela qu’il avait dit que les hommes apparaissent pour ceux qui « voient » comme des œufs lumineux composés de quelque chose semblable à des fibres de lumière qui tournaient d'avant en arrière et maintenaient cette forme d’œuf. Je devais aussi me souvenir qu'il m’avait précisé que l’élément le plus remarquable de ces créatures en forme d’œuf était un faisceau de longues fibres qui jaillissait de la région autour du nombril. Dans la vie de l’homme ces fibres avaient une extrême importance, et elles constituaient le secret de don Genaro. Sa leçon n’avait rien à voir avec des sauts acrobatiques au-dessus du vide d'une cascade. Son exploit d’équilibre résidait

138

dans la façon dont il faisait usage de ses fibres « comme de tentacules ».

Don Juan laissa tomber ce sujet aussi brusquement qu’il l’avait abordé, et il se mit à parler de quelque chose d'autre.

Le 24 octobre 1968

Je pressai don Juan : je lui déclarai que je savais

intuitivement que jamais plus je n'aurais de leçon

d’équilibre, il devait donc m’en expliquer tous les détails

pertinents; sans cela, je ne les découvrirais jamais par

moi-même. Il me répondit que j'avais raison de croire

que don Genaro ne me donnerait jamais plus une autre

leçon.

« Que veux-tu donc savoir ?

– Ce que sont ces fibres-tentacules.

– Ce sont des tentacules qui jaillissent du corps de l’homme. Ils sont visibles à tout sorcier qui *voit.* Les sorciers agissent envers les gens en accord avec la manière dont ils *voient* leurs tentacules. Les personnes faibles ont des fibres très courtes, presque invisibles. Les personnes fortes ont des fibres longues et brillantes. Par exemple celles de Genaro sont si brillantes qu'elles semblent épaisses. D'après les fibres tu peux savoir si une personne est en bonne santé, malade, méchante, gentille, ou perfide. Les fibres t'indiquent aussi si quelqu’un peut *voir.* Et c'est là qu'avec toi il se passe quelque chose de déroutant. Quand Genaro te *vit,* exactement comme mon ami Vicente, il sut que tu pouvais *voir.* Quand je te *vois,* je *vois* que tu peux *voir,* et cependant je sais que tu ne peux pas. Déconcertant!

Genaro n’en revenait pas. Je lui ai dit que tu étais un drôle de numéro. Je pense qu'il a voulu *voir* par lui-même, et il t’a amené à la cascade.

– Pourquoi, à votre avis, je donne cette impression que je peux *voir ? »*

Don Juan ne me répondit pas. Il resta silencieux pendant longtemps, et je n'osais pas le questionner davantage. Enfin il déclara qu'il savait pourquoi, mais qu'il ne savait comment l'expliquer.

« Tu crois que tout au monde est simple à comprendre, parce que tout ce que tu fais est une routine facile à comprendre. A la cascade, quand tu regardais Genaro se déplacer au travers du courant, tu as cru qu'il était un maître en sauts périlleux, cela parce que tu ne pouvais penser qu'à des sauts périlleux. Et pour toujours c'est tout ce que tu croiras. Cependant jamais Genaro n'a sauté au-dessus du courant d'eau. Genaro s'équilibrait avec ses magnifiques fibres brillantes. Il les allongeait, les rendait assez longues pour, disons, rouler sur elles au travers de la cascade. Il a montré la façon d'allonger ces tentacules et comment les déplacer avec précision.

« Pablo a *vu* presque toutes les actions de Genaro.

Nestor n’a *vu* que les manœuvres les plus évidentes et les détails lui ont échappé. Mais toi, tu n'as rien *vu,* rien du tout.

– Don Juan, peut-être que si vous m’aviez prévenu auparavant de ce qu'il fallait regarder... »

Il m’interrompit pour me dire que le fait de me donner des instructions aurait gêné don Genaro, car si j’avais su ce qui allait se passer mes fibres se seraient agitées et auraient interféré avec celles de don Genaro.

« Si tu avais pu *voir,* continua-t-il, dès le premier faux pas fait par Genaro tu aurais su qu’il ne glissait pas en montant la piste le long de la cascade. Il dégageait ses tentacules. Par deux fois il les envoya autour d’un rocher, et comme une mouche, resta accroché à la pente verticale. Arrivé en haut il se prépara à traverser le courant d’eau. Il concentra ses tentacules sur un petit

140

rocher au milieu du courant, et lorsqu'ils y furent bien accrochés, il se laissa tirer. Jamais il ne sauta, et c'est pour cette raison qu'il pouvait sembler capable d'atter-

rir sur la surface visqueuse de petites pointes de rocher juste à la retombée de la cascade. Chaque fois ses fibres étaient soigneusement agrippées autour de ces rochers.

« Il ne resta pas sur le premier de ces rochers très longtemps parce qu'il avait une partie de ses fibres fixées à un autre rocher, un rocher beaucoup plus petit placé au milieu du courant d'eau. Ses tentacules le tirèrent et il arriva sur ce rocher. Là eut lieu l'acte le plus remarquable de sa traversée. La taille de ce rocher ne permettait pas à un homme de s'y maintenir, et la force du courant d'eau l'aurait précipité dans la cascade s'il n'avait pas conservé une partie de ses fibres toujours attachées au premier rocher.

« Là, il demeura assez longtemps parce qu'il lui fallut à nouveau étendre ses tentacules pour les envoyer de l'autre côté de la cascade. Une fois ceux-ci fortement agrippés, il dut relâcher l'emprise de ceux restés sur le premier rocher. Ce qui constituait un réel tour de force. Genaro est sans doute le seul à pouvoir faire cela. Il

perdit presque l'équilibre, ou peut-être fit-il semblant, jamais nous ne pourrons le savoir. Personnellement je crois qu'il fut près de tout lâcher. Je sais cela, car il devint presque rigide et fit jaillir une magnifique excroissance, semblable à un faisceau de lumière, qui traversa l’eau. Une fois arrivé sur l’autre rive, il se redressa et laissa ses fibres briller comme un groupe de lumières. Cela il le fit uniquement pour toi. Si tu avais été capable de *voir,* tu aurais *vu* cette lumière.

« Genaro resta là, te regardant, et alors il a su que tu n'avais pas *vu,* »

7

Lorsque j’arrivai chez don Juan, le ***8 novembre 1968***, il n'y était pas. Je m'assis pour l'attendre, car j’ignorai où aller le chercher, mais, je ne sais pourquoi, je savais qu'il allait revenir sans tarder. Peu de temps après il était là. Il me fit un signe de tête, nous nous saluâmes, et il alla s’allonger sur sa natte. Il paraissait fatigué. Il bâilla.

L'idée de « voir » m’obsédait, et j'avais décidé de recommencer à prendre son mélange à fumer pour avancer dans cette voie. Ce fut une décision très difficile, je désirai donc en reparler à don Juan.

« Don Juan, je veux apprendre à *voir,* déclarai-je carrément. Mais je ne veux vraiment pas avoir à prendre quelque chose. Je ne veux pas fumer votre mélange. Pensez-vous qu’il y ait un moyen d'apprendre à *voir* sans passer par là ? »

Il s'assit, me regarda un moment, puis s'allongea à nouveau.

« Non! Tu devras utiliser la fumée.

– Mais vous m’avez dit qu’avec Genaro j'avais été sur le point de *voir.*

– Je voulais dire par là qu'il y avait en toi quelque chose qui brillait comme si tu avais réellement su ce .que faisait Genaro, mais tu regardais seulement. Sans doute y a-t-il en toi quelque chose qui ressemble à *voir,*

mais qui ne l'est pas. Tu es bouché, et seul' la fumée

peut t’aider.

– Pourquoi avoir besoin de fumer ? Pourquoi ne pas pouvoir apprendre à *voir* par moi-même? Mon désir d’apprendre est très intense. Cela ne suffit-il pas ?

– Non, ça n'est pas suffisant. *Voir* n'est pas une chose si simple, et seul la fumée peut te fournir la vitesse indispensable pour jeter un coup d’œil sur ce monde flottant.

– Que voulez-vous dire par monde flottant ?

– Le monde, lorsque tu le *vois* n'est pas comme tu penses qu’il est. C'est plutôt un monde flottant qui se déplace et qui change. On pourrait peut-être apprendre à appréhender ce monde par soi-même, mais cela n'avancerait à rien, car sous la contrainte le corps se détériore. Par contre, avec la fumée on ne subit jamais la fatigue. La fumée fournit la vitesse nécessaire pour saisir le mouvement flottant du monde, et en même temps il conserve le corps et sa force intacts.

– D'accord ! dis-je d'un ton théâtral. Je ne vais pas tourner autour du pot plus longtemps. Je fumerai. »

Ma mimique le fit éclater de rire.

« Ça suffit, déclara-t-il. Tu cours toujours après le

mauvais gibier. Te voilà maintenant prêt à penser que

laisser la fumée te guider va te faire *voir.* Il s'agit de beaucoup plus que cela. Il y a toujours beaucoup plus à

faire pour n'importe quoi. »

Il devint sérieux.

« Avec toi, j'ai fait très attention, et mes actions ont

été soigneusement pesées, parce que le désir de Mesca-

lito est que tu comprennes ma connaissance. Mais je

sais que je ne vais pas avoir le temps de t'enseigner tout

ce que je voudrais. Je vais avoir seulement le temps de

te mettre en route et ensuite de faire confiance en ta

recherche, une recherche à la façon de la mienne. Je

1. Cf. note p. 42.

f

dois admettre que tu es plus indolent et plus têtu que

moi. Encore que tu aies d'autres vues, et je ne peux pas

prévoir la direction que prendra ta vie. »

Son ton décidé et quelque chose dans son attitude firent revenir en moi une impression ancienne, un mélange de peur, de solitude, et d'espérance.

« Très bientôt, nous allons savoir ce qu'il en est de toi », annonça-t-il mystérieusement.

Il n'ajouta rien, et un moment plus tard alla s'installer à l’extérieur. Je le suivis et restai devant lui, ne sachant si je devais m'asseoir ou déballer les paquets que je lui avais apportés.

« Cela va-t-il être dangereux ? demandai-je.

– Tout est dangereux. »

Il ne semblait pas avoir envie de m’en dire plus. Il réunit quelques ballots empilés dans un coin et les mit dans un filet à provisions. Je ne me proposai pas pour l’aider car je savais que s'il désirait mon aide il me la demanderait. Ensuite il s’allongea sur sa natte et me dit de me détendre, de me reposer. Je m’allongeai sur ma natte pour essayer de dormir, mais je n’étais pas fatigué car j'avais passé la nuit précédente dans un motel et dormi jusqu'à midi en sachant que trois heures de

conduite me suffiraient pour arriver chez don Juan;

D'ailleurs il ne s'était pas endormi. Bien qu'il gardât les yeux clos je perçus un très léger mouvement de tête qui me fit penser qu’il devait chanter pour lui-même.

« Mangeons, dit-il tout à coup, ce qui me fit sursauter. Tu vas avoir besoin de toutes tes forces. Tu dois être en grande forme. »

Il fit de la soupe, mais je n'avais pas faim.

Le jour suivant, ***9 novembre***, don Juan ne me permit de prendre que très peu de nourriture et me conseilla vivement le repos. Toute la matinée je restai allongé, mais je n’arrivai pas à me détendre. J'ignorais ce que

don Juan préparait, mais le pire était que je ne me sentais pas certain de ce que j’avais en tête.

Vers trois heures de l'après-midi nous étions assis sous la *ramada,* j’eus faim, et à plusieurs reprises je proposai que nous allions prendre un morceau, mais il refusa.

" Tu n’as pas préparé ton mélange pendant trois ans,

dit-il brusquement [1]. Il va falloir que tu fumes le mien, alors disons que je l’ai récolté pour toi. Tu en auras besoin seulement d'un tout petit peu, je remplirai la pipe une seule fois. Tu fumeras le tout, puis tu te reposeras. Alors le gardien de l'autre monde viendra. Tu ne feras rien, sinon l’observer. Fais attention à la façon dont il se déplace, et à tout ce qu’il fera. Ta vie pourrait dépendre de l'exactitude avec laquelle tu l'observeras. »

Il me donna ses instructions sans m'avoir préalablement prévenu, et je ne savais que dire ou penser. Pendant un moment je murmurai de manière incohérente, je n’arrivais pas à mettre de l’ordre dans mes pensées. Enfin la première question bien définie qui se présenta, je la posai :

« Qui est ce gardien ? »

Catégoriquement don Juan refusa d’entrer dans ce genre de conversation, mais j’insistai désespérément car j'étais trop énervé pour pouvoir cesser de parler. Je voulais qu’il me dise quelque chose à propos de ce gardien.

« Tu le verras, il garde l'autre monde.

– Quel monde ? Le monde des morts ?

– Ce n'est ni le monde des morts ni le monde de n'importe quoi d'autre. C'est seulement un autre monde. Ça ne sert à rien d'en parler. *Vois-le* pour toi-même. »

1. La notion de « mélange de don Juan » s'explique par l'existence d'un mélange préparé par chaque praticien de la « petite fumée » selon une technique très particulière qui exige deux années. Cf. *op. cit.,* chap. iii et vii

Cela dit, don Juan rentra. Je le suivis jusque dans sa chambre.

« Attendez ! Attendez, don Juan. Qu'allez-vous faire ? »

Il ne me répondit pas. Il sortit sa pipe d'un ballot, s'assit sur sa natte au centre de la pièce et me fixa d'un regard interrogateur. Il semblait attendre mon assentiment.

« Tu fais l'imbécile, dit-il d'une voix douce. Tu n'as pas peur. Tu dis que tu as peur. »

Il dodelina de la tête de gauche à droite, puis il prit le

sachet contenant le mélange à fumer, et il bourra la pipe.

« Don Juan, j'ai peur, j'ai vraiment peur.

– Non. Ce n'est pas de la peur. »

Désespéré, j'essayai de gagner du temps en me lançant dans une longue discussion sur la nature de mes sentiments. J'affirmai sincèrement que j'avais peur, mais il me fit remarquer que je ne haletais pas, que mon coeur ne battait pas plus vite qu'à l'ordinaire.

Je pensais à ce qu'il venait de dire. Il avait tort. J'éprouvais bien les effets communément associés à la peur, et j'étais manifestement désespéré. Un sens de fatalité menaçante semblait tout imprégner autour de moi. J'avais des nausées, j'étais sûrement pâle, .mes mains étaient moites. Et malgré tout, je pensais que je n'avais pas peur. Je ne ressentais pas cette impression de peur à laquelle pendant ma vie tout entière je m'étais habitué, cette peur qui avait été toujours personnellement mienne n'était pas là. Je parlais tout en déambulant devant don Juan immobile sur sa natte. La

pipe entre les mains il continuait à me dévisager de son regard interrogateur. Après un examen approfondi de mon cas, j'en conclus qu'au lieu de mon habituelle peur, je ressentais une sensation intense de malaise, de mécontentement due au seul fait de penser à la confusion produite par la prise des plantes hallucinogènes.

149

Don Juan me fixa un court instant, puis il regarda au-delà, clignant des yeux comme s'il essayait de voir au loin.

Je continuai à déambuler devant lui jusqu'à ce qu'il m'eût ordonné de m'asseoir et de me détendre. Pendant quelques minutes il y eut un silence complet.

« Tu ne veux pas perdre ta clarté, n'est-ce pas ? dit-il tout à coup.

– Exact, don Juan, très exactement. »

Il se mit à rire avec un plaisir évident.

« La clarté, le second ennemi de l'homme de connaissance 1 vient d'apparaître au-dessus de toi.

– Tu n'as pas peur, dit-il d'un ton rassurant, mais maintenant tu es stupéfait à la pensée de perdre ta

clarté, et puisque tu fais le bêta, tu nommes cela peur. »

Il sourit.

« Va chercher des braises », ordonna-t-il d'une voix calme et apaisante.

Machinalement je me levai et allai derrière la maison prendre quelques braises dans le feu. Je les plaçai sur une pierre plate et je revins.

« Viens ici, sur le porche », cria don Juan.

A l'endroit où habituellement je m'assois, il avait posé une natte de paille 2. Je déposai les braises à côté de lui. Il souffla dessus. J'allais m'installer, lorsqu'il m'arrêta pour m'indiquer de m'asseoir sur le bord droit de la natte. Il mit une braise dans la pipe et me la tendit. Je la pris. J'étais surpris par la tranquille aisance manifestée

1. Le concept des « quatre ennemis de l'homme de connaissance » est primordial dans la poursuite des enseignements de don Juan car il est un des éléments directeurs quant à la conduite à tenir pour devenir homme de connaissance. Cf. op. cit:, chap. III 2. Le concept de a place », sitio en espagnol, est lui aussi particulier à la connaissance de don Juan. Chaque sorcier ou apprenti doit découvrir un emplacement particulier d'un lieu pour s'y asseoir, car cet emplacement est pour lui le plus bénéfique. Cf. op. cit., chap. I

par don Juan pour me diriger. Il n'y avait rien que je puisse penser à dire, j'étais convaincu de ne pas avoir peur, mais d'être seulement peu désireux de perdre ma clarté.

« Une bouffée, une autre, m'ordonnait-il d'une voix douce. Seulement une pipe cette fois-ci. »

Je tirai sur la pipe et j'entendis le crépitement du mélange prenant feu. Instantanément une carapace de glace recouvrit l'intérieur de ma bouche et de mon nez. A la seconde bouffée, elle descendit jusque dans ma poitrine. A la dernière, j'eus l'impression que mon corps tout entier était recouvert par une sensation très particulière de chaleur froide.

Don Juan ôta la pipe de mes mains, la tapota sur sa paume pour en détacher le résidu, puis, comme d'habitude, il mouilla de salive un de ses doigts et le passa à l'intérieur du fourneau.

Mon corps était insensible, mais je pouvais toujours bouger. Je changeai de position pour m'asseoir plus

confortablement.

« Que va-t-il se passer ? » demandai-je.

J’éprouvai quelques difficultés à former les mots.

Très soigneusement don Juan glissa la pipe dans son étui, qu'il emballa ensuite dans un long morceau de tissu. Cela terminé il s'assit tourné vers moi, le dos bien droit. Je me sentais étourdi, mes paupières tombaient. Don Juan me secoua vigoureusement et m'ordonna de rester éveillé. Je savais très bien, me dit-il, que je pourrais mourir si je m'endormais. Cette semonce me fit tressaillir, puis je pensai que don Juan avait déclaré cela seulement pour m’obliger à rester en éveil; mais par ailleurs il était quand même bien possible qu'il eût dit la vérité. J’ouvris les yeux autant que possible, et don Juan éclata de rire. Il m’annonça que je devais attendre et garder en permanence les yeux ouverts, qu'à un moment donné j’allais voir le gardien de l'autre monde. Une chaleur irritante gagna tout mon corps. Je voulus

changer de position mais je n'arrivai plus à bouger.

J'essayai de parler à don Juan, mais les mots semblaient

d’un spectacle ordinaire, c'est-à-dire que je le regardais.

être perdus au fond de moi et je n'arrivai pas à les faire Cependant, je ne pouvais en aucun cas le regarder de la

sortir. Je m’effondrai sur mon flanc gauche, et du sol je manière habituelle dont je regarde. Je m’aperçus que je

regardai don Juan.

remarquais de plus en plus de choses, comme si son image devenait de plus en plus claire chaque fois qu'un détail s’y Il se pencha vers moi et dans un murmure m'ordonna de

ajoutait. Son corps était couvert de mèches de poils noirs, il ne pas le regarder, mais de fixer un point sur la natte juste

avait un long museau et il bavait. Ses yeux étaient

devant mes yeux. Il précisa que je devais regarder du seul

protubérants et sphériques comme deux énormes boules

œil gauche, et que, tôt ou tard, je *verrais* le gardien.

blanches.

Je conservai mon regard sur le point qu’il avait

Il se mit à battre des ailes, non pas d'un mouvement d'ailes

désigné, mais rien n'y était visible. Cependant, à un moment

d'oiseau, mais en un tremblement vibratoire, un genre de

donné, je vis un moustique, un cousin, passer devant mes

tremblotement. Il prit de la vitesse et se mit à tourner autour de yeux. Il se posa sur la natte. J'observais ses mouvements. Il

moi. Il ne volait pas, mais glissait avec une vitesse et une s’avança très près de moi, si proche que ma vision se

agilité surprenantes à seulement quelques centimètres du sol.

troubla. Et alors, brusquement j'eus l'impression de m’être Pendant un moment je restai absorbé par ses mouvements.

levé. C’était une sensation surprenante qui aurait mérité

Le monstre me paraissait disgracieux, et malgré tout sa

quelques moments de réflexion, mais je n’en eus pas le

vitesse et son aisance gardaient un caractère admirable.

temps. J'avais la sensation indiscutable de regarder en

Par deux fois il fit un cercle autour de moi, et il faisait vibrer avant à la hauteur habituelle de mes yeux, et ce que

ses ailes, ce qui projetait sa bave dans toutes les directions.

j’aperçus me fit trembler jusqu'à la dernière fibre de mon Puis il se retourna et s’éloigna en glissant à une vitesse corps. C’est la seule manière de décrire le choc émotionnel

incroyable jusqu'à disparaître au loin. Je continuais à regarder

que je subis. Là, droit devant moi, très proche, il y avait un

dans cette direction parce que je n'avais rien d’autre à faire.

animal gigantesque et monstrueux. Une chose vraiment

Une sensation très particulière de lourdeur m’envahissait,

monstrueuse! Jamais je n'avais vu, même dans les

j'avais l’impression d'être incapable d’organiser mes pensées.

fantaisies les plus fantasques de la fiction, quelque chose Je ne pouvais pas bouger, j'étais comme englué à cet endroit.

de

comparable.

Je

regardais

l'animal,

saisi

d’un

Soudain j'aperçus comme un nuage lointain, et un instant

ahurissement intense et total.

plus tard la bête gigantesque tournait autour de moi à très Sa taille fut ce qui me surprit au premier coup d'oeil, et grande vitesse. Ses ailes passèrent de plus en plus proches pour une raison inconnue je pensais qu'il devait avoir près de mes yeux, et tout à coup me frappèrent. J'eus la nette de trente mètres de haut. Il paraissait être debout, bien que

impression qu'il avait de ses ailes heurté je ne sais quelle tel que je le voyais il m'était difficile de comprendre

partie de mon corps, et sous la douleur la plus violente que comment il aurait pu se tenir debout. Puis je remarquai qu’il

j'eus jamais ressentie de ma vie, je hurlai de toutes mes avait des ailes, deux ailes courtes et larges. A ce moment-là

forces.

je me rendis compte que je persistais à examiner cet animal

Ayant repris connaissance, je me retrouvai assis sur ma

comme s’il s’agissait

natte, et don Juan me frictionnait le front, puis les

152

153

bras et les jambes avec des feuilles. Ensuite, il me conduisit au canal d’irrigation passant derrière la maison et m'y trempa

me réveillai. J’avais mal à la tête et à l'estomac, mais

complètement. Il me tira à la surface, me trempa à nouveau, rapidement je me sentis mieux et me rendormis

me tira, et ainsi de suite.

jusqu’au jour suivant.

Pendant que je demeurais allongé au fond du canal peu

profond, de temps à autre don Juan levait mon pied gauche Au matin, je me sentis parfaitement bien, et avec

pour en tapoter doucement la plante, et après un certain

impatience je demandai à don Juan :

temps je ressentis un chatouillement. Il s’en rendit compte et

« Que m’est-il arrivé ? »

déclara que j'allais bien. Je sortis de l’eau, je m’habillai et nous Il se mit à rire discrètement.

revînmes chez lui. Je m'assis sur ma natte et j'essayai de

« Tu es allé chercher le gardien, et bien sûr, tu l’as

parler, mais malgré une grande clarté dans mes pensées, je rencontré.

n’arrivai pas à me concentrer sur ce que je désirais exprimer.

– Mais, don Juan, de quoi s’agissait-il?

Je fus surpris de me rendre compte qu’il fallait tant de

– Du gardien, du portier, de la sentinelle de l'autre

concentration simplement pour parler, et je m’aperçus que

monde », répondit-il d’un ton parfaitement neutre.

pour dire quelque chose il était nécessaire que je cesse de J'allais me lancer dans la description détaillée de la

regarder. J'avais l'impression d'être profondément empêtré, et

bête monstrueuse et grotesque, mais il m’interrompit en

pour parler il me fallait faire surface tel un plongeur, remonter

disant que mon expérience n’avait rien de particulier,

comme tiré par les mots. Par deux fois je parvins à éclaircir qu'elle était accessible à n’importe qui.

ma gorge presque normalement, et je crois qu’alors j’aurais pu

Je déclarai, malgré cette remarque, que le gardien

dire tout ce que je voulais. Mais je n'en fis rien, je préférai me m'avait tellement surpris que je n'avais pas encore eu le

confiner dans un curieux silence, où je pouvais seulement

temps de penser à cette expérience.

regarder. J'avais l'impression de commencer à ressentir ce

Don Juan éclata de rire et se moqua de ce qu'il

que don Juan désignait par « voir », et cela me remplit de joie.

nomma mon penchant à l'extrême dramatisation.

Plus tard don Juan me tendit un bol de soupe et des

« Mais cette chose, quelle qu’en soit la nature, m’a

tortillas tout en m'ordonnant de manger et j’y parvins

blessé, m’exclamai-je. Elle était là, tout aussi réelle que

sans aucune difficulté, sans perdre ce que je pensais être mon

vous ou moi.

« pouvoir de voir ». Je concentrais mon regard sur tout ce qui

– Bien sûr qu'elle était réelle. Elle t'a fait mal, n'est-ce

m’entourait, j'étais persuadé que je pouvais tout « voir », et pas? ”»

cependant, pour autant que j’ai pu en juger, le monde n’était Le souvenir de mon expérience m'agitait. Don Juan

pas différent. Je m’efforçai de « voir » jusqu'à ce que tout en

m’ordonna de me calmer. Puis il me demanda si j'avais

devînt noir. Cet effort m'épuisa, je dus m’allonger et je eu vraiment peur. Il insista sur le mot « vraiment ».

m’endormis.

« J'étais pétrifié, jamais de ma vie je n’ai eu si peur.

Lorsque don Juan me recouvrit d'une couverture, je

– Allons donc, dit-il en riant, tu n’étais pas aussi

effrayé que tu veux bien le croire.

– Je vous jure, dis-je d’un ton très sincère, que si

154

j’avais pu bouger, je me serais enfui comme un déra-

té. »

155

– Qu'avez-vous dit ?

Il rit aux éclats.

– Le gardien de l'autre monde est un cousin, ce que

tu as rencontré hier était un cousin, et ce petit cousin te

« Don Juan, pourquoi me faire voir un tel mons-

repoussera jusqu'à ce que tu le domines. »

tre ? »

Pendant un moment, je n’eus aucune envie de croire

ce qu'il venait de dire, mais en reprenant la suite des

Il reprit son sérieux et me fixa du regard.

scènes de ma vision, je dus admettre qu’à un certain

« C’était le gardien. Si tu veux voir, il te faut vaincre

moment je vis un cousin et qu’à l'instant suivant un

le gardien.

genre de mirage s'installa; c’est alors que je fis face à la

bête.

– Mais, don Juan, qui suis-je pour le vaincre ? Il a au

« Mais comment un cousin pourrait-il me blesser ?

moins trente mètres de haut. »

demandai-je réellement déconcerté.

– Lorsqu'il te blessa il ne s'agissait pas d'un cousin,

Don Juan riant tant que des larmes glissèrent sur ses

mais du gardien de l’autre monde. Peut-être auras-tu un

pommettes.

jour le courage de le dominer. Pas encore, malgré tout.

Pour l'instant il s’agit d’une bête baveuse de trente

« Pourquoi ne pas me laisser raconter ce que j'ai vu,

mètres de haut, et ça ne sert à rien d'en parler. Lui faire

ainsi nous saurions à quoi nous en tenir.

face n'est pas un exploit, donc si tu désires en savoir

– Si cela doit te faire plaisir, eh bien raconte. »

plus, va retrouver le gardien. »

Je fis le récit de tout ce dont je me souvenais, mais

Deux jours plus tard, le ***11 novembre***, je fumai à cela ne changea rien à son attitude.

nouveau le mélange de don Juan.

« Et alors ! Tout ça n'est rien de bien neuf, dit-il en

J'avais demandé, non pas impulsivement mais après de

souriant.

longues délibérations, à fumer une fois de plus pour rencontrer

le gardien. Ma curiosité l'emportait sur ma peur et sur le

– Mais comment espérez-vous me voir vaincre une

malaise causé par un manque de clarté.

telle chose ? Avec quoi ? »

Don Juan bourra la pipe, et lorsque je l'eus fumée, il la nettoya

Il garda le silence pendant un moment et calmement

et la rangea.

se tourna vers moi pour me dire :

L'effet fut sensiblement plus lent à se produire. Lorsque je

« Tu n'as pas eu peur, pas vraiment peur. Tu as été

sentis l'étourdissement me gagner, don Juan s'approcha et en

blessé, mais tu n'as pas eu peur. »

soutenant ma tête m'aida à m'allonger sur mon flanc gauche. Il

Il s'adossa à quelques ballots, les mains derrière la

me dit d'étirer mes jambes et de me détendre, puis il m'aida à

placer mon bras droit devant mon corps au niveau de ma

nuque. Je crus qu'il se désintéressait de cette conversation.

poitrine. Il tourna ma main de façon à ce que la paume soit contre la natte, et ainsi je pouvais équilibrer mon poids sur ce

« Tu sais, dit-il brusquement en gardant les yeux

bras. Je

tournés vers la ramada, tous les hommes peuvent voir le

gardien, et pour certains il est quelque chose d'aussi

haut que le ciel. Tu as de la chance, pour toi il n'a que

trente mètres. Et malgré sa taille, son secret est telle-

ment simple. »

Il s’arrêta de parler, il chantonnait une chanson mexicaine.

« Le gardien de l'autre monde n’est qu’un cousin,

reprit-il avec lenteur, comme s’il voulait juger de l'effet

de ses paroles.

156

ne fis rien soit pour l’aider soit pour l'empêcher de me remuer car j’ignorais ce que cela signifiait.

Il s’assit en face de moi et me dit de ne penser à rien, le gardien allait venir et j'étais dans une position princière pour le *voir.* D'un ton de voix très banal, il me précisa que le gardien pouvait faire grand mal, mais que c’était le seul moyen d'y parer. Deux jours plus tôt, lorsqu’il avait jugé que l’expérience avait assez duré, il m'avait fait asseoir. Il désigna mon bras droit et déclara qu'il l'avait ainsi placé pour que je puisse me redresser si je le désirais à n'importe quel moment de

l’expérience.

Une fois qu’il eut terminé ses instructions je remarquai que mon corps était devenu insensible, et j’aurais voulu lui faire remarquer qu'il me serait impossible de me redresser puisque je n’avais plus la maîtrise de mes muscles. J'essayai de former

des mots, mais en vain. Il m'avait d'ailleurs devancé en disant

que l'astuce résidait dans un effort de volonté. Il me pria de bien me souvenir de la première fois où j’avais fumé les champignons, quelques années auparavant[1], j’étais alors

tombé par terre puis avais été remis sur pied par un acte qu'il

avait nommé ma « volonté », je m’étais « relevé par la pensée

». C'était la seule manière de me redresser.

Mais tout ce qu'il pouvait raconter était inutile car je ne me souvenais plus de ce que j'avais fait il y a tant d'années, et le désespoir m'envahit. Je fermai les yeux.

Don Juan m'attrapa par les cheveux, secoua violemment ma

tête et m'ordonna de ne pas fermer les yeux. Je les ouvris, mais en même temps je fis aussi quelque chose d’étonnant, je

déclarai : « La fois dont vous parlez, j'ignore comment je m’étais relevé. »

Je fus le premier surpris, car dans le rythme de ma

1. Cf. *op. cit.,* chap. vii

voix il y avait quelque chose d’excessivement monotone,

et cependant il s'agissait sans aucun doute de ma voix.

Mais en toute honnêteté, je ne croyais pas avoir dit cela

puisque quelques instants auparavant j’avais été incapa-

ble de parler.

Je regardai don Juan qui tourna la tête et se mit à

rire.

« Ce n’est pas moi qui ai dit cela. »

Et à nouveau ma voix me surprit. Un sentiment

d'exaltation m'envahit. Parler dans ces conditions était vraiment amusant. J'aurais voulu demander à don Juan de m'expliquer pourquoi, mais je me découvris incapable d'exprimer un seul mot. Je m'efforçai de vocaliser mes pensées mais sans résultat. J'abandonnai, et alors presque involontairement, je dis :

« Qui parle ! Qui parle ? »

Cette question précipita don Juan dans une crise de fou rire telle qu'à un moment il roula sur le flanc.

Il semblait bien que je puisse dire des choses très simples, pour autant que je sache exactement ce que je désirais exprimer.

« Est-ce moi qui parle ? Est-ce moi qui parle ? »

Don Juan signala que si je ne cessai pas ces enfantillages, il allait s'en aller sous la *ramada* et me laisser seul avec mes clowneries.

« Je ne fais pas le clown », dis-je.

J'étais très sérieux. Mes pensées étaient claires. Néanmoins, mon corps demeurait insensible. Je n'éprouvai même pas la sensation de suffocation qu'une fois dans

de telles conditions j'avais eu à supporter. J'étais fort à

l’aise parce que je ne ressentais rien, je n’avais plus la

maîtrise de mon système neuro-moteur et malgré tout

j’arrivais à parler. Une pensée me traversa la tête : si je

pouvais parler, je devais donc être capable de me lever

ainsi que l’avait suggéré don Juan.

« Debout! » dis-je en anglais, et en un éclair je me

retrouvai sur mes pieds.

159

Don Juan secoua la tête en signe d'incrédulité, puis il

s'en alla.

énorme charge sur mon cou et plus haut, sous le scalp au

« Don Juan! » hurlai-je à trois reprises.

sommet du crâne.

Il revint.

Don Juan me poussa rapidement vers le canal d'irri-gation,

« Faites-moi descendre, lui demandai-je.

et m’y précipita tout habillé. Petit à petit l'eau réduisit à rien la

– Descends par toi-même, me répondit-il, tu te

charge sur mon dos et la pression dans mes oreilles.

débrouilles très bien tout seul. »

J'allai changer de vêtements, puis je m’assis, et je me sentis

Je dis « Descends » et soudain la vision de la pièce

à nouveau envahi du même genre de solitude, du même désir

s'évanouit. Je ne voyais plus rien. Un moment plus tard

de rester là tranquillement. Je me rendis compte qu’il ne don Juan et la pièce réapparurent dans mon champ de

s'agissait plus de clarté d'esprit ou de pouvoir de

vision. Je pensais que j'avais dû m'effondrer la face au

concentration, mais plutôt d'une sorte de mélancolie mêlée de

sol, puisqu'il m'avait attrapé par les cheveux et re-

fatigue physique. Puis je m'endormis.

dressé.

« Merci, dis-je très lentement d’un ton sans nuan-

ces.

Le 12 novembre 1968

– De rien », répliqua don Juan en imitant le ton de

ma voix, et le fou rire le reprit.

Ensuite il commença à me frictionner avec des feuil-

Ce matin j’allai avec don Juan récolter des plantes

les, d'abord les pieds puis les bras.

dans les collines des alentours. Pendant environ dix

« Que faites-vous ?

kilomètres nous avançâmes sur un terrain tourmenté, et

– Je te frictionne », dit-il, imitant toujours ma voix

la fatigue me gagna. A ma demande, nous fîmes une

monotone.

halte pendant laquelle tout à coup il déclara qu'il était

Il ne pouvait s'empêcher de pouffer de rire. Ses yeux

enchanté de mes progrès.

brillaient amicalement, et je l'aimais énormément.

« Maintenant je me rends compte que c'était moi qui

J'avais la sensation que don Juan était compatissant,

parlais, dis-je. Mais alors j'aurais juré qu'il s'agissait de

honnête, amusant. J'aurais bien voulu rire en sa compa-

quelqu'un d'autre.

gnie, mais je n'y arrivais pas. Une sensation d'exaltation

– Il est évident qu'il ne pouvait s'agir que de toi.

me submergea et j'éclatai de rire, mais ce fut un son

– Comment se fait-il que je ne pouvais pas reconnaî-

tellement terrifiant que don Juan fut saisi de surprise.

tre ma voix ?

« Il est préférable que je t'amène au canal, sinon tu

– C'est à cause de la petite fumée. On peut parler sans

vas mourir de tes clowneries. »

s'en rendre compte, on peut aller à des milliers de

Il m'aida à 'me relever et me fit marcher autour de la

kilomètres sans le savoir. C'est aussi la manière pour

pièce. Peu à peu je sentis mes pieds, puis mes jambes, et

passer au travers des choses. La petite fumée te débar-

enfin mon corps tout entier. Mes tympans éclataient

rasse du corps et tu deviens libre, libre comme le vent,

sous une étrange pression, plutôt comme le picotement

et même mieux que le vent qui peut être arrêté par un

d'un membre engourdi. J'avais aussi l'impression d'une

rocher ou une montagne. La petite fumée te rend libre

comme l'air, peut-être plus libre encore, car l'air se

trouve enfermé dans une tombe et devient vicié. Avec la

petite fumée on ne peut être ni arrêté ni enfermé. »

prévenu que tu reviendrais, et tu es revenu. La même

Les paroles de don Juan suscitèrent en moi une

chose m'est arrivée. Pendant cinq ans et demi j’aban-

sensation d'euphorie mêlée de doute. J'avais l’impres-

donnai mon apprentissage.

sion d'un malaise envahissant, une sensation de culpa-

– Pourquoi ?

bilité diffuse.

– Pour la même raison que toi. Je n’aimais pas cela.

« Don Juan, peut-on vraiment accomplir toutes ces

– Et pourquoi l’avez-vous repris ?

choses ?

– Pour la même raison que toi, parce qu'il n'existe

– Qu’en penses-tu? Préférerais-tu croire que tu es

aucune autre manière de vivre. »

cinglé ? dis-moi ! répondit-il sèchement.

Cet aveu eut un écho profond en moi; j’avais parfois

– Eh bien, pour vous il est facile d’accepter toutes ces

pensé que peut-être il n'y avait que cette manière de

choses, mais pour moi c’est impossible.

vivre, pourtant jamais je ne l'avais exprimé à qui que ce

– Pour moi, ça n’est pas facile. Je ne suis pas plus

soit et don Juan l’avait bien vu.

privilégié que toi. Ces choses-là sont aussi difficiles à

Après un long silence je lui demandai :

accepter pour toi que pour moi, ou que pour n’importe

« Hier, qu’ai-je fait ?

qui.

– Lorsque tu l'as voulu, tu t'es levé.

– Mais, don Juan, vous êtes familier de ces choses-

– Mais j'ignore toujours comment je l'ai fait.

là ?

– La perfection de cette technique exige énormément

– Oui, mais à quel prix! Il a fallu me battre, sans

de temps. Cependant l’important reste de savoir com-

doute beaucoup plus que jamais tu ne devras te battre.

ment le faire.

La façon dont tout travaille en ta faveur est déconcer-

– Mais je ne sais pas. Voilà où le bât blesse, je ne sais

tante. Tu ne peux pas imaginer le mal que je me suis
vraiment pas.
donné pour accomplir ce que tu as fait hier. En toi il y a
– Bien sûr que tu sais.
quelque chose qui t'aide à chaque pas que tu fais pour
– Don Juan, je vous garantis, je vous jure... »
avancer. C'est la seule manière d'expliquer la façon dont
Il ne me laissa pas terminer, il se leva et s'en alla.
tu apprends ce qui concerne les pouvoirs. Cela s'est
Plus tard dans la journée le sujet de la conversation
produit avec Mescalito, et maintenant tu viens de le
revint sur le gardien de l'autre monde.
faire avec la petite fumée. Tu devrais te concentrer sur
« Si je crois que ce dont j'ai fait l'expérience est
le fait que tu possèdes un don remarquable, et oublier
vraiment réel, dis-je, le gardien est une créature gigan-
tout le reste.
tesque qui peut blesser gravement. Et si je crois qu'on
– Vous présentez tout cela comme si c'était vraiment
peut, par un simple acte de volonté traverser de longues

facile, mais au contraire, je suis déchiré en morceaux.

distances, alors il est logique d'en conclure que je puis

– Bientôt tu seras à nouveau en une seule pièce. En

faire disparaître le monstre en me servant de ma

premier lieu, tu n'as pris aucun soin de ton corps. Tu es

volonté. Est-ce exact ?

trop gras. Auparavant je ne désirais pas te dire cela. Il

– Pas tout à fait. Tu ne peux pas avec ta volonté faire

faut toujours laisser les autres comme bon leur semble.

disparaître le gardien. Ta volonté peut l'empêcher de te

Pendant des années tu es resté au loin. Je t'avais

faire du mal Si tu arrivais à cela, il est évident que la

route te serait ouverte. Tu peux passer à côté du

gardien et il n'y a rien qu'il puisse faire contre toi,

même plus tourner follement autour de toi.

comment le faire, même quand tu prétends ne pas

– Comment accomplir cela?

savoir.

– Tu le sais déjà. Tu n’as besoin que d’entraîne

– Mais je ne sais vraiment pas comment je fais!

ment. »

– Malin, tu le sais bien, dit-il sèchement, puis il sourit.

Je précisai que nous n’arrivions pas exactement à

Cela me rappelle la fois où quelqu’un installa ce gosse,

nous entendre sur ce point, à cause de nos différentes

Julio, sur une moissonneuse. Il sut la faire marcher bien

façons de percevoir le monde. Pour moi, connaître

qu'il n'ait jamais appris auparavant.

quelque chose signifiait qu’il me fallait rester parfaite-

– Don Juan, je vois ce que vous voulez dire, cepen-

ment conscient de ce que j'accomplissais, et pouvoir

dant j’ai l'impression d'être incapable de le refaire

répéter cette action selon mon désir. Dans ce cas précis,

puisque je ne suis même pas certain que je l’ai fait.

je n'étais ni conscient de ce que j’avais fait sous l'in-

– Un sorcier à la noix essaie de tout expliquer dans le

fluence de la fumée ni capable de le répéter, même si

monde, avec des explications dont il n’est même pas

ma vie en dépendait.

sûr, et alors tout devient de la sorcellerie. Mais tu ne

Don Juan me dévisagea d'un regard interrogateur. Ce

fais pas mieux. Toi aussi tu voudrais tout expliquer à ta

que je venais d’avancer semblait l’amuser, il ôta son

façon, mais tu n’es pas sûr de tes propres explica-

chapeau et se gratta les tempes comme lorsqu’il préten-

tions. »

dait être déconcerté.

« Tu sais vraiment comment parler et ne rien dire,

n’est-ce pas ? dit-il en riant. Je te l'ai déjà dit, pour

devenir homme de connaissance il faut avoir une inten-

tion inflexible 1. Mais tu sembles avoir l’inflexible inten-

tion de tout embrouiller. Tu persistes à vouloir tout

expliquer, comme si le monde se composait de choses

qui peuvent toutes s'expliquer. Maintenant, te voilà face

au gardien et au problème de se déplacer en utilisant ta

propre volonté. N’as-tu jamais réalisé que dans ce

monde rares sont les choses qui peuvent être expliquées

à ta façon ? Lorsque je déclare que le gardien est

réellement en train de bloquer ton passage et qu'il

pourrait d'un coup t'envoyer à tous les diables, je sais ce

que j'entends par là. Lorsque je dis qu'on peut se

déplacer en utilisant sa propre volonté, là encore je sais

ce que je dis. Je voulais t'apprendre à te déplacer petit à

petit, mais alors je me suis rendu compte que tu savais

1. Cf. *op. cit.,* chap. v, analyse structurale.

8

à plat. Je n'avais pas envie de dormir. Pendant un

certain temps je ressentis une extrême chaleur, puis je

perdis toute sensibilité.

De but en blanc don Juan me demanda si j'avais l'intention de

Don Juan allongé sur sa natte me faisait face, le coude

partir à la fin de la semaine. J'avais l'intention de partir lundi au sol et la main sous la tête. Tout était vraiment calme;

matin. Vers midi, ce samedi ***18 janvier 1969***, nous

même mon corps insensibilisé. Je me sentais sastis-

étions assis sous la ramada, nous reposant après une longue

fait.

marche dans les collines environnantes. Don Juan se leva et

« Parfait, dis-je.

entra dans la maison. Quelques instants plus tard il m'appela.

– Ne commence pas avec tes conneries, dit-il d'un ton

Il était assis au milieu de sa chambre et devant lui il avait

énergique. Ne parle pas. Tu gaspilleras toute ton énergie

placé ma natte. Il me fit signe de m'asseoir, et sans un mot

à parler, et alors le gardien pourra t'écraser, exactement

déballa l'étui de sa pipe, en sortit la pipe, la bourra, et l'alluma.

comme tu ferais d'un cousin. »

Il avait même apporté un plateau de terre cuite couvert de

Il dut trouver cette image plutôt amusante car il se

braises.

mit à rire, mais il s'arrêta net.

Il ne me demanda pas si j'avais envie de fumer. Il me tendit la

« Ne parle pas, je t'en prie, ne parle pas, me demanda-

pipe et me dit de fumer. Je n'hésitai pas. Don Juan connaissait

t-il avec une expression très sérieuse sur son visage.

bien mon état d'esprit. Il avait senti ma curiosité grandissante

– Je n'avais pas envie de dire quoi que ce soit », dis-je,

à propos du gardien. Je n'eus pas besoin d'être poussé, je

et sincèrement je n'avais pas eu envie de dire cela.

fumai avidement la pipe entière.

Don Juan se leva. Je le vis s'éloigner derrière la

Je réagis de la même façon que les autres fois. Don Juan maison. Un peu plus tard, je m'aperçus qu’un cousin

également, mais cette fois au lieu de m’aider à m’installer il me

s'était posé sur ma natte, ce qui m’inquiéta d’une façon

dit d'avancer mon bras droit sur la natte et de m'étendre sur entièrement nouvelle pour moi. Il s'agissait d’une sensa-mon flanc gauche, puis me suggéra de fermer mon poing droit

tion d'élévation, d'angoisse et de peur. J'étais parfaite-

pour ainsi avoir un meilleur levier pour me redresser.

ment conscient que quelque chose de transcendant

J'agis selon ses instructions et je m'aperçus qu’il était plus allait bientôt se dérouler devant moi, la vision d’un

facile de me reposer sur le poing que sur la paume

cousin gardien de l’autre monde. La pensée était plutôt

amusante, et je ressentis un besoin de rire, mais alors je

me rendis compte que cette élévation était en train de

me distraire et que j'allais passer une période de tran-

166

sition que je désirais examiner en toute clarté. Pendant

mes autres tentatives pour rencontrer le gardien, j'avais

regardé le cousin de mon œil gauche, et ensuite j'avais

eu l'impression de me lever et de regarder des deux

yeux; mais je n'avais pas eu conscience du déroulement

de cette transition.

Je vis le cousin tourner en rond sur la natte juste

devant mon visage, et je m'aperçus que je le regardais

167

des deux yeux. Il s'approcha, et à un moment donné, ne

rence : des yeux protubérants, une bouche horrible, sa

pouvant plus le voir des deux yeux, je fermai le droit pour ave, des poils inquiétants, et par-dessus tout sa taille

regarder avec le gauche au niveau du sol. A l'instant où je incroyable. J'observais très attentivement la façon dont

changeai de vision je sentis que je venais de projeter mon il bougeait ses ailes, comment il les faisait vibrer sans

corps à la verticale, et je vis un animal énorme et incroyable. Il un son. J'admirai sa façon de glisser au-dessus du sol tel

était noir et brillait, avec le devant couvert de poils noirs très un gigantesque patineur.

inquiétants qui ressemblaient à des pieux sortant d'écailles Tout en regardant cette créature de cauchemar, je me

unies et luisantes. Ces poils étaient en touffes. Il avait un sentais en état d'extase. Je crus avoir découvert le secret

corps massif, épais et rond, des ailes larges et courtes par pour le dominer. Je pensais que le gardien n'était

rapport à la longueur de son corps, deux yeux blancs

qu'une image silencieuse comme projetée sur un écran

protubérants et un long museau qui le faisait ressembler à un

de cinéma, et si cela était vrai il ne pouvait pas me

alligator. Il paraissait avoir de longues oreilles, sinon des blesser mais seulement donner l'impression d'être terrifiant.

cornes. Et il bavait.

Le gardien restait immobile, face à moi. Soudain il battit des

Je m'efforçais de le fixer du regard, et alors je me rendis ailes et se retourna. Son dos ressemblait à une armure

compte que je ne pouvais pas le voir à la façon dont

brillamment colorée mais cette couleur me donna la nausée : il

d'ordinaire je regarde les choses. Une pensée étrange me

s'agissait de ma couleur adverse1. Il demeura dans cette

traversa. En détaillant le corps du gardien, j'eus l'impression position pendant un instant, puis il fit vibrer ses ailes et glissa que chaque partie vivait par elle-même, chacune à la manière

au loin, hors de vue.

des yeux de l'homme, et pour la première fois de ma vie je Restait à résoudre cet étrange dilemme. Très sincèrement je

réalisai que les seules parties d'un homme qui peuvent

croyais avoir dominé la bête en pensant qu'il n'était qu'une montrer qu'il est vivant sont les yeux. Ce gardien avait un c image, une image de colère. Peut-être que cette croyance

million d'yeux ».

venait de l'assurance qu'avait donnée

Je pensais avoir fait une découverte remarquable. Avant,

don Juan que j en savais plus que je ne voulais l'admet-

j'avais vainement tenté de décrire les « distorsions » qui tre. Peu importe d'ailleurs, puisque j'avais l'impression.

faisaient d'un cousin une bête gigantesque, et j'avais pensé d'avoir dominé le gardien. Donc la voie était libre. Mais alors,

qu'une bonne image serait : « comme si on regardait un

que faire ? Don Juan ne m'avait rien dit, et je ne savais insecte sous un microscope ». Mais en fait cette image n'était

comment continuer. Je voulus me retourner pour jeter un coup

pas bonne. Regarder le gardien était infiniment plus compliqué

d'œil derrière moi, mais je n'arrivais pas à bouger alors que je

que de regarder un insecte agrandi.

pouvais clairement discerner la majeure partie des 180º de Le gardien commença à tourbillonner devant moi. A un

mon champ de vision droit devant moi. Je vis un horizon

moment donné, il s'arrêta et j'eus la sensation qu'il me

nuageux d'un jaune pâle, presque gazeux, et un genre de

dévisageait. Je me rendis compte qu'il n'émettait aucun son.

luminosité jaune citron

La danse du gardien restait silencieuse. Une impression

générale de grotesque résultait de son appa-

1. Le concept de couleur bénéfique et de couleur adverse s'explique par des expériences initiatrices aux hallucinogènes et à la connaissance de don Juan que fit l'auteur. Cf. *op. cit.,* chap I et III.

couvrait tout ce que je voyais, comme si je me trouvais sur un plateau inondé de vapeurs sulfureuses.

Soudain le gardien apparut à l'horizon. Avant de s'arrêter devant moi il accomplit un large cercle, et il resta là, avec sa bouche grande ouverte semblable à une grande caverne édentée. Il fit vibrer ses ailes, et tout à coup il chargea. Il se précipita sur moi comme l'aurait fait un taureau, et de ses ailes gigantesques il gifla mes yeux. La douleur me fit hurler, et je m'envolai. Ou plutôt j'eus l'impression d'être propulsé. Je planai au-delà

du d gardien, au-delà du plateau sulfureux, dans un autre monde, le monde des hommes : je me retrouvai debout, au milieu de la chambre de don Juan.

Le 19 janvier 1969

« Je pensais avoir vraiment dominé le gardien, dis-je à don Juan.

– Tu plaisantes! » répondit-il

Depuis la veille il n'avait pas dit un seul mot, mais cela m'importait peu. J'avais baigné dans un genre de rêverie, et à nouveau j'avais éprouvé la sensation que si je regardais les choses avec une extrême attention je pouvais être capable de « voir ». Mais je n'avais rien vu de différent. Le fait de ne pas parler m'avait malgré tout détendu.

Don Juan me demanda de récapituler l'expérience, et ce qui retint son attention fut la lueur que j'avais aperçue sur le dos du gardien. Il soupira, il paraissait préoccupé.

« Tu as eu de la chance que cette couleur ait été sur le dos. Si elle avait été devant, ou pire, sur sa tête, tu .serais mort. Tu ne dois plus jamais essayer de *voir* le

gardien. La traversée de ce plateau n'est pas dans ta nature, et cependant j'étais persuadé que tu pouvais le

traverser. Mais oublions tout cela. Il

d'un chemin parmi tant d’autres. »

ne s agissait que

Le ton de don Juan était exceptionnellement grave.

« Que se passerait-il si j'essayais à nouveau de voir le gardien ?

– Le gardien t’emporterait. Il te prendrait au vol dans sa bouche, te transporterait sur ce plateau et t’y abandonnerait pour toujours. Il est clair que le gardien savait que cela ne s’accordait pas à ta nature, et il te prévint qu’il fallait que tu t'éloignes.

– Pourquoi pensez-vous que le gardien savait

cela ? »

Il me lança un regard très soutenu, et il tenta de dire quelque chose, mais ce fut comme s'il n'arrivait pas à trouver les mots pour s’exprimer. Il y renonça.

« Je me laisse chaque fois prendre à tes questions,

dit-il en riant. Tu n avais vraiment pas réfléchi avant de poser cette question, n'est-ce pas ? »

Je protestai, et insistai sur le fait que j'étais plutôt perplexe lorsqu'il prétendait que le gardien connaissait ma nature.

Une étrange lueur passa dans ses yeux pendant qu'il disait :

« Et tu n'avais sans doute pas indiqué la moindre des choses à propos de ta nature, pas la moindre lorsque tu faisais face au gardien ? »

Son ton à la fois comique et sérieux nous fit éclater de rire. Un instant plus tard il précisa que le gardien, portier et veilleur de cet autre monde, connaissait bien des secrets qu'un brujo avait le droit de partager.

« C'est une des façons pour un brujo d'apprendre à voir, dit-il. Mais comme cela ne fera pas partie de ton domaine, il est donc inutile d'en parler.

– La seule manière de voir le gardien est-elle fournie par la fumée ?

– Non. Tu pourrais aussi le voir sans cela. Il y a des quantités de gens qui y arrivent. Je préfère la fumée,

c’est plus efficace et moins dangereux. Si tu essaies de

voir le gardien sans l'aide de la fumée il y a beaucoup de chances pour que tu ne puisses échapper à son assaut. Il

est évident que dans ton cas, il t’a prévenu en se

tournant pour te permettre d’apercevoir ta couleur

adverse. Puis il est parti. Mais à son retour tu étais

toujours là. Il chargea. Tu étais prêt, et tu sautas. La

petite fumée te fournit à ce moment-là la protection

indispensable, car si tu étais allé dans ce monde sans

son aide, tu n’aurais jamais pu te dégager de l’emprise

du gardien.

– Et pourquoi ?

– Tes mouvements auraient été trop lents. Dans ce

monde-là, il faut avoir la rapidité de l'éclair si l’on veut

survivre. Je n'aurais pas dû quitter la pièce, mais je

voulais que tu cesses de parler. Tu es un moulin à

paroles, et tu parles même sans le vouloir. Si j'avais été

avec toi, j'aurais tiré ta tête en l'air. Tu as sauté par

toi-même, tant mieux. Je préférerais ne pas prendre un

tel risque. On ne peut pas plaisanter avec le gar-

dien. »

9

Pendant les trois mois qui suivirent don Juan évita systématiquement de parler du gardien. A chacune de mes quatre visites il me chargea de faire des commissions pour lui, puis il me disait de rentrer à Los Angeles.

A la quatrième, le ***24 avril 1969***, alors que nous étions assis autour du fourneau après avoir dîné, je me décidai

à l'affronter. Je lui déclarai qu'il se comportait mal avec

moi; en effet j'étais prêt à apprendre, et cependant il ne

désirait pas me voir auprès de lui. Je lui rappelai que

pour utiliser les champignons hallucinogènes j'avais dû

faire un effort extraordinaire pour dominer mon aver-

sion. En plus, comme il l'avait lui-même déclaré, je

sentais que je ne devais pas perdre plus de temps.

Don Juan m'écouta patiemment. Puis il dit :

« Tu es trop faible. Tu te précipites lorsque tu devrais

attendre, et tu attends quand il faudrait se précipiter.

Aujourd'hui, tu penses qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Il n'y a pas si longtemps tu pensais que tu ne voulais

plus jamais fumer. Ta vie est vraiment trop décousue.

Tu n'es pas assez solide pour rencontrer la petite fumée. Je suis responsable de toi. Je ne veux pas que tu meures comme un sacré imbécile. »

Je me sentis embarrassé.

« Que puis-je faire, don Juan ? Je suis excessivement

impatient.

– Vis comme un guerrier ! Je te l'ai déjà dit, un

173

guerrier prend la responsabilité de ses actes, du plus

insignifiant de ses actes. Tu agis selon tes pensées, et

c'est une erreur. Ton échec devant le gardien est dû au

fait que tu penses.

– Comment cela, don Juan ?

– Tu penses à propos de tout. Tu as pensé au gardien,

et de ce fait tu n’as pu en venir à bout.

– En premier lieu tu dois vivre comme un guerrier. Je

crois que tu comprends très bien cela. »

Je voulus intervenir, mais d’un geste de la main il me

signifia le silence.

« Ta vie est assez compacte, en fait ta vie est plus

compacte que celle de Nestor ou de Pablito, les apprentis de Genaro. Et cependant ils *voient.* Ta vie est plus compacte que celle d'Eligio, et il est fort probable qu'il *verra* avant toi. Cet état de choses me déconcerte. Genaro lui-même n'en revient pas. Tu as très soigneusement accompli tout ce que je t'ai dit de faire. Je t'ai passé tout ce que mon benefactor m'a appris dans cette première étape. La règle est juste 1. Les étapes ne peuvent être changées. Tu as accompli tout ce qu'il faut accomplir et malgré tout tu ne vois pas. Mais pour ceux qui voient tu apparais comme si tu pouvais *voir.* Chaque fois que je me fie à cela, je suis dupé; tu fais un détour et te conduis comme un idiot qui ne *voit* pas, ce qui à coup sûr te va bien. »

Les paroles de don Juan me désespérèrent. Sans savoir pourquoi je me sentais prêt à pleurer. Je commençai à parler de mon enfance, et une vague de pitié pour moi-même me submergea. Don Juan me regarda un moment, puis détourna les yeux. J'avais eu l'impression qu'il m'avait accroché de ses yeux, comme une

sensation d'être doucement étreint par deux doigts, et je

1. Le concept de règle dans les enseignements de don Juan a été expliqué au début de l'apprentissage de l'auteur. Cf. *op. cit.,* analyse structurale.

ressentis une agitation étrange, un chatouillement, un désespoir plaisant au voisinage du plexus solaire. Mon ventre était vivant. Je sentais sa chaleur. Je n'arrivais plus à parler, je marmonnais, puis je cessai toute parole.

« Peut-être s'agit-il d'une promesse ? déclara don Juan après une longue pause silencieuse.

– Que voulez-vous dire ?

– Une promesse que tu fis, il y a très longtemps. – Quelle promesse ?

– Peut-être peux-tu me le dire? Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

– Non.

– Tu promis une fois quelque chose de très important. Je pense que peut-être cette promesse t'empêche de *voir.*

– J'ignore de quoi vous voulez parler.

– Je parlé d'une promesse que tu as dû faire ! Tu dois

essayer de t'en souvenir.

– Si vous savez quelle était cette promesse, pourquoi ne pas me la dire ?

– Non. Ça -ne servirait à rien.

– S'agit-il d’une promesse que je me fis à moi-même ? »

Pendant un moment je crus qu'il faisait allusion à ma décision d'abandonner son apprentissage.

« Non. C'est quelque chose qui s’est passé il y a très longtemps. »

Je ris sous cape parce que j’étais persuadé que don Juan se jouait d’une certaine manière de moi. Je me sentis plein de malice. J’exultais à l’idée que je pouvais duper don Juan qui, j en restais convaincu, n’avait pas p us que moi la moindre idée de cette prétendue promesse. J'étais certain qu'il sondait au hasard, dans le noir, qu'il tentait quelque chose de nouveau. L’idée de m’amuser avec lui me réjouissait.

« S'agit-il de quelque chose que je promis à mon

grandpa ?

– Non, répondit-il, et ses yeux étincelèrent. Et encore moins d'une promesse que tu fis à ta grandma. »

L'intonation grotesque qu'il donna au mot « grand-ma » me fit éclater de rire. Je pensais que don Juan était en train de placer une sorte de piège à mon intention, mais je me sentais assez fort pour jouer son jeu. Je commençai à énumérer tous les gens à qui j'aurais pu promettre quelque chose d'assez important. A chacun il dit non. Puis il guida la conversation sur mon enfance.

« Ton enfance fut-elle triste ? » demanda-t-il d'un ton très sérieux.

Pris au dépourvu, je lui répondis qu'elle n'avait vraiment pas été triste, mais plutôt assez difficile.

« Tout le monde pense comme toi, dit-il en me regardant. Moi aussi j'ai été un enfant très malheureux et peureux. Etre un enfant indien est difficile, extrêmement difficile. Mais le souvenir de cette époque n'a plus de sens pour moi. Avant même d'apprendre à *voir,*

j’avais cessé de penser aux difficultés de ma vie.

– Moi aussi, je ne pense pas à mon enfance.

– Alors pourquoi cela te rend-il triste ? Pourquoi étais-tu près de pleurer ?

– Je n'en sais rien. Peut-être que, lorsque je pense à l’enfant que j'étais, j'éprouve de la pitié pour moi-même et pour tous mes semblables. Je me sens incapable et triste. »

Il me regarda fixement, et à nouveau cette curieuse sensation envahit mon ventre. Je remuai les yeux et lui rendis son regard. Il était perdu au loin, bien au-delà de moi, ses yeux étaient brouillés et ternes.

« Il s'agit d’une promesse faite pendant ton enfance, dit-il après un silence.

– Qu’ai-je promis ? »

Il ne répondit pas. Ses yeux demeuraient clos. Invo-

lontairement j'esquissai un sourire. Je savais qu’il tâtait son chemin dans le noir, et cependant mon intention de le duper s'était dissipée.

« J’étais un enfant maigrichon, continua-t-il, et j'avais toujours peur.

– Moi aussi, dis-je en écho.

– Ce dont je me souviens le mieux, c’est de la terreur et de la tristesse qui me submergèrent lorsque les soldats mexicains tuèrent ma mère, dit-il d'un ton très doux, comme si le souvenir lui causait encore de la peine. C’était une vieille Indienne humble et pauvre. Peut-être fut-il préférable que sa vie se soit alors terminée. Je voulais qu'ils me tuent sur son corps, j’étais un enfant. Mais les soldats m'attrapèrent et me rouèrent de coups. Lorsque j'agrippai le corps de ma mère, ils tapèrent sur mes doigts avec un fouet à chevaux, et ils les cassèrent. Je ne sentis aucune douleur, mais je ne pouvais plus m'agripper, et ils me traînèrent au loin. »

Il cessa de parler. Ses yeux restaient fermés et je vis un léger tremblement parcourir ses lèvres. Une profonde tristesse s’empara de moi. Des images de ma propre enfance envahirent ma tête.

« Don Juan, quel âge aviez-vous? demandai-je seulement pour ne pas m’enliser dans ma tristesse oppressante.

– Sept ans peut-être. C'était l’époque des grandes

guerres contre les Yaqui 1. Les soldats mexicains débou-

l. Les guerres contre les Yaqui furent menées par les Mexicains au cours des dernières années du XIX' siècle. Les Yaqui, difficilement assimilables, étaient repoussés d'un côté et de l'autre de la frontière mexico-américaine. Bien des Yaqui ne revinrent jamais au Mexique et s'établirent dans le sud de l'Etat de l'Arizona. La guerre contre les Yaqui fut une des dernières guerres, menées contre tes Indiens avec l'intention délibérée de génocide. C'était au Mexique l'époque de la dictature de Porfiro Diaz, peu favorable aux Indiens. Sans une certaine protection des U.S.A., il est probable que les Yaqui auraient presque entièrement disparu. D'où leur haine des Mexicains et leur présence aux Etats- Unis.

lèrent sur nous soudainement, pendant que ma mère

attirer mon attention don Juan poussa ma cuisse de la

faisait à manger. C'était une femme sans défense. Sans

pointe de son pied. Il me dit qu'il « voyait » une lueur

aucune raison, ils la tuèrent. Qu'elle soit morte de cette

de violence autour de moi et qu'il se demandait si je

manière ou d'une autre, ça ne fait pas vraiment de

n'a lais pas me jeter sur lui pour le réduire en pièces. Il

différence, pas vraiment, et pourtant pour moi ça en fait

déclara que je me laissais aller à des accès de violence

une. Je suis incapable de te dire pourquoi, c'est comme

mais que je n'étais pas vraiment méchant, et que la

ça. Je pensais qu’ils avaient aussi tué mon père; mais
plupart du temps cette violence se retournait contre
non, il était seulement blessé. Ils nous amenèrent dans
moi-même.
un wagon, nous y poussèrent comme du bétail, puis il
« Don Juan, vous avez raison.
fermèrent la porte. Pendant des jours et des jours ils
– Bien sûr », dit-il en riant.
nous laissèrent là, dans le noir, comme des animaux,
Il me pressa de parler de mon enfance. Je commençai
nous jetant de temps à autre quelques morceaux de
par lui raconter mes années de solitude et de peur, et je
nourriture pour nous maintenir en vie.
m'engageai dans la description de ce que je pensais
« C'est dans ce wagon que mon père mourut des
avoir été mon combat accablant pour survivre et « con-
suites des ses blessures. Avec la douleur et la fièvre il
server mon esprit ». Cette métaphore l'enchanta et il
commença à délirer, et il ne cessait de me dire qu'il
éclata de rire.

fallait que je survive. Il continua de me répéter cela
Je parlai pendant longtemps. Il m’écoutait avec une
jusqu'à son dernier souffle.
expression très sérieuse sur son visage. Brusquement
« Les autres s’occupèrent de moi. Ils me donnèrent à
ses yeux « m'étreignirent » à nouveau, et je m’arrêtai de
manger. Une vieille rebouteuse remit en place les os
parler. Après un certain silence, il déclara que personne
cassés de ma main. Et comme tu peux t’en rendre
ne m'avait humilié, ce qui expliquait que je ne sois pas
compte, j'ai survécu. Pour moi, la vie ne fut ni bonne ni
réellement méchant.
mauvaise, la vie fut difficile. La vie est difficile, et pour
« Tu n'as pas encore été vaincu », dit-il.
un enfant c’est parfois horrible »
Quatre ou cinq fois il répéta cette phrase, et je me
Pendant très longtemps nous restâmes silencieux, au
sentis obligé de lui demander ce qu'elle signifiait. Il
moins pendant une heure. Des sensations très confuses
expliqua que le fait d'être vaincu était une condition

m'agitaient. Je me sentais abattu et cependant je n’au-

inévitable dans une vie. Les hommes étaient soit victo-

rais pas pu dire pourquoi. Le remords me rongeait. Peu

rieux, soit vaincus, et selon le cas ils devenaient bour-

avant j'avais pensé m'amuser en dupant don Juan, mais

reaux ou victimes. Ces deux conditions prévalaient tant

avec son récit il avait retourné la situation. Son récit –

qu'on ne « voyait » pas. « Voir » chassait l'illusion de la

simple, concis, avait éveillé d'étranges sensations en

victoire, de la défaite, de la souffrance. Il ajouta que je

moi. L’idée d’un enfant qui souffre avait toujours été

devrais apprendre à « voir » tant que j’étais victorieux

mon point sensible. Le dégoût de moi-même remplaçait

pour ainsi éviter à tout jamais d’avoir en mémoire le fait

la sympathie que je ressentais pour don Juan. Pendant

d’une humiliation.

tout son récit j'avais continué de prendre des notes

Je protestai. Je n'étais pas et n'avais jamais été victorieux comme s'il était un simple sujet, un simple cas d'obser-en quoi que ce soit. Et ma vie était, si tant est

vation clinique. J'allais déchirer mes notes, lorsque pour

qu'elle fut quelque chose, rien qu'une permanente défaite.

Il éclata de rire et jeta son chapeau par terre.

« Si ta vie est une telle défaite, piétine mon chapeau. »

Très sincèrement je défendis mon point de vue. Don Juan reprit son sérieux. Il ferma les yeux presque entièrement et me jeta un regard oblique. Puis il déclara que je pensais que ma vie était une défaite pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la défaite proprement dite. Soudain, d'une manière très rapide et parfaitement inattendue il saisit ma tête entre ses mains en plaçant ses paumes contre mes tempes. Pris de frayeur je respirai involontairement par la bouche. Il relâcha ma tête et s'adossa au mur sans me quitter du regard. Il avait accompli ces mouvements si vite, que lorsqu'il se fut détendu et adossé confortablement au mur j'étais suffoqué. Je me sentis tout étourdi, et complètement

déconcerté.

« Je *vois* un petit enfant qui pleure », dit-il après un long silence.

A plusieurs reprises il répéta cette phrase comme s'il pensait que je ne comprenais pas. J'avais l'impression qu'il était en train de m'évoquer tel un bébé pleurant, et je ne fis pas trop attention à lui.

« Hé! dit-il en exigeant toute mon attention. Je *vois* un petit enfant qui pleure. »

Je lui demandai si j'étais ce petit garçon. Il me répondit que non. Puis je lui demandai s'il s'agissait d'une vision de ma vie, ou d'un souvenir de la sienne. Il ne me répondit pas.

« Je *vois* un petit enfant, et il pleure et pleure.

– Est-ce un garçon ?

– Oui.

– Est-ce mon petit garçon ?

– Non.

– Pleure-t-il maintenant ?

– Il est en train de pleurer », dit-il d'un ton absolument convaincant.

Je crus que don Juan avait une vision d'un petit garçon que je connaissais et qui en ce moment même pleurait. Je citai tous les enfants que je connaissais, mais il déclara que ces enfants n'avaient rien à voir avec ma promesse, alors que l'enfant qui pleurait se rapportait à celle-ci.

Ces déclarations me semblèrent farfelues. Il avait dit que j'avais promis quelque chose à quelqu'un pendant mon enfance, et que l'enfant qui était en train de pleurer avait aussi affaire avec cette promesse. Je lui déclarai que tout cela était insensé. Calmement il répéta qu'il « voyait » un petit garçon pleurant maintenant, et que le petit garçon était blessé.

Très sérieusement je m'efforçais de donner à ses déclarations un semblant de bon sens, mais je n'arrivais pas à les rattacher à un événement quelconque dont je me souvenais.

« Je donne ma langue au chat, dis-je, parce que je ne

peux pas arriver à me souvenir d'avoir fait une promesse importante à quelqu'un, encore moins à un enfant. »

A nouveau il amincit ses yeux et déclara que l'enfant qui pleurait à ce moment précis était un enfant de mon enfance.

« Il était un enfant pendant mon enfance, et depuis il pleure encore ? demandai-je.

– C'est un enfant qui pleure maintenant, insista-t-il.

– Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?

– Bien sûr.

– Cela n'a pas de sens. Comment peut-il être un enfant maintenant s'il en était un lorsque moi-même j'étais enfant ?

– C'est un enfant et il pleure maintenant, dit-il, têtu.

– Don Juan, expliquez-moi cela.

– Non. *Tu* dois me l'expliquer. »

181

Dans cette partie de ma vie dans laquelle je n'arrivais pas à me plonger, à qui donc faisait-il allusion ?

« Il pleure, il pleure, continuait à dire don Juan d'un ton envoûtant. Et il te serre dans ses bras très fort, maintenant. Il est blessé ! Il est blessé ! Et il te regarde. Ne sens-tu pas ses yeux sur toi? Il est à genoux et il te serre dans ses bras. Il est plus jeune que toi. Il s'approcha de toi en courant. Mais son bras est cassé. Ne sens-tu pas son bras ? Ce petit garçon à un nez semblable à un bouton. Oui! c'est un nez en bouton. »

Mes oreilles bourdonnèrent et je perdis la sensation d'être dans la maison de don Juan. Les mots « nez en bouton » me replongèrent dans une scène de mon enfance. Je connaissais ce garçon au nez en bouton! Don Juan avait pénétré dans un des recoins les plus cachés de ma vie. Alors je sus la promesse dont il parlait. J'éprouvais une sensation d'exaltation, de désespoir et de terreur envers don Juan et son remarquable comportement. Comment diable pouvait-il connaître le garçon au nez en bouton de mon enfance ? Le souvenir que don Juan avait éveillé en moi me troublait tellement que ma capacité à me rappeler le passé fut aiguillonnée et me

transporta à une époque où j’avais huit ans. Ma mère avait déjà disparu depuis deux ans et je passais les années les plus infernales de ma vie entre les mains de mes tantes maternelles qui servaient de mères subrogées et s'occupaient de moi à tour de rôle tous les deux mois. Chacune avait une famille nombreuse, et malgré leur attention et leur protection, j’avais quand même à faire face à vingt-deux cousins. Leur cruauté était parfois réellement bizarre. J'avais l’impression d’être entouré d’ennemis, et dans les années atroces qui suivirent je dus m'engager dans une guerre désespérée et sordide. Finalement, et par des moyens que j’ignore encore, j'arrivais à dominer tous mes cousins. J'étais vraiment victorieux. Il n’existait plus d'opposants valables. Cependant j'ignorais cela, tout autant que la façon

d'en finir avec cette guerre qui, tout naturellement, avait ses prolongements à l’école.

A l’école rurale où nous allions, les différents cours avaient lieu dans la même salle de classe, chacun séparé des autres

par un espace entre les tables. C'est là que je rencontrai un petit garçon au nez plat que l'on tourmentait en le

surnommant. « Nez en bouton ». Il était en première année. Je

pris l'habitude d’en faire mon souffre-douleur de manière tout à

fait fortuite, presque sans intention délibérée. Mais en dépit de

tout ce que je lui faisais, il semblait m'aimer. Il me suivait partout, et bien que me sachant responsable de quelques

farces qui déconcertaient le directeur, il ne me dénonça

jamais. Un jour je renversai volontairement un grand tableau noir.

II tomba sur lui; et si sa table absorba une bonne partie

du choc, il eut néanmoins la clavicule brisée. Il tomba. Je l’aidai à se relever et je vis dans ses yeux la douleur et l'effroi alors qu'il me regardait tout en m étreignant. L’émotion qui me

gagna lorsque je vis qu'il souffrait et qu'il avait un bras démoli, fut plus que je ne pouvais supporter. Pendant des années je m’étais battu avec mes cousins et j'avais gagné, j’avais

dominé mes ennemis; je m'étais senti sûr et puissant jusqu'au

moment où la vue d'un petit garçon au nez en bouton en train

de pleurer avait détruit mes victoires. A cet instant-là je quittai le terrain de combat. De toutes mes forces je pris la résolution

de ne jamais plus gagner. Et comme je pensais qu'il faudrait lui couper le bras, je promis que

s’il était guéri, plus jamais je ne serais victorieux. Je lui

donnais mes victoires. C’est au moins de cette manière que je

l’avais compris.

Don Juan avait rouvert une plaie de ma vie. Je me sentis étourdi, submergé. Un puits de tristesse m'attira, et je m'y engloutis. Le poids de mes actes était un fardeau pesant. Le souvenir de ce petit garçon au nez en bouton dont le nom était

Joaquin, suscita en moi une angoisse tellement vive que je me

mis à pleurer. Je fis

183

part de ma tristesse à don Juan, tristesse pour un petit

Joaquin qui n'eut pas assez d’argent pour aller voir un

chose. Comment la faim et la douleur peuvent-elles être

docteur et dont le bras ne se remit jamais correctement

seulement des pensées ?

en place. Et tout ce que j’avais eu à lui offrir était des

– Pour moi, maintenant, ce ne sont que des pensées.

victoires enfantines. J'étais noyé de honte.

C’est tout ce que je sais. J'ai accompli cet exploit. Que tu

« Sois en paix, toi, étrange oiseau, dit don Juan d'un

le veuilles ou non, le pouvoir de faire constitue tout ce

ton ferme. Tu as assez donné. Tes victoires étaient

que nous avons à opposer aux forces de notre vie. Sans

fortes, et elles étaient à toi. Tu donnas suffisamment.

.ce pouvoir nous sommes la lie du vin, la poussière dans

Maintenant tu dois changer ta promesse.

le vent.

– Comment la changer ? Simplement en le disant ?

– Don Juan, je sais très bien que vous avez accompli

– Une promesse comme celle-là ne peut pas se chan-

cela, mais comment un simple homme comme moi ou le

ger simplement en le disant. Peut-être que bientôt, très

petit Joaquin peut-il accomplir la même chose ?

bientôt tu seras capable de savoir que faire pour la

– C’est à chacun de nous, en tant que simple individu,

changer. Peut-être aussi que du même coup tu pourras

de décider de s'opposer aux forces de nos vies. Je te l'ai

voir.

dit maintes et maintes fois, seul un guerrier peut

– Pourriez-vous m'indiquer comment procéder ?

survivre. Un guerrier sait qu'il attend et il sait pourquoi

– Tu dois attendre patiemment, tout en sachant que

il attend. Pendant qu'il attend, il ne désire rien. Ainsi

tu es en train d'attendre, tout en sachant ce que tu

reçoit-il la plus petite des choses, elle est plus qu'il n'en

attends. Voilà une attitude de guerrier. Et s'il s'agit du

peut prendre. S'il a besoin de manger, il découvre un

problème de tenir ta promesse, alors tu dois prendre

moyen, parce qu'il n'a pas faim. Si quelque chose le

conscience que tu la tiens. Le moment viendra où ton

blesse, il trouve un moyen de l'arrêter, car il ne souffre

attente prendra fin, et tu n'auras plus à honorer ta

pas. Avoir faim ou souffrir signifie que l'homme s'est

promesse. Il n'y a rien que tu puisse faire pour la vie de

laissé aller et qu'il n'est plus un guerrier. Les forces de

ce petit garçon. Lui seul pourrait annuler les effets de

sa faim et de sa souffrance le détruiront. »

cet acte.

Je désirais toujours soutenir ma position, mais n'en fis

– Mais comment peut-il faire cela ?

rien; je me rendis compte que le fait d'argumenter

– En apprenant à réduire ses besoins à rien. Aussi

consistait à créer une barrière pour me protéger de la

longtemps qu'il pense qu'il a été une victime, sa vie sera

force dévastatrice de l'exploit magnifique de don Juan,

un enfer. Et pour aussi longtemps que tu penses de

une force qui m'avait profondément marqué de sa

même, ta promesse restera valide. Ce qui nous rend

remarquable puissance.

malheureux est le fait de vouloir. Cependant si nous

Comment savait-il cela ? Je pensais que peut-être je lui

pouvions réduire nos besoins à rien, la plus petite des

avais raconté l'histoire de « .Nez en bouton » au cours

choses que nous aurions serait un cadeau véritable. Sois

d'un de mes états de réalité non ordinaire. Cependant je

en paix, tu as fait à Joaquin un bon cadeau. Etre pauvre

ne me souvenais de rien de semblable, mais en l'occur-

ou éprouver un désir quelconque n'est qu'une pensée.

rence ne pas se souvenir était facilement compréhensi-

De même en est-il de haïr, d'avoir faim et de souffrir.

ble.

– Don Juan, je ne peux vraiment pas croire une telle

« Don Juan, comment connaissiez-vous ma pro-

messe ?

184

185

– Je l’ai *vue.*

– L’aviez-vous *vue* lorsque je pris Mescalito, ou lors-

que je fumai votre mélange ?

10

– Je l'ai *vue* maintenant, aujourd’hui.

– Aviez-vous *vu* toute l'histoire ?

– Et à nouveau te voilà avec tes questions. Je te l'ai

Le ***30 mai 1969,*** j’étais de retour chez don Juan. A déjà dit, ça ne sert à rien de parler de ce qu'est *voir.*

peine arrivé je lui déclarai que je brûlais de « voir » et

C’est rien du tout. »

que je voulais renouveler ma tentative. Il rit et secoua la

Je n’insistai pas, j'étais émotionnellement convaincu.

tête en signe de dénégation et je ne pus me retenir de

« Une fois, je fis un vœu, dit don Juan, et le son de sa

protester. Il me dit de prendre patience, que le moment

voix me fit tressaillir.

n'était pas encore venu, mais j'insistai sur le fait que

« Je promis à mon père que j'allais vivre pour

j'étais prêt.

détruire mes assassins. Pendant des années cette pro-

Mes prières agaçantes ne parurent pas l'importuner.

messe demeura avec moi. Maintenant elle est changée.

Cependant, il tenta de changer de sujet. Je tins bon et

Je ne suis plus intéressé à détruire qui que ce soit. Je

lui demandai de m'indiquer ce que je devais faire pour

n'éprouve pas de haine envers les Mexicains. Je ne hais

surmonter mon impatience.

personne. J'ai appris que les innombrables chemins que

« Tu dois agir comme un guerrier.

chacun dans sa vie traverse sont tous égaux. A la fin,

– Et comment faire ?

oppresseurs et opprimés se retrouvent, et la seule chose

– C'est en agissant qu'on apprend à agir comme un

qui l'emporte reste que la vie fut en tout trop courte

guerrier, et non pas en parlant.

pour les uns comme pour les autres. Aujourd'hui je suis

– Vous m'avez dit qu'un guerrier pense à sa mort. Je

triste non pas à cause de la manière dont mon père et

ne fais que cela; mais il est clair que ce n'est pas

ma mère sont morts. Je me sens triste parce qu'ils

suffisant. »

étaient Indiens. Ils vécurent comme des Indiens et ils

Il sembla avoir un mouvement d'impatience et fit

moururent comme des Indiens. Jamais ils ne surent

claquer ses lèvres. Je lui dis que je n'avais pas eu

qu'avant toute autre chose ils étaient des hommes. »

l'intention de le mettre en colère, et que s'il ne voulait

plus de moi, là, chez lui, j'allais sur-le-champ revenir à

Los Angeles. Il me tapota affectueusement le dos et

m'assura qu'il ne se mettait jamais en colère contre moi,

qu'il avait seulement supposé que je savais ce que

signifiait le fait d'être un guerrier.

187

« Que puis-je faire pour vivre comme un guerrier ? »

– Comment un guerrier excerce-t-il sa patience et sa

Il ôta son chapeau et se gratta les tempes. Il me

volonté ? »

regarda fixement et sourit.

Don Juan réfléchit un long moment avant de me

« Tu aimes que tout soit formulé, n’est-ce pas ?

répondre.

– C’est ainsi que fonctionne mon esprit.

« Je ne crois pas qu'il existe un façon de parler de

– Non, pas nécessairement.

cela, finit-il par dire. De la volonté plus particulière-

– J'ignore comment changer. C'est la raison pour

ment. La volonté est une chose très particulière. Elle

laquelle je vous demande de me dire exactement ce que

surgit de façon mystérieuse. On ne peut vraiment pas

je dois faire pour vivre comme un guerrier. Si je savais

expliquer comment quelqu’un s’en sert, tout ce qu'on

cela, je pourrais découvrir une façon de m'y plier. »

peut dire c’est que les effets de la volonté sont stupé-

Il dut penser que ma déclaration était amusante, car il

fiants. Et peut-être, en premier lieu il faut savoir qu'on

me tapota le dos tout en riant.

peut développer sa volonté. Un guerrier sait cela et il

J'avais l'impression qu’il allait me demander de partir

s’engage dans cette attente. Ton erreur est de ne pas

d’un instant à l'autre, donc je m'assis très vite sur ma

savoir que tu attends ta volonté.

natte, lui fit face et commençai à lui poser des ques-

« Mon benefactor me disait qu'un guerrier sait qu’il

tions. Je voulus savoir pourquoi il fallait que j’attende.

attend et ce qu’il attend. Toi, tu sais que tu attends. Bien

Il m'expliqua que si je tentais de « voir » à la va-vite,

que tu aies passé des années ici, avec moi, tu ne sais

sans attendre d'avoir « guéri les blessures » reçues au

toujours pas ce que tu attends. Il est difficile, voire

cours de ma lutte contre le gardien, j'avais de fortes

impossible, à l'homme moyen de savoir ce qu'il attend.

chances de me retrouver aux prises avec lui, même si je

Un guerrier, en revanche, n'a pas de problèmes, il sait

ne le cherchais pas. Il me certifia que dans ma situation

qu'il attend sa volonté.

aucun homme ne pouvait espérer survivre à une telle

– Qu'est-ce exactement que la volonté ? est-ce la

rencontre.

détermination ? Par exemple la détermination dont fait

« Avant de pouvoir te remettre en quête du *voir,* tu

preuve votre petit-fils Lucio quand il veut à tout prix

dois complètement oublier le gardien, continua-t-il.

une motocyclette ?

– Comment peut-on oublier le gardien ?

– Non, dit-il en riant doucement. Cela n'a rien à voir

– Un guerrier oublie en faisant usage de sa volonté et

avec la volonté. Lucio ne fait que céder à un penchant.

de sa patience. En fait, un guerrier n'a rien d'autre que

La volonté, c'est autre chose, quelque chose de très clair

sa volonté et sa patience et avec elles il construit tout ce

et d'extrêmement puissant qui peut diriger nos actions.

qu'il veut.

La volonté c'est, par exemple, ce qu'un homme utilise

– Mais je ne suis pas un guerrier.

pour gagner une bataille qu'il aurait normalement dû

– Tu as commencé à apprendre les voies des sorciers.

perdre.

Tu n'as plus le temps de battre en retraite ou d'avoir

– Donc la volonté doit être ce que nous appelons

des regrets. Tu n'as que le temps de vivre comme un

courage.

guerrier et d'exercer ta patience et ta volonté, que cela

– Non. Le courage, c'est autre chose. Les hommes de

te plaise ou non.

courage sont des hommes de foi, des hommes nobles.

On fait cercle autour d'eux, on les admire. Et pourtant

188

189

très peu d'hommes de courage ont de la volonté. En

général ce sont des hommes sans peur qui sont portés à

l'âge, cette trouée s'ouvre au fur et à mesure que l'on

accomplir tout naturellement des actes que le bon sens

développe sa volonté.

commun juge risqués. La plupart du temps, un homme

– Où est cette trouée ?

courageux est effrayant et redouté La volonté, en

– A l'endroit où sont tes fibres lumineuses, dit-il en

revanche, a trait à des faits étonnants qui défient le sens

pointant le doigt sur son ventre.

commun.

– A quoi ressemble-t-elle ? A quoi sert-elle ?

– La volonté est-elle la maîtrise que nous pourrions

– C’est une ouverture qui crée un espace permettant

avoir sur nous-mêmes ?

à ta volonté de s’élancer au-dehors, comme une flè-

– Tu peux dire que c’est un genre de maîtrise.

che.

– Pensez-vous que je puisse exercer ma volonté, par

– La volonté est-elle un objet ? Ou comme un

exemple en m’abstenant de certaines choses ?

objet ?

– Telles que poser des questions ? » lança-t-il à brûle-

– Non. J'ai seulement dit cela pour que tu compren-

pourpoint.

nes. Ce qu'un sorcier appelle volonté est une force en

Il me dit cela d'un ton si malicieux que je cessai
nous. Ce n'est pas une pensée, ni un objet, ni un souhait.
d'écrire pour le regarder. Nous éclatâmes de rire.
Cesser de poser des questions ce n'est pas de la volonté,
« Non, dit-il. S'abstenir, c'est encore être indulgent,
car cela exige de penser et de souhaiter. La volonté,
et je ne te conseillerais rien de tel. C'est pourquoi je te
c'est ce qui te permet de vaincre alors même que tes
laisse poser toutes les questions que tu veux. Si je te
pensées te déclarent vaincu. La volonté c'est ce qui te
demandais de cesser de poser des questions, tu risque-
rend invulnérable. La volonté, c'est ce qui envoie un
rais de gauchir ta volonté en essayant d'y parvenir.
sorcier à travers un mur, à travers l'espace, dans la lune
S'abtenir c'est bien souvent la pire complaisance car
s'il le désire »
cela nous force à croire que nous faisons de grandes
Je n'avais pas d'autres questions à poser. J'étais fati-
choses, alors qu'en réalité nous sommes complètement
gué et quelque peu sur les nerfs. Je craignais que don

ancrés en nous-mêmes. Cesser de poser des questions

Juan me demande de partir et cela m’ennuyait.

n’a rien à voir avec la volonté dont je parle. La volonté

« Allons faire un tour dans les collines », dit-il de but

est un pouvoir. Et puisque c'est un pouvoir, il faut la

en blanc, et déjà il était debout.

maîtriser et l'accorder avec soi. Cela prend du temps, je

En chemin il se remit à parler de la volonté, et devant

le sais, et je suis patient avec toi. Quand j’avais ton âge,

mon mécontentement de ne pas pouvoir prendre de

j'étais aussi impulsif que toi. Cependant, j'ai changé.

notes ils éclata de rire.

Notre volonté opère en dépit de notre complaisance.

Il décrivit la volonté comme une force qui était le

C'est ainsi que par exemple ta volonté ouvre peu à peu

véritable trait d’union entre l'homme et le monde. Il prit

ta trouée.

grand soin de préciser que le monde était l'ensemble de

– De quelle trouée parlez-vous ?

ce que nous pouvions percevoir quel que soit le mode

– En nous, il y a une trouée et, un peu comme la

de perception envisagé. Don Juan expliqua qu'il fallait

fontanelle sur la tête des enfants qui se referme avec

entendre par « percevoir le monde » le processus par

lequel nous appréhendons toute chose qui se présente à

190

191

nous. Cette « perception » particulière s'accomplissait par nos sens et par notre volonté.

Je lui demandai si la volonté était un sixième sens. Il déclara que c'était plutôt un certain rapport entre nous et le monde perçu.

Je lui suggérai une halte pour me permettre de prendre des notes. Il s'esclaffa et continua de marcher.

Cette nuit-là, il ne me demanda pas de partir, et le

lendemain matin, après le petit déjeuner, il recom-

mença à me parler de la volonté.

« Ce que tu appelles volonté, c'est le caractère et une

forte disposition. Ce qu'un sorcier appelle volonté, c'est

une force qui vient de l'intérieur de nous-mêmes et qui

va se greffer sur le monde en dehors de nous. Elle sort

par le ventre, là où sont tes fibres lumineuses. »

Il frotta son nombril pour me montrer la zone dont il parlait.

« Je dis qu’elle sort par là parce qu'on peut la sentir sortir.

– Pourquoi l’appelles-tu volonté ?

– Je ne lui donne pas n'importe quel nom de mon propre gré. Mon benefactor l'appelait volonté, et d'autres hommes de connaissance l'appellent volonté.

– Hier, tu disais qu'on peut percevoir le monde avec ses sens aussi bien qu’avec sa volonté. Comment est-ce possible ?

– L'homme moyen peut " attraper ” les choses du monde seulement avec ses mains, ou avec ses yeux, ou avec ses oreilles.

Mais un sorcier peut aussi les “ attraper " avec son nez, ou sa langue, ou sa volonté, particulièrement avec sa volonté. Je ne puis pas exactement te décrire comment cela se fait, mais toi-même, par exemple, tu ne peux pas me décrire comment tu entends. Il se trouve que moi aussi j'entends, par conséquent nous

pouvons parler de ce que nous entendons, mais jamais de la manière dont nous entendons. Un sorcier se sert de sa volonté pour percevoir le monde. Mais percevoir

de cette façon, ce n'est pas comme entendre. Quand on regarde le monde, ou quand on l'entend, on a l'impression qu'il est présent et qu'il est réel. Mais quand on perçoit le monde avec sa volonté, on sait qu'il n'est pas " aussi présent " ou " aussi réel " qu'on le croit en général.

– La volonté, est-ce comme *voir ?*

– Non. La volonté c'est une force, un pouvoir. *Voir* ce n'est pas une force, mais plutôt une façon de passer au travers des choses. Un sorcier peut avoir une volonté très forte et cependant n'être pas capable de *voir,* ce qui veut dire que seul un homme de connaissance perçoit avec ses sens et avec sa volonté, et aussi avec sa faculté de *voir.* »

Je lui confiai que j'étais de plus en plus dérouté quant à la manière de faire usage de ma volonté pour oublier le gardien. Cette constatation et mon air perplexe parurent le combler d'aise.

« Je t'ai prévenu qu'à force de parler on embrouille tout, dit-il en riant. Mais au moins, tu sais maintenant

que tu es en train d'attendre ta volonté. Tu ignores toujours ce que c’est, ou comment elle va se manifester en toi. Surveille donc soigneusement tout ce que tu fais. Ce qui pourrait t’aider à développer ta volonté se trouve parmi toutes les petites choses que tu fais. »

Je ne vis pas don Juan de toute la matinée. Au début de l'après-midi il revint avec une brassée de plantes sèches. Il me fit un signe de tête pour m'inviter à l’aider et, sans jamais desserrer les dents, nous travaillâmes pendant des heures à trier les plantes. Quand nous eûmes terminé, nous nous assîmes pour nous reposer, et il me sourit avec bienveillance.

193

Je lui avouai alors qu'après avoir relu mes notes je n’arrivais toujours pas à comprendre les conséquences du fait d'être un guerrier, et encore moins ce que signifiait l'idée 'de volonté.

« La volonté n'est pas une idée. »

C’était la première fois de la journée qu’il m'adressait la parole.

Après avoir marqué une longue pause, il poursuivit :

« Nous sommes différents, toi et moi. Nous n'avons pas le même caractère. Ta nature est plus violente que

la mienne. Quand j'avais ton âge je n'étais pas violent mais méchant. Tu es le contraire. Mon benefactor était comme toi. Il aurait été parfait pour être ton maître. C'était un grand sorcier, mais il ne *voyait* pas. Pas comme je *vois,* ni comme Genaro *voit.* Je comprends le monde et je vis guidé par ma faculté de *voir.* Par ailleurs, mon benefactor devait vivre en guerrier. Un homme qui *voit* n'a pas de raison de vivre comme un guerrier, ou comme n'importe quoi d'autre, car il peut *voir* les choses telles qu'elles sont réellement, et diriger sa vie en conséquence. Compte tenu de ton caractère, il se pourrait que tu n'apprennes jamais à *voir,* et dans ce cas il te faudra vivre toute ta vie comme un guerrier.

« Mon benefactor disait qu'un homme qui s'engage sur les chemins de la sorcellerie se rend compte peu à peu qu'il a pour toujours délaissé la vie ordinaire, que la connaissance est en effet une chose effrayante, que les moyens du monde ordinaire ne constituent plus pour lui des garde-fous, et qu'il doit adopter un mode de vie nouveau s'il veut survivre. Arrivé à ce point, la première chose qu'il doit faire est de vouloir devenir un guerrier.

C'est un pas qu'il doit faire à tout prix, une décision de la plus haute importance. La nature effrayante de la connaissance ne laisse pas d’autre choix que celui de devenir guerrier.

« Lorsque la connaissance devient une affaire

194

effrayante, l'homme se rend aussi compte que la mort est assise à côté de lui, sur sa natte, qu’elle devient sa compagne irremplaçable. Toute bribe de connaissance qui devient pouvoir a la mort comme force centrale. La mort donne la touche finale, et tout ce qui est touché par la mort devient pouvoir.

« L’homme qui s’avance sur le chemin de la sorcellerie doit à tout moment faire face à une imminente annihilation et inévitablement il acquiert une conscience aiguë de sa mort. Sans la conscience de la mort, il ne serait qu’un homme ordinaire impliqué dans des actes ordinaires. Il n'aurait pas la puissance et la concentration indispensables pour transformer son temps ordinaire sur terre en pouvoir magique.

« Ainsi, pour être un guerrier, un homme doit avoir, en tout premier lieu et de manière vraiment authentique, une conscience aiguë de sa propre mort. Mais se soucier en permanence de la mort contraindrait normalement tout homme à se concentrer sur soi, et cela serait débilitant. Donc la seconde chose dont on a besoin pour être un guerrier est le détachement. L'idée de la mort imminente, au lieu de tourner à l'obsession, devient indifférence. »

Don Juan cessa de parler, puis me regarda. Il paraissait attendre un commentaire de ma part.

« Est-ce que tu comprends ? » demanda-t-il.

Je comprenais ce qu'il m'avait dit, mais je ne voyais pas comment on pouvait arriver à un sens de détachement vis-à-vis de la mort. Je lui dis que du point de vue de mon propre apprentissage j'avais déjà connu le moment où la connaissance devient une affaire effrayante. Je pouvais également affirmer que les données ordinaires de ma vie quotidienne ne m'étaient plus d'aucun secours, et je désirais, et beaucoup mieux que

désirer, j'avais besoin de vivre comme un guerrier.

« Maintenant tu dois te détacher, dit-il.

– De quoi ?

195

– Détache-toi de tout.

– C'est impossible. Je ne veux pas devenir un er-

mite.

– Etre un ermite c'est aussi une indulgence envers soi

et jamais je n’ai voulu dire cela. Un ermite n'est pas détaché, car il s’abandonne volontairement pour devenir ermite.

« Seule l’idée de la mort détache suffisamment

l'homme au point de le rendre incapable de s'abandon-

ner à quoi que ce soit, Seule l'idée de la mort détache

suffisamment l’homme au point qu'il ne peut plus

considérer qu'il se prive de quelque chose. Un homme

de cette sorte ne désire, malgré tout, absolument rien,

car il a acquis un appétit silencieux pour la vie et toutes

les choses de la vie. Il sait que sa mort le traque, qu'elle

ne lui laissera pas le temps de se cramponner à quoi

que ce soit; donc, sans en ressentir un désir obsédant, il

essaie la totalité de toute chose.

« Un homme détaché, homme qui sait qu'il n'a pas la possibilité d'éviter sa mort, n'a qu'une seule chose sur laquelle il puisse s'appuyer : le pouvoir de ses décisions. Il doit être, pour ainsi dire, le maître de ses choix. Il doit clairement comprendre que son choix dépend de lui seul et qu'une fois fait il n'y a plus de temps pour des regrets ou des lamentations. Ses décisions sont irrévocables simplement parce que la mort ne lui laisse pas le temps de se cramponner à quoi que ce soit.

« Et alors, conscient de sa mort, grâce à son détachement, et avec le pouvoir de ses décisions, un guerrier fixe sa vie stratégiquement. La connaissance de sa mort le guide, le rend détaché et silencieusement robuste. Le pouvoir de ses décisions le rend capable de choisir sans regrets, et du point de vue stratégique son choix est toujours le meilleur. Ainsi il accomplit tout ce qu'il doit faire avec plaisir et avec une compétence sûre.

« Quand un homme se conduit de cette façon on peut

réellement dire que c’est un guerrier, et qu'il a acquis la patience ! »

Don Juan me demanda si j’avais quelque chose à dire, et je lui fis remarquer qu'il faudrait une vie tout entière pour mener à bien la tâche qu’il venait de décrire. Il dit . que je protestais trop souvent devant lui alors qu’il savait bien que je me conduisais, ou tout au moins essayais de me conduire, dans ma vie quotidienne en suivant les préceptes de la vie de guerrier.

« Tu as d’assez bonnes griffes, dit-il en riant. Montre-les moi de temps à autre. C’est un bon exercice. »

Je fis comme si j’avais des griffes et je grondai. Il rit, s’éclaircit la voix et poursuivit :

« Quand un guerrier a acquis la patience il est sur la voie de la volonté. Il sait comment attendre. Sa mort est avec lui assise sur sa natte. Ils deviennent amis. Sa mort lui conseille par des voies mystérieuses comment choisir, comment vivre de manière stratégique. Et le guerrier attend ! Je pourrais dire que le guerrier apprend sans se presser parce qu'il sait qu'il attend sa volonté. Et

un beau jour il accomplit un acte pratiquement impossible à accomplir ordinairement. Il se peut qu'il ne se rende pas lui-même compte de son extraordinaire exploit. Mais comme il continue d'accomplir des actes impossibles, ou comme des choses impossibles continuent à lui arriver, il finit par prendre conscience qu’une sorte de pouvoir est en train d'émerger. Un pouvoir qui sort de son corps au fur et à mesure qu’il s'avance sur le chemin de la connaissance. Au début, c'est comme une démangeaison au ventre, ou un point chaud, qui ne peut pas être soigné; puis il éprouve une douleur, un grand malaise. Parfois la douleur et le malaise sont tels que le guerrier est pris de convulsions qui peuvent durer des mois. Plus les convulsions sont sévères, mieux cela vaut. Un excellent pouvoir s’annonce par de grandes souffrances.

« Quand les convulsions cessent, le guerrier remar-

que qu'il a des sensations bizarres par rapport aux choses. Il remarque qu'il peut maintenant toucher tout

« Mon benefactor était un sorcier aux grands pou-
ce qu'il veut avec une sensation qui sort juste au-dessus
voirs, poursuivit-il. Il fut toujours et toujours un guer-
ou juste en dessous de son nombril. Cette sensation
rier. Sa volonté était incontestablement son plus magni-
c'est la volonté, et quand il devient capable de s'en
fique accomplissement. Mais un homme peut aller
servir pour attraper les choses, on peut vraiment dire
encore plus loin que cela, un homme peut apprendre à
que le guerrier est un sorcier, et qu'il a acquis la
voir. Une fois qu'il a appris à *voir* il n'a plus besoin de volonté. »
vivre comme un guerrier, ni d'être un sorcier. Le fait
A nouveau don Juan cessa de parler comme s'il
d'avoir appris à *voir* transforme un homme en tout en
espérait des commentaires ou des questions de ma part.
ne devenant rien. Pour ainsi dire, il disparaît et cepen-
Je n'avais rien à dire. J'étais profondément préoccupé
dant il est toujours là. Je pourrais dire que c'est le
par l'idée qu'un sorcier devait faire l'expérience de la
moment où un homme peut devenir ou avoir tout ce

douleur et des convulsions, mais je me sentis gêné de
qu’il veut. Mais il ne désire rien, et au lieu de jouer avec
lui demander si je devais moi aussi passer par là.
ses semblables comme s’ils n'étaient que des marionnet-
Finalement après un long silence je surmontai ma gêne.
tes, il les rencontre dans le brouillard de leur folie.
Il gloussa de rire comme s’il avait prévu ma question. Il
Entre lui et eux la seule différence réside dans le fait
dit que la douleur n’était absolument pas nécessaire.
que celui qui *voit* contrôle sa folie, alors que ses
Lui, par exemple, ne l’avait jamais connue, et la volonté
semblables, les hommes, n’y arrivent pas. Un homme
lui était un jour arrivée.
qui *voit* ne s’intéresse plus activement à ses semblables.
« Un jour, j'étais dans les montagnes, raconta-t-il, et je
Voir l’a détaché de tout, absolument de tout ce qu’il
tombai sur un puma, une femelle enceinte et affamée. Je
connaissait auparavant.
courus et elle courut à mes trousses. Je grimpai sur un
– La seule idée d’être détaché de tout me donne des

rocher et elle s’arrêta à quelques pas de moi, prête à
frissons dans le dos.
bondir. Je lui jetai des pierres. Elle gronda et s’apprêta à
– Tu veux plaisanter! Ce qui devrait te donner des
charger. Ce fut à ce moment précis que ma volonté se
frissons dans le dos c’est de n'avoir pas d’autre perspec-
manifesta, et de ma volonté je l'arrêtai avant qu’elle
tive que de faire toute ta vie ce que tu as toujours fait.
n’ait sauté sur moi. Avec ma volonté je la caressai, et je
Pense à l’homme qui année après année plante du maïs
m'en servis même pour lui frictionner les mamelles.
jusqu'à ce que, trop vieux et trop fatigué pour se lever, il
Elle me regarda avec de gros yeux langoureux et se
reste écroulé comme un vieux chien. Sa pensée et ses
coucha. Et je m'enfuis comme un dératé sans lui laisser
sentiments, c’est-à-dire le meilleur de lui-même, errent
le temps de se raviser. »
sans but parmi la seule chose qu’il ait jamais connue :
Don Juan fit un geste très comique évoquant un
planter du maïs. Selon moi, c’est le gaspillage le plus

homme qui court pour sauver sa peau en retenant d’une

effrayant qu'il puisse y avoir.

main son chapeau.

« Nous sommes des hommes, et notre lot c'est d'ap-

Je lui dis qu'il m'était très désagréable de penser que

prendre et d'être projetés dans d'inconcevables nou-

je devais m'attendre à avoir des convulsions ou sinon à

veaux mondes.

faire face à un puma affamé si je désirais la volonté.

– Y a-t-il vraiment pour nous des mondes nouveaux ?

demandai-je.

198

199

– Imbécile, nous n’avons rien épuisé, dit-il d’un ton

péremptoire. *Voir* est réservé aux hommes parfaits.

Tempère donc ton esprit dès maintenant, deviens un

11

guerrier, apprends à *voir,* et tu sauras alors qu’il n’y a pas de fin aux nouveaux mondes de notre vision. »

Une fois que j’eus fait les commissions qu’il m'avait

demandées, don Juan ne me dit pas de partir comme à plusieurs reprises cela s’était produit dernièrement. Il

200

déclara que je pouvais rester. Le jour suivant, le ***28 juin1969***, peu avant midi il me prévint que j'allais à nouveau fumer.

« Vais-je tenter de voir le gardien ?

– Non. Ça c'est du passé. Il s'agit de quelque chose d’autre. »

Très calmement don Juan bourra sa pipe, l'alluma et me la tendit. Je n'éprouvai aucune crainte, et immédiatement une plaisante somnolence m'enveloppa. Lorsque j'eus fini la pipe, don Juan la nettoya, la rangea, puis m'aida à me relever. Jusqu'à ce moment-là nous étions restés assis face à face sur deux nattes qu’il avait placées au centre de la chambre. Il m'encouragea à sortir pour une courte promenade, et avec douceur me montra comment marcher. Je fis un pas. Mes jambes fléchirent et lorsque mes genoux heurtèrent le sol je ne sentis pas le choc. Don Juan passa son bras sous le mien et me redressa.

« Il faut que tu marches, à la façon dont la dernière

fois tu t’es relevé, tu dois faire usage de ta volonté. »

J'avais l’impression d’être cloué au sol. J'essayai

d'avancer le pied droit et je tombai presque. Don Juan

me soutenait sous l'aisselle droite, et d'un geste lent il

201

me catapulta en avant. Mes jambes ne me supportèrent pas et

s'il ne m’avait pas rattrapé le bras et retenu je serais tombé à

derrière moi j'en conclus qu’il avait dû rentrer dans sa

terre. Il me laissa reposer contre lui tout en me maintenant chambre.

toujours sous l'aisselle droite. Je ne ressentais rien, mais

« Don Juan ! » appelai-je en hurlant. Il ne me répondit

j'étais certain que ma tête reposait sur son épaule. Je voyais pas.

la pièce dans une position oblique. Il me traîna sur le porche et

Une sensation d’impuissance et de désespoir me

par deux fois nous en fîmes le tour. Enfin, sans doute parce gagna. Je voulais me lever. Je dis : « Debout! Debout!

que j’étais trop lourd, il me laissa m'affaisser. Je savais qu'il Debout ! » comme s’il y avait là un mot magique qui me

n'aurait pas pu me déplacer, car d'une certaine manière il y relèverait. Rien ne se produisit, et de la frustration je

avait comme une partie de moi qui se fit lourde comme du passai à la colère. J'avais envie de me taper la tête par

plomb. D'ailleurs, don Juan ne tenta pas de me relever. Il me

terre; j'avais presque les larmes aux yeux. La situation

lança un regard assez bref. Allongé sur le dos je lui faisais devenait intenable, je désirais parler, bouger, et je ne

face et je voulus lui sourire. Il éclata de rire, se pencha sur moi pouvais faire ni l'un ni l'autre. J'étais immobilisé, para-et me gifla le ventre. Je ressentis une sensation particulière, ni lysé.

plaisante, ni pénible, ni semblable à quelque chose de

Je parvins à crier : « Don Juan, venez m'aider! »

pensable. Il s'agissait plutôt d'une décharge. Puis il me tourna

Il revint, s'assit devant moi et éclata de rire. Il déclara

en rond, un mouvement que je ne pouvais pas sentir, mais qui

que ma crise d'hystérie et ce que je ressentais n'avaient

m'était rendu visible par le déplacement circulaire de ma vision

absolument aucune importance. Il leva ma tête, me

du porche. Il me plaça dans la direction qu'il désirait, et

regarda droit dans les yeux et me dis que j'avais une

se recula.

attaque de fausse peur. Il me précisa de ne pas m'affo-

« Lève-toi, me commanda-t-il. Lève-toi comme tu le

ler.

fis l'autre jour. Ne badine pas. Tu sais comment te lever.

« Ta vie devient compliquée. Débarrasse-toi de ce qui

Maintenant, lève-toi. »

te fait perdre ton calme. Repose-toi tranquillement et

Pour lui obéir je tentai de me rappeler les actions

mets de l’ordre dans ta vie. »

accomplies à cette occasion-là. Mais, malgré mes efforts

Il déposa ma tête par terre, m'enjamba, et j'entendis

mes pensées fuyaient comme d’elles-mêmes. Enfin j’eus

le glissement de ses sandales pendant qu'il s'éloignait.

l’impression que si je disais « debout ! », comme je

Ma première réaction fut de m'affoler, mais je n’arri-

l’avais alors fait, je me lèverais à coup sûr. Je dis

vais même pas à réunir l'énergie nécessaire à cela. Au

« debout », clairement, à haute voix, et rien ne se

contraire je me découvris en train de sombrer dans un

produisit.

état de rare sérénité, et une ample sensation d'aisance

Don Juan me jeta un regard mécontent, puis il me

m'enveloppa. Je savais où résidait le point complexe de

contourna pour se diriger vers la porte. Allongé sur

ma vie. Il s'agissait de mon petit garçon. Mon désir le

mon flanc gauche, j'avais devant moi la vue de toute la

plus cher et prédominant à tout autre était d'en être le

région qui s'étend devant sa maison. Lorsqu'il passa

père. Je me complaisais à l'idée de modeler son carac-

tère, de l'emmener en promenade, de lui enseigner

« comment vivre », et cependant je détestais l'idée

202

d'avoir à le contraindre à ma manière de vivre, ce qui

précisément était ce que je serais obligé de faire,

203

c'est-à-dire l'obliger par force ou bien avec cet ensemble

perfide d'arguments et de récompenses que nous nom-

son visage je vis un don Juan différent de celui auquel j'étais

mons compréhension.

habitué. A sa place je vis un immense objet. Je savais qu'il

« Je dois le laisser agir par lui-même, pensais-je, je ne

s’agissait de son visage, mais une telle connaissance ne

dois pas m’y cramponner. Je dois le laisser libre. »

découlait pas de mes perceptions, elle était plutôt une

Ce dilemme suscita une terrible sensation de mélan-

conclusion logique de ma part. Après tout ma mémoire me

colie, et j'en pleurai. Mes yeux se remplirent de larmes,

confirmait qu'à l'instant précédent le « don Juan que je

la vue du porche se brouilla. Soudain je fus pris du désir

connaissais » me soutenait par les aisselles. Par conséquent,

impératif de me lever, de chercher don Juan pour lui

l’étrange objet lumineux devant moi ne pouvait pas ne pas expliquer ce problème. Et alors je me rendis compte

être le visage de don Juan. Cet objet avait quelque chose de

que je voyais le porche dans sa position normale, que

familier mais ne ressemblait en rien à ce que je nommerais le

j'étais debout. Je fis demi-tour et je découvris don Juan

« vrai » visage de don Juan. Je regardais un objet rond debout devant moi. Sans doute avait-il été derrière moi

possédant sa propre luminosité. Chaque partie bougeait. Je

pendant tout ce temps-là.

percevais un flot rythmique ondulatoire strictement limité,

Sans pourtant avoir ressenti le mouvement, je dus

comme si le mouvement était contenu par lui-même, ne

marcher parce que je m'approchais de lui. Il s'avança

dépassait jamais ses propres limites. Et cependant, de l'objet

vers moi en souriant et me soutint sous les aisselles.

placé devant mes yeux émanait un mouvement partout à sa

Son visage était très proche du mien.

surface. Je pensais que c'était la vie. En fait l'objet était

« C'est bien, c'est du bon travail », dit-il d'un ton

tellement vivant que la contemplation de son mouvement

réconfortant.

m'absorba. Il s'agissait d'une palpitation envoûtante. Elle

A ce moment précis je pris conscience que quelque chose

m'absorba de plus en plus jusqu'à ce que je sois devenu

d'extraordinaire se déroulait. En premier lieu, j'eus l'impression incapable
de me soucier de ce qu'était vraiment ce

de me souvenir d'un événement vieux de plusieurs années 1.

phénomène devant mes yeux.

Une fois, j'avais vu le visage de don Juan de très près. C'était

Une secousse brutale me traversa, l'objet lumineux se

aussi après avoir fumé son mélange, et j'avais eu la sensation

brouilla comme si quelque chose l'agitait, il perdit sa

que' son visage était submergé dans un réservoir d’eau. Il

luminosité, redevint solide et charnu. Je regardais le visage m'était apparu énorme, lumineux et mouvant. Mais la vision

foncé bien familier de don Juan. Il souriait tranquillement. La avait été si brève que je n'avais pas eu le temps de la détailler.

vision de son « vrai » visage ne dura qu'un instant, il fut envahi Aujourd'hui, don Juan me soutenait et son visage était à moins

d'une luminosité, d’une brillance, et d’une iridescence. Ce de trente centimètres de mes yeux; j'avais la possibilité de

n’étaient ni la lumière ni la luminosité que l'on perçoit l’examiner. Lorsque je m'étais levé et retourné j’avais sans

habituellement. C’était plutôt un mouvement, le scintillement aucun doute vu don Juan, le « don Juan que je connaissais »,

incroyablement rapide de quelque chose. L'objet lumineux à

s’avancer vers moi et venir me soutenir. Mais lorsque je

nouveau tressaillit de haut en bas, ce qui perturba son

concentrai mon regard sur

ondulation continuelle. Son éclat diminua avec le tremblement

jusqu’à ce que réapparaisse le « solide » visage de don

1. Cette expérience est racontée in op. cil., chap. X.

Juan, tel que je le vois tous les jours. C'est à ce

moment-là que je me rendis vaguement compte que don

avait dû tenir ma main droite car lorsque je heurtai le fond il

Juan me secouait. Il me parlait. Je ne comprenais pas ce

me tira immédiatement à la surface.

qu'il disait. Il continua à me secouer, et j'entendis :

Le retour à la maîtrise de moi-même exigea beaucoup

« Ne me regarde pas. Ne me regarde pas. Cesse ce

de temps. Quelques heures plus tard je lui demandai de

regard figé. Cesse ce regard figé. Remue les yeux. »

m'expliquer mon expérience. Tout en me changeant je lui

Le seul fait de me secouer dut suffire à libérer la fixité

avais décrit ce que j'avais perçu, mais il écarta ce récit en de mes yeux. Maintenant il me semblait bien que si je

prétendant qu'il ne contenait absolument rien d'important.

ne fixais pas le visage de don Juan je ne pouvais pas voir

l'objet lumineux. Lorsque je détournais mon regard

« Quelle histoire! dit-il en se moquant de moi. Tu as

pour le regarder du coin des yeux, je pouvais percevoir

vu une lueur, quelle histoire! »

sa consistance, c’est-à-dire son existence en trois dimen-

J’insistai, j'avais absolument besoin de savoir. Il se

sions. D'ailleurs sans vraiment concentrer mon regard je

leva et dit qu'il devait sortir. Il était environ cinq heures

pouvais voir son corps tout entier, mais lorsque je me

de l’après-midi.

concentrai à nouveau, son visage redevint un objet

lumineux.

Le jour suivant je revins à la rescousse.

« Ne me regarde absolument pas », déclara-t-il d'un

« Don Juan, *voir,* qu’est-ce donc ? »

ton sérieux.

Il garde le silence, souriant mystérieusement pendant

Je bougeai mes yeux et regardai par terre.

que je l’assaillais de questions.

« Ne fixe rien du regard », me commanda-t-il, puis il

« Disons que *voir* est quelque chose comme ceci,

se plaça à mon côté pour m'aider à marcher.

finit-il par me dire. Tu regardais mon visage et tu le vis

Je ne sentis aucun de mes pas, et j'ignorais même

s'illuminer, mais il demeurait mon visage. Il se trouve

comment j'arrivais à marcher; néanmoins, avec l'aide de

que la petite fumée permet de regarder de cette façon-

don Juan, nous allâmes derrière sa maison, au bord du

là. Rien de particulier.

canal d'irrigation.

– Mais en quoi *voir* diffère-t-il de cela?

« Maintenant fixe l'eau de ton regard. »

– Lorsque tu *vois,* il n'y a plus aucune image familière

Je ne parvins pas à me concentrer sur l'eau car le

dans le monde. Tout est nouveau. Rien n'a jamais été

courant avait pour effet de me distraire. Comme s'il

auparavant. Le monde est incroyable.

s'agissait d'une bonne plaisanterie, don Juan insistait

– Pourquoi dites-vous incroyable ? Qu'est-ce qui le

pour que j'exerce mes « pouvoirs de fixer du regard ».

rend incroyable ?

Mais je n'y arrivais pas, et alors je me tournai vers don

– Rien n y est plus familier. Tout ce que tu regardes

Juan, mais son visage resta inchangé.

fixement s’anéantit ! Hier, tu n’as pas *vu.* Tu as fixé mon Un étrange picotement se manifesta dans tout mon

visage et,' parce que tu m’aimes, tu as remarqué mon

corps, un picotement comme lorsqu’on a des c four-

rayonnement. A l'inverse du monstrueux gardien, j’étais

mis » dans un membre engourdi. Les muscles de mes

magnifique et intéressant. Mais tu ne m’as pas *vu.* Devant toi jambes commencèrent à avoir des spasmes. Don Juan

je ne me suis pas anéanti. Cependant ton comportement a été

me poussa dans l’eau et je roulai au fond du canal. Il

excellent, tu as fait le premier pas

206

207

pour voir. Un seul inconvénient, tu t’es concentré sur moi, et dans une telle situation je ne constitue pas pour toi une meilleure chose que le gardien. Dans les deux cas tu as succombé, et tu n’as pas vu.

– Les choses disparaissent-elles ? Comment s'anéan-

tissent-elles ?

– Les choses ne disparaissent pas. Elles ne s’évanouissent pas si c'est cela que tu veux savoir. Simplement elles deviennent rien, et cependant elles

sont toujours là.

– Don Juan, comment cela peut-il être possible ?

– Tu ne pourras donc jamais cesser de parler! s'exclama-t-il avec une expression très sérieuse. Je crois que nous n'avons pas pêché la bonne promesse. Peut-être avais-tu vraiment promis de ne jamais, au grand jamais, cesser de parler. »

Le ton de sa voix ne prêtait pas à la plaisanterie et son visage reflétait une certaine préoccupation. Je n'osai pas rire, cette fois-ci don Juan était sérieux. Mais il ne l'était pas, il éclata de rire. Je lui confiai que si je ne parlais pas je m'énervais.

« Alors, allons nous promener », dit-il.

Il me conduisit au débouché d'un canyon, au pied des collines à environ une heure de marche de chez lui. Là nous fîmes une courte pause, puis, il me guida au travers de l'épaisse broussaille du désert vers un point d'eau, en fait à l'endroit qu'il déclara être un point d'eau car il était aussi sec que n'importe quel autre endroit aux alentours.

« Assieds-toi au milieu du creux », m'ordonna-t-il.

J'obéis.

Je le vis préparer une place contre les rochers au pied de la pente, à environ vingt mètres de moi.

De là, me dit-il, il allait m'observer. J'étais assis les genoux contre la poitrine, mais il me demanda de m’asseoir sur ma jambe gauche repliée et de garder la droite en avant, le genou en l'air et le talon au sol. Mon

bras droit devait être allongé sur le côté, le poing fermé reposant au sol et mon bras gauche croisant ma poitrine. Je devais lui faire face, détendu mais non « relâché », précisa-t-il. Puis il sortit de sa pochette une ficelle blanche qui paraissait former une grande boucle. Il la passa autour de son cou et la tira jusqu'à ce qu'elle soit bien tendue. De sa main droite il la pinça, elle émit une vibration sourde.

Il relâcha la tension, me regarda et me dit que lorsqu’il jouerait de sa corde si je sentais quelque chose s'approcher de moi, je devrais hurler un mot particulier.

Je voulus savoir ce qui allait se précipiter sur moi. Il me fit taire. D'un signe de la main il m'indiqua qu'il commençait. Il n’en fit rien. Il me donna une dernière instruction : si quelque chose se jetait sur moi, il fallait que j'adopte la forme de combat qu'il m'avait apprise il

y a des années 1, une sorte de danse qui consistait à taper le sol avec le pied gauche pendant que de la main je frappais vigoureusement ma cuisse droite. Cette ferme de combat était une des techniques à n'utiliser qu'en cas d’extrême danger.

Cette dernière recommandation me troubla et suscita une vive appréhension. J’allais lui demander la raison de notre présence en ce lieu, mais il commença à pincer la corde. Tout d’abord à plusieurs reprises avec

des intervalles d'environ vingt secondes et tout en tendant de plus en plus la corde. Je pouvais voir sa nuque et son bras vibrer sous l'effort. Le son devint plus clair. Je pus me rendre compte qu'à chaque pincement de corde il poussait un petit cri particulier. La combinaison des deux sons produisait une réverbération sonore étrange et surnaturelle.

ne sentais rien venir, mais la vision de don Juan en

1. Cf. *op. cit.,* chap. XI.

plein effort ainsi que le son mystérieux qu'il créait me

conduisirent presque à un état de transe.

Nous ne mangeâmes pas. Sans allumer la lampe à

Pendant qu'il jouait il me tournait le dos, faisant face,

pétrole don Juan m'indiqua du menton ma natte qu'il avait comme moi, au sud-est. Il relâcha la tension sur la

placée dans sa chambre. Je compris qu'il voulait que je

corde, se retourna, et me dévisagea.

m'allonge et dorme.

« Ne me regarde pas lorsque je joue, et surtout ne

ferme pas les yeux. Ne les ferme pour rien au monde.

« Je sais ce qu'il faut que tu fasses, dit-il aussitôt que

Regarde par terre devant toi et écoute. »

j'ouvris l'œil le matin suivant. Tu vas partir aujourd'hui.

Il recommença à jouer. Les yeux rivés au sol je me

Il n’y a pas de temps à perdre, vois-tu. »

concentrais sur le son qu’il créait, car jamais je n'avais

Un long silence suivit. Très mal à l’aise je me sentis

entendu un tel son.

poussé à le questionner.

La frayeur me surprit. La mystérieuse réverbération

« Que m'avez-vous fait faire, hier, dans le canyon ? »

sonore remplissait l’étroit canyon qui renvoyait un

Il pouffa comme un gamin.

écho. Plus exactement, le son créé par don Juan me

« J'ai simplement capté l'esprit de ce point d’eau. Ce

revenait en écho de toutes les parois du canyon. Il dut

genre d'esprit doit être capté lorsque le point est

s’en rendre compte car il augmenta la tension sur la

asséché, lorsqu'il s’est retiré dans les montagnes. Disons

corde, et bien que le son fût devenu plus aigu l’écho

qu’hier je l’ai sorti de son sommeil. Mais cela ne le

subsista pour, en apparence, se concentrer en un seul

dérangea pas le moins du monde, et il montra ta

point, vers le sud-est.

direction bénéfique. Sa voix vint de cette direction. » Et

Graduellement don Juan relâcha la tension jusqu'à

il pointa vers le sud-est.

revenir à la vibration du départ. Il replaça la corde dans

sa pochette puis s'avança vers moi. Il m'aida à me

« Quelle est cette corde avec laquelle vous avez fait ce

relever. Les muscles de mes jambes et de mes bras

son ?

étaient crispés, durs comme des cailloux. Je ruisselais

– Un capteur d'esprit.

de sueur. Jusqu'à ce moment-là mon état physique ne

– Puis-je le voir ?

m'avait pas été perceptible, mais maintenant les gouttes

– Non. Mais je t'en ferai un. Mieux encore tu en feras

de sueur me brûlaient les yeux.

un, un jour, pour ton usage personnel, lorsque tu

En fait pour m'arracher de l'endroit don Juan dut me

apprendras à *voir.*

traîner. Je voulus dire quelque chose, mais il ne m'en

– En quoi est-il fait ?

laissa pas le temps et plaqua sa main sur ma bouche.

– Le mien est un sanglier. Lorsque tu en auras un, tu

Au lieu de revenir par le même chemin, il fit un

te rendras compte qu'il est en vie et qu'il peut t'ensei-

détour. Nous montâmes le flanc de la montagne pour

gner les divers sons qu'il affectionne. Avec beaucoup de

ensuite redescendre dans les collines très loin du

pratique tu arriveras à tellement bien connaître ton

canyon. Nous gardâmes le silence jusqu'à chez lui.

capteur d'esprit qu'ensemble vous pourrez créer des

La nuit tomba avant notre arrivée. Une fois, je tentai

sons chargés de puissance.

de lui parler, mais aussitôt il mit sa main sur ma

– Pourquoi m'avoir conduit à la recherche de l'esprit

bouche.

du point d'eau ?

– Tu le sauras très bientôt. »

Vers onze heures et demie nous allâmes nous asseoir sous

la *ramada,* et il prépara sa pipe.

Don Juan n'intervint pas, immergé dans la lueur verte du

Il m'indiqua de me relever quand mon corps serait presque

brouillard je pouvais néanmoins le sentir tout autour de moi.

insensible; et je le fis très facilement. Il m'aida à marcher. Ma

Il avait un effet sédatif. Je n'éprouvais ni pensées ni

maîtrise me surprit, et par deux' fois je fis le tour de la *ramada* sensations, je n'avais plus qu'une conscience parfaitement

sans qu'il eût à me soutenir. Il m'accompagnait, mais il me

tranquille, la conscience d'une verdeur brillante et sereine.

laissa entièrement libre. Puis il me prit par le bras et me guida

jusqu'au canal d'irrigation. Je m'assis. Il m'ordonna de fixer du

La sensation suivante fut un très grand froid et une

regard le courant d'eau et de ne penser à rien d'autre.

humidité envahissante. Peu à peu je réalisais que j'étais

J'essayais, mais les mouvements de l'eau étaient

dans le canal. A un moment donné l'eau pénétra dans mes

distrayants. Mes yeux et mes pensées vagabondaient sur

narines et me fit tousser. Une irritation très désagréable toutes les autres choses existant aux alentours. Don Juan

persista dans mon nez. A plusieurs reprises j'éternuai. Je me

secoua ma tête de haut en bas et me commanda de fixer l'eau

redressai, et je fus secoué par un tel éternuement que je fis

du regard et de ne penser à rien du tout. Il précisa qu’il savait

aussi un pet. Don Juan applaudit et éclata de rire.

qu’il était difficile de fixer l'eau du regard, mais que je devais m'efforcer d’obtenir ce résultat. Trois fois quelque chose

« Lorsqu'un bonhomme pète, c'est qu’il est en vie »,

d’autre retint mon attention, et chaque fois don Juan secoua

dit-il.

ma tête sans toutefois manifester la moindre impatience.

Enfin, je pus me rendre compte que mes pensées et mes yeux

Il me fit signe de le suivre et nous rentrâmes chez lui.

se – concentraient sur l'eau, et que malgré ses mouvements je

J'avais l'intention de ne rien dire, car d’une certaine façon

sombrais dans la vision de sa fluidité. Elle se transforma

je m'attendais à être d'humeur morose et renfermée, mais

légèrement, devint plus épaisse et uniformément colorée d’un

rapidement je ne me sentis ni fatigué ni mélancolique. Au gris verdâtre. Je remarquai facilement les rides qu'elle faisait

contraire une fois changé, j'éclatais de rire et je me. mis à en s'écoulant, des rides extrêmement accusées. Et soudain

siffler. Don Juan me dévisagea avec une expression de

j'eus l'impression que je ne regardais pas une masse d'eau

surprise, il ouvrit sa bouche et ses yeux d'une façon telle que

mouvante mais une photographie d'eau. J'avais devant mes

cela me fit rire plus que de raison.

yeux un morceau d'eau figée dans son mouvement. Les rides

« Tu te fissures », dit-il et il éclata d'un rire commu-

restaient immobiles et je pouvais examiner chacune d'entre

nicatif.

elles. Puis une verte phosphorescence les envahit et une sorte

de brouillard vert s'en dégagea. Il se répandit en rides, et

Je déclarai que je ne voulais plus sombrer dans une

pendant son mouvement sa coloration devint de plus en plus

humeur maussade après avoir fumé. Quand j'ai essayé de

brillante jusqu'à se transformer en une radiance verte

rencontrer le gardien, lui rappelai-je, au moment où il m'avait

éblouissante qui recouvrit tout.

sorti du canal j'avais été convaincu que je pouvais *u* voir »

J’ignore combien de temps je passai au bord du canal.

en fixant les choses pendant assez longtemps.

« *Voir* n’a rien à faire avec regarder et rester silen-

212

213

cieux, dit-il. *Voir* est une technique qu'il faut apprendre.

Peut-être est-ce aussi une technique que certains d’entre

« Maintenant je vais appeler l’esprit du point d'eau »,

nous connaissent déjà. »

dit-il.

Il me scruta du regard comme pour insinuer que

Je voulus tourner la tête plus en arrière pour le

j'étais peut-être un de ceux qui connaissaient déjà la

regarder, mais il la maintint en place en empoignant

technique.

mes cheveux. Il déclara que j'étais dans une position

« Te sens-tu capable de marcher ? »

excessivement vulnérable, dans un état de fatigue phy-

Je me sentais fort; je n'avais pas faim bien que je

sique extrême, et que je devais rester tranquille et

n’eusse rien mangé de toute la journée. Je répondis par
immobile. Il précisa qu'il avait placé ces branches sur
l’affirmative. Il fourra quelques morceaux de viande
mon ventre pour me protéger, et qu'il allait rester
séchée et du pain dans un sac à dos qu’il me tendit en
auprès de moi au cas où j’aurais besoin d'aide.
me faisant un signe de tête pour m'indiquer de le
Il était debout près de ma tête et en roulant les yeux
suivre.
je pouvais l’apercevoir. Il saisit sa corde, la tendit, puis
« Où allons-nous ? »
se rendit compte que je l’observais. De la jointure de
D'un léger mouvement du menton il montra les
son poing il cogna le sommet de mon crâne, et me
collines. Nous marchâmes vers le canyon du point
commanda d'observer le ciel, de ne jamais fermer les
d'eau, mais sans y pénétrer don Juan s’éleva sur les
yeux, et de me concentrer sur le son. Il ajouta, après une
rochers juste à droite de son débouché. Nous continuâ-
pause et comme s'il s'agissait d’une pensée qui lui était

mes à grimper. Le soleil touchait l'horizon. La journée
venue en tête au dernier moment, que si je sentais
avait été tempérée, cependant je me sentais suffoqué et
quelque chose venir vers moi je ne devrais pas hésiter à
bouillant et je respirais difficilement.
hurler le mot qu'il m'avait appris.
Don Juan qui toujours me devançait devait s'arrêter
Don Juan et son « capteur d'esprit » commencèrent
pour m'attendre. Il déclara que vu mon état physique
par une vibration très basse. La tension de la corde
lamentable il serait sans doute préférable de ne pas
augmenta graduellement et je ne tardai pas à percevoir
continuer. Nous fîmes une halte d'une heure. Puis il
tout d'abord une sorte de réverbération sonore qui
choisit un bloc de roche arrondi et lisse, et me dit de
devint un écho bien net venu du sud-est. La tension
m'y allonger. Il plaça mon corps et m'indiqua de laisser
augmentait toujours. Don Juan et son « capteur d'es-
mes bras et mes jambes pendre le long du rocher.
prit » étaient en parfait accord. La corde produisait une

J’avais le dos légèrement arqué et mon cou relâché de
note basse que don Juan amplifiait jusqu’à ce qu'elle se
façon que ma tête pende librement en arrière. Pendant
transforme en une plainte perçante, un appel hurlant.
un quart d’heure il me laissa dans cette position, puis il
Le point culminant fut un inconcevable cri mystérieux,
me demanda de découvrir mon ventre. Il y amoncela
tout au moins au niveau de mon expérience.
des branches et des feuilles qu'il choisit attentivement.
Le son se répercutait sur la montagne et revenait en
Immédiatement une chaleur se répandit dans tout mon
écho. Je me disais qu'il venait droit vers moi. J'eus
corps. Il saisit mes pieds et me tourna jusqu'à ce que ma
l'impression qu’il n'était pas étranger à la température
tête soit dirigée vers le sud-est.
de mon corps. En effet avant que don Juan n'entame sa
série d’appels je m'étais senti à l'aise, chaud, mais à leur
point le plus aigu j'étais parcouru de frissons et mes

dents claquaient. J'eus vraiment l'impression de quelque
je ne faisais pas assez attention à ce qu'il me disait parce
chose venant sur moi. Je m'aperçus qu'au-dessus le ciel était
que je désirais tant tout prendre en notes.
devenu très noir, un changement dont je ne m'étais
Il définit « voir » comme un processus entièrement
absolument pas rendu compte auparavant. Saisi par une
indépendant des alliés et des techniques de sorcellerie.
panique incontrôlable je hurlai le mot que don
Un sorcier était quelqu'un capable de commander un
Juan m'avait appris.
allié, donc susceptible de manipuler le pouvoir de cet
Immédiatement don Juan diminua la tension de ses appels
allié à son avantage. Mais commander un allié ne
mystérieux, mais cela ne changea en rien mes
signifiait en aucun cas que le sorcier soit capable de
sensations.
« voir ». Je lui rappelai qu’il m'avait dit qu'il était
« Couvre tes oreilles », murmura-t-il d'un ton péremp-
impossible de « voir » à moins d'avoir un allié. Imper-

toire.

turbable, il me répondit qu'il était arrivé à la conclusion

Je les couvris de mes mains. Quelques minutes plus

qu’on pouvait « voir » et cependant ne pas avoir le

tard don Juan cessa ses appels. Il vint à mes côtés, ôta commandement d'un allié. D'ailleurs il n’y avait là

soigneusement les branches et les feuilles placées sur mon aucune contradiction puisque « voir » n’avait rien de

ventre, m’aida à me relever, les replaça à l’endroit où j’avais commun avec les techniques manipulatoires de la sor-

été allongé, puis y mit le feu. Pendant qu'elles brûlaient il me

cellerie. Ces dernières servaient uniquement à agir sur

frictionna l'estomac avec des feuilles

les hommes alors que les techniques pour « voir »

qu'il sortit de sa pochette.

n'avaient aucun effet sur nos semblables.

J’allais lui dire que j’avais un terrible mal de tête, mais

J’éprouvais une grande clarté d’esprit. Ma fatigue

il plaqua sa main sur ma bouche.

s'était dissipée ainsi que mes étourdissements et mes

Nous attendîmes que toutes les branches et les feuilles

nausées. Par contre une faim intense me tenaillait, et

soient carbonisées. Il faisait presque nuit lorsque nous

aussitôt arrivé chez don Juan je me mis à dévorer.

descendîmes le flanc de la colline. Je fus pris de

Le dîner terminé je lui demandai de me parler à

vomissements.

nouveau des techniques pour « voir ». Il eut un large

Pendant que nous longions le canal d'irrigation don Juan

sourire, puis déclara que mon naturel revenait au

déclara que j'en avais assez fait, et que je ne devais pas galop.

rester plus longtemps. Je lui demandai de m'expliquer ce

« Don Juan, comment se fait-il que les techniques

qu'était l'esprit du point d'eau, mais il me fit signe de me taire.

pour *voir* n'aient aucun effet sur les hommes ?

Il dit que nous en parlerions une autre fois. Puis

– Je te l'ai déjà dit, *voir* n'est pas la sorcellerie.

volontairement il changea de sujet et se lança dans une

Cependant il est facile de les confondre, car celui qui

longue explication sur la faculté de « voir ». Je mentionnai *voit* peut en un rien de temps apprendre à manipuler un

mon désappointement car chaque fois qu'il en parlait je ne allié, et ainsi devenir un sorcier. Par ailleurs un homme

pouvais pas prendre de notes. Cela l'amusa et il précisa que peut apprendre certaines techniques pour arriver à

la plupart du temps

commander un allié, donc devenir sorcier, et malgré

tout ne jamais pouvoir apprendre à *voir.*

« En outre *voir* s'oppose à la sorcellerie. *Voir* permet

216

de se rendre compte de la futilité de tout cela.

217

– La futilité de quoi, don Juan ?

– La futilité de tout. »

à l’emprise du brouillard vert. Tout au moins pas au

Nous restâmes silencieux. Je me sentais détendu, je

début. Plus tard tu apprendras peut-être un moyen de

n'avais plus envie de parler. Je m’étais allongé sur le dos

t’échapper par toi-même. Mais pour l’instant nous cher-

avec pour oreiller mon blouson. J’étais heureux, très à

chons quelque chose d'autre.

l'aise, et pendant des heures je remplis mes carnets de

– Quoi donc ?

notes à la lumière de la lampe à pétrole.

– Savoir si tu peux *voir* l'eau.

Brusquement don Juan parla.

– Comment pourrai-je savoir que je l’ai *vue,* ou que je

« Aujourd’hui tu t'es bien comporté. Près de l'eau tu

suis en train de la *voir ?*

as bien agi. L'esprit du point d'eau t'a en estime, et il t'a

– Tu sauras cela. En toi, la confusion n’existe que

aidé jusqu'au bout. »

lorsque tu parles. »

C’est alors seulement que je me rendis compte que

j'avais oublié de lui récapituler mon expérience, et je

commençai à lui raconter comment j’avais vu l'eau.

219

Mais il m’arrêta en me disant qu’il savait que j'avais vu

un brouillard vert.

« Don Juan, comment savez-vous cela ?

– Je t’ai *vu.*

– Qu'ai-je donc fait ?

– Rien, tu étais là, assis, fixant l'eau, et enfin tu as perçu le brouillard vert.

– Etait-ce *voir?*

– Non, mais presque. Tu en approches. »

Je m’énervais. Je désirais en savoir plus. Il éclata de rire et se moqua de mon impatience. Il déclara que n'importe qui pouvait voir le brouillard vert, car comme dans le cas du gardien, il s’agissait de quelque chose qui nécessairement se trouvait là. Le percevoir n'était rien de particulièrement remarquable.

« Lorsque j'ai dit que tu t’étais bien comporté, j'ai voulu exprimer que tu n’avais pas eu la trouille, comme tu l'as eue face au gardien. Si tu t'étais agité, j’aurais été obligé de te secouer la tête et de te ramener. Chaque fois qu’un homme va dans le brouillard vert il faut que son benefactor reste avec lui au cas où le brouillard commencerait à l'emprisonner. Avec le gardien tu peux t'échapper par toi-même, mais seul on n’échappe jamais

lui, alors il deviendra rien bien qu’il soit toujours devant toi. »

L'idée que le gardien, une chose colossale, puisse

devenir rien et toujours être présent à mes yeux, me

La rédaction de mes notes me conduisit à une série

parut absurde. J'eus l'impression qu’il s'agissait d'une

de questions et le ***8 août 1969***, aussitôt que nous

des prémisses illogiques propres à la connaissance de

fûmes

don Juan. Néanmoins je pensais que s'il avait vraiment

assis sous la ramada, je demandai à don Juan :

désiré me l'expliquer il pourrait le faire. Par conséquent

« Le brouillard vert, est-ce quelque chose qu’il est

j’insistais dans cette direction.

nécessaire de dominer, comme c’était le cas avec le

« Tu pensais que le gardien était quelque chose donc

gardien ?

tu avais déjà pris connaissance, voilà ce que j'ai voulu

– Oui. On doit tout dominer.

dire, reprit don Juan.

– Comment en venir à bout ?

– Mais ça n’est pas vrai!

– A la manière dont tu aurais dû vaincre le gardien,

– Tu pensais qu’il était laid, qu’il avait une taille

en le laissant changer en rien.

effrayante, qu'il était un monstre. Tu sais ce que toutes

– Que dois-je donc faire ?

ces choses sont. Donc, pour toi, le gardien restera

– Rien. Pour toi, le brouillard vert est quelque chose

toujours quelque chose que tu connaissais, et pour aussi

de beaucoup plus facile que le gardien. L'esprit du point

longtemps qu'il constituait quelque chose de connu, tu

d'eau t'apprécie alors que ta nature ne te conduisait

n’avais aucune chance de le *voir.* Je te l’ai déjà dit, le absolument pas à avoir affaire au gardien. D'ailleurs tu

gardien doit devenir rien, et cependant être là, debout

n’as jamais réellement *vu* le gardien.

devant toi. Il fallait qu'il soit là, et en même temps qu’il

– Peut-être était-ce parce que je ne l’aimais pas. Que

soit rien.

se passerait-il si je rencontrais un gardien que j’aime ? Il

doit y avoir des gens qui considèrent le gardien que j'ai

– Mais c'est impossible, don Juan, c’est absurde.

vu comme quelque chose de magnifique. Le domine-

– Bien sûr. Mais *voir,* c'est cela. On ne peut absolu-

raient-ils parce qu’ils l’aiment ?

ment pas en parler. *Voir,* ainsi que je te l’ai dit, s'ap-

– Non ! Tu n’y comprends toujours rien. Aimer ou ne

prend en *voyant.*

pas aimer le gardien n’influence rien. Pour aussi long-

temps que tu exprimes quelque sentiment envers le

– Il semble qu'avec l’eau tu n'as aucun problème

gardien il demeure identique, monstrueux ou magnifi-

L'autre jour tu l'as presque *vue.* L'eau est pour toi la

que, comme tu voudras. Si tu n'as aucun sentiment pour

" charnière ". Maintenant, tu dois perfectionner ta technique pour voir, c’est tout. L'esprit du point d'eau est

pour toi un assistant puissant 1.

220

– Don Juan, voici encore autre chose qui me brûle la

langue.

– Tu peux poser toutes les questions brûlantes que

tu

1. Le

concept d'assistant, assez particulier dans la cadre de Ia

connaissance de don Juan, est défini in *op. cil.,* chap. XL

221

tu voudras, mais ici nous ne pouvons pas parler de l'esprit du

point d'eau. En fait, il vaut mieux ne même pas y penser. Sinon

l'esprit te capturera, et dans ce cas aucun homme ne pourra

t'aider. Donc tais-toi et pense à autre chose. »

Le jour suivant, vers dix heures du matin, don Juan sortit sa

pipe de l'étui, la bourra et me la tendit en me disant d'aller au

bord du canal d'irrigation. Tout en tenant la pipe à deux mains

je parvins à déboutonner ma chemise pour l'y glisser dessous

1. Don Juan apporta deux nattes et un petit plateau de braises.

Il faisait très chaud. Nous nous assîmes sur les nattes juste au

bord du courant d'eau, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, des

bras. Don Juan plaça une braise dans le fourneau de la pipe et

m'ordonna de fumer. Je n'éprouvai aucune anxiété, et même

pas de sensation d'exaltation. Pendant ma seconde tentative

de « voir » le gardien, après que don Juan m'en eut expliqué la nature, je me souvenais d’avoir eu une particulière sensation d'étonnement et de frayeur. Cependant cette fois-ci, bien que don Juan m'eût prévenu de la possibilité de « voir » l'eau, je n'avais pas de réaction émotionnelle. J’étais simplement curieux.

Don Juan me fit fumer deux fois plus de mélange qu'au cours des expériences précédentes. A un moment donné il se pencha vers moi et me chuchota qu’il allait m’apprendre à me servir de l’eau pour me déplacer. Je sentis son visage très proche, comme s'il avait placé sa bouche contre mon oreille. Il me précisa de ne pas fixer l’eau du regard mais de concentrer mes yeux à sa surface, sans bouger, jusqu'à ce qu'elle se transforme en brouillard vert. Maintes et maintes fois, il répéta qu’il

1. Ce soin, en apparence inutile, de la pipe, s'explique lorsque le rituel s'y attachant est connu. Cf. *op. cit.,* chap. III.

me fallait porter toute mon attention sur le brouillard jusqu'à ce que je ne perçoive plus rien d'autre.

« Regarde l’eau devant toi, l’entendis-je dire, mais ne laisse pas sa musique t'emporter ailleurs. Si tu laisses le bruit de l'eau t’emporter, il se pourrait bien que je ne puisse plus te retrouver pour te ramener. Maintenant rentre dans le brouillard vert et écoute ma voix. »

Je l'entendais et le comprenais d’une façon extraordinairement claire. Je regardais fixement l'eau et j'éprouvais une sensation particulière de plaisir physique, une démangeaison, un bonheur indéfini. Pendant longtemps j'attendis. Je ne vis pas le brouillard vert. Je sentis mes yeux se brouiller et je m’efforçai de continuer à fixer la surface de l'eau, mais survint le moment où je perdis le contrôle de mes yeux. Je dus les avoir fermés, ou alors je clignotais, ou peut-être je perdis simplement mon pouvoir de concentration, mais c’est à ce moment précis que l'eau se figea. Elle cessa de bouger. Elle ressemblait à un tableau. Les rides restaient immobiles. Puis elle commença à faire des bulles qui explosaient comme si elles étaient gazeuses. Pendant un court instant je perçus cette ébullition telle l’expansion lente d’une

matière verte. Il y eut comme une explosion silencieuse, l’eau explosa en une brillante bruine verte qui se répandit et m'enveloppa.

Je restais suspendu dans ce brouillard jusqu’à ce qu’un bruit strident, soutenu et très perçant, fasse tout trembler. Le brouillard parut se condenser en reprenant l'habituelle apparence de la surface de l’eau. Le bruit strident n’était rien d’autre que don Juan hurlant dans mon oreille « hééééé! ». Puis il me dit de bien l'écouter, de revenir dans le brouillard et d'attendre jusqu’à ce qu'il m'appelle à nouveau. Je répondis en américain « O.K. » et j’entendis le bruit caquetant de son rire.

« Je t’en prie, ne parle pas. Laisse tomber les " O.K. ". »

223

Je l’entendis très clairement, le son de sa voix était mélodieux et surtout très amical. Je savais cela sans avoir à y penser, il s’agissait d’une conviction qui me frappait, puis s’évanouissait.

Don Juan m'ordonna de me concentrer sur le brouillard mais de ne pas me laisser aller. A plusieurs reprises il répéta qu’un guerrier ne se laissait jamais aller à quoi que ce soit, même pas à sa mort. A nouveau je fus absorbé dans la verte bruine, car c'est alors que je constatai qu’il ne s'agissait pas d’un brouillard, c’est-à-dire que cela ne ressemblait pas à ce que je concevais comme étant du brouillard. Le phénomène se composait d’une multitude de très petites bulles, d'objets ronds qui passaient dans mon champ de « vision » et s'en allaient comme en flottant. Pendant un moment j'observai leur mouvement, mais un son bruyant et lointain secoua mon attention. Je perdis ma concentration, je ne pouvais plus voir les petites bulles. J’avais seulement conscience d’une lueur bruineuse amorphe et verte. Une fois de plus j'entendis le son bruyant, et le choc qu'il provoqua fit instantanément disparaître le brouillard. Je me retrouvai en train de regarder l’eau du canal d’irrigation. Puis, cette fois-ci bien plus proche, le son reprit. C'était la voix de don Juan. Il me commanda de bien faire attention à ce qu'il disait, car sa voix allait constituer mon seul guide. Il m’ordonna de regarder la rive et la végétation juste devant moi. Je vis quelques roseaux et un espace sans roseaux. Il s'agissait d’une échancrure dans la rive, de l'endroit où don Juan enjambait le canal pour plonger son seau et le remplir. Un peu plus tard il m’ordonna de revenir dans le brouillard tout en restant attentif à sa voix car il allait me guider pour que j’apprenne comment me déplacer. Il précisa que lorsque j’aurai aperçu les bulles je devrais monter l’une d'elles et me laisser emporter.

J'obéis. Je fus entouré du brouillard, vis à nouveau les petites bulles. La voix de don Juan me parvint tel un

grondement très étrange et assez effrayant. A cet instant

même je commençais à perdre ma perception des

bulles.

« Monte sur une de ces bulles », l’entendis-je dire.

Je m'efforçais de maintenir ma perception des bulles vertes tout en restant à l'écoute de sa voix. J'ignore le temps que dura cette épreuve, mais tout à coup je me rendis compte qu’il m'était possible de l'entendre tout en conservant les bulles en vue. Elles continuaient à passer, flottant lentement au travers de mon champ de perception. La voix de don Juan me pressait d’en suivre une et de la chevaucher.

Je me demandai comment faire et automatiquement je dis : « Comment ! » J'eus la sensation d’un mot qui, profondément ancré en moi, en jaillissant m'emportait à la surface. Le mot était comme une bouée libérée de mes profondeurs et faisant brusquement surface. Je m’entendis dire : « How ! » – " Comment ! » en américain – et cela ressemblait au hurlement d'un chien. Don Juan imita mon hurlement, puis celui des coyotes, et il s’esclaffa. Moi aussi je pensais cet effet amusant et je me mis à rire.

Très calmement don Juan me dit de me laisser engluer à une bulle simplement en la suivant.

« Retourne dans le brouillard. Retourne dans le brouillard ! Dans le brouillard ! »

J'y revins. Je m’aperçus que le mouvement des bulles s'était ralenti et qu’elles avaient maintenant la taille d'un ballon de basket. D’ailleurs elles étaient si lentes et si grandes que je pouvais examiner chacune d'elles dans le moindre détail. Ce n'étaient pas des bulles. Elles n'avaient rien de commun avec des bulles de savon, ou un ballon, ou un récipient sphérique. Elles n'étaient pas des récipients, et cependant elles étaient contenues. Elles n'étaient pas sphériques, bien que j’eusse pu jurer qu’elles l'étaient la première fois, et alors j'avais pensé au mot « bulles ». Comme au travers d’une vitre je les

regardais passer, c'est-à-dire comme si un encadrement de fenêtre avait existé pour m’interdire de les suivre dans leur déplacement et m’avait seulement permis de les voir entrer, passer, et sortir de mon champ de perception.

Dès l’instant où je cessai de les considérer comme des

bulles, je fus capable de les suivre, et alors je me collai à l'une d'entre elles et flottai en sa compagnie. J'eus vraiment l'impression de me déplacer. En fait *j'étais* la bulle, ou plutôt cette chose qui avait ressemblé à une bulle.

Brusquement j'entendis le son strident de la voix de don Juan. Ce son me secoua et je perdis la sensation *d'être* une bulle. Ce fut un son extrêmement effrayant, comme si une voix métallique très lointaine me parvenait amplifiée par un haut-parleur. J'arrivai à déterminer quelques-uns des mots.

« Regarde les rives », me sembla-t-il entendre.

Je vis un grand courant d'eau. Un torrent. Je pouvais même en entendre le grondement.

« Regarde les rives *n,* m'ordonna à nouveau don Juan.

Je vis un mur de béton.

Le bruit de l'eau s'amplifia énormément et il me submergea. Sur-le-champ il cessa. J'éprouvais une sensation de noirceur, de sommeil.

Je me rendis compte que j’étais submergé dans le canal d'irrigation. Tout en chantonnant, don Juan aspergeait mon visage. Puis il m’enfonça dans l'eau. Il tira ma tête à l'air libre et fit reposer mon corps sur le bord du canal tout en me retenant par le col de ma chemise. Une sensation plaisante parcourait mes bras et mes jambes. Je les étirai. Mes yeux fatigués picotaient et je levai ma main droite pour les frotter. Le mouvement fut très pénible, mon bras semblait de plomb et j’arrivais difficilement à l'extraire de l’eau. Lorsque enfin il en sortit, je le vis couvert d’une étonnante masse de bruine verte.

Je le levai à hauteur de mes yeux, Les contours apparaissaient comme une masse verte plus foncée entourée d'une lueur verte intense. En un éclair je me relevai, et debout au milieu du courant je regardai mon corps. Ma poitrine, mes bras et mes jambes étaient verts, colorés d'un vert très foncé. La lueur verte les environnant était tellement intense que j'eus l’impression d’une substance visqueuse. Je ressemblais à la figurine que, quelques

années auparavant, don Juan avait faite dans une racine de *datura* avant de me la confier [1].

Don Juan me pressa de sortir du canal.

« Je suis vert, lui dis-je.

– Ferme-la! dit-il, tu n'as pas de temps à perdre. Sors de là. L’eau est en train de te piéger! Sors! Sors! »

La panique s'empara de moi, je sautai sur la rive.

« Cette fois-ci tu dois me raconter tout ce qui s’est passé », déclara-t-il dès que nous fûmes assis dans sa chambre.

La séquence des scènes de mon expérience ne l’intéressa pas, et la seule chose qu’il voulut savoir c’est ce que j’avais vu lorsqu'il m'avait demandé de regarder la rive. Il désirait une description détaillée du mur de béton.

<< Ce mur, était-il à ta gauche ou à ta droite ? »

Je lui répondis qu’il était devant moi, mais il insista. Ce mur devait avoir été à gauche ou à droite.

« La première fois que tu le vis, où était-il? Ferme tes yeux et ne les rouvre que lorsque tu te souviendras. »

Il se leva, et tourna mon corps jusqu'à ce que je fisse face à l’est, ma position au bord du canal, Il me demanda dans quelle direction je m’étais déplacé.

Je répondis que j'étais allé en avant, droit devant moi.

1. La confection de cette figurine et son rôle sont expliqués in *op. cil.,* chap. IIL

Il insista. Je devais me souvenir du moment où je vis l'eau passer sous forme de bulles.

« Dans quel sens allaient-elles ? »

Don Juan me pressa, et enfin je dus admettre qu’elles semblaient aller vers la droite, sans toutefois en être aussi certain qu'il le désirait. Soumis à cet examen, je me rendis compte que j'étais incapable de mettre de l’ordre dans mes perceptions. La première fois que je vis les bulles, elles se dirigeaient vers la droite, mais en devenant de plus en plus grosses elles s'écoulaient dans toutes les directions. Il y en avait qui semblaient venir directement sur moi, d’autres de n’importe quelle direction; il y en avait qui passaient au-dessus, d'au-

tres au-dessous. Elles étaient tout autour de moi. Je me souvins d’avoir entendu leur pétillement, par conséquent j’avais dû les percevoir avec mes oreilles aussi bien qu’avec mes yeux.

Lorsque les bulles devinrent assez grandes pour que je puisse en « monter » une, je les « vis » frotter l'une contre l'autre comme des ballons de baudruche gonflés et attachés ensemble.

Cette recherche des détails de ma perception me surexcitait. Cependant elle n'intéressait en aucune manière don Juan. Je lui dis que j'avais vu les bulles pétiller, non pas par une sensation purement auditive ou purement visuelle, mais grâce à quelque chose d’indifférencié et malgré cela avec une clarté de cristal. Je n’avais ni vu ni entendu leur mouvement, je l'avais ressenti. J'étais alors à la fois le son et le mouvement.

Tout en racontant mon expérience, une émotion étrange m’envahit. Je tenais le bras de don Juan, et dans un accès d’extrême agitation je le secouais violemment.

J’avais bien réalisé que les bulles étaient sans limites et néanmoins contenues. Elles changeaient de forme, elles étaient irrégulières et bosselées. Ces bulles fusionnaient et se séparaient à grande vitesse, et cependant

228

leur mouvement n’avait rien de déconcertant. Il était simultanément lent et rapide.

Je me souvins aussi de la qualité de la couleur qu'elles paraissaient avoir, transparentes, très brillantes, presque vertes bien qu’il ne se soit pas agi d’une coloration comparée avec ce que je perçois ordinairement comme une coloration.

« Tu cherches à gagner du temps, déclara don Juan. Ces choses ne sont pas importantes. Tu t'occupes des mauvais éléments. Seule la direction est importante. »

Je me souvenais seulement de m'être déplacé sans points de repères. Mais don Juan déduisit que si les bulles allaient vers ma droite, c’est-à-dire vers le sud, au début de l'expérience, le sud était la direction dont il fallait tenir compte. Une fois de plus il insista ferme-

ment sur le besoin de savoir si le mur était à droite ou à gauche. Je fis un effort pour tâcher de m’en souvenir. Lorsque don Juan « m’appela » et que, pour ainsi dire, je fis surface, le mur devait être à ma gauche. Il était si proche que je pouvais voir les nervures et le relief laissés sur le béton par le coffrage de bois. Ce coffrage avait dû être fait de minces planches de bois, et il avait laissé un dessin très imbriqué. Le mur était très haut, et je ne voyais qu'une extrémité de son faîte qui n'était pas en angle mais en courbe.

Don Juan demeura assis en silence, comme s’il tentait de déchiffrer la signification de mon expérience. Finalement, il annonça que je n’avais pas accompli grand-chose, bien moins qu'il ne l’avait espéré.

« Qu'aurais-je donc dû faire ? »

Il me répondit par une grimace.

« Tu t’es très bien comporté. Aujourd’hui tu as appris qu’un *brujo* se sert de l'eau pour se déplacer.

– Mais, ai-je *vu ?* »

Il me dévisagea en prenant une expression curieuse; il

roula ses yeux, puis il me dit qu'il faudrait que j’aille bien des fois dans le brouillard vert avant de pouvoir

229

moi-même répondre à cette question. De façon très subtile il changea le sujet de la conversation en déclarant que je n’avais pas exactement appris comment me déplacer dans l'eau, mais seulement le fait qu’un *brujo* pouvait le faire. Il m’avait demandé de regarder là rive pour que je puisse vérifier mon déplacement.

« Tu as avancé très vite, aussi rapidement qu’un homme qui sait comment se servir de cette technique de déplacement. J'ai eu beaucoup de peine à garder le contact avec toi. »

Je le suppliai de me raconter ce qui depuis le début s’était passé. Il éclata de rire et secoua la tête en signe d'incrédulité.

« Tu insistes toujours pour connaître les choses depuis le début. Mais il n'y a pas de début; le début n'existe que dans tes pensées.

– Je pense que le début fut lorsque assis sur la rive, je

fumai.

– Mais avant cela, il a bien fallu que je cherche à savoir que faire de toi. Il faudrait donc que je te raconte ce que je fis et je ne peux pas, parce que cela me conduirait à nouveau à un autre point, et ainsi de suite. Par conséquent, peut-être que si tu ne pensais pas au commencement, les choses deviendraient plus claires pour toi.

– Eh bien, racontez-moi ce qui s'est passé après le moment où je fumais assis sur la rive.

– Je crois que tu m'as déjà raconté cela, dit-il en riant.

– N'y a-t-il là-dedans rien d'important ? »

Il haussa les épaules.

« Tu as suivi les instructions à la lettre, et tu n'as eu aucun problème à pénétrer dans le brouillard et à t'en dégager. Puis tu as écouté ma voix et tu es revenu à la surface chaque fois que je t'ai appelé. Cela constituait l'exercice principal Le reste était très simple. Tu as laissé le brouillard t'emporter, et tu t'es conduit comme

si tu savais comment agir. Une fois que tu es allé très loin, je t'ai appelé pour te faire regarder la rive pour que tu saches où tu avais été. Ensuite, je t’ai ramené.

– Don Juan, que voulez-vous dire ? Me suis-je réellement déplacé dans l'eau ?

– C’est ce que tu as fait. D'ailleurs, tu es allé très loin.

– A quelle distance ?

– Si je te le dis, tu ne me croiras pas. »

Je tentai de l’enjôler pour qu'il se décide à me le dire. Mais il abandonna le sujet en disant qu’il devait s'en aller. J’insistai. Je voulais au moins qu'il me donne une indication.

« Je n’aime pas rester dans le noir, don Juan.

– C'est toi-même qui te laisses dans le noir. Pense à ce mur. Assieds-toi sur ta natte et tâche de te souvenir de ce mur dans le moindre de ses détails. Alors peut-être pourras-tu découvrir l’endroit où tu es allé. Tout ce que je sais est que tu es allé très loin, parce que j’ai eu

beaucoup de mal à te tirer de là. Si je n'avais pas été à tes côtés, tu aurais pu vagabonder au loin et ne jamais revenir. Dans ce cas-là, il ne serait resté de toi que ton corps sans vie au bord du canal. Ou peut-être s'erais-tu revenu par toi-même. Avec toi, on ne sait jamais. En jugeant d'après les efforts que j'ai dû mettre en œuvre pour te ramener, disons que tu devais être au... »

Il fit une longue pause tout en me jetant un regard amical.

« J'irai aussi loin que les montagnes du centre du Mexique. J'ignore à quelle distance tu aurais pu aller, aussi loin que Los Angeles, peut-être même aussi loin que le Brésil. »

Don Juan fut de retour le jour suivant, tard dans l'après-midi. Entre-temps j'avais pris note de tous mes souvenirs ayant trait à ma perception. Tout en écrivant

j'en vins à penser que je pourrais tenter une vérification : suivre les rives du canal pour savoir si je décou-

– Quand donc ai-je fait montre de complaisance ?

vrais quelque chose qui aurait pu susciter ma vision

– Hier, lorsque tu es devenu vert.

d'un mur de béton. En effet, j’avais pensé que, vu mon

– Il n’y avait là aucune complaisance. J’ai cru qu'il

état de stupeur, don Juan aurait bien pu me faire

s’agissait d’un moment important, et je vous ai dit ce qui

marcher le long du canal et concentrer mon regard sur

se passait.

quelque chose d'existant. Je calculai que dans l'inter-

valle de temps séparant le moment où je perçus la

– Qui es-tu pour décider ce qui est ou non important ?

première fois le brouillard vert et celui où je sortis du

Tu ignores tout des forces que tu captes. L'esprit du

canal pour rentrer chez don Juan, nous n’aurions pas pu

point d'eau existe là-bas et il aurait pu t'aider, et en fait

aller au-delà de quatre kilomètres. J'allais donc suivre le

il t’a aidé jusqu'au moment où tu as tout bousillé.

canal pendant six kilomètres dans chaque direction. Il

Maintenant, je ne sais pas ce qu'il adviendra de toi. Tu

avait de un mètre vingt à un mètre cinquante de large,

as succombé à la force de l’esprit du point d'eau. Il peut
et nulle part je ne vis la moindre chose qui aurait pu
te capturer n’importe quand.
susciter l’image d'un mur de béton.
Dès que don Juan rentra, j’insistai pour lui lire le récit
– Quelle faute ai-je donc commise lorsque je me suis
que j'avais rédigé. Il refusa net, me dit de m’asseoir et
vu tourner au vert ?
prit place en face de moi. Il ne souriait pas. A en juger
par le regard pénétrant de ses yeux perdus au-dessus de
– Tu t'es laissé aller. Tu as voulu te laisser aller. Voilà
l’horizon, il devait réfléchir profondément.
la faute. Je t’ai déjà dit et je vais te répéter ceci : dans le
« Je crois que maintenant tu devrais être conscient
monde du *brujo,* tu ne peux survivre que si tu es un
du fait que tout est mortellement dangereux, déclara-t-il
guerrier. Un guerrier traite tout avec respect, il ne
brusquement d’un ton sévère. L'eau est aussi mortelle
piétine rien; à moins qu’il n’y soit obligé. Hier, tu n’as
que le gardien. Si tu ne fais pas assez attention elle te cap-

pas traité l’eau respectueusement. Habituellement tu te
turera. Hier, elle y est presque parvenue, mais un homme
conduis très bien. Cependant hier, tu t'es laissé aller à la
n'est capturé que lorsqu'il le désire. Et voilà l'ennui
mort comme un sacré imbécile. Un guerrier ne se laisse
qui existe avec toi, tu étais prêt à te laisser aller. »
aller à rien, même pas à sa mort. Un guerrier n’est
Je n’avais pas la moindre idée de ce qu’il voulait dire,
jamais un partenaire bénévole. Un guerrier n'est pas
mais la vigueur de l’attaque me déconcerta, et je lui
disponible, et si jamais il s'engage dans quelque chose,
demandai de s'expliquer. A contrecœur, il mentionna
sois certain qu’il reste parfaitement conscient de ce qu’il
qu’il revenait du canyon et qu’il avait « vu » l'esprit du
fait. »
point d'eau. Maintenant il était persuadé que j'avais
bousillé mes chances de « voir » l'eau.
Je n’avais rien à dire. Don Juan était au bord de la colère et
« Quoi ? dis-je, vraiment abasourdi.
cela me troublait énormément car rarement il avait eu cette

– L'esprit est une force, dit-il, et en tant que telle elle

attitude envers moi. Je lui confirmai que je n'avais absolument

ne répond qu'à la fermeté. Tu ne peux pas te complaire

eu aucune intention de mal faire. Après quelques minutes de

en sa présence.

silence il enleva son chapeau, et dans un sourire me dit qu'il fallait que je m'en aille. Je ne reviendrais chez lui que lorsque

j'aurais la certitude d'avoir gagné la maîtrise sur ma tendance

232

à la complaisance. Il précisa que je devais éviter tout contact

avec l'eau pendant trois à quatre mois.

233

« Je ne me crois pas capable de vivre sans prendre de

douche. »

Don Juan s'esclaffa, et les larmes roulaient sur ses

joues.

« Tu ne peux pas vivre sans prendre une douche !

Parfois tu as de telles faiblesses que je crois que tu te

moques de moi. Mais ça n'est jamais une plaisanterie. Il

y a des moments où tu n'as aucune maîtrise de toi-

même et les forces de la vie l'emportent en toute facilité. »

Je protestai, je prétendis qu'il était impossible pour un homme d'être en permanence maître de soi. Il répliqua que rien ne peut échapper à la maîtrise d'un guerrier. J'introduisis alors l'idée de la possibilité d'accidents. Ce qui avait eu lieu au canal pouvait se classer parmi les accidents, puisque je n'avais jamais désiré ni même été conscient de ma conduite inadéquate. Je mentionnai plusieurs personnes qui avaient subi des événements malheureux que l'on pouvait expliquer comme étant des accidents. Par exemple Lucas, un excellent homme, un vieil Indien Yaqui qui avait été sérieusement blessé lorsque le camion qu'il conduisait s'était retourné.

« Il me semble impossible d'éviter les accidents, ajoutai-je. Aucun homme ne peut tout contrôler autour de lui.

– C'est vrai, répondit-il. Mais tout n'est pas un accident inévitable. Lucas n'a pas vécu comme un guerrier.

Sinon il aurait su qu'il attendait et ce qu'il attendait. Et il n'aurait jamais conduit ce camion un jour où il était saoul. Il a capoté sur la falaise le long de la route parce qu'il était ivre. Il a mutilé son corps pour rien.

« La vie d'un guerrier est un continuel exercice de stratégie. Mais toi, tu veux découvrir le sens de la vie. Un guerrier n'a que faire du sens des choses. Si Lucas avait vécu comme un guerrier, et il aurait pu comme nous tous avoir cette chance, il aurait établi sa vie

stratégiquement. Aussi, même s'il ne pouvait éviter l’accident qui lui a écrasé la poitrine, il aurait en revanche trouvé un moyen de pallier ce handicap, d'en éviter les conséquences ou bien de les combattre. Si Lucas était un guerrier, il ne resterait pas assis dans sa baraque en train de mourir de faim. Jusqu'à la fin il se battrait. »

Je pris don Juan comme exemple, et je lui demandai ce qu’il ferait si à la suite d'un accident il était privé de ses jambes.

« Si je ne pouvais pas éviter cet accident et que je sois privé de mes jambes, répondit-il, je ne serais plus

capable d'être un homme, donc j'irais rejoindre ce qui m'attend ailleurs. » Et de sa main il fit un geste pour montrer tout ce qui nous entourait.

Je déclarai qu'il m'avait mal compris, que j'avais voulu montrer qu'il était impossible à chaque individu de prévoir toutes les variables de sa vie de tous les jours.

« Tout ce que je peux te dire, reprit-il, est que le guerrier n'est jamais disponible. Jamais il ne restera sur la route en attendant d'être matraqué. Par conséquent il réduit au minimum les chances de l'imprévisible. Ce que tu désignes par accidents, ce sont la plupart du temps des événements très faciles à éviter, sauf pour les imbéciles qui vivent à la va-vite.

– II n'est pas possible de vivre en permanence de manière stratégique, répliquai-je. Imaginez que quelqu'un vous attende avec un fusil à longue portée muni d'une lunette de tir, A coup sûr il pourrait vous descen-
dre à cinq cents mètres de distance. Dans ce cas que feriez-vous ? »

Don Juan prit l'air de quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux.

« Que feriez-vous ? insistai-je.

– Si quelqu’un m’attendait avec un fusil muni d’une

235

lunette de tir? dit-il en se moquant ouvertement de

moi.

– Si quelqu’un était caché, invisible, vous attendant.

Vous n'auriez pas une seule chance de vous en sortir

vivant. Vous ne pouvez pas arrêter une balle.

– Non. Je ne peux pas. Mais je ne comprends pas où

tu veux en venir.

– Je veux dire que, dans le cas que j'expose, toute

votre stratégie ne sert plus à rien.

– Oh! Mais bien sûr qu'elle sert. Si quelqu’un m'atten-

dait avec un fusil à longue portée muni d'une lunette de

tir, c'est très simple, je ne viendrais pas. »

236

13

Ma tentative suivante pour essayer de « voir » eut lieu le ***3 septembre 1969***. Don Juan me fit fumer deux fois sa pipe. Les premiers effets furent identiques à ceux des expériences antérieures. Je me souviens que lorsque mon corps fut presque insensible il me prit par l'aisselle et me fit déambuler

à travers des broussailles qui s’étendent sur des kilomètres autour de sa maison. Je ne peux cependant pas me souvenir ni de ce que nous fîmes ni de la durée de cette marche. A un moment donné, je me retrouvai assis au sommet d'une petite colline, avec don Juan à mon côté gauche assis et serré contre moi. Je ne pouvais pas sentir son contact, mais je pouvais le voir du coin de l’œil. J’avais aussi l'impression qu’il m'avait parlé bien que je ne sache plus ce qu'il avait dit. Cependant, je sentais que je n'ignorais pas cela, malgré le fait de ne plus être capable de l’extraire sous forme claire de ma mémoire. J'avais la sensation que ses mots étaient comme les wagons d'un train qui s'éloigne, son dernier mot étant le fourgon de queue. Je savais quel était ce dernier mot, mais je n’aurais pu ni le dire ni le penser clairement. J'étais dans un état de demi-éveil contenant comme dans un rêve l'image d'un train de mots.

La voix très faible de don Juan me parvint.

« Maintenant, tu dois me regarder », disait-il tout en

237

tournant ma tête pour que je sois face à lui. Il répéta

cette phrase trois ou quatre fois.

cassure profonde couverte de végétation verte tran-

Je le regardai, et immédiatement je vis le genre de

chant avec la nature dénudée et brune de la colline.

lueur qu'à deux reprises j’avais déjà perçue en le dévi-

Cette masse verte devait être constituée d'arbres pous-

sageant : un mouvement envoûtant, une alternance

sant au fond du canyon. Je remarquai une brise qui

ondulatoire de lumière dans des zones contenues, sans
passa dans mes yeux. Je me sentais paisible, profondé-
limites définies. Et cependant les vagues de lumière ne
ment tranquille. Il n’y avait aucun bruit d'oiseaux ou
débordaient jamais, elles se déplaçaient dans d'invisi-
d'insectes.
bles limites.
Don Juan parla. Il me fallut un certain temps pour
J'examinais en détail l'objet lumineux devant moi, et
arriver à comprendre ce qu’il disait.
immédiatement il commença à perdre sa luminosité
« Vois-tu un homme dans ce champ? » n'arrêtait-il
pour retrouver l'apparence du visage familier de don
pas de me demander.
Juan, où, pour mieux décrire, je devrais dire que son
J'aurais bien voulu lui dire que je ne voyais pas un
visage se superposa à la luminosité évanescente. Je dus
seul homme dans ce champ, mais je ne pouvais même
me concentrer à nouveau car l'image du visage de don
pas formuler mes mots. Par-derrière il prit ma tête

Juan se dissipa pendant que la luminosité s’intensifiait.

entre ses mains. Je pouvais voir ses doigts le long de

Je fixais un endroit qui devait être son œil gauche, et là

mes sourcils et sur mes pommettes. Lentement il fit

je m'aperçus que la luminosité n'était pas contenue. Je

tourner ma tête de droite à gauche, puis de gauche à

perçus quelque chose ressemblant à une gerbe d'étin-

droite.

celles; une sorte de série d'explosions rythmées proje-

« Observe chaque détail. Ta vie peut en dépendre »,

tant des particules de lumière qui se dirigeaient vers

l'entendis-je dire maintes et maintes fois.

moi rapidement, puis revenaient sur leur trajectoire

Ainsi il me fit parcourir du regard tout l’horizon

comme si elles étaient des fibres de caoutchouc.

devant moi. A un moment donné, alors que ma tête était

Don Juan avait dû tourner ma tête parce que je faisais

complètement tournée vers la gauche, j’eus l'impression

face à un champ labouré.

d’avoir aperçu quelque chose bouger. Ce fut une brève

« Maintenant, regarde droit devant toi », l’entendis-je
impression de mouvement dans le coin de mon œil
dire.
droit. Don Juan commença à faire tourner ma tête de
Devant moi, à environ deux cents mètres, il y avait
gauche à droite, et je pus fixer à nouveau le champ
une colline longue et large dont la pente était entière-
labouré. J'aperçus un homme marchant le long des
ment labourée. Des sillons horizontaux parallèles cou-
sillons, un homme habillé comme un paysan mexicain,
vraient le flanc de la colline de la base au sommet. Je
avec des sandales, un pantalon gris, une chemise beige à
me rendis compte que dans ce labour il y avait pas mal
manches longues, et un chapeau de paille. Il portait un
de petits cailloux et trois énormes rochers qui interrom-
sac en bandoulière sur son épaule droite.
paient l'alignement des sillons. Plus près de moi, quel-
Don Juan dut remarquer que j'avais vu l’homme. Il
ques buissons me cachaient le ravin creusé au pied de
n’arrêtait pas de me demander si l'homme me regardait

la colline. De mon point de vue, ce ravin, plutôt un

ou s'il se dirigeait vers moi. J'aurais voulu lui préciser

canyon, paraissait très nettement marqué comme une

que l'homme s'en allait et me tournait le dos, mais je

n'arrivais à dire que « non ». Don Juan déclara que si

l'homme se retournait et venait vers moi, je devrais

hurler, et il tournerait ma tête pour me protéger.

Sur-le-champ la lumière s'évanouit, et je vis don Juan tel que

Je n'éprouvais ni peur, ni anxiété, ni même l'impres-

je le vois chaque jour. Il était à soixante centimètres de moi. Il sion d'être concerné par la présence d'un danger. Froi-s'assit en me faisant face.

dement, je regardais la scène. L'homme s'arrêta au

J'observai son visage attentivement; je commençai à

milieu du champ. Il avait son pied droit sur un des gros

percevoir une vague luminosité. Puis ce fut comme s'il était rochers et semblait rattacher sa sandale. Puis il se

traversé de minces rayons de lumière s'entrecroi-sant. Un peu

redressa et tira de son sac une ficelle qu'il enroula

comme si quelqu'un d'autre renvoyait avec de petits miroirs de

autour de sa main gauche. Il me tournait le dos. Face à

la lumière sur son visage. La luminosité s'intensifia, le visage

la colline il semblait examiner le terrain devant lui. Je

perdit ses contours familiers et fut à nouveau un objet

pensais qu'il l'examinait à cause de la façon dont il

amorphe lumineux. Une fois de plus, je perçus ces explosions

déplaçait sa tête. Lentement il la tournait de la gauche

de lumière émanant d'une zone qui devait être son œil

vers la droite. Je le vis de profil. Il continua à se

gauche. Intentionnellement je ne fixai pas cette zone, mais retourner jusqu'à me faire face, et alors il me regarda. Il

une zone voisine que j'estimai être l'œil droit. Immédiatement

secoua la tête de telle façon que je sus, sans l'ombre

j'aperçus un bassin de lumière claire et transparente, une d'un doute, qu'il m'avait vu. Il étendit son bras gauche

lumière liquide.

devant lui, le dirigea vers le sol, et le soutenant de sa

Je remarquais que percevoir consistait à beaucoup plus que

main droite, il s'avança vers moi.

regarder, que c'était une sensation. Le bassin de lumière noire

« Il arrive! » hurlai-je sans aucune difficulté.

et liquide avait une extraordinaire profondeur. Il était « amical

Don Juan avait dû tourner ma tête car maintenant je

» et « bienveillant ». La lumière qui en émanait n'explosait pas

voyais des broussailles. Il me dit de ne pas fixer les

mais tourbillonnait lentement vers l'intérieur tout en créant des

choses, mais de les regarder « légèrement », de simple-

réflexions très nuancées. Cette lumière avait une façon très ment les
parcourir des yeux. Il ajouta qu’il allait se

aimable et très délicate de me toucher, elle me tranquillisait et

placer devant moi, pas très loin, et se diriger sur moi. Il

me procurait une sensation de suavité exquise.

fallait que je le fixe du regard jusqu’au moment où je

J'aperçus un anneau de points de lumière brillante

percevrais sa luminosité.

symétriquement disposés qui s'élargissait dans un plan

Je vis don Juan aller à environ vingt mètres plus loin.

vertical par rapport à la zone lumineuse. L'anneau s'élargissait

Il marchait avec une agilité et une rapidité incroyables,

presque assez pour couvrir toute la surface lumineuse, puis se

et j’eus de la peine à me persuader qu'il s'agissait de lui.

resserrait en un point de vive lumière au milieu du bassin Il me fit face et m'ordonna de le fixer.

brillant. Cela se produisit à plusieurs reprises. Puis, sans Son visage s'illumina, devint une tache de lumière qui

perdre ma fixité de regard, je m'en éloignai volontairement, et

paraissait déborder sur sa poitrine presque jusqu'à sa

je fus capable de percevoir les deux yeux. Je distinguais le ceinture. C'était comme si je regardais une lumière les

rythme des deux genres d'expansions lumineuses. L'œil

yeux mi-clos. Par pulsations, la luminosité semblait

gauche lançait des traits de lumière qui en fait jaillissaient au-

s'élargir et se rétrécir. Il dut commencer à marcher vers

moi, car la lumière s'intensifia et devint plus nette.

Il dit quelque chose. Je m'efforçais de comprendre.

241

240

dehors, alors que le droit émettait des traits qui rayonnaient sans se matérialiser extérieurement. Le rythme des deux yeux

composait une alternance; la lumière de l'œil gauche explosait

au-dehors alors que les faisceaux lumineux de l'œil droit se resserraient pour tourbillonner vers l'intérieur. Puis la lumière de l'œil droit s'élargissait jusqu'à couvrir la surface de l'objet lumineux pendant que se réduisait l'explosion de l'œil gauche.

Don Juan avait dû tourner ma tête car je regardais à

nouveau le champ labouré. Je l'entendis me dire d'observer l'homme.

Celui-ci, debout à côté du rocher, me fixait du regard. Je ne

distinguais pas clairement son visage à moitié recouvert par son chapeau. Un moment plus tard, il glissa son sac sous son

bras droit et s'en alla vers ma droite. Il marcha presque jusqu'à

la fin de la zone labourée, puis changea de direction et se dirigea vers le ravin. Alors je perdis le contrôle de ma concentration, et il disparut avec la scène tout entière.

Graduellement se superposa l'image des buissons de

broussailles du désert qui seule persista.

Je ne me souviens pas comment je revins chez don Juan, ni

ce qu'il fit pour me « ramener ». A mon réveil je me découvris

allongé sur ma natte. Il s'approcha de moi et m'aida à me lever.

Je fus pris d'étourdissements, et j'eus la nausée. D'une façon rapide et efficace, don Juan me traîna dans les broussailles non loin de sa maison. Je vomis. Il riait.

Je me sentis mieux. Je regardai ma montre, Il était onze heures du soir. Je me rendormis et ne me réveillai que le jour

suivant, à une heure de l'après-midi. J'eus l'impression d'avoir

repris mes esprits;

Don Juan ne cessait de m'importuner pour savoir si je me sentais vraiment bien. J'avais la sensation d'être distrait, je n'arrivais pas à me concentrer. Je

fis un tour autour de la maison, et don Juan me suivit sans me quitter des yeux.

Comme je sentis qu'il n’y avait rien

242

d'autre à faire j'allai me recoucher. Je me réveillai tard dans l'après-midi, cette fois-ci en bien meilleure forme. Autour de moi je découvris des tas de feuilles écrasées. Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais allongé à plat ventre sur un tas de feuilles qui dégageaient une odeur très forte. Je me souvins d'avoir perçu cette odeur avant de me réveiller complètement.

J’allai derrière la maison pour rejoindre don Juan assis au bord du canal d’irrigation. Mais lorsqu’il m’aperçut il me fit des gestes désespérés pour m'indiquer de m’arrêter et de rentrer en courant dans la maison.

« Rentre en vitesse », hurla-t-il.

Je courus jusque dans sa chambre. Quelques instants plus tard il arriva.

« Ne va jamais à ma recherche, dit-il. Si tu désires me

voir, attends-moi ici. »

Je m'excusai. Il me répondit de ne pas perdre mon temps à des excuses ridicules qui n'avaient pas le pouvoir d'annuler mes actions. Il déclara qu'il avait eu beaucoup de mal à me « ramener », et qu'auprès de l'eau il était en train d'intercéder en ma faveur.

« Maintenant nous devons prendre un certain risque en te lavant dans l'eau. »

Je lui certifiai que je me sentais en excellente forme. Il me fixa droit dans les yeux.

« Viens avec moi. Je vais te mettre dans l'eau.

– Je me sens bien. D'ailleurs, la preuve, je prends des notes. »

Avec une force incroyable, il m'arracha de ma natte.

« Pas d'indulgence ! dit-il. En un rien de temps tu vas encore t'endormir. Et cette fois-ci je ne serai peut-être pas capable de te réveiller. »

Nous courûmes derrière la maison, et là, d'un ton dramatique, il m'ordonna de fermer les yeux et de ne

les rouvrir que lorsqu'il me le dirait. Il précisa que si je

243

fixais l'eau, ne serait-ce qu'un instant, je pourrais en

mourir. Il me guida par la main et me poussa la tête la

j’avais les yeux ouverts, et pour m'en assurer je touchai mes

première dans le canal.

paupières de mes doigts. A haute voix j'appelai don Juan. Je

Je gardais les yeux fermés, et des heures durant il me

lui déclarai que quelque chose n'allait pas, car je ne voyais

submergea, me tira à la surface, et ainsi de suite.

rien du tout alors que quelques instants auparavant je l’avais

J’éprouvais une sensation de changement absolument

distinctement vu prêt à me frap- per. Je l'entendis rire, à ma

remarquable. Ce qui n'allait pas juste un moment aupa-Pu

droite au-dessus de ma tête. is il alluma la lampe à pétrole. En

ravant avait été très subtil et avant de rentrer dans l'eau

quelques secondes mes yeux s’accoutumèrent à la lumière.

m'avait complètement échappé. Mais la sensation de

Tout dans la pièce était exactement comme d’habitude. Les

bien-être et de vivacité ressentie pendant que don Juan

murs de torchis, les racines de plantes médicinales
me maintenait dans l'eau fut très différente.
étrangement tordues qui y étaient accrochées, les bottes
L'eau rentra dans mon nez. J'éternuai. Don Juan me
d'herbes, le
tira hors de l'eau et me conduisit chez lui. Je gardaisJ'
toit de chaume, la lampe à pétrole pendue à une solive.
toujours les yeux fermés. Il me fit changer de vêtements,
avais vu cette pièce des centaines de fois, et cepen-
me guida dans sa chambre, me fit asseoir sur ma natte,
dant, à ce moment-là, elle avait quelque chose de
plaça mon corps dans la direction bénéfique, et enfin
particulier. En moi aussi je ressentais quelque chose de
m'ordonna d'ouvrir les yeux. le m'exécutai. Et ce que je
singulier. C'était la première fois que je ne croyais pas à
vis me fit reculer brusquement. Je m'agrippai à la jambe
la « réalité » finale de ma perception. Graduellement, je
de don Juan. Ce fut un moment d'extraordinaire confu-
m'étais avancé dans cette direction, et bien des fois
sion. Il appliqua un coup sec de la jointure de son poing

j’avais intellectualisé cette sensation. Mais jamais je

au sommet de mon crâne, un coup rapide, ni dur ni

n'avais été à deux doigts d’un doute aussi sérieux. Pour

pénible, mais un coup en quelque sorte choquant.

la première fois, je ne crus pas que la pièce était

« Que t’arrive-t-il? Qu’as-tu vu? » demanda-t-il.

« réelle » et pendant un moment j'éprouvais l'étrange

En ouvrant les yeux j'avais aperçu la même scène que

sensation qu'elle constituait une scène qui s'évanouirait

pendant l’expérience. J’avais vu le même homme, mais

si don Juan me frappait sur la tête.

cette fois-ci il me touchait presque. J'ai vu son visage. Il

Je n'avais pas froid, mais je tremblais. Des spasmes

avait quelque chose de familier. Je savais presque qui il

nerveux parcouraient mon échine. J’avais la tête lourde,

était. Lorsque don Juan me frappa sur la tête la scène

surtout au-dessus de la nuque.

s'évanouit.

Je me plaignis de ce malaise, et je racontai à don Juan

Je regardai don Juan. Il avait le poing prêt à frapper une

ce que j'avais vu. Il éclata de rire et déclara que

seconde fois. Il éclata de rire en me demandant si je désirais

succomber à la frayeur était de ma part une déplorable

un autre coup. Je lâchai sa jambe et m'allongeai sur ma natte.

indulgence.

Il m'ordonna de regarder droit devant moi et de ne tourner en

« Tu es effrayé sans avoir peur, dit-il. Tu as vu ton

aucun cas la tête dans la direction

allié te fixer du regard, quelle histoire! Attends de

de l'eau.

l'avoir vu face à face, alors tu chieras dans ton froc !

»

C'est alors que je réalisai qu'il régnait un noir d'encreIl

m' ordonna de me lever, d'aller vers ma voiture et

dans la pièce. Pendant un moment je me demandai si

de m'y installer sans jamais tourner la tête dans la direction

de l'eau, puis de l'attendre. Il alla chercher

une pelle et une corde. Nous partîmes. Il me dirigea

vers un endroit où il y avait une souche d’arbre. Nous

tu es bien prêt de perdre ta chemise. Tu t’es laissé aller à ta

commençâmes à creuser. Il faisait nuit. Pendant des

frayeur. Peut-être devrais-tu malgré tout me décrire tout ce

heures, je m’acharnai à cette tâche. Nous ne dégageâ-

que tu as vu. »

mes pas la souche, mais je me sentis bien mieux. Nous

Lorsque je commençai à me lancer dans la description de

revînmes chez lui pour manger. Tout était parfaitement

l'apparence de son visage, il m’arrêta et me dit que cela

« réel », normal.

n’avait pas d'importance, absolument aucune importance. Je

« Que m’arriva-t-il ? Hier, qu’ai-je donc fait ?

lui dis que je l'avais presque vu tel un « œuf lumineux ». Il

– Tu m’as fumé, puis tu as fumé ton allié.

répliqua que « presque » n’était pas suffisant, et que voir allait

– Quoi ? »

me prendre encore

Don Juan éclata de rire, et il ajouta que j'allais

longtemps et surtout me demander un travail considé-

maintenant lui demander de tout me raconter depuis le

rable.

début.

Mais il s'intéressa à la scène de l'homm dans le champ

« Tu m'as fumé, répéta-t-il. Tu as fixé ton regard sur

labouré, et à tout ce dont je me souvenais à propos de cet

mon visage, dans mes yeux. Tu as vu les lumières qui

homme.

marquent le visage d'un homme. Je suis un sorcier. Tu

« L'allié te faisait signe, dit-il. Lorsqu'il se dirigea vers

l'as vu dans mes yeux. Mais tu ne le savais pas parce que

toi, je tournai ta tête non parce qu'il devenait dange-

c'était la première fois. Les yeux des hommes ne se

reux, mais parce qu'il vaut mieux attendre. Tu n'es pas

ressemblent pas. Tu découvriras cela très vite. Puis tu as

pressé. Rencontrer un allié sans être prêt, c'est comme

fumé ton allié.

attaquer un lion en pétant. »

– L'homme dans le champ ?

La métaphore nous fournit l'occasion d'un délicieux intermède

– Ce n’était pas un homme, c’était un allié qui te

de rire.

faisait signe.

« Que me serait-il arrivé si vous n'aviez pas tourné

– Où s'en est-il allé ? Où étions-nous lorsque je vis cet

ma tête ?

homme ? Cet allié ? »

– Il aurait bien fallu que tu la tournes toi-même. – Et si je ne

Don Juan d'un geste du menton désigna la région qui

l'avais pas tournée ?

s'étend devant sa maison, puis il précisa qu'il m'avait

– L'allié serait venu près de toi et t'aurait flanqué une

conduit en haut d’une petite colline. Je lui dis que la

trouille bleue. Si tu avais été seul il aurait pu te tuer.

scène que j’avais perçue n’avait rien à voir avec le

Jusqu’à ce que vienne le moment où tu pourras te

paysage de broussailles désertiques autour de sa mai-

défendre par toi-même, je te déconseille d’aller seul

son. Il répliqua que l’allié qui m’avait « fait signe »

dans les montagnes ou dans le désert. Un allié pourrait

n’était pas d’ici.

t'attraper, et faire de toi de la chair à pâté.

« D’où est-il donc ?

– Que signifient les actes qu'il a accomplis ?

– Je t'amènerai à cet endroit, bientôt.

– En te regardant, il a voulu te dire qu'il t’accueillait.

– Quelle est la signification de ma vision ?

Il t'a révélé que tu avais besoin d'un capteur d’esprit et

– Tu apprenais à voir, c'est tout. Mais maintenant, à

d'une pochette. Mais ils ne doivent pas venir d’ici, car

cause de l'indulgence que tu manifestes pour toi-même,

son sac était d’une autre partie du pays. Sur ta route il y

a trois pierres d’achoppement qui vont t’arrêter, voilà la

signification des trois rochers. Et sans aucun doute, c'est

dans les canyons que tu vas obtenir tes meilleurs

que cette fois-ci je l'avais épinglé. Non seulement il

pouvoirs, l'allié t'a désigné le ravin. Le reste de la scène

fallait qu’il reste avec moi, mais aussi qu'il me parle.

était là pour t'aider à situer l'endroit exact où tu

« Au crépuscule je dois te conduire à nouveau à l'eau,

pourras retrouver ton allié. Pour l'instant j'ignore où il

dit-il. Tu n'es pas encore bien solide et je ne dois pas te

se trouve. Mais sans tarder il t'amènera là-bas.

laisser seul. Ce matin je te tiens compagnie, cet après-

– Voulez-vous dire que cette scène est un lieu réel ?

midi tu seras en meilleure forme. »

– Bien sûr.

Tant d'attention de sa part m'inquiéta.

– Où donc ?

« Qu'est-ce qui ne va pas en moi ?

– Je ne puis pas te le dire.

– Tu as capté un allié.

– Comment vais-je pouvoir situer cet endroit ?

– Que voulez-vous dire ?

– C'est aussi quelque chose que je ne puis pas te dire,

– Aujourd'hui, nous ne devons pas parler des alliés.

non parce que je ne veux pas, mais simplement parce

Parlons d'autre chose. »

'que je ne sais pas comment te le dire. »

Je n’avais aucune envie de parler. Je commençais à

Je voulus connaître la signification de la répétition de

sentir l'anxiété me gagner, et je m'impatientais. Cela

la vision de la même scène lorsque j’ouvris les yeux

l’amusa et il éclata de rire jusqu’à en pleurer.

dans sa chambre. Don Juan éclata de rire et imita ma

« Ne me dis pas qu'au moment où tu devrais parler,

frayeur et mon geste pour agripper sa jambe.

tu ne vas plus savoir quoi dire », déclara-t-il en me

« Il s'agissait de la confirmation du fait que l'allié veut

lançant un regard espiègle.

de toi. Il s’est assuré que toi, ou moi, savions qu'il

Son humeur eut pour résultat de m’apaiser.

t'accueillait.

Il n'y avait qu'une seule chose qui m'intéressait, c'était

– Et ce visage ?

l’allié. Son visage avait été familier, mais pas comme si

– Il t’a semblé familier parce que tu le connais. Tu l’as

déjà je le connaissais ou l’avais vu. Chaque fois que je

déjà vu. Peut-être est-ce le visage de ta mort. Tu étais songeais à lui, une grêle de pensées s'abattait sur moi, effrayé, mais cela seulement à cause de ta négligence. Il comme si une autre partie de moi-même avait connais- t'attendait, et lorsqu'il t'apparut, tu succombas à ta sance du secret mais m'empêchait de l'approcher. La frayeur. Heureusement que j'étais là pour te frapper, sensation de familiarité du visage de. l'allié était telle- sinon il se serait tourné contre toi, ce qui aurait été une ment mystérieuse qu'elle me plongeait dans un état de attitude bien naturelle. Pour rencontrer un allié un mélancolie morbide. Don Juan avait prétendu qu'il homme doit être un guerrier invincible, sinon l'allié pourrait s'agir du visage de ma mort. Sa déclaration peut se tourner contre lui et le détruire. »
m'avait transpercé. Je désirais désespérément le ques-
Le lendemain matin don Juan me dissuada de partir tionner à ce propos car j'étais persuadé qu'il me cachait pour Los Angeles, sans doute parce qu'il devait penser quelque chose de plus. Je pris deux ou trois profondes

que je n'étais pas entièrement remis sur pied. Il insista

aspirations, et je lançai :

pour que j'aille m'asseoir dans sa chambre face au

« Don Juan, qu'est-ce que la mort ?

sud-est de manière à préserver ma force. Il prit place à

– Je n'en sais rien, répondit-il en souriant.

ma gauche, me tendit mon carnet de notes et déclara

– Je voulais dire, comment pourriez-vous décrire la

248

249

mort ? Je pense que tout le monde a des opinions

définitives sur la mort.

plus connu. Rien ne reste tel que nous le connaissons

– Je ne vois pas de quoi tu parles. »

quand nous ne pouvons pas *voir.*

Dans ma voiture j'avais *Le Livre des Morts tibétain,* et

– Don Juan, peut-être que *voir* n'est pas la même

j'eus l'idée de le prendre comme sujet de conversation,

chose pour tous les hommes ?

puisqu'il traitait de la mort. Je déclarai que j'allais

– C'est vrai. Ce n’est pas la même chose. Pourtant ça

chercher ce livre, mais il me fit rasseoir, et il y alla

ne veut pas dire que le sens de la vie prédomine.

lui-même.

Lorsqu'on apprend à *voir,* pas une seule chose ne

« Le matin est un mauvais moment pour les sorciers,

demeure ce qu’elle était.

dit-il comme pour expliquer son geste. Tu es trop faible

– Les Tibétains pensent que la mort est comme la vie.

pour quitter ma chambre. Ici, tu es protégé. Si tu

Mais vous, comment pensez-vous qu’elle soit?

sortais, il y a beaucoup de chances pour que tu ailles à

– Je ne pense pas que la mort soit comme quelque

une terrible catastrophe. Sur la route, dans les buissons,

chose, et je pense que les Tibétains doivent parler de

n'importe où, un allié pourrait te tuer. Et plus tard, on

quelque chose d’autre. En tout cas ce dont ils parlent

retrouverait ton corps et on dirait que tu es mort dans

n’est pas la mort.

des conditions assez mystérieuses, ou bien que tu as eu

– De quoi parlent-ils donc ?

un accident. »

– Peut-être peux-tu me dire cela. Tu es l’homme des

Je n'étais ni d’humeur ni en position de mettre ses

livres. »

décisions en question; par conséquent pendant toute la

J'essayai de trouver quelque chose à dire, mais il

matinée je restai tranquille, et je lui lus des parties du

éclata de rire.-

livre tout en les lui expliquant. Par deux fois, je fis une

« Peut-être que les Tibétains *voient* vraiment, et dans

courte pause pendant qu’il allait chercher de l’eau et de

ce cas, continua-t-il, ils ont pu se rendre compte que ce

quoi manger, mais aussitôt qu'il redevenait disponible,

qu’ils *voient* n’a absolument aucun sens, donc ils écrivi-

il me pressait de continuer à lire. Il paraissait être

rent ce tas de sornettes parce qu'il n'avait pour eux

vraiment intéressé.

aucune importance. Et dans ce cas ce qu’ils ont écrit

Quand j'eus terminé, il me regarda.

n’est pas du tout un tas de sornettes.

« Je ne comprends pas pourquoi ces gens parlent de

– En fait, ce que les Tibétains ont à dire m’importe

la mort comme si elle ressemblait à la vie, dit-il très

peu, déclarai-je, mais je m’intéresse à coup sûr à ce que

calmement.

vous avez à dire. Je désire savoir ce que vous pensez de

– Peut-être est-ce ainsi qu'ils la conçoivent. Pensez-

la mort. »

vous que les Tibétains *voient?*

Il me dévisagea pendant un moment, puis il rit sous

– J’en doute. Quand un homme apprend à *voir,* pas

cape. Il ouvrit ses yeux très grands, leva ses sourcils, et

une seule parmi les choses qu'il connaît ne prédomine.

fit une comique grimace de surprise.

Pas une seule. Si les Tibétains pouvaient *voir* ils pour-

« La mort est un tourbillon, répondit-il. La mort est le

raient sur-le-champ s'apercevoir que pas une seule

visage de l’allié. La mort est un nuage luisant à l’horizon.

chose ne reste semblable. Une fois qu'on *voit,* rien n'est La mort c'est le murmure de Mescalito. La mort c'est la

bouche édentée du gardien. La mort c'est Genaro “ as-

sis-sur-sa-tête ”. La mort c'est moi qui parle. La mort

250

251

c'est toi et ton carnet de notes. La mort n'est rien. Rien !

Elle est là, et cependant elle n'est pas là du tout. »

naient de rien du tout si ce n'est d'une sensation

Don Juan éclata d'un rire manifestant un plaisir très

d'évanouissement complet.

sincère. Ce rire était comme une chanson, il avait une

« Cela s'explique parfaitement, dit-il, la mort com-

sorte de rythme de danse.

prend deux étapes. La première, l'évanouissement, n'a

« Je suis insensé, houh! continua-t-il. Je ne peux pas

aucun sens. Elle est très semblable aux premiers effets

te dire comment est la mort. Mais peut-être pourrai-je te

de Mescalito, c'est-à-dire une légèreté qui rend heureux,

parler de ta propre mort. Il est certain qu'il n'y a aucun

satisfait, et persuadé que tout va pour le mieux dans le
moyen de savoir ce qu'elle sera, cependant je pourrai te
monde. Mais il s’agit d'un état peu profond. Aussitôt
dire ce qu'elle a quelque chance d’être. »
qu'il s'achève, on entre dans un autre royaume, un
Cette perspective m’enraya. Je déclarai que j'avais
domaine de rigueur et de puissance. C'est cette seconde
simplement voulu savoir ce qu'il pensait de la mort, et
étape qui est vraiment la rencontre avec Mescalito.
j'insistai sur le fait que mon intérêt allait à son opinion
Dans le cas de la mort c’est un peu comme ceci. La
sur la mort en général et non pas aux détails particu-
première étape est un évanouissement peu profond. La
liers de celle de quelqu'un, surtout s’il s’agissait de
seconde est, elle, une vraie étape, celle au cours de
moi.
laquelle on rencontre la mort. Un instant après le
« Je ne peux pas parler de la mort si ce n’est en
premier évanouissement, au moment où nous décou-
termes de mort personnelle, dit-il. Tu désirais que je te

vrons que nous sommes à nouveau nous-mêmes, la
parle de la mort Très bien! Alors ne sois pas effrayé si
mort frappe avec une fureur tranquille et avec puis-
je parle de la tienne. »
sance, jusqu’à ce qu'elle ait réduit notre vie à rien du
Je dus admettre que j'étais trop énervé pour aborder
tout.
un sujet personnel aussi délicat, et je répétai que je
– Comment pouvez-vous être certain que vous parlez
désirais parler de la mort en termes de mort en général,
de la mort ?
comme il l’avait lui-même fait lorsqu'il me raconta qu'à
– J’ai mon allié. La petite fumée m’a montré mon
la mort de son fils Eulalio la vie et la mort se mélangè-
inévitable mort avec une grande clarté. Voilà la raison
rent en un brouillard de cristaux.
pour laquelle je ne puis parler que de mort person-
« Je t’ai raconté que la vie de mon fils se déploya au
nelle. »
moment de sa propre mort. Je ne parlais pas de la mort

Ses paroles ne firent qu’augmenter mon appréhen-
en général, mais de la mort de mon fils. Alors la mort,
sion; elles cristallisèrent l'ambivalence dramatique de
quoi qu’elle soit, fit déployer sa vie. »
mes pensées. J'avais l'impression qu'il allait décrire en
Mon désir était d’orienter notre conversation en
détail ma propre mort, c'est-à-dire me révéler comment
dehors du domaine particulier à chaque individu. Je
et quand j’allais mourir. Cela me désespérait, mais en
mentionnai que j’avais lu les récits de gens qui pendant
même temps excitait ma curiosité. J'aurais pu lui
quelques minutes avaient été considérés comme morts,
demander de décrire ma mort, mais une telle demande
et que l’on avait ramenés à la vie grâce à des techniques
étant plutôt incongrue et déplacée, j'y renonçai.
médicales. Dans tous les cas ces personnes, une fois
Don Juan semblait prendre plaisir à voir mon conflit.
revenues à la vie, avaient affirmé qu'elles ne se souve-
Il sursautait de rire.
« Veux-tu savoir ce que sera ta mort ? » me demanda-

t-il avec une expression de plaisir enfantin sur son

visage.

trouves. Mais le visage reculerait jusqu’à l'horizon,

En fait, je me rendis compte que son espiègle plaisir à

reviendrait à grande vitesse et s'écraserait contre toi. Le

se moquer de moi était plutôt réconfortant. Mon appré-

visage entrerait en toi, et tu découvrirais que pendant

hension disparut presque.

tout ce temps-là ça avait été le visage de l'allié, ou moi

« O.K. Racontez-moi », dis-je, et ma voix trembla.

en train de parler, ou toi écrivant. La mort n’avait

Une formidable explosion de rire le secoua Il tenait

jamais été rien du tout. Rien. Elle n'était qu’un petit

son ventre à deux mains, se roulait par terre, et répé-

point perdu dans tes carnets de notes. Et cependant,

tait : « O.K. Racontez-moi », tout en imitant mon trem-

elle serait entrée en toi avec une force incroyable et elle

blement de voix.

te déploierait. Elle t'aplatirait et t'étendrait sur le ciel et

Puis il se rassit, fit semblant de se raidir et de la

la terre et au-delà. Et tu serais comme un brouillard de

même voix tremblotante déclara :

petits cristaux s'en allant, s'en allant au loin. »

« La seconde étape de ta mort pourrait bien être ainsi

Cette description de ma mort m’impressionna, car je

qu’il suit. »

m’attendais à tout autre chose. Je restai pendant assez

Ses yeux m’examinaient avec une curiosité en appa-

longtemps incapable de parler.

rence réelle Je savais que ses clowneries constituaient

« La mort rentre au travers du ventre, reprit-il, exac-

sa manière d’atténuer l’effet du récit de ma propre

tement au point de la volonté. Cet endroit est la partie

mort.

la plus sensible et la plus importante de l’homme. C'est

« Tu conduis beaucoup, continua-t-il, donc tu pour-

la région de la volonté, et aussi celle par laquelle nous

rais bien te trouver à un certain moment à nouveau

mourons. Je connais tout cela parce que mon allié m'a

derrière le volant. Il se produirait alors une sensation

guidé jusqu'à cette étape. En laissant la mort le prendre,

extrêmement rapide qui ne te laisserait pas le temps de

un sorcier accorde sa volonté, et lorsqu’il est aplati et

penser. Brusquement, disons que tu te trouveras en

commence à se déployer, son impeccable volonté

train de conduire, comme tu l'as fait des milliers de fois.

reprend le dessus et rassemble ce brouillard à nouveau

Mais avant que tu puisses te demander ce qui t’arrive,

en une personne »

tu verrais devant le pare-brise une étrange formation. Et

Don Juan fit un geste étrange. Il ouvrit ses mains en

si tu la regardais de plus près tu te rendrais compte

éventail, les leva au niveau de ses coudes, les tourna
qu'il s'agit d'un nuage qui ressemble à un tourbillon
jusqu'à ce que ses pouces touchent ses flancs, et lente-
luisant. Disons qu'il ressemblerait à un visage en plein
ment les rassembla au centre de son corps, au-dessus de
milieu du ciel, là devant toi. Pendant que tu l'observe-
son nombril Pendant un certain temps, il les laissa
rais, tu le verrais reculer jusqu'à n'être plus qu'un point
immobiles. Ses bras vibraient sous l'effort. Puis il les
brillant au lointain, et alors tu t'apercevrais qu'il a déjà
releva jusqu'à ce que la pointe des majeurs touche son
commencé à revenir sur toi. Il prendrait de la vitesse, et
front, et dans la même position les redescendit au
en un clin d'œil s'écraserait sur le pare-brise Tu es fort.
centre de son corps.

Je suis certain qu'il faudrait à la mort une paire de
Le geste était extraordinaire. Don Juan l'avait investi
coups pour en finir avec toi.

d'une telle intensité et d'une telle beauté, que je restais
« Alors tu connaîtrais la position dans laquelle tu te

figé sur place, comme mesmérisé.

« C'est la volonté du sorcier qui le rassemble, dit-il.

254

255

Mais avec le vieil âge qui l’affaiblit, sa volonté décline; et

inévitablement arrive le moment où il n'est plus capable

besoin de *voir* pour être sorcier. Il a seulement besoin

de commander sa volonté. Il n'a plus rien à opposer à la

de savoir comment faire usage de sa volonté. »

force silencieuse de sa mort, et sa vie, comme celle de

Je voulus qu’il m'explique cette notion de « joint

ses semblables les hommes, devient un brouillard qui se

clé ». Pendant un moment il réfléchit, et déclara qu’il

déploie et s’éloigne au-delà de ses limites. »

savait ce qu’était ma voiture.

Don Juan me regarda et se leva. Je tremblais de tout

« Evidemment, c'est une machine, dis-je.

mon corps.

– Je veux dire que ta voiture, c'est les bougies. Pour

« Maintenant, tu peux aller dans les buissons. L'après-

moi, elles constituent le "joint clé ". Je peux y appliquer midi est déjà là. »

ma volonté, et ta voiture ne marchera plus. »

Il y avait longtemps que j'en avais fortement envie,

Il prit place dans ma voiture. Il me fit signe d'en faire

mais j'hésitais. Je ne me sentais pas effrayé, seulement

autant, et s'installa confortablement sur le siège.

énervé, et mon appréhension de l'allié avait disparu.

« Regarde-moi faire, dit-il. Je suis un corbeau, alors

Il déclara que peu importaient mes sensations,

en premier lieu je vais aérer mes plumes. »

pourvu que je sois « solide ». Il me certifia que tout

Il fit trembler son corps tout entier. Ses mouvements

allait bien, que je pouvais aller dans les buissons sans

rappelaient ceux d'une hirondelle mouillant ses plumes

toutefois m'approcher de l'eau.

dans une flaque d'eau. Il baissait la tête comme s'il

« Ah! quelque chose à ne pas oublier, dit-il, une fois

trempait un bec dans l'eau.

de plus je dois te laver, donc reste assez loin de

« Ça fait du bien », dit-il, et il commença à rire.

l’eau. »

Mais son rire sonnait étrangement et il me fascinait

Un peu plus tard, il me demanda de le conduire à la

de façon très singulière Je me souvins de l’avoir déjà

ville voisine. Je ne cachais pas que le fait de conduire

entendu rire de cette façon plusieurs fois dans le passé.

allait apporter un changement profitable, car il allait

Mais sans doute n'avais-je jamais été si conscient de son

m’éloigner de cette idée qu’un sorcier jouait réellement

caractère étrange car jamais il n’avait ri ainsi pendant

avec sa vie, ce qui me semblait assez macabre.

aussi longtemps.

« Etre sorcier est un terrible fardeau, dit-il. Je te l’ai

« Le corbeau assouplit son cou, dit-il, et il commença

déjà dit,. il vaut mieux apprendre à *voir.* Celui qui *voit* à se frotter les pommettes contre ses épaules. Puis il

est toute chose. Comparé à lui, le sorcier n’est qu’un

regarda le monde avec un œil, avec l’autre1. »

pauvre gars.

Il hochait la tête chaque fois qu’il changeait sa vision

– Don Juan, qu’est-ce que la sorcellerie ? »

d'un œil à l'autre. Le son de son rire devint plus aigu.

Il me regarda très longtemps tout en dodelinant la

J'avais l'absurde impression qu’il allait se changer en

tête de façon presque imperceptible.

corbeau devant' moi. Je voulus en rire, mais je restai

« La sorcellerie c'est appliquer sa volonté à un “ joint

paralysé. Je ressentis parfaitement une force s’envelop-

clé ”. La sorcellerie est une interférence. Un sorcier

per autour de moi. Je n'avais pas peur, je ne me sentais

cherche et trouve le "joint clé " de tout ce qu'il veut

ni étourdi ni endormi. Au mieux de mon jugement dans

affecter, et là il applique sa volonté. Un sorcier n’a pas

1. Le concept de vision de corbeau est connu de l'auteur grâce à ses âpres expériences antérieures. CE *op. cit,* chap. X.

de telles circonstances, mes facultés n'étaient en aucune

façon affectées.

tous les jours. Timidement je me sentis gagné par le rire.

« Démarre », me demanda-t-il.

Un moment plus tard, don Juan déclara qu'il avait libéré la Je tournai la clé du démarreur et automatiquement

voiture.

pressai sur la pédale de l'accélérateur. Le démarreur

Et au premier essai, elle démarra!

tourna mais le moteur ne démarra pas. Le rire de don

Juan était devenu comme un caquet discret. A nouveau

j'essayai de faire partir le moteur, une fois encore, une

259

fois de plus, et ainsi de suite pendant au moins dix

minutes. Don Juan n'arrêtait pas de caqueter. J'en eus

assez. La tête alourdie je m'adossai à mon siège. J'aban-

donnai.

Il cessa de rire puis il me dévisagea, et alors, je

« sus » que son rire m'avait plongé dans une sorte de

transe hypnotique. J'avais été parfaitement conscient de

tout ce qui s'était passé, mais je ne me sentais pas

vraiment moi-même. Pendant tout le temps où ma

voiture refusait de partir, j'étais resté docile, presque

insensible à l’étrange situation. Exactement comme si don Juan, non content d’agir sur ma voiture, avait aussi agi sur moi. Lorsqu’il cessa de caqueter, je fus persuadé que l’envoûtement avait pris fin, et, sans perdre un instant, je tournai la clé du démarreur. Don Juan avait dû me mesmériser par son rire pour, en quelque sorte, me faire croire que la voiture ne pouvait pas partir, mais maintenant elle allait partir. Du coin de l’œil je le vis m'observer pendant que sans succès je tentais de faire partir la voiture, ce qui me conduisit à une vraie fureur de dépit.

Don Juan me tapota gentiment l'épaule et me dit que cette fureur me rendait plus « solide ». Peut-être n’aurais-je pas besoin d'être à nouveau lavé dans l'eau. Plus je deviendrais furieux, plus rapide serait mon rétablissement après cette rencontre avec l’allié.

« Ne sois pas embarrassé, casse la voiture ! » dit-il.

Et il explosa de rire, de son rire naturel, celui de

Cette peur avait pour origine un événement qui eut

lieu bien des années auparavant. Don Juan m'avait

obligé à affronter d'une façon étrange une sorcière

nommée « la Catalina ». Tout avait débuté le ***23***

Le 28 septembre 1969

novembre 1961 1 lorsque je le trouvai chez lui souffrant d'une

Quelque chose de mystérieux semblait émaner de la

entorse. Il m'expliqua alors qu'il avait un ennemi, une

maison de don Juan. Pendant un moment je crus qu'il s'était sorcière qui pouvait se changer en un oiseau noir, qui

caché quelque part pour m'effrayer. Je l'appelai. Puis je pris avait tenté d'en finir avec lui.

mon courage à deux mains et j'entrai. Il n'était pas là. Je

« Aussitôt que je pourrai marcher, je te montrerai qui

déposai les deux sacs de provisions que je lui avais amenés est cette femme, m'avait-il dit. Tu dois la connaître.

sur la pile de bois à brûler, et comme je l'avais fait des

– Pourquoi veut-elle vous tuer ? »

dizaines de fois dans le passé, je m'assis en l'attendant. Mais

Il haussa les épaules en signe d'impatience et refusa

pour la première fois depuis que je connaissais don Juan, d'en dire plus.

j'étais effrayé à l’idée de rester seul dans sa maison. Je Dix jours plus tard j'étais de retour chez lui, et pour

sentais une présence, comme si quelqu'un d'invisible était là,

me prouver que grâce au moulage de soutien qu’il avait

à mes côtés. Alors je me souvins d’avoir éprouvé la même lui-même confectionné, il était parfaitement guéri, il

sensation quelques années auparavant. Lorsque j'étais seul

insista pour me montrer qu’il avait retrouvé la sou-

quelque chose rôdait autour de moi.

plesse de la cheville.

Je bondis sur mes pieds et je me précipitai en courant au-

« C'est bien que tu sois venu, dit-il. Aujourd’hui je te

dehors.

propose un petit voyage. »

J'étais venu voir don Juan pour lui dire que les effets

Il m’indiqua comment arriver dans une région déso-

résultant de mes tentatives de « voir » commençaient à peser

lée où nous attendîmes. Il étira ses jambes et s'installa

lourdement sur moi. Sans raison apparente je me sentais

confortablement sur le siège de la voiture, comme s'il

fatigué, mal à l’aise, vaguement inquiet, épuisé sans faire allait faire une sieste. Il me conseilla de me détendre et

aucun exercice. Ma soudaine réaction dans la maison de don

de rester très tranquille. Nous devions passer inaperçus

Juan ressuscita en moi le souvenir très précis de ce qui, il y a

jusqu'à la tombée de la nuit, parce que la fin de

des années, avait graduellement. donné à ma peur une

l’après-midi était de' toute façon un bien mauvais

évolution dramatique.

moment du jour pour le travail qui nous attendait.

« Quel genre de travail ?

– Nous sommes venus pour épingler la Catalina. »

260

Lorsqu'il fit assez noir nous sortîmes de la voiture et

1. Cette journée du 23 novembre 1961 est racontée in *op. cit,* chap. III.

261

très lentement, sans bruit, nous avançâmes dans les

broussailles du désert.

n’avais aucune chance d'être le témoin d’un événement

A l'endroit où nous arrivâmes je pus distinguer la silhouette transcendantal, mais don Juan faisait preuve d’une telle «

noire des collines s'étendant des deux côtés de la vallée à puissance » que je n'eus aucune objection à passer là toute la

fond plat dans laquelle nous étions. Don Juan me fournit des

nuit à l’admirer.

instructions très détaillées sur une méthode pour se fondre Aux premières lueurs du jour don Juan revint s'asseoir à

dans les broussailles, et m’enseigna une position pour

côté de moi. Il paraissait épuisé; il pouvait à peine bouger. Il demeurer assis *in virgil,* disait-il. Il m'indiqua de placer ma s’allongea sur le dos et marmonna qu'il avait échoué dans. sa

jambe droite sous ma cuisse gauche, et de laisser ma jambe

tentative de « percer la femme ». Ce terme m’intrigua car à gauche en position accroupie. Il m'expliqua que la jambe

plusieurs reprises il répéta sa déclaration, et chaque fois sur droite s’utilisait comme un puissant ressort pour se lever très un ton plus découragé, plus désespéré. L'anxiété commença à

rapidement si cela devenait nécessaire. Il m’ordonna de

me gagner. Je me rendais compte de la facilité avec laquelle

m’asseoir face à l'ouest en précisant que c'était la direction j’accordais mes sentiments à son humeur.

dans laquelle se trouvait la maison de cette femme. Il s'assit Pendant les mois suivants il ne mentionna ni l’événement ni

près de moi, à ma droite et en chuchotant me dit de fixer du la Catalina. Je pensai qu'il avait tout oublié, ou bien qu’il avait regard le sol pour y chercher, ou mieux attendre, une sorte de

résolu ce problème. Cependant, un jour je le trouvai d'humeur

vague de vent qui provoquerait une ondulation dans les

très agitée et, d'une manière tout à fait inattendue vu son buissons. Lorsque l'ondulation toucherait le buisson que je calme habituel, il me déclara que l' « oiseau noir » était venu

fixais du regard, je devrais lever les yeux et voir la sorcière la nuit précédente se poser devant lui, proche à le toucher, et

dans toute sa « magnifique splendeur diabolique ». Ce sont là

qu'il ne s'était même pas réveillé. L'adresse de cette femme les mots mêmes de don Juan. Quand je lui demandai ce que

était telle qu'il n'avait pas senti sa présence. Heureusement, cela signifiait, il me répondit que lorsque j'aurais détecté dit-il, la chance avait voulu qu'il se réveillât pour engager en l'ondulation, je n'aurais qu'à lever les yeux et voir par moi-un éclair ce combat effrayant mais vital. Le ton de sa voix était

même; parce qu'un « sorcier en vol » constituait une vision sincèrement touchant et pathétique. J'éprouvai pour lui de la unique et absolument inexplicable.

compassion et l'inquiétude m'envahit.

Il y avait un vent à peu près constant, et très souvent je crus

Le ton de sa voix devint dramatique et attristant. Il déclara à

avoir remarqué l'ondulation; chaque fois je levai les yeux, prêt

nouveau qu'il n'avait aucun moyen de l'arrêter, et que, si elle à l'expérience transcendantale, mais je ne vis rien. Chaque parvenait à se rapprocher une fois de plus, c'en était fait de lui.

fois que le vent soufflait dans les buissons don Juan frappait Je me sentais complètement abattu, et presque en larmes. Il vigoureusement le sol du pied, tournait en rond, agitait ses se rendit compte de mon état, et il éclata de rire, ce qui à mon

bras comme s'ils étaient des fouets. La force de ses

avis était plutôt dangereux. Gentiment il me tapota le dos et mouvements était absolument extraordinaire.

me dit de ne pas m'inquiéter. Tout n'était pas encore perdu car

Après un certain nombre d'échecs dans ma tentative pour

il lui restait en main une carte, une carte d'atout.

voir la sorcière « en vol » je me persuadai que je

« Un guerrier vit stratégiquement, dit-il en riant. Un

guerrier ne se charge jamais de ce qu'il ne peut pas

porter. »

Le rire de don Juan possédait le charme de faire

disparaître les nuages du destin. Sur-le-champ je me

sentis beaucoup mieux, soulagé, et nous éclatâmes de

rire. Il me tapota la tête.

« Sais-tu que parmi toutes les choses qui existent sur

cette terre, tu es ma carte, dit-il soudain en me regardant droit dans les yeux.

– Quoi ?

– Dans ce combat contre cette satanée sorcière, tu es ma carte d'atout. »

Je ne voyais absolument pas où il voulait en venir. Il m'expliqua que cette femme ne me connaissait pas, et que si je jouais ma main comme il me l'indiquerait j'avais une très sérieuse chance de « la percer ».

« Que voulez-vous dire par " la percer "?

– Tu ne peux pas la tuer, mais tu dois la percer comme tu percerais un ballon de baudruche. Si tu fais cela, elle me laissera tranquille. Mais n'y pense plus.En temps voulu je t'indiquerai que faire. »

Des mois passèrent. J'avais complètement oublié cet épisode lorsqu'un jour, en arrivant chez lui, je fus pris par surprise. Il se précipita en courant, ne me laissa pas le temps de descendre de la voiture, et me chuchota du ton de voix de quelqu'un réduit à sa dernière extrémité :

« Tu dois partir sur-le-champ. Ecoute-moi bien. Va acheter un fusil de chasse, ou débrouille-toi pour en trouver un, mais surtout n'amène pas ton propre fusil. Comprends-tu ? Va chercher un fusil, mais pas le tien, et reviens immédiatement.

– Pourquoi avez-vous besoins d'un fusil de chasse?

– Va-t’en, sur-le-champ! »

Je revins avec un fusil de chasse. Je n'avais pas assez d’argent pour en acheter un, mais un ami m’avait donné son vieux fusil. Don Juan ne le regarda même pas. Il

264

expliqua en riant qu'il avait été rude avec moi parce que l'« oiseau noir » était perché sur le toit, et il n'avait pas voulu qu'elle (sic) [1] me voie.

« En apercevant l'oiseau noir sur le toit j’ai pensé que tu pourrais m’amener un fusil et t'en servir pour la percer, déclara don Juan très sérieusement. Je n'ai pas envie qu’il t'arrive quoi que ce soit, c’est pourquoi je t'ai demandé d'aller chercher un fusil, que tu l’achètes ou te le procures d'une autre façon. Car vois-tu, une fois la

tâche accomplie tu devras détruire le fusil.

– De quel genre de tâche parlez-vous ?

– Avec ton fusil, tu dois essayer de percer cette femme. »

Il me fit nettoyer le fusil en le frottant avec des feuilles fraîchement cueillies d'une plante très parfumée. Lui-même frotta les deux cartouches qu'il plaça dans le fusil. Puis il me dit de me cacher devant sa maison en attendant que l'oiseau noir se pose sur le toit. Alors après avoir soigneusement visé je devrai faire feu des deux coups. Plus que les plombs, c'est l'effet de la surprise qui percerait la femme, et si j'avais la force et la détermination voulues je pourrais, ainsi l'obliger à ne plus venir l'embêter. Par conséquent, pour la percer je devais viser de façon impeccable et avoir une détermination absolue.

« Au moment où tu tireras, tu devras pousser un cri, un hurlement puissant et perçant. »

A environ trois mètres de la *ramada* il empila des tas de bambous et des fagots de petit bois, puis il me plaça

contre la pile dans une position assez confortable.

J’étais à moitié assis, le dos bien supporté, et j'avais une

vue excellente du toit.

Il déclara qu’il était encore trop tôt pour que la

sorcière vienne, donc que nous pouvions nous préparer

1. L'usage du féminin se réfère à la femme sorcière « qu'est » l'oiseau noir. Cf. *op. rit.,* chap. III.

jusqu'à la nuit tombante, et alors il ferait comme s’il s'enfermait chez lui. Cela aurait pour effet d’attirer cette femme qui passerait à l’attaque. Il me conseilla de bien me détendre, de m'installer confortablement pour pouvoir tirer sans avoir à bouger. A plusieurs reprises il me demanda de lever le fusil et de viser le toit, et il conclut que ce geste était trop lent et assez incommode.

Il construisit un support pour le fusil. Avec une barre à mine il fit deux trous au sol dans lesquels il planta deux branches fourchues qu'il relia par un bâton. Ainsi j'avais la possibilité de viser le toit tout en laissant le fusil reposer en ligne de tir.

Don Juan jeta un coup d’œil vers le ciel et décida qu'il était temps qu'il se barricade chez lui. Il se leva et, calmement, rentra.

En me quittant il précisa que notre entreprise n’était pas une plaisanterie, qu'il me fallait atteindre l'oiseau au premier coup.

Le crépuscule ne dura pas très longtemps, et la nuit tomba. J’avais l’impression que cette noirceur avait attendu que je sois seul pour soudain m'envelopper. Je concentrai mon regard sur le toit se détachant dans le ciel. Pendant un certain temps la lumière de l'ouest me permit de voir la ligne du

toit, mais le ciel noircit et c'est à peine si je pouvais le distinguer. Pendant des heures je ne vis rien si ce n'est un couple de hiboux allant vers le nord; des oiseaux bien difficiles à confondre avec l' « oiseau noir », un merle. Brusquement une petite forme noire se posa sur le toit. Sans aucun doute il s'agissait d'un oiseau! Mon cœur se mit à battre la chamade, mes oreilles bourdonnaient. Je visai et j'appuyai sur les deux gâchettes. L'explosion fut assourdissante. Le recul de la crosse heurta mon épaule et au même moment j'entendis un cri humain horrible et perçant.

Mystérieux et envahissant il semblait venir du toit. Alors je me souvins que don Juan m'avait dit de hurler tout en tirant, mais sous le coup de l'émotion j'avais complètement oublié. Je pensais à recharger mon

fusil lorsque don Juan ouvrit la porte et arriva en courant. Il portait une lampe à pétrole et semblait assez agité.

« Je pense que tu l'as eue, dit-il. Nous devons retrouver le corps de l'oiseau. »

Il alla chercher une échelle et me demanda de monter sur la *ramada.* Je ne vis rien. A son tour il monta, mais en vain.

« Peut-être l'as-tu réduit en miettes ? suggéra-t-il. Mais nous devrions au moins trouver une plume. »

Jusqu'au matin nous cherchâmes près de la *ramada,* puis autour de la maison. A la lumière du jour nous reprîmes nos recherches. Vers onze heures don Juan

décida d'abandonner. L’air abattu il s’assit, et me souriant il déclara tristement que je n'avais pas réussi à percer son ennemi, que maintenant plus que jamais sa vie ne valait pas un sou parce que la femme devait être doublement irritée et brûlée du désir de revanche.

« Cependant toi tu ne risques rien. La femme ne te connaît pas », dit-il comme pour me rassurer.

Au moment de monter dans ma voiture pour partir vers Los Angeles, je lui demandai si je devais détruire le fusil. Il répondit que le fusil n'ayant rien fait, il pouvait être restitué à son propriétaire. Dans son visage je perçus un profond désespoir, et les larmes m'en vinrent aux yeux.

« Que puis-je faire pour vous aider ? demandai-je.

– Il n’y a rien que tu puisses faire. »

Nous gardâmes le silence. L'envie de partir sur-le-champ me tenaillait. Une angoisse oppressante m'envahit, je me sentis désorienté.

« Voudrais-tu essayer de m’aider ? » me demanda-t-il d'un ton enfantin.

Je lui répétai que j'étais entièrement à sa disposition, que j'éprouvais une telle affection pour lui que j'entreprendrais n'importe quoi pour lui venir en aide.

267

Il eut un sourire. Il me demanda si vraiment j'étais sincère. A nouveau j'affirmai mon désir de l'aider.

« Si vraiment tu es sincère, j'ai peut-être une chance. »

Il semblait ravi, il riait à gorge déployée, et à plusieurs reprises claqua des mains comme il le fait chaque fois qu'il est content. Ce si soudain changement d'humeur était contagieux. Oubliées l'anxiété, et la sensation oppressante; à nouveau la vie était excitante. Don Juan s'assit, moi aussi. Pendant un moment il me dévisagea, puis il déclara d'une manière calme et délibérée que j'étais la seule personne qui dans cette situation puisse l'aider, et qu'il allait me demander de faire quelque chose de très dangereux et de très particulier.

Comme s'il désirait une confirmation de mon engagement à l'aider, il fit une pause. Je lui exprimai mon désir

sincère de l’aider.

« Je vais te donner une arme pour la percer. »

De sa pochette il sortit un long objet qu’il me tendit.

Je le pris, l'examinai, et faillis le lâcher.

« C’est un sanglier, continua-t-il Avec ce sanglier tu dois la percer. »

L'objet entre mes mains était une patte avant séchée de sanglier. La peau horrible à voir, les poils répugnants au toucher, le sabot intact aux deux ongles largement ouverts comme lorsque l'animal étire sa patte, tout en faisait un objet répugnant et effrayant. J’eus la nausée.

Don Juan le reprit.

« Tu dois la frapper avec ce sanglier juste au nombril.

– Quoi ? dis-je d'une voix bien faible.

– Tu dois avoir le sanglier dans ta main gauche, et la poignarder. Elle est sorcière Le sanglier entrera dans son corps, et personne, si ce n'est un autre sorcier, ne pourra le voir planté dans son ventre. Ce n’est pas un combat ordinaire, c’est une affaire de sorciers. Le dan-

ger que tu cours est que si tu ne la perces pas au

268

premier coup elle te frappera de mort sur-le-champ. Ou bien ses parents et ses amis te tueront à coup de fusil, ou te poignarderont. Mais par ailleurs tu peux t'en sortir sans une égratignure.

« Si tu réussis, avec le sanglier dans son ventre elle aura un sacré mauvais temps, et elle me laissera tranquille. »

L’angoisse revenait. J’aimais beaucoup don Juan. Je l'admirais même. Au moment où il fit cette stupéfiante requête j'avais déjà appris à considérer son mode de vie et sa connaissance comme le chef-d'œuvre du genre humain. Comment laisser un tel homme aller à la mort sans essayer de le défendre ? Cependant peut-on risquer volontairement sa vie ? Absorbé par ces pensées je ne m'étais pas rendu compte que don Juan s'était levé, qu'il m’attendait. Il me tapota l'épaule. Je' levai les yeux. Plein de bienveillance il me sourit.

« Lorsque tu sentiras que vraiment tu veux m’aider,

tu reviendras. Mais pas auparavant. Si tu reviens je saurai alors ce qu'il nous faudra faire. Va-t'en! Si tu ne veux pas revenir, je comprendrai parfaitement ta décision. »

Machinalement je me levai, m'installai dans ma voiture et partis. Don Juan m'avait laissé la bride sur le cou. J'aurais pu partir et ne jamais revenir. Mais d'une certaine manière l'idée d'être libre de partir ne me satisfaisait pas. Pendant un moment je continuai à conduire, puis je fis demi-tour.

Toujours assis dans la *ramada,* il ne marqua aucune surprise à me voir revenir.

« Assieds-toi. Les nuages à l'ouest sont magnifiques. Bientôt il fera noir. Assieds-toi tranquillement et laisse le crépuscule te remplir. Pour l'instant fais ce que tu désires, mais lorsque je te le dirai tu regarderas droit vers ces nuages luisants et tu demanderas au crépuscule de t'accorder la patience et la quiétude. »

Pendant deux heures je demeurai assis face aux

nuages. Il alla dans la maison et à la nuit tombante il revint.

« Le crépuscule est là, dit-il. Lève-toi! Ne ferme pas les yeux, mais regarde droit dans les nuages. Lève les bras, ouvre tes mains, les doigts étendus. Et trotte sur place. »

Je fis ainsi qu'il me le demandait. Il vint à mes côtés pour rectifier mes mouvements. Il plaça le sanglier contre la paume de ma main gauche et me dit de l'y maintenir avec le pouce. Puis il descendit mes bras jusqu'à ce qu'ils pointent à l'ouest vers les nuages orange et gris foncés au-dessus de l'horizon. Il étendit mes doigts en éventail et m'ordonna de ne pas les laisser courber vers les paumes, car s'ils n'étaient pas étendus ce n'est plus la puissance et la quiétude que j'invoquerais, mais je lancerais une menace au crépuscule. Il corrigea mon trot; il devait être uniforme, paisible, comme si vraiment j'étais en train de courir les bras tendus vers le crépuscule.

Cette nuit-là je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

C'était comme si au lieu de me calmer le crépuscule m’avait chargé de frénésie.

« Dans ma vie, il y a tant de choses en suspens, dis-je. Tant de choses à résoudre. »

Don Juan riait en sourdine.

« Dans le monde rien n’est en suspens, dit-il. Rien n'est définitif, et cependant rien n’est résolu. Dors en paix. »

Ses paroles eurent un étrange effet sédatif.

Le lendemain matin, vers dix heures, il me donna à manger et me dit qu’il était temps d’y aller. Il murmura' que vers midi, ou mieux un peu avant midi, nous allions essayer de la surprendre. Il précisa qu’il aurait été préférable de l’attaquer aux premières heures du jour, parce qu’alors une sorcière est toujours moins puissante et surtout moins consciente, mais malheureusement à ces heures-là elle n’abandonnait jamais la protection que

lui fournissait sa maison Je ne posai aucune question. Il me dit de prendre la route principale et à un endroit en

contrebas de la chaussée de parquer la voiture et d'attendre.

Je regardai ma montre : onze heures moins cinq. Sans arrêt je bâillais; j'avais sommeil. Mes pensées vagabondaient sans but précis.

Soudain don Juan se redressa et me poussa du coude. Je sursautai.

« La voilà! » dit-il.

Marchant le long d’un champ cultivé, je vis une femme s’avancer vers la route. Au bras droit elle portait un panier. Jusqu'à ce moment-là je ne m'étais pas aperçu que nous étions arrêtés à un' croisement de sentiers. Deux pistes étroites longeaient les bords de la route, et une autre, plus large et plus fréquentée, la croisait à angle droit. Ceux qui se servaient de ce dernier sentier devaient traverser la route goudronnée.

Don Juan me dit de sortir de la voiture pendant que la femme était encore sur le sentier.

« Vas-y, maintenant! » m’ordonna-t-il d’un ton très

ferme.

J’obéis. La femme avait presque atteint la route. Je courus pour la rattraper. Je fus si proche d'elle que je sentis ses vêtements fouetter mon visage. Je sortis le pied de sanglier de ma chemise et je frappai. Je ne sentis aucune résistance. Une ombre flotta devant moi, comme s’il s’agissait d’un drap Ma tête fut comme tirée vers ma droite, et je vis la femme, debout à quinze mètres de moi de l'autre côté de la route. Elle me souriait. Elle était assez jeune, plutôt trapue et forte, de peau foncée. Son calme sourire laissait entrevoir ses grandes dents blanches. Elle avait les yeux mi-clos comme pour se protéger du vent. Elle portait toujours son panier.

Ce fut pour moi un moment de confusion încroyable.

271

Je me retournai dans la direction de la voiture. Don Juan me faisait signe de revenir en courant. Trois ou quatre hommes se précipitèrent vers moi; Je courus jusqu’à la voiture et je démarrai pour rapidement partir

dans la direction opposée.
Je voulus demander à don Juan ce qui s'était passé, mais je ne pouvais pas parler. Soumises à une formidable pression mes oreilles éclataient, j'eus l'impression de suffoquer. Etrangement il semblait content, et il se mit à rire comme si mon échec lui importait vraiment bien peu. Mes mains étaient tellement crispées sur le volant que je n'arrivais pas à les bouger, elles étaient comme figées. Mes bras et mes jambes étaient rigides. En fait je n'aurais même pas pu lever le pied de la pédale d'accélération.
Don Juan me tapota le dos et me dit de me détendre. Graduellement la pression dans les oreilles diminua et tout redevint normal.
« Que s'est-il passé ? » demandai-je.
Il gloussa de rire comme un gosse, et ne me répondit pas. Puis il me demanda si je m'étais bien rendu compte de la façon dont elle m'avait esquivé. Sa vivacité avait été remarquable. Ce bavardage me sembla pour le moins incongru, je n'y comprenais plus rien. Il faisait

l’éloge de cette femme ! Il déclara qu’elle avait une puissance remarquable, qu’elle constituait un ennemi impitoyable.

Je demandai si mon échec ne l’ennuyait pas. En effet son humeur joviale me surprenait et m’irritait.

Il me dit de m’arrêter au bord de la route. Il plaça sa main sur mon épaule et me fixa du regard.

« Aujourd’hui ce que j’ai fait était une ruse, déclara-t-il. La règle est qu’un homme de connaissance doit piéger son apprenti. Aujourd’hui je t’ai piégé, par ruse je t'ai obligé à apprendre. »

J’étais stupéfait. Je n'arrivais plus à reprendre mon calme. Il expliqua que toute l’affaire avec cette femme

était un piège à mon intention. Jamais elle ne l'avait menacé Mais ainsi il avait réussi à me mettre en contact avec elle dans les conditions de puissance et d’abandon de moi-même que j'avais présentées au moment de la frapper. Il fit l'éloge de ma résolution et déclara qu’il s'agissait d'un acte de puissance révélant à cette femme

que j'étais capable d'un effort considérable. Il précisa que, même vu mon ignorance, tout cela n’avait été qu’une exhibition à l'intention de cette sorcière.
« Jamais tu n'aurais pu la toucher, mais tu lui as montré tes griffes. Elle sait que tu n'as peur de rien. Tu as osé la défier. Je me suis servi d'elle pour me jouer de toi parce qu'elle est puissante et impitoyable. Elle n’oublie jamais. Les hommes sont en général trop occupés pour être des ennemis impitoyables. »
Une terrible colère monta en moi. Je lui déclarai qu’on ne pouvait pas se permettre de jouer ainsi avec les sentiments les plus profonds et la fidélité d'autrui.
Don Juan éclata de rire et des larmes coulaient le long de ses joues. Je le haïssais. J’avais une forte envie de lui assener un coup de poing, puis de partir. Cependant son rire avait un rythme étrange qui me paralysait.
« Ne sois pas en colère », dit-il d'un ton apaisant.
Puis il ajouta que cet acte ne constituait vraiment pas une farce : lui aussi s'était engagé à perdre sa vie lorsqu’il avait été joué par son benefactor. De même

manière, il venait de se jouer de moi. Il précisa que son propre benefactor était un homme cruel qui n'avait pas pour lui les sentiments d’amitié que lui-même éprouvait pour moi. Très sèchement il dit que la femme avait tenté un coup de force contre lui, qu'elle avait vraiment tenté de le tuer.

« Maintenant elle sait que je peux me jouer d’elle, dit-il en riant. Mais elle te haïra à cause de cela. Elle ne peut rien faire contre moi, mais elle se vengera sur toi. Cependant elle ignore encore la puissance que tu possèdes; elle viendra petit à petit te mettre à l'épreuve.

273

Maintenant, tu n'as plus de choix. Pour savoir te défendre il faut que tu apprennes, ou sinon tu deviendras la proie de cette dame. Elle ne plaisante pas. »

Don Juan raconta comment elle s’était envolée pour éviter mon attaque.

« Ne sois pas en colère, dit-il. Ce n’est pas une ruse ordinaire. C’est la règle. »

La façon dont la femme m’avait échappé me parais-

sait encore incroyable. Je l'avais parfaitement vue. En un clin d’œil elle avait sauté au travers de la route. Sur son exploit je n'avais pas le moindre doute.

A partir de cet événement sur lequel je concentrai mon attention, j’accumulai les « preuves » que la Catalina me suivait réellement. Un tel état me conduisit, poussé par des peurs irrationnelles, à abandonner mon apprentissage 1.

Quelques heures plus tard, tôt dans l’après-midi, je revins chez don Juan. Il semblait m'attendre. Il s'avança vers moi et, tournant à plusieurs reprises autour de moi, il m’examina de curieuse manière.

« Pourquoi tant d’agitation ? » demanda-t-il avant même que je n’ouvre la bouche.

Je lui expliquai que ce matin-là quelque chose m’avait effrayé. Comme autrefois j’avais eu l'impression que quelqu'un rôdait autour de moi. Il s’assit, fut absorbé dans ses pensées mais conserva une expression de sérieux inusitée. Il semblait fatigué. Je pris place à son côté pour travailler à mes notes.

Après un très long silence son visage s'illumina, et il eut un large sourire.

« Ce que tu as senti ce matin était l'esprit du point d'eau, dit-il. Je t'avais prévenu d'être prêt à des rencon-

1. Cf. *op. cit.,* chap. III et XI.

tres inattendues avec ce genre de forces. J'avais cru que tu savais cela.

– J'avais très bien compris cela.

– Alors pourquoi avoir peur ? »

Je ne trouvai rien à répondre.

« L'esprit suit ta trace. Il t'a déjà capté une fois, dans l'eau. Je peux te certifier qu'il te captera à nouveau et que probablement tu ne seras pas préparé à cette rencontre. Elle pourrait donc t'être fatale. »

Cette déclaration m'inquiéta. Malgré tout j'eus une réaction assez curieuse; j'étais inquiet sans être effrayé. Cet événement n'avait pas pu faire renaître ma vieille peur aveugle.

« Que dois-je donc faire ?

– Tu oublies trop facilement, dit-il. Le chemin de la connaissance est un chemin que l'on est forcé de prendre. Pour apprendre tu dois être aiguillonné. Sur le chemin de la connaissance on est toujours en train de combattre quelque chose, d'éviter quelque chose, de se préparer à quelque chose. Et ce quelque chose reste toujours inexplicable, toujours plus grand et plus puissant que nous. Les forces inexplicables viendront vers toi. Aujourd'hui c’est l'esprit du point d’eau. Demain ce sera ton propre allié. Par conséquent, la seule chose à faire est de te préparer au combat. Il y a des années la Catalina t'aiguillonna, et cependant elle n'est qu'une sorcière; il ne s’agissait que d’une ruse de débutant.

« Le monde est vraiment rempli de choses effrayantes, et nous sommes des créatures sans ressources entourées de forces inexplicables et inflexibles. Ignorant, l'homme moyen croit que ces forces peuvent être expliquées, et même changées. Il ne sait réellement pas comment faire, mais il espère que les découvertes de l'humanité permettront, tôt ou tard, d’expliquer et de

changer ces forces. Par contre, le sorcier ne pense pas à les expliquer ou à les changer. Au contraire, il apprend à les utiliser en se re-dirigeant et en s’adaptant à leur

275

direction. Voilà l’astuce du sorcier. Mais un sorcier n'est guère mieux loti que l'homme moyen. En fait je devrais dire que la sorcellerie l'embarrasse, elle rend sa vie incommode et précaire. En s’ouvrant à la connaissance un sorcier devient plus vulnérable que l'homme moyen. D'un côté ses semblables, les hommes, le détestent et vont tout faire pour le détruire. De l’autre, les forces inexplicables et inflexibles, celles qui nous entourent tous du seul fait que nous sommes en vie, constituent pour le sorcier un danger encore plus important. Se trouver percé par ses semblables est sans aucun doute douloureux, mais rien comparé à l’impact du coup donné par un allié. Un sorcier, en s’ouvrant à la connaissance, devient la proie de ces forces, et il n'a qu'une seule chose à leur oppresser : sa volonté. Donc il doit percevoir et agir comme un guerrier. Une fois de plus je

vais te répéter ceci : Sur le chemin de la connaissance on ne peut survivre qu'en étant un guerrier Ce qui aide un sorcier à rendre sa vie meilleure, c’est la force qu’il tire du fait qu'il est un guerrier.

« Je me suis engagé à t’enseigner à *voir.* Non pas parce que personnellement je désire le faire, mais parce que tu as été choisi, Mescalito te désigna à mon inten-tions 1. Mon désir personnel me contraint cependant à t'enseigner comment percevoir et agir tel un guerrier. Personnellement je ne crois pas qu'être un guerrier soit plus approprié que n'importe quoi d'autre. Par consé-quent, je m'efforce de te montrer ces forces telles que perçues par un sorcier, puisqu’on ne devient guerrier que si l'on est soumis à leur impact terrifiant *Voir* sans auparavant être un guerrier t’affaiblirait. Cela te procu-rerait une fausse humilité, un désir de retraite. Ton corps décrépirait parce que tu deviendrais indifférent. Je me suis personnellement engagé à faire de toi un guerrier pour que tu ne partes pas en morceaux.

1. Cf. *op. cit,* chap. II

« Maintes et maintes fois je t'ai entendu déclarer que tu étais en permanence prêt pour ta mort. Je ne considère pas une telle attitude nécessaire. Je pense qu'il s'agit d'une inutile indulgence envers soi. Un guerrier doit être prêt seulement pour le combat. Je t'ai aussi entendu dire que tes parents avaient meurtri ton esprit. Je pense que l'esprit de l'homme est quelque chose que l'on peut facilement meurtrir, mais en tout cas pas par les actes que tu as qualifiés de nuisibles. Je crois que tes parents t'ont meurtri en te rendant indulgent vis-à-vis de toi-même, mou, et destiné à rester toujours le même.

« L'esprit d'un guerrier n'est pas poussé à l'indulgence et à la complainte, pas plus qu'il n'est dirigé vers vaincre ou perdre. L'esprit du guerrier est destiné uniquement au combat, et chaque combat est pour le guerrier sa dernière bataille terrestre. Par conséquent pour lui, l'issue n'a pas d'importance. Au cours de cette dernière bataille sur terre le guerrier laisse son esprit s'en aller, libre et pur. Et pendant qu'il poursuit sa

bataille, parce qu'il sait que sa volonté est impeccable, un guerrier rit et rit sans cesse. »

Lorsque j'eus terminé de prendre mes notes, je levai les yeux. Don Juan me dévisageait. Sa tête oscillait d'un côté à l'autre, et il souriait. »

« Tu écris vraiment tout? me demanda-t-il d'un ton incrédule. Genaro dit qu'en ta présence il ne peut jamais garder son sérieux parce que tu écris toujours. Il a raison. Comment quelqu'un peut-il rester sérieux si tu écris toujours ? »

Il eut un rire discret. J'essayai de me défendre.

« Cela n'a pas d'importance, reprit-il. Si jamais tu arrives à apprendre à *voir,* sans doute dois-tu le faire à ton étrange façon. »

Il se leva, et regarda le ciel. Il était aux environs de midi. Il annonça que nous avions encore le temps d'aller à la chasse dans les montagnes.

277

« Qu'allons-nous chasser ?

– Un animal spécial, un cerf, ou un sanglier, ou même un puma. »

Il fit une pause et ajouta :

« Pourquoi pas un aigle ! »

Je me levai et le suivis jusqu'à ma voiture. Il indiqua qu'il s'agissait, cette fois-ci, d'un simple tour d'observation; seulement pour savoir quel animal nous devions chasser. Il était prêt à s'installer dans la voiture lorsqu'il sembla se souvenir de quelque chose. Il eut un sourire - et déclara le tour remis jusqu'à ce que j'eusse appris ce sans quoi notre chasse serait impossible.

Nous allâmes nous asseoir sous la *ramada* Il y avait toutes ces questions que je brûlais de poser, mais il ne me laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

« Ce qui nous amène au dernier point concernant un guerrier. Un guerrier choisit les éléments qui font son monde.

« L'autre fois, lorsque tu vis l'allié et qu'ensuite il fallut que je te lave deux fois, sais-tu ce qui n'allait pas ?

– Non.

– Tu avais perdu tes boucliers.

– Quels boucliers ? De quoi parlez-vous ?

– Je dis qu'un guerrier sélectionne les éléments qui constituent son monde. Il les sélectionne de manière délibérée, car chacun des éléments choisis constitue un bouclier qui le protège conte les attaques des forces qu'il désire utiliser. Par exemple un guerrier peut se servir de ses boucliers pour se protéger de son allié.

« Un homme moyen, qui lui aussi est entouré de même manière par ces forces inexplicables, ne s'en soucie pas parce qu'il a d'autre genres de boucliers spéciaux pour se protéger. »

Il s'arrêta et me regarda avec une sorte d'interrogation dans les yeux. Je n'avais pas compris ce dont il parlait.

278

« Que sont ces boucliers? demandai-je.

– Ce que les gens font, dit-il

– Que font-ils ?

– Eh bien, regarde autour de toi! Les gens sont affairés à faire ce que les gens font. Voilà leurs bou-

cliers. Lorsqu’un sorcier rencontre une de ces forces inexplicables dont nous avons parlé, sa trouée s’ouvre et cela le rend encore plus susceptible de mort qu’en temps ordinaire Je t'ai déjà dit que nous mourions par la trouée. Par conséquent si elle est ouverte on doit avoir la volonté prête à la remplir, et cela est possible pour qui est un guerrier. Si l’on n’est pas un guerrier, comme toi par exemple, alors le seul recours est de faire usage des activités de la vie et de tous les jours pour empêcher son propre esprit de subir les rigueurs effrayantes d'une rencontre. Ainsi faisant la trouée se referme. Le jour où tu as rencontré l’allié, tu t’es mis en colère contre moi Je t'ai mis en colère en empêchant ta voiture de marcher. Je t’ai refroidi lorsque je te poussai à l'eau avec tes vêtements pour que tu aies encore plus froid. Etre en colère et avoir froid t’aidèrent à fermer ta trouée, et ainsi tu fus protégé. Cependant à ce moment particulier de ta vie, tu ne peux plus faire usage de tes boucliers de manière aussi effective que l’homme moyen. Tu connais trop ces forces, et maintenant tu es à

deux doigts de percevoir et d’agir comme un guerrier. Tes vieux boucliers ne te suffisent plus.

– Que dois-je donc faire ?

– Agir comme un guerrier et sélectionner les éléments de ton monde. Tu ne peux plus t'entourer de choses d’une façon hétéroclite Je dis cela très sérieusement. Maintenant, pour la première fois, tu n’es plus à l’abri dans ton ancien mode de vie.

– Que voulez-vous dire par sélectionner les éléments de mon monde ?

– Un guerrier rencontre des forces inexplicables et inflexibles parce que délibérément il les recherche. Par

conséquent il est toujours préparé à la rencontre. Toi, au contraire, tu n’y es jamais préparé. En fait si ces forces se dirigent vers toi, elles te prendront par surprise, la frayeur ouvrira ta trouée, et ta vie s'échappera irrésistiblement. La première chose à faire, c’est de te préparer. Pense que l'allié va surgir devant tes yeux n’importe quand et que pour lui faire face tu dois être

prêt. Rencontrer un allié n'est ni une fête ni le pique-nique du dimanche. Un guerrier a la responsabilité de protéger sa vie. Alors si n'importe laquelle de ces forces te capte et ouvre ta trouée, tu dois de manière délibérée t'efforcer de la fermer toi-même. Dans ce but tu dois avoir choisi un certain nombre de choses dont tu peux faire usage pour éloigner tes pensées de ta frayeur, donc refermer ta trouée et devenir solide.

– Quel genre de choses ?

– Il y a des années je t'ai dit que dans sa vie de chaque jour un guerrier choisit de suivre le chemin-qui-a-du-cœur 1. C'est le choix consistant du chemin-qui-a-du-cœur qui fait qu'un guerrier diffère d'un homme moyen. Il sait qu'un chemin a du cœur lorsqu'il ne fait qu'un avec ce chemin, lorsqu'il éprouve une paix et un plaisir incommensurables à le parcourir dans toute sa longueur. Les choses qu'un guerrier sélectionne pour en faire ses boucliers sont les éléments d'un chemin-qui-a-du-cœur.

– Mais tu dis que je ne suis pas un guerrier, alors

comment pourrai-je choisir un chemin-qui-a-du-cœur ?

– Tu es à un tournant. Disons qu'auparavant tu n'avais vraiment pas besoin de vivre comme un guerrier. Maintenant, c'est différent, tu dois t'entourer des éléments d'un chemin-qui-a-du-cœur, et refuser tout le reste. Sinon tu périras à la prochaine rencontre. Je me permets d'ajouter que tu n'as plus besoin de demander

1. Le concept de « chemin-qui-a-du-coeur », capital dans la connaissance de don Juan, est difini in *op. cit.,* chap. v et ix.

une rencontre. Un allié peut venir à toi dans ton sommeil, pendant que tu parles avec des amis, pendant que tu écris.

– Pendant des années, dis-je, j'ai essayé de vivre en accord avec vos enseignements. Il est clair que je n'ai pas vraiment réussi. Maintenant, comment puis-je mieux faire ?

– Tu penses et tu parles beaucoup trop. Tu dois cesser de te parler.

– Que voulez-vous dire ?

– Tu parles beaucoup trop à toi-même. Tu n'es pas le seul à faire ainsi. Chacun d'entre nous le fait. Nous n’arrêtons jamais ce bavardage intérieur. Penses-y. Chaque fois que tu es seul, que fais-tu ?

– Je me parle à moi-même.

– De quoi te parles-tu ?

– Je n’en sais rien. De n’importe quoi sans doute.

– Je vais te dire ce que nous nous disons. Nous parlons de notre monde. En fait avec notre bavardage intérieur nous maintenons le monde.

– Comment cela ?

– Chaque fois que nous finissons de nous parler, le monde est toujours tel qu'il devrait être. Nous le renouvelons, nous lui insufflons de la vie, nous le supportons de notre bavardage intérieur Et ce n'est pas tout, nous choisissons aussi nos chemins comme nous parlons à nous-mêmes. Par conséquent, nous répétons toujours et toujours les mêmes choix jusqu’au jour où nous mourons, cela parce que nous continuons toujours et toujours à répéter le même bavardage intérieur jusqu’au

jour où nous mourons.

« Un guerrier est conscient de cela, et il s'efforce de mettre fin à son bavardage intérieur. Ce qui constitue la dernière caractéristique d'un guerrier à connaître si tu veux vivre comme un guerrier.

– Comment puis-je cesser de me parler ?

– En premier lieu tu dois faire usage de tes oreilles

pour les charger d'une part du fardeau de tes yeux.

Depuis le jour de notre naissance nous utilisons nos

frappa du pied par terre. La vie, la mort, les gens, les

yeux pour juger le monde. Nous parlons, aux autres et à

alliés, et tout ce qui nous entoure. Le monde est

nous-mêmes, en termes de ce que nous avons vu. Un

incompréhensible. Nous ne le comprendrons jamais.

guerrier est conscient de cela, et il écoute le monde. Il

Nous ne dévoilerons jamais ses secrets. Nous devons le

écoute les sons du monde. »

traiter tel qu'il est, un mystère absolu!

Je posai mon carnet de notes. Don Juan éclata de rire

« Encore qu'un homme moyen ne fasse pas du tout

et déclara qu'il n'avait pas dit que je devais foncer tête

cela. Pour lui le monde n’est jamais un mystère, et

baissée. Cette écoute des sons du monde doit se faire

lorsqu'il atteint sa vieillesse il est persuadé qu’il n’y a

harmonieusement et avec une extrême patience.

plus rien qui vaille la peine de vivre encore. Un vieil

« Un guerrier est conscient que le monde changera

homme n'a pas épuisé le monde. Il a seulement épuisé

dès qu'il cessera de parler, dit-il, et il doit être préparé

les choses que les gens font, mais au sein de sa stupide

pour cette monumentale secousse.

confusion il croit que le monde n’a plus de mystères.

– Que voulez-vous dire ?

C’est un sacré prix à payer pour avoir nos bouclier's.

– Le monde est comme ci ou comme ça parce que

« Un guerrier est conscient de cette confusion, et il

nous disons qu’il est ainsi. Si nous cessons de nous dire

apprend à traiter les choses de manière appropriée. En

que le monde est comme ça, le monde cessera d'être

aucun cas les choses que les gens font ne peuvent être
comme ça. Seulement je ne crois pas que tu sois
plus importantes que le monde. Par conséquent, un
maintenant prêt à une telle gifle, par conséquent tu dois
guerrier traite le monde comme un mystère infini, et ce
commencer à dé-faire très lentement le monde.
que les gens font comme une folie sans bornes. »

– Je ne vous comprends vraiment pas!

– Ton problème est que tu confonds le monde avec ce que les gens font. A nouveau, tu n'es pas le seul à faire

cette confusion. Nous la faisons tous. Les choses que les gens font constituent les boucliers contre les forces environnantes. Ce que nous faisons en tant qu'homme nous procure le confort et nous donne un sentiment de sécurité. Ce que les gens font est sans doute important, mais seulement pour servir de bouclier. Et jamais nous n'apprenons que les choses que nous faisons en tant qu’hommes sont seulement des boucliers, ce qui fait que nous laissons ces choses dominer et écraser notre

vie. En fait je pourrais dire que pour l'humanité ce que

font les gens est plus conséquent et plus important que

le monde lui-même.

– Qu'appelez-vous le monde ?

– Le monde est tout ce qui est enfermé ici, dit-il, et il

282

15

bonne à boire, et il rit de me voir marquer une évidente

répugnance. Peu de temps après, ma soif aidant, je

dominai facilement ce genre de crainte.

Je commençai les exercices d'écoute des « sons du

Tôt dans l'après-midi, nous arrivâmes dans une petite

monde », et ainsi que don Juan me l'avait demandé, je

vallée au pied de collines couvertes d'une végétation

continuai pendant deux mois. Au début, il me fut

verte et luxuriante. Vers l'est, derrière les collines, de

excessivement difficile d'écouter au lieu de regarder, et

hautes montagnes se profilaient sur le ciel nuageux.

infiniment plus difficile de supporter l'absence de

« Tu peux penser, tu peux écrire à propos de ce que

bavardage intérieur. Cette période terminée, j'étais

nous disons, ou à propos de ce que tu perçois, mais

devenu capable de cesser mon dialogue intérieur pen-

absolument rien concernant le lieu où nous sommes »,

dant de courts intervalles de temps, et surtout de faire

déclara-t-il.

attention aux sons beaucoup plus que jamais aupara-

Nous fîmes une courte pause pour nous reposer. Il

vant dans ma vie.

sortit un petit ballot de sa chemise. Il le déballa et me

Le ***10 novembre 1969***, à neuf heures du matin,

montra sa pipe. Il la bourra de son mélange à fumer,

j'arrivai

frotta une allumette, alluma une brindille qu'il plaça

chez don Juan. Immédiatement il déclara :

dans le fourneau. Puis il me dit de fumer. Sans braise

« Nous devons commencer ce voyage sur-le-

dans le fourneau il était difficile d'allumer le mélange, et

champ. »

il fallut continuer à y placer des brindilles enflam-

Je me reposai pendant une heure et ensuite nous

mées.

allâmes en voiture vers les pentes les plus basses des

Une fois la pipe fumée, il me dit que nous étions

montagnes de l'Est. Nous laissâmes la voiture à la garde

venus à cet endroit pour que je découvre le genre de

d'un de ses amis. Dans un sac à dos qu'il me confia don

gibier que je devais chasser. Trois ou quatre fois il

Juan avait mis quelques biscuits et des petits pains,

répéta que dans mon entreprise l'important était de

suffisamment pour un ou deux jours. Je lui demandai

distinguer quelques trous. Il insista sur le mot « trou »,

s'il fallait en prendre davantage, mais il fit un signe de

et précisa qu'un sorcier pouvait trouver toutes sortes de

tête négatif.

messages et de directions à l'intérieur de ces trous.

Nous marchâmes pendant toute la matinée. Comme il

Je voulus lui demander de quel .genre de trous il

faisait assez chaud je bus presque toute la gourde que je

parlait, mais il devança ma question en déclarant qu'ils

portais, don Juan ne prit que deux gorgées. Une fois
étaient impossibles à décrire, et qu’ils faisaient partie du
l'eau terminée, il me dit que l'eau des torrents était
domaine du « voir ». A plusieurs reprises il répéta que
je devais concentrer mon attention sur l'écoute des sons
et faire au mieux pour déceler les trous entre les sons. Il
indiqua qu’il allait par quatre fois jouer de son capteur

284

d'esprit, et que je devrais utiliser ces appels mystérieux
comme un guide vers l'allié qui m’avait accueilli. Alors
l’allié me transmettrait le message que je venais cher-
cher. Il précisa que je devais rester en état de vigilance

285

puisque j'ignorais complètement comment l’allié allait
se manifester à moi.

J'écoutais attentivement. J'étais assis adossé au flanc
de roche de la colline. Un engourdissement se
manifesta, et don Juan me rappela de ne pas fermer
les yeux. Je pouvais distinguer les sifflements des
oiseaux, le vent chassant les feuilles, et le

bourdonnement des insectes. En me concentrant parfaitement sur ces sons je pus distinguer le sifflement de quatre oiseaux différents, les variations de vitesse du vent, c'est-à-dire lent ou rapide, et le bruissement de trois espèces de feuilles. Les bourdonnements des insectes me déconcertaient. Il y en avait tant que je ne pus ni les compter ni les différencier à coup sûr.

J'étais plongé dans un étrange monde de sons qui m'était resté inconnu jusqu'à ce jour. Je me sentis tomber vers ma droite. Don Juan se précipita pour m'empêcher de tomber, mais je me rattrapai avant qu'il n'ait eu le temps d'intervenir. Alors il déplaça mon corps insensible pour le caler dans une anfractuosité de rocher. Il ôta les petits cailloux de dessous mes jambes, et fit reposer ma tête sur le rocher.

D'un ton très ferme il me dit de regarder les montagnes au sud-est. Je fixai mon regard à distance mais il me corrigea. Je ne devais pas fixer, seulement regarder, en quelque sorte scruter les collines devant moi et plus précisément la végétation qui les couvrait.

Maintes et maintes fois il me dit que mon attention devait aller à ce que j'entendais.

A nouveau, les sons prédominèrent, non pas tant que j'eusse désiré les entendre, mais plutôt parce qu'ils avaient une curieuse manière de me forcer à concentrer mon écoute sur eux. Le vent faisait bruire les feuilles. Le vent venait de très haut au-dessus des arbres, puis il tombait dans la vallée où nous étions. En descendant, il touchait en tout premier lieu les feuilles des arbres les plus grands, et ces feuilles produisaient un bruit parti-

l

culier que je caractérisais de riche, de grinçant et de luxuriant. Ensuite le vent tombait sur les buissons dont les feuilles sonnaient comme une multitude de petites choses, ce qui donnait un son presque mélodieux, très absorbant et surtout assez exigeant, un son capable, me sembla-t-il, de noyer tous les autres. Je le trouvai assez déplaisant, et cela m'embarrassa car soudain je

pensais que j’étais comme le bruissement de ces buissons, agaçant et exigeant. Un son tellement semblable à un moi-même que je détestais. Enfin j'entendais le vent rouler au sol, un sifflement plutôt qu'un bruissement, sifflement presque aigu et parfois bourdonnant. En écoutant ces trois sons produits par le vent je me rendis compte qu’ils se produisaient simultanément, et cette constatation me poussa à me demander comment je pouvais les distinguer les uns des autres, mais à ce moment précis je redevins

conscient

du

sifflement

des

oiseaux

et

du

bourdonnement des insectes. Pendant un certain temps il n'y eut que les sons du vent et l’instant d'après un incroyable flot de sons émergea

brusquement dans mon champ de conscience.
Logiquement, tous les sons avaient dû continuer à se produire pendant que j'écoutais le vent.
Il m'était impossible de compter tous les chants d'oiseaux et tous les bourdonnements d'insectes, et cependant j'étais persuadé que j'écoutais chaque son tel qu'il était émis, parfaitement séparé dès autres. Et tous ensemble ils créaient un ordre des plus extraordinaires. Rien d'autre ne le caractérisait si ce n'était son « ordre », un ordre de sons qui avait une trame; c'est-à-dire
que chaque son se produisait selon une succession, en série.
Alors j'entendis un gémissement prolongé. Ce son unique me fit trembler. En effet tous les autres sons cessèrent brusquement et dans la vallée régna un silence de mort qui dura jusqu'à ce que la réverbération du gémissement eût atteint ses plus lointaines limites.

Alors les sons reprirent et immédiatement je saisis leur trame. Après un moment d'écoute attentive je crus comprendre ce que don Juan nommait les trous dans les sons. La trame des sons comportait des espaces entre ces sons! Par exemple la durée des chants d'oiseaux particuliers était comme réglée et entre eux il y avait des pauses. Et il en allait de même avec tous les sons que je percevais. Le bruissement des feuilles était ce qui cimentait l'ensemble des sons en un bourdonnement homogène.

L'important demeurait, le rythme de chaque son constituait un élément unique et permanent dans la trame de tous les sons. Par conséquent, si j'y prêtais attention, les espaces ou pauses entre les sons représentaient des trous dans cette structure.

A nouveau j*entendis le gémissement perçant du capteur d'esprit. Cette fois-ci il ne me secoua pas, mais pendant un court instant tous les sons cessèrent et je perçus cette pause comme un trou, un trou extrêmement large. A ce moment précis je passai de la faculté d'entendre à celle de voir. Je regardais un ensemble de basses collines couvertes d'une luxuriante végétation verte. La découpe de ces collines était telle qu'il semblait y avoir un trou dans le flanc de l'une d'elles. Il s'agissait d'un espace entre deux collines au travers duquel je pouvais voir au loin la profonde coloration grise et noire des montagnes.

Pendant un court instant je ne sus pas exactement ce qui se passait, et je ne distinguai pas le trou, parce que c'était comme si le trou que je voyais était le « trou » dans le son. Mais le bruit reprit et l'image persista. Un peu plus tard je perçus de façon bien plus distincte la trame des sons, leur ordre et l'arrangement des pauses entre les sons. J'étais devenu capable de distinguer et de différencier un nombre considérable de sons individualisés. En fait je pouvais suivre tous les sons, et par conséquent chaque pause entre ceux-ci était sans aucun doute un trou très bien défini. A un moment donné les pauses se cristallisèrent

dans mon esprit et formèrent une sorte de grille solide, une réelle structure. Je ne la voyais pas, je ne l’entendais pas, mais je la percevais avec une partie indiscernable de mon corps.

Don Juan joua sur sa corde une fois de plus. Les sons

cessèrent et cela révéla un immense trou dans la structure sonore. La longue pause ainsi créée s’harmonisa avec l’image du trou dans les collines, et elles se superposèrent. L’effet de perception des deux trous dura assez pour que je sois à même d’entendre-voir leurs contours lorsqu’ils s’associèrent. Puis les autres sons reprirent, et leur structure de pauses s'imposa

.comme une extraordinaire perception que j'aurais tendance à qualifier de perception presque visuelle. Je commençai à voir les sons alors qu’ils créaient des trames, et ensuite toutes ces trames se superposaient aux éléments de l’environnement visible d'une manière semblable au phénomène de superposition des deux trous. Mon ouïe et ma vue n'avaient rien de comparable à ce que sont ces facultés dans la vie ordinaire. Je faisais quelque chose d’entièrement différent qui cependant conservait les caractères propres à l'une et à l'autre de ces perceptions. Pour une raison inconnue mon attention se concentra sur l'immense trou dans les collines. J'avais l’impression de l'entendre tout en le voyant. Il possédait quelque chose d’attirant. Il s'imposait à mon champ de perception, et chacune des trames sonores qui alors coïncidait avec un élément de l'environnement dépendait de ce trou.

Pour la quatrième fois j'entendis le gémissement mystérieux du capteur d’esprit. Tous les autres sons disparurent. Les deux immenses trous semblèrent s’illu-miner, et brusquement je vis le champ labouré. Comme la première fois, l’allié était là, debout. La scène devint très distincte. Je pouvais parfaitement voir l'allié, comme s’il n’était qu’à quinze mètres de moi. Son chapeau couvrait son visage. Tout en relevant la tête il

commença à s'avancer vers moi. Je pus presque voir son visage, et cela me terrifia. Je savais qu’il me fallait l'arrêter sur-le-champ. Une vague étrange

secoua mon corps, je sentis comme un flot de « pouvoir » 1. Je voulus en finir avec cette vision en tournant ma tête, mais je ne pouvais pas remuer. C’est à ce moment crucial qu’une pensée me traversa : je savais ce que don Juan avait voulu dire quand il parlait des éléments d’un chemin-qui-a-du-cœur et déclarait qu'ils constituaient des boucliers.

Dans ma vie il y avait quelque chose que je brûlais d'accomplir, quelque chose qui me viderait de mon énergie et qui exciterait ma curiosité, quelque chose qui me remplirait de paix et de joie. Je savais que l'allié ne pouvait pas m'abattre. Sans aucune difficulté je tournai la tête avant de voir son visage tout entier.

Les autres sons redevinrent perceptibles, puis tout à coup ils furent assourdissants, stridents, comme s'ils étaient en colère contre moi. Leurs trames s’effilochèrent et ils ne furent plus qu’un amorphe conglomérat de crissements aigus et plaintifs. La pression sonore devint telle que mes oreilles bourdonnaient. J’eus l’impression que ma tête allait éclater. Je me levai et pressai mes mains sur mes oreilles.

Don Juan m'aida à aller à un torrent qui, en cette saison, était réduit à un filet d'eau. Il m'ordonna de me déshabiller, et il me roula dans l'eau. Il dut m'allonger sur le lit presque desséché, et prenant de l’eau dans son chapeau il la versa sur tout mon corps.

La pression dans mes oreilles diminua très rapidement, et en quelques minutes je fus « lavé ». Tout en hochant la tête don Juan ne me quittait pas des yeux. Il annonça que je m’étais rendu « solide » en un rien de temps.

1. Le concept de « pouvoir » n’est pas ici une simple notion de puissance, mais une aptitude d'ordre pragmatique bien définie in *op. cit.,* chap. XL

Je m’habillai; ensuite il me guida vers l'endroit où

j'avais été assis pendant l'expérience. le me sentais fort,

plein d'entrain et parfaitement lucide.

Il voulut connaître tous les détails de ma vision. Il déclara que les sorciers se servaient des « trous » dans les sons pour découvrir des choses bien définies. L'allié d’un sorcier pouvait révéler les affaires les plus compliquées au travers des trous dans les sons. Il refusa de préciser cette notion de « trou », et repoussa mes questions en prétendant que puisque je n’avais pas un allié ce genre d’information servirait seulement à me mettre en position dangereuse.

« Pour un sorcier tout est significatif. Les sons, comme tout ce qui t'entoure, ont des trous. Dans sa vie ordinaire un homme n'a pas la vitesse nécessaire pour percevoir ces trous, et ainsi il traverse sa vie sans aucune protection. Les vers de terre, les oiseaux, les arbres pourraient tous nous raconter des choses inimaginables si seulement nous étions capables d'avoir la vitesse qui nous permettrait d’accrocher leur message. La fumée peut t’accorder cette vitesse d’accrochage. Nous devons donc rester en bon termes avec toutes les

choses vivantes de ce monde; c'est pourquoi nous devons parler aux plantes que nous allons tuer, et nous excuser aussi de les faire souffrir. C'est la même chose avec les animaux que nous allons tuer à la chasse. Nous ne devons prendre que l'indispensable, ce qui est nécessaire à nos besoins, sinon les plantes, les animaux, les vers de terre que nous avons tués inutilement se retourneront contre nous, nous causeront des malheurs et des maladies. Un guerrier est conscient de cela et il s'efforce de les apaiser, car lorsqu'il regardera au travers des trous ce sont ces arbres, ces oiseaux, ces vers de terre qui lui transmettront de véritables messages.

« Mais maintenant tout cela importe peu. L'important est que tu as vu l'allié. C'est ton gibier! Je t'avais prévenu que nous allions à la chasse. Je croyais que tu

allais voir l'animal que nous devrions chasser. Moi, j'avais vu un sanglier, et c'est la raison pour laquelle mon capteur d'esprit est un sanglier.

– Voulez-vous dire que votre capteur d'esprit est fait de sanglier ?

– Non ! Dans la vie d’un sorcier rien n'est fait de

quelque chose d’autre. Si quelque chose est une chose, elle est la chose elle-même. Si tu connaissais le sanglier tu te rendrais compte que mon capteur d'esprit en est

un.

– Pourquoi sommes-nous venus chasser ici ?

– L'allié te montra un capteur d’esprit, il le sortit de

sa pochette. Maintenant si tu désires l'appeler tu as

besoin d'un capteur d'esprit. »

– Qu'est-ce qu’un capteur d’esprit ?

– C'est une fibre. C'est avec elle que je peux appeler

les alliés, ou mon propre allié, ou les esprits des points

d'eau, les esprits des rivières, et les esprits des monta-

gnes. Le mien est un sanglier, et il hurle comme un

sanglier. Pour demander à l’esprit de venir t'aider, par

deux fois j’en fis usage en ta présence; aujourd'hui il est

venu à toi, exactement comme le fit l’allié. Cela bien que

tu n'aies pas pu le voir. Tu n'avais pas la vitesse

suffisante pour en arriver là. Malgré tout, le jour où je

t'ai amené au canyon tu as su que l’esprit était là sans

l’avoir vu. Ces esprits sont des assistants 1 . Ils sont

difficiles à manipuler, et d'une certaine manière ils sont aussi dangereux. Il faut posséder une volonté sans faille pour pouvoir les maintenir à distance.

– A quoi ressemblent-ils ?

– Comme c'est le cas avec les alliés, ils diffèrent avec chaque homme. Pour toi, un allié aurait l'apparence de quelqu'un que tu as déjà vu, ou d'un homme que tu seras toujours proche de connaître, car c'est là ton penchant naturel. Tu es porté aux mystères et aux

1. Cf. note p. 221.

secrets. Je suis différent, et pour moi un allié est quelque chose de très précis.

« Les esprits des points d'eau sont appropriés aux endroits particuliers qu'ils fréquentent. Celui à qui j'ai fait appel pour qu'il vienne t'aider est un de ceux que j'ai connus moi-même; il m'a aidé très souvent. Il gîte dans ce canyon. Lorsque je l'appelai tu étais plutôt faible, et il te secoua durement. Pourtant là n'était pas son intention. D'ailleurs ces esprits n'en ont pas. Seule-

ment tu étais affaibli, beaucoup plus que je ne le pensais. Un peu plus tard cet esprit réussit presque à t’entraîner à la mort. C'était dans le canal d'irrigation, quand tu devins phosphorescent. L'esprit t'attaqua par surprise, et tu as presque succombé. Lorsqu'un esprit agit ainsi une fois, il revient toujours sur sa proie. Je suis persuadé qu'il t’attaquera à nouveau. Le malheur est que si tu utilises la fumée tu as besoin de l'eau pour regagner ta solidité. Cela te met dans une situation particulièrement désavantageuse. Si tu ne te sers pas de l’eau, tu mourras presque certainement, mais si tu en fais usage, l'esprit t'attaquera.

– Puis-je me servir de l’eau d’un autre endroit ?

– Cela ne changerait rien. L'esprit du point d'eau non loin de ma maison peut te suivre n'importe où, sauf si tu possèdes un capteur d’esprit. C'est pourquoi l'allié t'en a montré un. Il l'a enroulé autour de sa main gauche, et seulement après t’avoir montré le ravin il s'est avancé vers toi. Aujourd’hui, en faisant le même geste il désirait te montrer le capteur d'esprit. Vu l’état de faiblesse

dans lequel tu te trouves, tu as eu raison de l’arrêter. L’allié allait trop vite, et un face à face immédiat aurait pu avoir de graves conséquences pour toi.

– Comment puis-je acquérir un capteur d'esprit ?

– Il semble que l'allié lui-même va t'en donner un.

– Et comment ?

– Je l'ignore. Tu devras aller à lui. Il t’a déjà dit où aller pour le rencontrer.

293

– Où?

– Là-haut, sur les collines où tu as vu le trou.

– Dois-je chercher l’allié en personne ?

– Non. Mais il t'attend. Pour toi la petite fumée a ouvert une voie vers lui. Plus tard, tu le rencontreras face à face. Mais seulement lorsque tu le connaîtras très bien. »

294

16

Nous retournâmes dans la même vallée le 15 décembre 1969, tard dans l’après-midi. Pendant que nous

avancions au travers des broussailles, don Juan n'arrê-
tait pas de me répéter qu’au cours de cette nouvelle tentative de rencontre de l’allié il fallait attacher une importance capitale aux directions et aux points d'orientation.

« Dès que tu arriveras au sommet d'une colline tu devras immédiatement déterminer ta bonne direction, et aussitôt fais face à cette direction, et -il montra le sud-est. C’est ta direction bénéfique, et tu devras toujours lui faire face. Surtout lorsque tu auras des ennuis. N'oublie pas cela. »

Nous fîmes étape au pied des collines sur lesquelles j'avais, la fois précédente, aperçu cet immense trou. Il désigna l'endroit précis où je devais m'asseoir. Il prit place à mon côté, et calmement me donna des instructions très détaillées. Aussitôt que j'arriverai en haut de la colline je devrai étendre mon bras droit en avant, la paume de la main tournée vers le sol, et les doigts étirés en éventail à l'exception du pouce, replié contre la paume. Ensuite, je tournerai ma tête vers le nord, je

plierai mon bras sur ma poitrine, donc je le dirigerai lui
aussi vers le nord. Ensuite, je devrai danser en plaçant
mon pied gauche derrière le droit et en frappant le sol
de la pointe de mes orteils. Lorsque je sentirai une

295

vague de chaleur monter dans ma jambe gauche, je
devrai commencer à déplacer mon bras droit du nord
entends ou ressens, en aucun cas tu ne tourneras la tête.
au sud, et le ramener au nord.

Aussitôt arrivé sur le plat, quelle que soit ta frayeur,
« L'endroit au-dessus duquel la paume de ta main
cesse de courir et effondre-toi au sol. Enlève ton blou-
percevra le plus de chaleur est celui où tu dois t'asseoir,
son, tasse-le contre ton nombril, et recroqueville-toi assis
et il indique aussi la direction dans laquelle tu dois
par terre, les genoux dans l’estomac. Tu devras aussi
porter ton regard. Si l'endroit est à l'est ou dans cette
recouvrir tes yeux de tes mains, et tu auras tes bras serrés
direction – et à nouveau il désigna le sud-est – les
contre tes cuisses. Jusqu’au lever du jour tu conserveras

résultats seront excellents. Si ta main se réchauffe
cette position. Si tu fais ce que je dis, rien ne t'arrivera.
au-dessus d'un point vers le nord, tu prendras une
« Si tu ne peux pas atteindre le plat à temps, effondre-
sacrée volée, mais tu peux t'en tirer tout à ton avantage.
toi au sol sur-le-champ. Bien sûr tu passeras un mau-
S’il s'agit du sud, le combat sera difficile.
vais moment. Tu seras harcelé; mais si tu gardes tout
« Les premières fois, tu feras ce mouvement tournant
ton calme, si tu ne bouges pas, si tu ne regardes abso-
du bras par quatre fois consécutives, mais lorsque tu en
lument pas, tu t'en sortiras sans une seule égratignure.
prendras l'habitude un seul mouvement sera nécessaire
« Maintenant, si ta main ne se réchauffe pas en
pour savoir si ta main va ou non se réchauffer.
tournant vers l'ouest, fais à nouveau face à l'est et cours
« Une fois déterminé l'endroit où ta main se ré-
dans cette direction jusqu'à en perdre le souffle. Arrête-
chauffe, assieds-toi à cet endroit-là. Si tu dois faire face
toi, et reprends les mêmes mouvements. Et ainsi de

au sud ou au nord, libre à toi de décider si tu te sens
suite jusqu’au moment où ta main se réchauffera. »
assez fort pour continuer. Si tu as le moindre doute,
Il me fit répéter ces instructions pour que je les sache
lève-toi et va-t'en. Si tu n’as vraiment pas confiance rien
par cœur. Ensuite nous restâmes un moment assis en
ne t'oblige à rester. Par contre, si tu décides de rester,
silence. Plusieurs fois je tentai de relancer la conversa-
nettoie une zone assez large pour y faire un feu de bois,
tion, mais d'un geste impératif il me força à garder le
à environ un mètre cinquante de l’endroit où tu dois
silence.
t'asseoir. Ce feu doit être parfaitement aligné dans la
La nuit tombait quand don Juan se leva, et sans un
direction que tu dois observer. Ce feu constituera ton
mot il commença à grimper le flanc de la colline. Au
second point. Ramasse toutes les brindilles que tu
sommet j'accomplis scrupuleusement le rituel prescrit.
trouveras entre ces deux points, et fais ton feu. Assieds-
Non loin de moi don Juan restait debout et m’observait.

toi au premier point et observe les flammes. L’esprit
Je fis très attention, en effectuant ces mouvements très
viendra tôt ou tard, et tu le verras.
lentement, et je m'efforçai de percevoir un changement
« Si après quatre mouvements de bras ta main ne se
de température. Mais il me fut impossible de décider si
réchauffe toujours pas, alors continue en faisant un lent
ma paume devenait ou non plus chaude. Dans la nuit
mouvement du nord au sud puis, après un quart de tour
déjà noire, je voyais encore suffisamment pour pouvoir
de ton corps, continue à déplacer ton bras vers l'ouest.
courir sans trop trébucher dans la direction de l’est. A
Si ta main se réchauffe n'importe quand en allant du
bout de souple je m'arrêtai pas très loin de mon
sud à l'ouest, laisse tout tomber et prends la poudre
premier point. J’étais extrêmement fatigué et surtout
d'escampette. Cours vers le plat et peu importe ce que tu
énervé. Mes avant-bras et mes cuisses étaient doulou-
reusement crispés.

A cet endroit je repris tous les mouvements sans plus de succès. Deux fois de plus il me fallut courir dans le noir, et à

mouvement du menton il m'indiqua de continuer à

ce quatrième point, alors que je tournais mon bras pour la observer le feu. Un moment plus tard, la même ombre

troisième fois, ma main se réchauffa nettement au-dessus

traversa, mais cette fois-ci dans le sens inverse.

d'un point situé vers l'est. La soudaineté du changement de Brusquement don Juan se leva, se mit à jeter de la

température me déconcerta. En attendant l'arrivée de don

terre pour étouffer les flammes, et tassa des pieds la

Juan je m'assis. Je lui décrivis ce qui venait de se produire. Il

pile fumante. Cette manœuvre ne lui demanda qu'un

m'ordonna de continuer l'opération. Je ramassai toutes les

instant; il eut fini avant que je ne sois entièrement

brindilles sèches que je pus trouver et j'allumai un feu. Don relevé. Alors il me traîna au pied de la colline et en

Juan alla s'asseoir non loin de là.

dehors de la vallée. Il avançait très vite, sans jamais

Le feu dessinait d'étranges silhouettes dansantes. Parfois

tourner la tête, et il m'interdit le moindre mot.

les flammes devenaient iridescentes, elles s’élevaient

Des heures plus tard nous étions de retour à ma

bleuâtres et soudain changeaient en un blanc très brillant. Je

voiture, et je lui demandai ce que pouvaient être ces

trouvai pour expliquer ce phénomène une explication en

choses que j'avais vues. Fermement il secoua la tête

somme assez banale : ces couleurs inhabituelles devaient être

pour exprimer son désir de n'en point parler. En silence

provoquées par les constituants chimiques particuliers des

nous revînmes chez lui.

brindilles qui brûlaient. Je remarquai que les étincelles avaient

Nous arrivâmes très tôt le matin. Il se précipita à

elles aussi un aspect peu ordinaire. Lorsque j’ajoutais des l’intérieur et m’interdit de parler lorsque j’en manifestai

brindilles les étincelles produites étaient extrêmement

l’intention.

grandes, comme des balles de tennis qui auraient explosé en

Don Juan était assis dehors derrière la maison. Il avait

l'air.

dû attendre que je sois debout, car dès que je mis le

Je fixai le regard sur le feu ainsi que don Juan me l'avait dit.

pied à l’extérieur il commença à parler. Il déclara que

Un étourdissement me saisit. Il me tendit sa gourde et me dit

l’ombre que j'avais aperçue la nuit précédente était un

de boire. L'eau m'imbiba d’une délicieuse sensation de

esprit, une force du lieu où nous étions. Il prétendit que

fraîcheur et cela me détendit.

cet esprit particulier était inutilisable.

Don Juan se pencha vers moi et me chuchota de ne pas

« II existe là, c’est tout. Il n’a aucun secret de puis-

fixer les flammes, de simplement regarder dans la direction du

sance, et par conséquent nous n’avions aucune raison de

feu. Après une heure d'attente j’eus froid et je me sentis rester. Tu n’aurais vu qu’une ombre passant et repas-engourdi. A un moment donné, alors que je me penchai pour

sant pendant toute la nuit. Cependant, si tu as assez

ramasser des brindilles pour alimenter le feu quelque chose de chance pour les découvrir, il y a des êtres d'une autre

traversa mon champ de vision, exactement entre le feu et mes

sorte qui peuvent te donner des secrets de puissance. »

yeux. Ce fut quelque chose comme un papillon de nuit, ou Pendant le petit déjeuner nous n'eûmes pas un seul

peut-être comme un point sur ma rétine qui aurait passé de mot à nous dire. Ensuite, nous allâmes nous asseoir

droite à gauche. Je sursautai, et je regardai don Juan. D'un devant la maison.

léger

« II existe trois sortes d'êtres, reprit-il. Ceux qui ne

peuvent pas donner parce qu'ils ne possèdent rien, ceux

qui peuvent effrayer, et ceux qui font des cadeaux. Celui

298

que tu as vu la nuit dernière était silencieux, il n'avait

299

dant l'expérience prouve que cette sorte d'esprit déplaisant rien à offrir, il n'était qu'une ombre. Cependant la plupart du ne touche jamais rien. Par contre il est capable de produire temps il y a une autre sorte d'être qui s'associe avec l'esprit une illusion de bruit.

silencieux, et c'est un être déplaisant. Il n'a qu'une qualité, il Je lui demandai de m'expliquer comment cet esprit

effraie. Il rôde toujours dans le gîte de l'esprit silencieux. Ce procédait pour inspirer la peur. Habituellement, dit-il, il qui t'explique pourquoi j'ai décidé de partir sans plus attendre.

apparaît comme une ombre noire en forme d'homme rôdant

En effet, de tels esprits déplaisants poursuivent les gens autour des maisons tout en faisant un vacarme infernal, ou jusque dans leur maison, et là ils

rendent leur vie. impossible.

bien en imitant le son de voix humaines. Et parfois, comme Je connais des gens qui à cause de cette sorte d'esprit ont été

une ombre qui soudain surgit d’un coin ténébreux.

obligés de déménager. Mais il y a toujours des gens qui

Il précisa que le troisième genre d’esprit était l'allié

croient pouvoir extraire beaucoup de choses de ce genre

véritable, celui qui accordait les secrets. Cet esprit particulier d'esprit. Le simple fait d'avoir un esprit autour de sa maison ne

gîtait dans des lieux abandonnés et isolés, en des endroits signifie rien. Les gens tentent de l’attirer, et même de le suivre presque inaccessibles. Celui qui vraiment désire le rencontrer

lorsqu’il tourne autour de leur maison, avec l'espoir qu’il doit aller très loin par ses propres moyens. Et dans ce lieu pourrait leur révéler des secrets. A ce jeu la seule chose éloigné et isolé il doit procéder par lui-même. Il doit s’asseoir

gagnée est une des expériences les plus effrayantes de toute

près du feu, et s'il aperçoit une ombre il doit immédiatement leur vie. Je connais des gens qui à tour de rôle ont observé un

s’enfuir. Cependant si quelque chose d'autre se manifeste,

de ces êtres déplaisants qui avait réussi à les suivre jusque par exemple un vent très fort qui éteint son feu et par quatre

chez eux. Cela dura des mois, et pour en finir quelqu’un dut se

fois l'empêche de le rallumer, ou bien une branche qu'il

décider à venir dans leur maison et à les traîner au-dehors. Ils

entend se casser à proximité, il doit rester. Mais il faut qu'il étaient devenus très faibles, et surtout ils s'étaient épuisés s'assure que la branche s'est réellement cassée, qu'il ne

pour rien. Par conséquent il n'y a qu'une seule chose

s'agit pas simplement du bruit d'une branche qui casse.

intelligente à faire : oublier ces esprits malfaisants, les laisser Parmi les autres conditions à remarquer, il y a des rochers

là où ils sont. »

qui roulent, des cailloux projetés dans le feu, et n'importe quel

Je voulus savoir comment les gens font pour attirer un esprit.

bruit qui dure un certain temps. Alors, l'homme doit marcher Il répondit qu'en tout premier lieu les gens s'évertuent à dans la direction d'où provient ce phénomène jusqu'à ce que

découvrir l'endroit où cet esprit a le plus de chances

l'esprit se révèle.

d'apparaître. Ensuite, ils placent des armes sur son chemin, Il y a une quantité innombrable de façons par lesquelles un

ceci avec l'espoir qu'il les touchera. On sait en effet que les être de ce genre peut mettre un guerrier à l'épreuve.

esprits sont attirés par l'attirail de guerre, et que n'importe Brusquement, il peut jaillir devant lui en prenant l'apparence quoi, n'importe quel objet touché par un esprit devient un la plus horrible. Ou bien, il peut agripper l'homme par-derrière

objet-pouvoirs 1 Cepen-

et pendant des heures le maintenir ainsi. Il peut aussi

renverser un arbre sur lui. Don Juan précisa que ces forces étaient vraiment dan-l. Un « objet-pouvoir » est un concept des plus courants dans la sorcellerie indienne. Il fut le premier à être expliqué à l'auteur par don Juan in *op. cu.,* introduction.

301

300

gereuses, et si elles n’avaient pas la possibilité de tuer

un homme directement, elles arrivaient néanmoins à

– De quelle tension s'agit-il ?

provoquer sa mort par la peur, ou bien en faisant

– De puissance. Quand on les touche ils vibrent

tomber des objets sur lui, ou en apparaissant tout à

comme s'ils allaient te déchirer en petits morceaux.

coup devant lui pour qu’il trébuche, qu'il perde pied et

Mais ce n’est qu'un effet de théâtre. Si l'homme main-

roule au-dessus du précipice.

tient sa prise, la tension disparaît.

Il ajouta que si je rencontrais un de ces êtres en des

– Lorsqu’ils perdent leur tension, que se passe-t-il?

circonstances non favorables, jamais je ne devrais

Deviennent-ils comme de l'air ?

essayer de le combattre car sans aucun doute il me

– Non, ils deviennent mous. Ils ont encore de la

tuerait. Il s'emparerait de mon âme. Donc, je devrais me

substance. Mais, au toucher, ce n'est rien de comparable

jeter au sol et supporter ses assauts jusqu’au lever du

à quelque chose de connu ».

jour.

Pendant la soirée, j’avançai l’hypothèse que ce que

« Lorsqu'un homme fait face à l’allié – le pourvoyeur

j'avais vu aurait pu être un papillon de nuit. Il éclata de

de secrets –, il doit rassembler tout son courage et

rire, puis avec une infinie patience il m'expliqua que les

attraper l'allié avant qu’il ne soit lui-même attrapé, le

papillons de nuit passent et repassent devant une

chasser avant de devenir son gibier. La poursuite doit

ampoule électrique parce qu'ils ne courent aucun risque

être impitoyable, et ensuite il y aura le combat.

de brûler leurs ailes. Par contre, un feu les enflamme la

L'homme doit lutter pour arriver à pousser l'esprit au

première fois qu'ils s'en approchent. Il fit aussi remar-

sol, et l’y maintenir jusqu'à ce que celui-ci lui donne le

quer que l’ombre couvrait le feu tout entier. Ce qui

pouvoir. »

m'aida à me souvenir que l’ombre avait été vraiment

Je lui demandai si ces forces avaient une certaine

immense; pendant un instant elle avait totalement

substance, si on pouvait les toucher, parce que pour moi

caché le feu. Mais cela s’était produit si rapidement que

l'idée d' « esprit » impliquait quelque chose d’éthéré.

j'avais oublié de le mentionner au cours de ma récapi-

« Ne les appelle pas esprits, dit-il, désigne-les par

tulation.

alliés ou forces inexplicables. »

Il me dit de me souvenir que les étincelles étaient

Il garda le silence pendant un moment, puis il s'allon-

énormes, et elles allaient toutes vers ma gauche. J'avais

gea sur le dos, sa tête reposant sur ses bras croisés sous

bien remarqué ce détail, mais je déclarai que le vent

sa nuque. J’insistai pour savoir si ces êtres avaient de la
devait en être la raison. Sèchement, don Juan répliqua
substance.
qu'il n'y avait pas un souffle de vent, et tout compte fait
« Sacré nom, ils ont de la substance! dit-il brusque-
je me souvenais très bien du calme de cette nuit.
ment après une longue pause silencieuse. Lorsqu’on se
En faisant le récit de mon expérience, un autre détail
bat avec eux, ils sont solides. Mais cette sensation ne
m'avait échappé : la lueur verdâtre que j’avais vue juste
dure qu’un instant. Ces êtres tablent sur la peur des
au moment où don Juan m’avait indiqué de continuer à
hommes. Si celui qui combat est un guerrier, ils perdent
regarder le feu. Don Juan me rappela ce détail. Puis il
très rapidement leur tension alors que l’homme devient
s'éleva contre mon usage du mot « ombre », alors que
de plus en plus vigoureux. Et ainsi il absorbe la tension
la chose était, dit-il, sphérique, plutôt comme une
de l’esprit.
bulle.

Deux jours plus tard, le ***17 décembre 1969***, don Juan déclara que je connaissais maintenant tous les détails et

recherche du capteur d’esprit exigeait beaucoup de

les techniques indispensables pour aller seul dans les

temps.

collines dans le but d'obtenir un objet-pouvoir, le cap-

« Qui sait ? » dit-il avec un sourire énigmatique.

teur d’esprit. Il m'encouragea à y aller seul en affirmant

Je m’en allai vers le sud-est, et à plusieurs reprises je

que sa présence ne ferait que m’embarrasser dans une

me retournai pour jeter un œil sur don Juan qui, très

telle entreprise.

lentement, marchait dans une direction opposée à la

J'étais prêt à partir lorsqu'il sembla changer d’avis.

mienne. Je grimpai au sommet d'une grande bosse de

« Tu n’es pas encore assez fort. Je vais t'accompagner

terrain; une fois de plus je cherchai don Juan du regard.

jusqu'au pied des collines. »

Il était à environ deux cents mètres de moi, et il ne se

retourna pas. En courant, je descendis dans une petite

Lorsque nous arrivâmes à la petite vallée où j'avais vu

dépression en forme de bol entre les basses collines, et

l'allié, il examina la formation de terrain que j'appelais le trou soudain je fus seul. Tout en pensant à ce que je venais

dans les collines; puis il annonça qu'il fallait aller plus au sud, faire dans ce lieu, je m'assis. Aller chercher un capteur

dans les montagnes au loin. Le gîte de l'allié était au point le

d'esprit me semblait une tâche vraiment ridicule. En

plus lointain du paysage visible dans le

courant, je revins sur mes pas jusqu'au sommet de la

trou.

bosse pour voir don Juan, mais il avait disparu. Tou-

Je regardai la formation, et je ne pus voir qu'une masse jours en courant je descendis dans la direction où je

bleuâtre de lointaines montagnes. Il me guida vers le sud-est;

l'avais aperçu une dernière fois. Je désirais en finir avec

après quelques heures de marche nous arrivâmes à un

cette stupide recherche, abandonner et rentrer chez

endroit qu'il définit comme étant « assez profondément » dans

moi. Je me sentais très fatigué et surtout comme un

le gîte de l'allié.

imbécile entraîné dans une folle entreprise.

Il était déjà assez tard dans l'après-midi. Nous nous

« Don Juan ! » hurlai-je à plusieurs reprises.

assîmes sur quelques roches de l’endroit. J'étais fatigué, et de

Je ne le voyais nulle part. Reprenant ma course je

plus affamé; pendant toute la journée je n'avais absorbé que montai le flanc assez raide d'une colline. Mais pas plus

quelques *tortillas* et un peu d’eau. Soudain don Juan se leva, qu’ailleurs il n'était visible. Pour tenter de le retrouver

regarda le ciel, et me commanda de partir dans ma direction je courus pendant assez longtemps, mais en vain. Je

bénéfique. Il précisa que je devais être certain de pouvoir décidai de suivre mes traces, et ainsi je retrouvai

retrouver l'endroit où nous étions pour être capable d'y revenir

l'endroit où nous nous étions séparés. J’étais certain que

lorsque tout serait terminé. D'un ton très rassurant il indiqua j'allais le découvrir là, assis, éclatant de rire à cette

qu’il m’attendrait même si cela devait prendre une éter-

preuve évidente de mon manque de fermeté.

nité.

« Dans quel bourbier me suis-je donc mis ? » dis-je à

Pris d'une certaine appréhension je lui demandai si la

haute voix.

Et à cet instant même je sus qu'il n'y avait aucun

moyen de mettre fin à ce qu'ici j'étais venu entrepren-

dre. J'ignorais comment revenir à la voiture car don

304

Juan avait souvent changé de direction, et même en

m'orientant d'après les points cardinaux je n’y parvien-

305

drais jamais. J’avais une peur bleue de me perdre dans ces montagnes. Je m'assis. Pour la première fois de ma vie

la luxuriance des verts buissons tout autour. Sur la crête des j'éprouvai l'étrange sensation de réaliser qu'il n’existe jamais collines à l'est de grands arbres alignés se détachaient contre

un moyen de revenir au point de départ d'une action déjà le ciel.

entamée. Souvent don Juan m’avait sermonné sur le fait que

Finalement il fit complètement noir. Je me sentis beaucoup

j'insistais toujours pour trouver un point que je puisse nommer

mieux, et somme toute, presque heureux. Pour moi la demi-

commencement alors qu'en réalité un tel commencement

obscurité est beaucoup plus encourageante et protectrice que

n’existait jamais. Et en ce lieu, au milieu de ces montagnes, la dure lumière du jour.

j’avais l'impression de comprendre ce qu’il avait voulu dire.

Je me levai, montai au sommet d'une petite colline et me C'était comme si j’avais toujours été moi-même le point de mis à accomplir les mouvements que don Juan m’avait

départ, comme si don Juan n’avait jamais été vraiment là.

enseignés. Sept fois je dus courir vers l’est, et alors seulement

Pendant que je le cherchais il devint ce qu'il était réellement :

je ressentis un changement de température dans la paume de

une image flottante disparue derrière une colline.

ma main. Je construisis le feu; assis au premier point je me J’entendis le doux bruissement du feuillage. Un parfum

mis en état de garde. Ainsi que don Juan me l'avait spécifié, étrange m'enveloppa. Dans mes oreilles, je percevais la

j’observai chaque détail du milieu ambiant. Les heures

pression du vent comme un très faible bourdonnement. Le

s’écoulèrent. Je commençai à avoir froid et à me sentir très soleil, presque sur l'horizon, allait atteindre d’épais nuages fatigué. Comme j’avais réuni un assez gros tas de brindilles, je

formant une bande orange fortement colorée, et soudain il

chargeai le feu, et m’en approchai pour me réchauffer. Ma disparut derrière un épais rideau de nuages. Un moment plus

vigilance exigeait une telle énergie et une telle attention qu'elle tard il apparut à nouveau telle une boule cramoisie flottant m’épuisait; j'avais tendance à somnoler. Par deux fois je

dans le brouillard. Pendant un instant il sembla se battre pour

succombai au sommeil, et je ne me réveillai que lorsque ma tenter d'atteindre un morceau de ciel bleu, mais tout se passa

tête s’effondra sur mon épaule. J’avais tellement envie de comme si les nuages ne voulaient pas lui donner le temps de

dormir que je n’arrivais même plus à entretenir le feu. Pour me

briller. La bande orange et la noire silhouette des montagnes

maintenir en éveil je bus et je m'aspergeai le visage. Cela me

l’aspirèrent.

permit de mieux résister pendant un court moment. D'une

Je m’allongeai sur le dos. Autour de moi, tout était

certaine manière je sentais le découragement me gagner et je

immobile, très calme, et en même temps tellement étranger.

m'énervai. J’avais l'impression d’être un imbécile, et cela Je me sentais accablé, je ne voulais pas pleurer, mais d’elles-suscita un sentiment d’absurde frustration. J’avais faim,

mêmes les larmes jaillirent de mes yeux.

sommeil, j'étais fatigué et complètement dégoûté de moi-

Pendant des heures je restais là, sans bouger. J’étais

même. Tout m'exaspérait; surtout tenter de me maintenir en engourdi au point de ne presque plus pouvoir me relever. A éveil. Je chargeai le feu, et je m’allongeai pour dormir. A ce l'endroit où je reposais le sol était dur, sans aucune

niveau de découragement, chercher un allié et un capteur

végétation, contrastant ainsi brutalement avec

d’esprit ne pouvait plus être qu’une entreprise ridicule et insensée. D'ailleurs j’avais tellement sommeil que je n’arrivais

306

307

plus à penser ou même à continuer mon bavardage

intérieur. Je m'endormis.

derrière un buisson, peu importe. Ensuite il m’avait suivi et lorsque je fus endormi il m’avait réveillé en sursaut en brisant

Soudain un craquement assourdissant me réveilla. Le

une branche près de mon oreille. Je jetai quelques brindilles bruit sembla provenir d’un point juste au-dessus de mon

sur le feu et aussi discrètement que possible je commençai à

oreille gauche car j'étais encore allongé sur mon flanc droit.

regarder tout autour de moi pour tenter de le découvrir.

Parfaitement lucide, je m’assis. La force et la proximité du J'accomplissais cela tout en étant parfaitement conscient que

son avaient assourdi mon oreille gauche qui bourdonnait.

s'il se cachait aux alentours il me serait impossible de le voir.

De toutes choses une atmosphère de calme se dégageait :

En observant la quantité de brindilles restant à brûler je des grillons, du vent secouant les arbres sur la colline, du déduisis que mon sommeil n'avait duré que peu de temps.

doux crépitement des brindilles s'embrasant. Les étincelles

Je n'entendis aucun autre bruit, mais sans oublier

s’envolaient

simplement,

comme

des

étincelles

bien

d'alimenter le feu je restai sur mes gardes.

ordinaires.

Une pensée me traversa la tête : j’avais été réveillé par Tout à coup j’entendis très nettement le craquement d'une

un coup de fusil. Peut-être y avait-il quelqu'un qui

branche cassée en deux. Le bruit venait de ma gauche. Je m’observait et me tirait dessus à coup de fusil. Cette

retins mon souffle et j'écoutai avec une attention soutenue. Un

pensée tourna à l'obsession et déclencha une avalanche de

instant plus tard un craquement se fit entendre à ma droite.

peurs très logiques. J'étais persuadé que le terrain sur

Puis il y eut un bruit lointain de branches cassées, comme

lequel je me trouvais appartenait à quelqu'un qui aurait donc

si quelqu'un les brisait en marchant dessus. Les bruits étaient

pu me prendre pour un voleur de bétail; ou sinon il y avait denses et riches, assez forts. Ils semblaient se rapprocher de

quelqu'un qui voulait me tuer, m'assassiner pour me

moi. Je réagis très lentement, ignorant si je devais me lever ou

dérober mon argent, car, bien sûr, ils ignoraient que je

rester à l'écoute. Je tergiversais encore lorsque brusquement

n'avais pas un sou en poche. Je commençai à me

le bruit de branches cassées éclata tout autour de moi. Il me

préoccuper sérieusement de ma sécurité personnelle. Je

submergea si rapidement que j'eus à peine le temps de me sentis mes épaules et mon cou se nouer. Je remuai la tête

lever et de piétiner le feu.

de haut en bas, les articulations craquèrent. Je continuai à

Je me mis à courir droit dans la pente, et pendant que je observer le feu, mais je n'y découvris rien d'anormal. Et je descendais au travers des buissons, je me souvins qu'il n'y n'entendais plus un seul bruit.

avait pas de plat en bas de cette pente. Tout en essayant de

protéger mes yeux de mes bras, je continuai à trotter. J'étais à

Après un certain temps, je me détendis, et alors j'eus

mi-pente lorsque je sentis juste derrière moi une présence.

l'idée que don Juan était peut-être à l'origine de ce bruit.

Quelque chose allait m'attraper. Cette sensation me figea.

Rapidement, j'arrivai à m'en convaincre, et le rire me gagna.

J'ôtai mon blouson, je le roulai en boule sur mon ventre, je Une autre avalanche de conclusions très logiques déboula,

m'accroupis recroquevillé sur moi-même et plaçai mes mains

mais cette fois-ci avec un effet heureux. Je pensais que don

sur mes yeux, ainsi que me l'avait prescrit don Juan. J'étais Juan avait bien dû se douter que je tenterais d'abandonner

dans

cette expérience de séjour solitaire dans la montagne; ou

sinon il m'avait vu courir après lui mais il s'était caché dans

un creux ou

cette position depuis déjà un petit moment lorsque je me

rendis compte que tout autour de moi était parfaitement calme.

que j’étais persuadé que cette expérience se réduisait à une Il n'y avait aucun son d'aucune sorte. Ce silence m'inquiéta farce, et que la seule manière de dominer la situation

encore plus. Les muscles de mon ventre étaient parcourus de

consistait à m'en détacher émotionnellement. Je me surpris à

contractions et de tremblements spasmodiques. Puis je perçus

éprouver un certain plaisir, à glousser de rire à l'idée que je un autre craquement. Il semblait venir de loin, bien qu’il fût pouvais imaginer à l’avance la prochaine manœuvre de mon

extrêmement clair et sec. Il se répéta, un peu plus près de ennemi. Je me mis dans la peau de don Juan, et j'essayai de

moi. Il y eut un silence, et soudain quelque chose explosa penser à ce que je pourrais maintenant faire.

juste au-dessus de ma tête. Je sursautai au point de presque

Mon exercice mental fut brusquement ébranlé par un bruit

tomber de côté. Il s'agissait sans aucun doute du bruit d’une de succion. J'écoutai attentivement. Le bruit reprit. Je n'arrivai branche cassée en deux, et il avait été produit si près de moi

pas à en identifier la source. Il ressemblait à celui que fait un

que j’avais même entendu le bruissement des feuilles.

animal aspirant de l’eau. Il se produisit une fois de plus, très Une averse de craquements m'inonda. Tout autour de moi

proche de moi. C’était un son agaçant qui me rappelait le bruit

des branches étaient cassées comme par une grande force.

de clappement de bouche que font les jeunes filles mâchant Ma réaction fut, dans toute cette étrange affaire, la plus du chewing-gum. Je me demandai comment don Juan pouvait

inattendue. Au lieu d'être terrifié, j'éclatai de rire. J'étais produire un tel bruit lorsqu'il se répéta à ma droite. En tout maintenant persuadé d’avoir décelé la cause de tout ce

premier lieu il y eut un seul bruit, puis il fut suivi d'une série de tintamarre. A nouveau don Juan se jouait de moi. Suivit une lents clappements et suçotements comme si quelqu’un

série de conclusions bien logiques qui ne pouvaient que

marchait dans la boue. C'était un son presque sensuel de

renforcer ma certitude. J'exultais. J'étais certain de pouvoir pieds clapotant dans une boue profonde. J'étais exaspéré. Ils

coincer ce vieux renard de don Juan pendant un de ses tours.

cessèrent pendant un instant, puis ils reprirent de plus belle, Il était là, autour de moi, en train de casser des branches en cette fois-ci à ma gauche, très proches, à trois mètres

toute tranquillité car il savait que je n’oserais pas ouvrir les seulement, me sembla-t-il. Maintenant je pensais qu'il

yeux. Il pouvait donc faire ce que bon lui semblait. J’imaginai

s’agissait plutôt de quelqu'un d'assez corpulent qui trotterait qu’il devait être seul puisque je ne l'avais pas quitté une seule

dans la boue avec des bottes de caoutchouc. La richesse de

minute depuis des jours. Il n’avait eu ni le temps ni la ce bruit m’enchanta. Je ne pouvais absolument pas imaginer possibilité d'engager quelqu’un pour l'aider. S'il se cachait, un moyen simple pour le produire. J'entendis une autre série pensai-je, il se cachait en un seul endroit et logiquement il ne

de trots, de clapotements, mais cette fois-ci ils étaient derrière pouvait produire qu’un nombre assez limité de bruits. Ils ne moi. Et soudain ils éclatèrent partout à la fois. Quelqu’un pouvaient avoir lieu qu'un à la suite de l'autre, ou tout au plus

devait être en train de marcher, de trotter, de courir dans la deux ou trois à la fois. Par ailleurs la variété des bruits était boue tout autour de moi.

limitée par les possibilités manuelles d’un seul homme. Tout Brusquement le doute se présenta avec une logique

en restant recroquevillé et immobile, je me disais

indiscutable. Pour faire tout ce vacarme don Juan aurait eu à

courir autour de moi à une vitesse incroyable, ce

310

311

qui était confirmé par la vitesse à laquelle se succédaient les

bruits. Par conséquent don Juan avait des acolytes. J’aurais

J’avais des crampes, et surtout l'envie de m'allonger et de désiré réfléchir à l’identité de ses complices, mais l’intensité

m'étirer. Pour quitter l'endroit où j'avais vomi, je décidai de me des bruits réclamait toute mon attention. En fait je n'arrivais déplacer un peu à droite. A la seconde où je commençai à plus à avoir des idées claires. Mais je n'avais pas peur.

bouger j'entendis un crissement très doux juste au-dessus de

J'étais seulement ébahi par l'étrange qualité de ces sons.

mon oreille gauche. Je me figeai sur place. Le crissement se

Les clapotements vibraient et ces vibrations semblaient se

répéta de l'autre côté de ma tête. Il s'agissait d'un seul son. Il diriger vers mon ventre. Mais peut-être que je percevais ces

ressemblait au grincement d'une porte. J'attendis. Rien ne se

vibrations par mon bas-ventre.

produisit, et je décidai de me déplacer à nouveau. A peine Ce fut une constatation qui provoqua instantanément la

avais-je bougé la tête vers la droite que je faillis sauter en l'air.

disparition de' mon objectivité et de mon exubérance. Les

D'un seul coup un flot de crissements m'avait submergé. A sons attaquaient mon ventre! Alors jaillit la question : « Si ce

certains moments c'était comme des grincements de porte, à

n'était pas don Juan? » Je fus saisi de panique. Je contractai

d'autres comme des cris de rats ou de cobayes. Ils n'étaient ni

mes muscles abdominaux et je serrai fortement mes jambes

forts ni intenses, mais plutôt doux et insidieux. Ils suscitèrent contre la masse de mon blouson.

de

très

douloureux

spasmes

de

vomissement.

Ils

Les sons augmentèrent d'intensité, et ils devinrent plus

s'évanouirent comme ils s'étaient manifestés, brusquement

nombreux, comme s'ils savaient que j'avais perdu mon

d'abord, puis graduellement le résidu se dissipa jusqu'au

assurance. Leurs vibrations me donnèrent envie de vomir. Je

moment où je ne pus plus entendre qu'un ou deux sons à la m'efforçai de combattre les nausées. Je pris quelques

fois.

profondes aspirations et j'entonnai mes chants du peyotl. Je

Alors j'entendis comme le battement d'ai?es d'un grand

vomis. Et soudain les clapotis cessèrent. Le crissement des

oiseau volant au ras des buissons. Il semblait tourner en rond

grillons, les souffles du vent, le lointain staccato des coyotes

autour de ma tête. Les crissements reprirent et s'intensifièrent

s'y superposèrent. Ce brusque revirement me fournit le répit

à l'unisson avec les battements d'ailes. C'était comme s'il y nécessaire pour reprendre mes esprits. Je constatai qu'à

avait un vol de gigantesques oiseaux battant leurs souples peine un court moment auparavant j'étais au mieux de moi-ailes juste au-dessus de ma tête. Les deux bruits se

même, exubérant, sûr de moi. Il semblait évident que j'avais

mélangèrent pour provoquer une vague sonore tout autour de

mal jugé la situation. Même avec des complices, don Juan

moi. J'eus l'impression de flotter suspendu au sein d'une

n'aurait pas pu produire ces sons qui influençaient mon

énorme ondulation. Les crissements et les battements étaient

ventre. Pour y arriver il aurait fallu des moyens et des très doux, et je les sentais dans tout mon corps. Les ailes instruments auxquels ils n'auraient jamais pensé et surtout battantes d'un vol d'oiseaux s'efforçaient de me tirer en l'air, auxquels ils n'auraient jamais pu avoir accès. Apparemment

pendant que les crissements d'une armée de rats soulevaient

le phénomène auquel j'étais soumis n'étais pas un jeu ou «

et poussaient mon corps de tous côtés.

une autre de ces farces de don Juan ».

J'étais persuadé d'avoir avec ma stupide maladresse

déchaîné quelque chose de terrible qui maintenant s’acharnait

contre moi. Je serrai les dents, je pris une

312

313

profonde aspiration, et je me mis à chanter mes chants du peyotl.

où le soleil avait disparu derrière la montagne, et de cette Pendant très longtemps les bruits persistèrent, et de toutes

direction par rapport à ma position. Je m'orientai, et lorsque je

mes forces je les combattis. Ils disparurent. A nouveau il y eut

fus certain de mon orientation je commençai à tourner pour un « silence » interrompu, tel que je le perçois à l'ordinaire, me placer de manière que je sois face à ma « meilleure »

c'est-à-dire que j'entendais seulement les sons naturels des direction, le sud-est. Centimètre après centimètre je déplaçai insectes et du vent. Ce fut pire. J’en profitai pour faire le point mes pieds vers la gauche jusqu’à les avoir complètement

et réfléchir à ma situation, et le résultat de ces réflexions me tordus sous mes cuisses, puis je me préparai à brusquement

plongea dans une folle panique. Je savais que j’étais perdu aligner mon corps avec mes pieds. Mais à peine avais-je

car je n'avais ni la connaissance ni la force indispensables bougé que je sentis un petit coup vraiment surprenant. J’avais

pour m'opposer à ce qui m'attaquait. J’étais là, recroquevillé eu la sensation physique d'une tape sur la nuque. Elle fut si dans mon vomi, sans ressources. Je pensai ma dernière

rapide que je me figeai sur place en hurlant. Je contractai mes

minute proche et je commençai à pleurer. J'aurais voulu

muscles abdominaux, pris de profondes aspirations et

récapituler les événements de ma vie, mais je ne savais pas entonnai mes chants du peyotl. Un instant plus tard je reçus par où commencer. Rien de tout ce que j'avais fait ne valait la

une tape identique. Je me recroquevillai autant que possible.

peine d'une dernière considération, et il ne me restait rien à Cependant ma nuque restait exposée et il n'y avait rien que je

quoi penser. Ce qui en soi était une constatation plaisante, car

puisse faire pour la protéger. Une autre tape survint. Un objet

elle signifiait que j'avais changé depuis la dernière fois que soyeux, comme la patte d'un lapin géant, me tapotait

j'avais été soumis à une telle frayeur. Cette fois-ci j'étais doucement le cou. Une fois de plus la chose me toucha et se

encore plus vide, j'avais encore moins de sentiments

mit à caresser mon cou d'un côté à l’autre. La situation était personnels à emporter avec moi.

tellement humiliante que je ne pus m’empêcher de pleurer.

Toutefois je me demandai comment se comporterait un

C’était comme si une horde de kangourous trépignaient sur

guerrier placé dans ma situation. J'arrivai à diverses

mon cou. J'entendais le doux piétinement de leurs pattes se conclusions. Dans mon ventre il y avait quelque chose

posant sur mon cou. La sensation n'avait rien de douloureux,

d'extrêmement important. Dans ces bruits il y avait quelque mais elle était affolante. J'avais l'impression que si je ne chose de supernaturel. Et ces bruits visaient mon ventre. Donc

réagissais pas j’allais me lever et m'échapper en courant.

l'idée qu'il s'agissait d’une farce de don Juan n’avait pas de J’essayai de placer mon corps dans ma direction bénéfique.

sens.

Dès l'instant où je bougeai le piétinement s’intensifia, et il Les muscles de mon ventre étaient noués, mais je

atteignit une telle frénésie que je décidai de tourner

n'éprouvais plus de crampes. Je continuai à chanter et à

brusquement mon corps pour le placer dans la bonne

respirer profondément. Une chaleur reposante inonda mon

direction. J’ignorais quelle serait la conséquence de mon

corps tout entier. Je venais de me rendre compte que si je geste audacieux, mais j’agissais simplement pour éviter de

voulais survivre il fallait agir selon les enseignements de don devenir cinglé, fou à lier.

Juan. Je récapitulai dans ma tête ses instructions. Je me Le tapotement cessa dès que j'eus changé de direction.

souvenais parfaitement de l'endroit

Après un long silence très angoissant, j'entendis un

bruit de branches brisées. Mais il était assez éloigné, comme si les bruits avaient pris une position de repli assez loin de moi. Le bruit de branches cassées se mélangea à un éclatant bruissement de feuilles. C'était comme si une tornade secouait le flanc de la colline. Tout autour de moi les buissons semblaient s'agiter, et pourtant il n'y avait pas un souffle de vent. Le bruissement des feuilles et le crépitement des branches me fit soudain penser que la colline était en feu. Mon corps devint dur comme de la pierre. J'étais inondé de sueur. J'avais de plus en plus chaud. Et alors je fus vraiment convaincu que la colline tout entière était en flammes. Mon corps était tellement engourdi que je ne pus même pas mettre en oeuvre ma décision de me lever et de m'enfuir en courant. Je n'arrivai même pas à ouvrir les yeux. Et à ce moment-là je pensai que la seule chose vraiment importante à accomplir serait d'arriver à me lever et d'échapper à l'incendie. De terribles convulsions d'estomac me coupèrent le souffle. Enfin, après bien des efforts, je réussis à prendre quelques profondes bouffées, et alors je me rendis compte que le bruit avait disparu.

Seul subsistait de temps à autre un simple craquement. Le bruit de branches brisées s'éloigna pour à un moment donné cesser complètement.

Je fus capable d'ouvrir les yeux, et je jetai un coup d'œil, gardant mes paupières entrouvertes. Autour de moi je vis le sol, il faisait déjà jour. Sans bouger j'attendis encore un moment, et alors je relâchai mon étreinte. Je m'allongeai sur le dos, étirai mes membres et mes muscles. A l'est, au-dessus des collines, le soleil surgit.

Des heures passèrent avant que je parvienne à étendre mes jambes. Finalement je décidai de me traîner vers l'endroit où don Juan m’avait quitté, environ un kilomètre et demi plus loin. Au milieu de l’après-midi j'arrivai à l’orée d'une touffe d’arbres, à environ quatre cents mètres du but, selon mon estimation.

316

Sans aucune raison, je ne pouvais plus avancer. Je pensai aux pumas qui pourraient m'attaquer, et je décidai de monter dans un arbre. Cependant mes bras étaient trop faibles pour me tirer. Décidé à mourir à cet endroit, je m’effondrai contre un rocher.

J'étais persuadé que j'allais servir de nourriture aux pumas et autres prédateurs de cette région. Je n’avais même plus la force de leur jeter un caillou. Je n'avais pas faim. Je n'avais plus soif parce que vers midi je m'étais gorgé d'eau dans un ruisseau trouvé sur mon chemin. Malgré tout, cela ne m'avait pas remis sur pied. Sans ressources, assis en cet endroit inhospitalier, je me sentais plus abattu que vraiment effrayé. J'étais tellement fatigué que mon sort ne m’importait plus. Je m'endormis.

Quelqu’un me secouait. Je me réveillai. Don Juan se penchait sur moi. Il m'aida à m’asseoir, me donna de l’eau et de la bouillie de maïs. Il éclata de rire tout en déclarant que j'étais dans un état pitoyable. Je voulus lui raconter tout ce qui s’était passé, mais il me fit taire et ajouta que j’avais mal visé. L'endroit où il m’attendait n'était qu’à cent mètres de là. Pour descendre la colline il me transporta à moitié. Il indiqua qu’il m’amenait dans un torrent pour me laver. Chemin faisant il me boucha les oreilles avec des feuilles qu'il sortit de sa pochette. Sur chacun des mes yeux il plaça une de ces feuilles qu’il maintint avec un bandeau de tissu. Il me demanda de me déshabiller, et m’ordonna de placer mes mains sur mes oreilles et sur mes yeux pour être certain de ne rien voir ni entendre. Il frictionna mon corps tout entier en se servant de feuilles. J’eus l'impres sion que le courant d’eau était large et profond car debout je n’avais pas pied. Il me retenait par le coude de mon bras droit. Tout d'abord je ne ressentis pas la fraîcheur de l'eau, mais petit à petit le froid me gagna et devint intolérable. Don Juan me

sortit de l'eau et me sécha avec des feuilles au parfum très particulier. J'en filai mes vêtements et nous partîmes. Nous marchâmes

317

assez longtemps avant qu'il n'ôte les feuilles de mes yeux et de mes oreilles. Puis il me demanda si je croyais pouvoir avec toi, ils furent plutôt cléments. Cependant ta trouée est marcher jusqu'à la voiture. Etrangement je me sentais en

ouverte. Ainsi s'explique ta nervosité. On ne devient pas un excellente forme, et pour le lui prouver je montai la colline en

guerrier en une seule nuit. Maintenant rentre chez toi, et ne courant.

reviens que lorsque tu seras remis, lorsque ta trouée sera Pendant notre marche de retour je ne quittai pas don Juan

refermée. »

d'une semelle. A plusieurs reprises je trébuchai et chaque fois

il éclata de rire, un rire réconfortant qui constitua mon élément

revivifiant. Plus il riait, mieux je me sentais.

319

Le jour suivant je lui racontai tout ce qui s'était passé

depuis le moment où nous nous étions séparés. Tout au

long de mon récit il rit, et ne se contint plus lorsque je

lui précisai que j'avais pendant longtemps cru qu'il

s'agissait d'un de ses tours.

« Tu penses toujours qu'il y a quelqu'un pour se jouer de toi, dit-il. Tu as trop confiance en toi-même. Tu agis comme si tu connaissais absolument tout. Mon petit ami, tu ne connais rien, rien du tout. »

C’était la première fois que don Juan se servait de l'expression « mon petit ami », et cette attention me laissa abasourdi. Il s'en rendit compte et me sourit. De sa voix émanait une bonté envahissante. J'étais bouleversé. Je lui déclarai que j'avais été négligent et incapable parce que tels étaient mes penchants naturels; jamais je ne pourrais vraiment comprendre son monde, avouai-je. Il m’encouragea et remarqua que j'avais eu un comportement approprié à la situation.

Je m’enquis de la signification de mon expérience.

« Elle ne signifie rien, répliqua-t-il. Exactement la même chose aurait pu arriver à n’importe qui, surtout à celui qui, comme toi, a sa trouée déjà ouverte. C'est une expérience très banale. N'importe quel guerrier parti à la recherche d’alliés pourrait te raconter bien des choses sur le comportement de ces alliés. En tout cas,

17

un sac de provisions, puis je me dirigeai vers lui en le saluant à haute voix. Alors je remarquai qu'il n'était pas seul.

Assis sur une pile de bois de chauffage il y avait un autre Pendant les quelques mois où je ne revins pas au Mexique,

homme. Tous deux m'observaient. Don Juan me répondit d'un

je travaillai sur mes notes. Pour la première fois en dix signe de main. L'homme salua de même. D'après ses habits il

années, c'est-à-dire depuis que j'avais commencé mon

ne devait pas être Indien. Sans doute un Mexicain du Sud-apprentissage, les enseignements de don Juan se

Ouest 1 car il portait des blue-jeans, une chemise beige, un présentèrent pour moi comme un ensemble contenant une

chapeau et des bottes de cow-boy texan.

réelle signification. Je me rendis compte que les longues

Je m'adressai à don Juan, puis je regardai l'homme. Il me années pendant lesquelles j'étais resté à l'écart de

souriait. Tout en gardant le silence je le dévisageai.

l'apprentissage avaient eu un effet de dégrise-ment très

« Et voici le petit Carlos, dit l'homme à don Juan, et il

bénéfique.

Elles

m'avaient

permis

d'examiner

mes

ne me parle même plus. Ne me dis pas qu'il m'en veut

découvertes et de les arranger dans un ordre intelligent

encore! »

adapté à ma formation et à ma recherche. Néanmoins les

Avant que je n'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, tous

événements qui se déroulèrent lors de ma dernière visite à deux éclatèrent de rire. Je m'aperçus que cet homme

don Juan firent apparaître la profonde erreur de jugement que

n'était autre que don Genaro.

je faisais en manifestant un certain optimisme sur ma

« Tu ne m’as pas reconnu ? » me dit-il en riant.

compréhension de ses enseignements.

Je dus admettre que son accoutrement m’avait plutôt

Mes dernières notes datent du ***16 octobre 1970***. Les

désorienté.

événements qu'elles rapportent marquèrent une transition très

« Que faites-vous dans ce coin du monde, don Ge-

nette dans les enseignements de don Juan. Ils achevèrent un

naro ? lui demandai-je.

cycle de l'instruction et ils en ouvrirent un nouveau tellement

– II est venu pour jouir du vent brûlant, répondit don

différent de tout ce que j'avais fait jusqu'alors qu'il me semble

Juan. N'est-ce pas vrai ?

raisonnable de cesser ici mon reportage.

– Très vrai, dit don Genaro. Tu ne peux pas avoir la

En approchant de la maison de don Juan, comme à

moindre idée du bien qu'un tel vent fait à mon corps de

l'accoutumée je le vis assis sous la *ramada.* Je laissai ma vieillard. »

voiture à l'ombre des arbres, j'en sortis ma serviette et

Je m'assis entre eux.

« Quel effet peut-il donc produire sur vous ?

– Le vent brûlant raconte à mon corps des choses

extraordinaires », répondit-il,

1. Voir la note p. 10 pour la définition de « Sud-Ouest ». La surprise de l'auteur se justifie car pour les Indiens Yaqui les Mexicains qui vivent aux U.S.A. sont encore plus inamicaux que ceux qui vivent au Mexique.

Les yeux brillants il se tourna vers don Juan.

« N'est-ce pas vrai, Juan ? »

mon épaule, et le poids augmenta jusqu'à ce que je

Don Juan eut un signe affirmatif de la tête.

m'effondre en avant la tête par terre.

Je leur racontai que la période des vents Santa Ana 1

« Nous devrions venir en aide au petit Carlos »,

était pour moi la plus terrible de l'année; je trouvai

déclara don Genaro en jetant un clin d'œil complice à

assez curieux que don Genaro recherche ce que je

don Juan.

fuyais.

Je me rassis et je regardai don Juan, mais il tourna la

« Carlos ne peut pas supporter la chaleur, confia don

tête. J'hésitai. En effet la pensée que don Juan agissait

Juan à don Genaro. Lorsqu'il fait chaud il devient

avec réserve vis-à-vis de moi m'ennuyait. Se désintéres-

comme un gosse et il s’étouffe.

sait-il de moi? Don Genaro riait. Il semblait attendre

– S'étou... quoi ?

une réaction de ma part.

– S'étouf... fe.

Je lui demandai de placer sa main sur mon épaule

– Mon Dieu! » dit don Genaro en feignant de porter

une seconde fois mais il refusa. Je le pressai de m'expli-

de l'intérêt à ma personne et il fit un geste de désespoir

quer ce qu’il m'avait fait. Il gloussa de rire. Je me

réellement indescriptible et comique.

tournai vers don Juan pour lui dire que le poids de la

Alors don Juan lui expliqua que je n’étais pas revenu

main de don Genaro m'avait pratiquement écrasé.

depuis des mois parce que j'avais eu une malencon-

« Je ne suis pour rien dans ces choses-là, dit-il d’un

treuse rencontre avec les alliés.

ton comique. Il n'a pas mis sa main sur mon épaule. »

« Ainsi, tu as enfin rencontré un allié! dit don Ge-

Tous deux furent pris de fou rire.

naro.

« Don Genaro, qu'avez-vous fait ?

– Je crois bien que oui », dis-je sans trop vouloir

– J'ai placé ma main sur ton épaule, répondit-il d'un

m'avancer.

air innocent.

Ils éclatèrent de rire. Deux ou trois fois don Genaro

– Faites cela à nouveau. »

me tapota gentiment le dos. Ce fut une tape légère que

Il refusa. Don Juan intervint pour me demander de

je pris pour un geste amical. Il laissa sa main sur mon

décrire à don Genaro ce que j’avais perçu au cours de

épaule, puis il me fixa du regard. J'eus la sensation

ma dernière expérience. Je crus qu’il voulait que je fasse

d'une paisible satisfaction qui ne dura qu’un bref instant

le récit de ce qui m’était arrivé, mais plus je devenais

car immédiatement don Genaro fit quelque chose

sérieux, plus ils riaient. Deux ou trois jours je m'arrêtaî;

d'inexplicable. J'eus l’impression qu'il avait placé un

mais ils me pressèrent de reprendre.

rocher sur mon épaule. Il me semblait qu’il avait d'une

« Quelle que soit ton attitude, l'allié viendra à toi,

certaine façon accru le poids de la main qu’il posait sur

déclara don Juan. Je veux dire par là que tu n’as pas

besoin de faire quelque chose pour l’attirer. Tu peux

rester assis en te tournant les pouces ou en train de

1. Les vents « Santa Ana » sont des vents brûlants qui

penser aux femmes, et soudain, une tape sur ton épaule.

viennent du désert Mohave et s'engouffrent dans les cols des

Tu te retournes. L’allié est là, debout à tes côtés.

hautes montagnes côtières du sud de la Californie pour

– Que puis-je faire si cela m’arrive ?

déferler sur la région de Los Angeles avec une fureur et une

– Hé ! Hé ! Une minute, s’exclama don Genaro. Ça

chaleur intolérables.

n'est pas une bonne question. Tu n’aurais pas dû demander

ce que tu pourrais faire. Il est évident qu'il n’y a rien que tu

– Peut-être, reprit don Genaro en riant sous cape.

puisses faire. Tu devrais demander : que peut faire un guerrier

– Je vous en prie, racontez-moi cela. »

? »

Don Genaro se leva, fit craquer ses articulations en

Il se tourna vers moi en clignant de l'œil. Sa tête penchait étirant ses bras, et ouvrit ses yeux jusqu'à ce qu'ils

légèrement à droite et sa bouche était plis-

soient devenus ronds, puis adopta une expression affo-

sée.

lée.

Je regardai don Juan comme pour savoir s'il s'agissait

« Genaro va faire trembler le désert », dit-il, et il alla

d'une farce, mais il restait impassible.

dans les buissons.

« D'accord! dis-je. Que peut faire un guerrier? »

« Genaro est décidé à t'aider, me glissa don Juan d'un

Don Genaro cligna de l'œil et claqua des lèvres

ton confidentiel. Chez lui, il a fait la même chose, et tu

comme s'il cherchait l'expression exacte. Le menton

as presque vu ».

dans la main il ne me quittait pas des yeux.

Je pensai qu’il parlait de ce qui avait eu lieu à la

« Un guerrier pisse dans ses frocs », dit-il avec la

cascade, mais il avait voulu mentionner ces tremble-

gravité majestueuse propre aux Indiens.

ments supernaturels que j'avais entendus à la maison de

Don Juan se couvrit le visage et don Genaro trépigna

Genaro.

en explosant d’un rire éclatant.

« A propos, de quoi s'agissait-il? demandai-je. Nous

Une fois leur crise de rire passée, don Juan déclara :

en avons bien ri, mais vous ne m'avez jamais donné le

« La frayeur est quelque chose qu’on ne domine

clé du mystère.

jamais. Lorsqu'un guerrier est pris de court de façon

– Tu ne me l’as jamais demandée.

aussi critique, sans y réfléchir à deux fois il fait demi-

– Mais si.

tour et s'enfuit. Un guerrier ne peut pas être indulgent

– Non. Tu m’as questionné sur tout, mais jamais sur

avec lui-même, par conséquent il ne peut pas mourir de
ce point. »
frayeur. Un guerrier ne laisse l'allié s'approcher que
Il me dévisagea d'un regard accusateur.
lorsqu'il se sent en forme et parfaitement préparé.
« C'était l'art de Genaro. Seul Genaro peut faire cela.
Quand il est assez fort pour en venir aux prises avec
Et alors, tu avais presque vu. »
l'allié, il ouvre sa trouée, fait un écart, attrape l'allié, le
Je déclarai que jamais je n'avais pensé associer le fait
maintient cloué au sol et le fixe du regard aussi long-
de « voir » avec ces étranges bruits.
temps qu'il faudra.' Puis il tourne les yeux, relâche l'allié
« Et pourquoi pas ? dit-il sèchement.
et le laisse partir. Mon petit ami, un guerrier est le
– Voir pour voir cela veut dire les yeux. »
maître de chaque instant.
Il me scruta du regard, comme si quelque chose en
– Que se passe-t-il si on fixe du regard l'allié pendant
moi n'allait pas bien.

trop longtemps ? » demandai-je.

« Je n’ai jamais dit que voir était une affaire réservée

Don Genaro me regarda et imita de façon très comi-

seulement aux yeux, dit-il en secouant la tête pour

que celui qui fixe de manière forcenée.

marquer son incrédulité face à mon ignorance.

« Qui sait ? dit don Juan. Peut-être que Genaro te

– Comment fait-il?

racontera ce qui lui est arrivé.

– Il t'a déjà dit comment il fait », répliqua don Juan.

324

325

A cet instant même j'entendis un grondement extraordinaire.

Je me levai en sursaut. Don Juan éclata de rire. Le

mais de faire face à la direction dans laquelle don

grondement était telle une avalanche tonitruante. En l'écoutant

Genaro s’était éloigné.

attentivement je constatai avec amusement que mon

Ensuite j’entendis une série de grondements qui res-

expérience des bruits venait des films de cinéma. Le bruit de

semblaient aux bruits de rochers tombant les uns sur

tonnerre que j'écoutais ressemblait au son utilisé dans les les autres et s'empilant. Puis le silence régna. Quelques

films lorsque le flanc d'une montagne s'écroule dans une

minutes plus tard don Genaro revint s'asseoir auprès de

vallée.

nous. Il me demanda si j'avais « vu ». Je ne suis que lui

Don Juan se tenait les côtes, comme s'il avait mal à force de

répondre. le me tournai vers don Juan pour avoir son

rire. Le grondement secoua le sol sous mes pieds. Je

avis; Il me fixait du regard.

distinguai nettement les retombées de ce qui semblait être le

« Je crois que oui », dit-il en gloussant de rire.

bruit d'un gigantesque rocher roulant et retombant sur ses J'avais envie de leur dire que j'ignorais parfaitement

faces. J'entendis une série de bruits d'écrasement qui me

de quoi ils parlaient. Je me sentais frustré. J'éprouvai

donnèrent l'impression que le rocher se dirigeait vers moi. Je

une sensation physique de colère et de malaise com-

m'affolai. Mes muscles se contractèrent, mon corps tout entier

plet.

était prêt à la fuite.

« Je crois que nous devrions le laisser *ici,* tout seul », Je regardai don Juan. Il me fixait du regard. Alors j'entendis

dit don Juan.

un coup sourd qui fut tel que jamais dans ma vie je n'avais Ils se levèrent et s'en allèrent.

entendu quelque chose d'aussi effrayant. C'était comme si un

« Carlos se laisse aller à sa confusion », dit don Juan

rocher monumental venait de tomber derrière la maison. Tout

d'une voix très forte.

fut ébranlé, et au même instant j'éprouvai une sensation très particulière. Pendant un très court moment je « vis »

Pendant des heures je restai seul. J'eus le temps de

réellement un rocher aussi gros qu'une montagne juste

prendre des notes et de ruminer sur l'absurdité de mon

derrière la maison. Ce ne fut pas comme si une image se expérience. En récapitulant je me rendis compte que la

superposait à ma vision de la maison. Ce ne fut pas la vision

situation avait pris un caractère de farce dès mon arrivée. Plus

d'un vrai rocher. Ce fut comme si le bruit créait une image d'un

j'y pensai, plus je me sentais convaincu que don Juan avait rocher roulant sur ses flancs gigantesques. En fait je « voyais

passé les rennes à don Genaro. Et à cette pensée, j’étais

» le bruit. Ce caractère inexplicable de ma perception me plutôt inquiet.

plongea dans la confusion et le désespoir. Jamais je n’aurais

Ils revinrent à la tombée de la nuit. Ils s'assirent près de cru que mes sens pouvaient percevoir d’une telle manière.

moi, un de chaque côté. Don Genaro se rapprocha; il était Une frayeur raisonnée me saisit, je décidai de m’enfuir pour presque contre moi. Son épaule mince et frêle me toucha

sauver ma vie et ma raison. Don Juan m’attrapa par le bras. Il

légèrement et j’éprouvai la même sensation que lorsqu’il posa

me dit de ne pas m'enfuir, de ne pas regarder en arrière,

sa main sur mon épaule. Un poids écrasant me renversa et je

m'effondrai de côté sur les genoux de don Juan. Il m'aida à me

redresser, et d’un ton moqueur me demanda si je désirais

326

m’endormir dans son giron.

327

Don Genaro rayonnait de joie. Ses yeux brillaient.

J’avais envie de pleurer. J'avais l’impression d’être un

Don Juan m'expliqua que don Genaro était assez

animal pris au corral.

énergique, qu'il n'aimait pas tourner autour du pot, et qu’avec

« As-tu peur de moi, petit Carlos ? demanda don

ses yeux il m’avait taquiné. Il ajouta que, comme toujours j'en

Genaro d'un air très soucieux. Tu ressembles à un

savais bien plus que je ne croyais moi-même. Il commenta

cheval sauvage.

l’assertion qui veut que tous ceux qui manient la sorcellerie

– Raconte-lui une histoire, déclara don Juan. Il n’y a

soient très dangereux au crépuscule, et dit qu’à ces heures-là

rien de tel pour le calmer. »

un sorcier comme don Genaro pouvait accomplir bien des

Ils allèrent s’asseoir en face de moi, et ils m’examinè-

merveilles.

rent avec une apparente curiosité. Dans la demi-

Nous restâmes silencieux. Je me sentais bien mieux, car en

obscurité leurs yeux paraissaient luisants, comme d’im-

parlant à don Juan je m’étais détendu et j’avais repris de menses bassins d’eau noire. Leurs yeux étaient grotes-l'assurance. Il dit qu'il allait manger un morceau, puis que nous

ques. Ce n'étaient pas des yeux d'hommes. Pendant un

allions faire une promenade au cours de laquelle don Genaro

moment nous restâmes les yeux dans les yeux, puis je

m'apprendrait une technique pour se cacher.

tournai la tête. Je me rendis compte qu'ils ne me

Je fus curieux de savoir ce que signifiait une « technique faisaient pas peur, bien que leurs yeux m'aient effrayé

pour se cacher ». Il répliqua que l'ère des explications avait jusqu'à en frissonner. Une désagréable confusion s'empris fin, parce que m'expliquer quelque chose me conduisait à

para de moi.

être indulgent vis-à-vis de moi-même.

Après un long silence don Juan pria don Genaro de

Une fois que nous fûmes dans la maison, je vis que don

me raconter ce qui lui était arrivé lorqu'il avait essayé

Genaro avait allumé la lampe à pétrole. La bouche pleine, il de garder son regard rivé sur l'allié. Don Genaro qui

mastiquait sa nourriture.

était assis à un mètre en face de moi ne dit rien. Je le

Après avoir mangé nous allâmes dans le désert. Don Juan

regardai. Ses yeux semblaient avoir quatre ou cinq fois

marchait à mon côté et don Genaro quelques mètres en avant.

la taille normale. Ils brillaient et m'attiraient irrésistible-

La nuit était claire, il y avait assez de lune filtrant entre ment. Et ce qui, plus que tout autre chose, ressortait

d’épais nuages pour rendre les alentours parfaitement visibles.

dans ses yeux était la lumière qui semblait en émaner.

A un moment donné don Juan s’arrêta et me dit de continuer à

Le corps de don Genaro me parut plus ramassé, comme

suivre don Genaro. J’hésitai. Il me poussa doucement et

celui d'un félin. Je saisis un mouvement dans son corps

m'assura que tout irait bien. Néanmoins, ajouta-t-il, je devrai de chat, et cela m'effraya. Automatiquement, comme s'il

être toujours prêt et avoir confiance en ma propre force.

s’agissait d'un geste que j'avais l'habitude de faire

Pendant deux heures je tentai de rattraper don Genaro,

depuis toujours, j'adoptai ma « forme de combat ». Je

mais malgré tous mes efforts je n'arrivai jamais à le rejoindre.

frappai ma cuisse selon un certain rythme. Lorsque je

Sa silhouette se dessinait toujours devant moi, parfois elle pris conscience de cette attitude, j’eus un peu honte. Je

disparaissait comme s’il avait sauté de

regardai don Juan. Il me fixait du regard, de son regard

habituel. Ses yeux étaient amicaux et apaisants. Il éclata

de rire. Don Genaro ronronna, se leva, et rentra dans la

329

maison.

328

côté en dehors du sentier, mais un instant plus tard elle réapparaissait plus loin devant moi. Il me sembla que tout cela

poussé à regarder ma montre, j'étais resté immobile et

était une étrange et inutile marche dans la nuit. Je continuai à

silencieux comme si ma faculté de penser avait été annihilée.

le suivre car j'ignorai comment revenir seul chez don Juan. Je

Néanmoins j’éprouvais un état de vivacité absolument

n'arrivais pas à comprendre l’intention de don Genaro, je

nouveau pour moi. J'étais vide de pensées. Il s'agissait d’une

croyais qu'il me guidait vers un endroit bien isolé pour

situation comparable à celle de ne se soucier plus de rien; m'enseigner la technique que don Juan avait mentionnée.

pendant ce temps-là le monde semblait être dans un état de

Cependant, à un moment donné, j'eus l'impression que don

parfaite harmonie, il n'y avait rien à y ajouter, rien à en retirer.

Genaro était derrière moi. Je me retournai et aperçus

En arrivant don Genaro déroula une natte et s’endormit.

quelqu'un à distance. Cette découverte m'alarma. Je

Alors seulement se présenta le désir de raconter mon

m'efforçai de voir dans la nuit, et je crus bien distinguer à expérience à don Juan, mais il ne me laissa pas dire un seul

environ quinze mètres la silhouette d'un homme debout,

mot.

presque noyée avec celle d'un buisson, comme si l'homme

voulait se cacher. Attentivement j'observai l'endroit et, sans aucun doute cette fois, je vis la silhouette d'un homme

Le 18 octobre 1970

essayant de se cacher derrière les sombres formes des

buissons. Au moment même où j'étais persuadé de cela, je

m'aperçus que je ne pouvais plus rien distinguer dans cette

« Je crois que je comprends ce que don Genaro

masse sombre des broussailles du désert.

essayait de faire l'autre nuit », déclarai-je à don Juan,

Je me précipitai vers cet endroit où j'avais vu l'homme, mais

avec l'intention de l'inciter à parler; ses refus successifs

il n'y avait personne. Quant à don Genaro il n'était plus visible, m'énervaient.

et puisque j'ignorai où aller, je décidai de m'asseoir et Don Juan sourit et hocha lentement la tête comme

d'attendre. Une demi-heure plus tard don Juan et don Genaro

pour signifier qu'il était d'accord avec ce que je venais

arrivèrent. Ils m'appe-laient à haute voix. Je me levai pour aller de dire. C'est un geste que j'aurais pu interpréter par

à leur rencontre.

l'affirmative s'il n'y avait pas eu dans ses yeux un

Dans le silence le plus complet nous revînmes chez don

étrange reflet.

Juan. Ce silence était d'ailleurs le bienvenu car j'étais

« Vous ne pensez pas que j'aie pu comprendre

complètement décontenancé par la tournure dés événements.

cela ?

En fait, j'avais l'impression de ne plus me connaître moi-

– Je présume que tu comprends...; en fait, tu com-

même, et don Genaro produisait quelque chose qui

prends. Tu comprends que don Genaro était en perma-

m'empêchait de formuler mes pensées à ma manière

nence derrière toi. Bien que dans ce cas, comprendre ne

habituelle. Lorsque je m'étais assis sur le sentier pour

soit pas le point crucial. »

attendre, je m’étais rendu compte de cette influence sur moi, Cette déclaration me choqua vraiment. Je le suppliai

car après un automatisme qui m'avait

de m'expliquer comment don Genaro avait-il pu être

toujours derrière moi.

« Ton esprit est tel que tu ne vois les choses que d'un

seul côté, et c'est le cas dans cette affaire », dit-il.

330

Il prit une brindille sèche et l'agita en l'air. Il ne

dessinait pas quelque chose en l'air, ses mouvements

331

ressemblaient à ceux de ses doigts lorsqu’il trie les

débris dans une pile de graines C'était comme un lent

utiliser le mot exact. Et il le fit sur un ton tellement

ratissage ou grattage fait en l'air avec la brindille.

amusant que j'éclatai de rire.

Il se tourna vers moi et me regarda. Je haussai les

« Ton problème est que tu veux tout comprendre, ce

épaules pour lui exprimer mon ignorance devant son

qui est impossible. Lorsque tu persistes à tout vouloir
geste. Il se rapprocha et répéta ses mouvements. Il
comprendre, tu ne fais pas entrer en ligne de compte
marqua huit points par terre. Il encercla le premier.
tout ce qui t'échoit en tant qu'être humain. Ta pierre
« Tu es là, dit-il. Nous sommes. tous là. Là, c’est la
d'achoppement est toujours là, inchangée. Et c’est pour-
sensation. Et nous allons d'un point à l’autre. »
quoi tu n’as presque rien accompli pendant toutes ces
Il encercla le second point qui était juste au-dessus du
dernières années. Bien sûr, tu as été brusquement sorti
premier, puis il agita sa brindille d’un point à l’autre
de ton profond sommeil, mais cela aurait pu tout aussi
comme pour illustrer un échange très actif.
bien se produire dans d’autres circonstances. »
« Cependant, il y a six autres points qu'un homme est
Suivit une longue pause silencieuse, puis don Juan
capable de manipuler, et la plupart des gens ignorent
m’ordonna de me lever pour l'accompagner au canyon
même jusqu'à leur existence ».

de l'esprit du point d'eau. Au moment où nous nous
Il plaça sa brindille entre les deux premiers points et
installions dans ma voiture, don Genaro surgit de der-
tapota le sol.
rière la maison et se joignit à nous. Nous abandonnâmes
« Le déplacement entre ces deux points c'est ce que
la voiture pour nous engager dans un profond ravin.
tu nommes la compréhension. C’est ce que tu as fait
Don Juan choisit un endroit à l'ombre pour faire une
pendant toute ta vie. Si tu déclares que tu comprends
halte.
ma connaissance, tu n’as rien accompli de plus. »
« Une fois, tu m'as raconté ce qu’un de tes amis t’avait
Alors il joignit par des lignes certains de ces points
dit. Vous aviez tous deux observé une feuille tombant
avec les autres et ainsi dessina une longue figure
du plus haut d'un sycomore, et il avait déclaré que plus
trapézoïdale qui avait huit centres .de rayonnement
jamais dans toute l'éternité cette même feuille ne tom-
inégaux.

berait à nouveau du même sycomore. Te souviens-tu de

« Chacun des six autres points est un monde, exacte-

cela ? »

ment comme la sensation et la compréhension en sont

Je me souvenais de lui avoir raconté cette scène.

deux pour toi.

« Nous sommes au pied d'un grand arbre, continua-

– Pourquoi huit points ? Pourquoi pas un nombre

t-il, et maintenant si nous regardons cet autre arbre,

infini, comme dans un cercle ? » demandai-je.

juste devant nous, nous pouvons peut-être voir une

Je dessinai un cercle par terre. Don Juan eut un

feuille tombant de sa plus haute cime. »

sourire.

Il me fit signe de regarder. En face de nous, juste de

« Pour autant que je sache il n’y a que huit points qui

l’autre côté du lit du torrent, il y avait un grand arbre

soient accessibles à l’homme pour s'en servir. Peut-être

aux feuilles jaunissantes et sèches. D'un mouvement de

ne peut-il aller au-delà. Et j'ai bien dit pour s'en servir,

la tête il insista pour que je persiste dans mon observa-

et non pas comprendre. As-tu bien saisi ce point-là? »

tion. Quelques minutes plus tard une feuille se sépara

Il m'imitait, ou plutôt se moquait de mon insistance à

de la cime de l'arbre et commença à tomber. Par trois

fois elle heurta des feuilles ou des branches avant

332

333

faire voir ce que j'ai déjà vu auparavant. Don Juan, comment

d’atteindre la végétation poussant au-dessous de l’ar-

agissez-vous sur moi ? »

bre.

Il éclata de rire mais ne me répondit pas. J'insistai. Il devait

« L’as-tu vue ?

m’expliquer le fait que j’aie pu voir et revoir cette feuille

– Oui.

tomber. Selon ma raison, déclarai-je, cela était impossible,

– Tu jurerais donc que la même feuille ne peut plus

jamais tomber du même arbre. Est-ce bien vrai ?

Don Juan répondit que sa raison lui disait la même

– Oui, c’est vrai.

chose, cependant j’avais bien vu et revu cette feuille

– Au mieux de ta compréhension, c'est vrai. Mais cela

tomber. Il se tourna vers don Genaro.

n'est qu’au mieux de ta compréhension. Regarde à

« C'est curieux, quand même! » lui dit-il.

nouveau. »

Don Genaro ne répondit pas. Ses yeux restaient rivés

Automatiquement je levai les yeux. Une feuille tomba.

sur moi.

Elle heurta les mêmes feuilles et branches que la

« C'est impossible! m'exclamai-je.

précédente. C’était exactement comme si je voyais un

– Tu es enchaîné ! déclara don Juan. Tu es enchaîné à

instant replay à la télévision. Je suivis des yeux la chute

ta raison. »

ondulante de la feuille jusqu’à ce qu'elle arrive au sol. Je

me levai pour voir si au même endroit il y avait deux

Il expliqua que cette feuille était tombée et retombée de cet

feuilles, mais l’épaisse végétation au sol interdisait cette

arbre de manière qu'enfin je cesse de toujours tenter de

vérification.

comprendre. D'un ton confidentiel il me confia que j'avais toute

Don Juan éclata de rire et me demanda de m’as-

l'affaire bien en main, mais que malgré cela ma manie

seoir.

l’emportait toujours et arrivait à m'aveugler.

« Regarde, dit-il en désignant d’un signe de la tête la

cime de l'arbre. Une fois de plus, la même feuille qui

« Il n’y a rien à comprendre. Comprendre est seule-

tombe. »

ment une tris mince affaire, absolument insignifiante »,

Et une fois encore je vis une feuille tomber suivant:la

dit-il.

même trajectoire que les deux précédentes.

Lorsqu’elle arriva au sol je sus que don Juan allait me

A ce moment-là don Genaro se leva. Il jeta un rapide

faire regarder à nouveau, mais avant qu'il n’ait eu le

coup d’œil à don Juan, leurs regards se croisèrent, puis

temps d'ouvrir la bouche je levai les yeux. La feuille

don Juan se mit à regarder le sol devant lui. Don

tombait à nouveau. Alors je me rendis compte que je

Genaro vint devant moi et commença à balancer ses

n'avais vu que la première feuille se détacher de la

bras d'avant en arrière, à l'unisson.

cime, ou plutôt, devrais-je dire, la première fois que la

« Regarde, petit Carlos, dit-il. Regarde! Regarde! »

feuille tomba je la vis se détacher de la branche, alors

Il lança un son extraordinairement aigu, comme le

que les trois autres fois elle tombait déjà lorsque je levai

sifflement d'un fouet claquant en l’air, comme un

les yeux.

bruit de quelque chose qui se déchire. A l'instant précis

Je précisai ce point à don Juan, et je le pressai de

de ce son je sentis se creuser un vide dans mon ventre,

m’expliquer ce qu'il faisait.

une sensation terriblement angoissante comme lorsque

« Je ne comprends pas comment vous arrivez à me

l’on tombe dans le vide, une sensation qui n'était pas

pénible, mais plutôt désagréable et épuisante. Elle ne

dura que quelques secondes et s'évanouit en laissant

persister un étrange picotement dans mes genoux. Et

Genaro, et que les sorciers étaient parfaitement capa-

pendant ce même instant, je perçus un autre phéno-

bles d'accomplir des exploits extraordinaires.

mène absolument incroyable. Je vis don Genaro au

« Genaro et moi, dit-il en désignant un des centres de

sommet de montagnes qui étaient environ vingt kilomè-

rayonnement de la figure qu'il avait dessinée, nous

tres plus loin. Cette perception dura quelques secondes,

agissons à partir de là. Et ce n'est pas le centre de la

et elle me surprit tellement que je n'eus pas le temps de

compréhension. Mais tu sais ce que c'est. »

la détailler. Je ne peux pas me souvenir si je vis au

J'aurais voulu lui dire que j'ignorais complètement de

sommet des montagnes un homme de taille réelle, '

quoi il parlait, mais il ne m'en laissa pas le temps. Il se

comme s'il était proche de moi, ou seulement une image

leva et me fit signe de le suivre. Il marchait très

réduite de don Genaro. Je n’arrive même pas à me

rapidement, et il ne fallut pas longtemps pour que, en

souvenir s'il s’agissait ou non de don Genaro. Cepen-

essayant de le suivre sans trop perdre de distance, je

dant, à cet instant-là je fus sans l'ombre d'un doute

sois à bout de souffle et inondé de sueur.

persuadé que je l’avais vu debout sur les montagnes. Et

Lorsque nous fûmes assis dans la voiture je cherchai

au moment où me traversa la pensée qu’il était impos-

don Genaro du regard.

sible de voir un homme à vingt kilomètres la perception

« Où est-il ?

de l’image s'annula.

– Tu sais très bien où », me jeta don Juan.

Je cherchai don Genaro. Il n'était plus là.

L'état de stupéfaction que je ressentis fut aussi singu-

Comme nous le faisions chaque fois avant que je

lier que tout ce qui m’arriva à ce moment-là. Sous

parte, nous nous assîmes. Un besoin envahissant de

l'effort mon esprit se vrilla, et je me retrouvai complè-

poser des questions me pressait. Quelques explications

tement désorienté.

devenaient indispensables. Comme le dit don Juan, ma

Don Juan se leva, m’ordonna de placer mes mains sur

grande indulgence avec moi-même est vraiment ce

mon ventre et de presser mes jambes contre mon corps

besoin d’explications.

dans une position recroquevillée tout en restant assis au

« Où est don Genaro ? risquai-je.

sol. Pendant un certain temps nous observâmes le

– Tu sais très bien où. Cependant chaque fois tu

silence, puis il déclara qu’il allait s’interdire de me

échoues à cause de ton insistance à vouloir compren-

fournir de nouvelles explications sur quoi que ce soit,

dre. Par exemple, l’autre nuit, tu savais tout le temps

parce qu’un homme peut devenir un guerrier unique-

que don Genaro était derrière toi. Tu t'es même re-

ment en agissant. Il me recommanda de partir sur-

tourné, et tu l'as vu.

le-champ, sinon don Genaro dans son effort pour m'ai-

– Non, protestai-je. Non, je ne le savais pas. »

der allait réussir à me tuer.

Et j'étais sincère. Mon esprit refusait d'accepter cette

« Tu vas changer de direction, dit-il, et tu briseras tes

sorte de stimuli comme s'ils étaient « réels » et cepen-

chaînes. *n*

dant, après dix années d'apprentissage avec don Juan,

Il précisa qu'il n'y avait rien à comprendre ni à

mon esprit ne pouvait plus confirmer mes vieux critères

propos de ses actions, ni à propos de celles de don

ien ordinaires pour déterminer ce qui était réel ou non.

Toutes les spéculations que jusqu'à ce jour, j'avais

pu échafauder sur la nature de la réalité n'étaient que

de pures manipulations de mon intellect. La preuve,

sous la pression exercée par les actions de don Juan et

de don Genaro mon esprit s'était engagé dans une voie

Lentement don Juan tourna autour de moi. Il parais-
sans issue.
sait être en train de se demander s’il allait ou non me
Don Juan me dévisagea. Dans ses yeux il y avait une
dire quelque chose. Deux fois il s'arrêta, puis sembla
telle tristesse que j'en pleurai. Les larmes jaillirent
changer d’avis.
d’elles-mêmes. Pour la première fois de ma vie, je sentis
« Que tu reviennes ou non est parfaitement sans
le poids encombrant de ma raison. Une angoisse indes-
importance, déclara-t-il finalement. Cependant, il te faut
criptible s'empara de moi. J'eus un gémissement invo-
maintenant vivre comme un guerrier. C’est quelque
lontaire et je le serrai dans mes bras. De la jointure de
chose que tu as toujours su. Mais maintenant tu te
ses doigts il m'assena un coup sec au sommet du crâne.
trouves dans une situation telle qu'il te faut faire usage
Je sentis comme une vibration descendre le long de ma
de quelque chose dont tu n’avais pas voulu tenir compte
colonne vertébrale. Elle me dégrisa.

auparavant. Pour acquérir cette connaissance, tu as dû

« Tu es beaucoup trop indulgent avec toi-même »,

te battre. Elle ne t'a pas été simplement passée. Il a fallu

dit-il avec une extrême douceur dans sa voix.

que tu la presses en dehors de toi-même. Néanmoins, tu

restes un être lumineux. Tu vas mourir comme le font

tes semblables. Une fois, je t'ai dit que dans un oeuf

lumineux, il n'y a rien à changer. »

Il demeura silencieux. Je savais qu'il me fixait du

regard, mais j'évitais ses yeux.

« En toi, rien n'a vraiment changé. »